



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

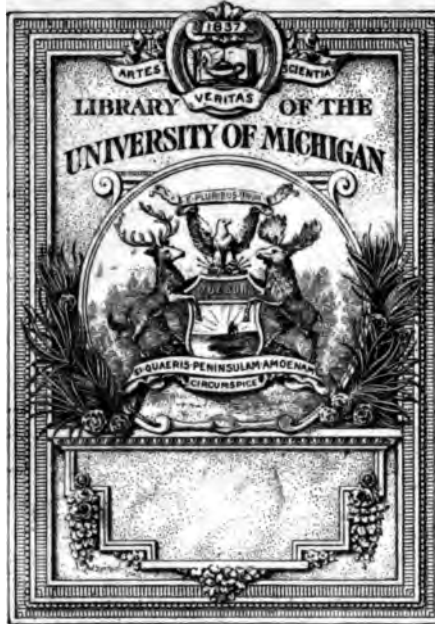
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

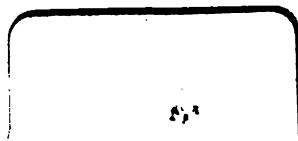
B 981,393

AND

735



THE GIFT OF  
*Prof. V. P. Thieme*



—



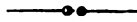






848  
C49ms  
K8  
v.2

# LES MARTYRS



TOME II

1848  
1849



LAGNY — Typographie de GIRoux et VIALAT.

LES  
**MARTYRS**

PAR M. LE VICOMTE

**DE CHATEAUBRIAND**

suivis

**DE REMARQUES ET DE L'EXAMEN DE L'OUVRAGE**



**TOME SECOND**



**PARIS**

**GABRIEL DE GONET, ÉDITEUR**

**6, RUE DES BEAUX-ARTS**

—  
**1847**



# LES MARTYRS



## LIVRE QUINZIÈME.

### SOMMAIRE.

Athènes. Adieux de Cymodocée, d'Eudore et de Démodocus. Cymodocée s'embarque avec Dorothee pour Joppé. Eudore s'embarque en même temps pour Ostie. La mère du Sauveur envoie Gabriel à l'ange des mers. Eudore arrive à Rome. Il trouve le sénat prêt à se rassembler pour prononcer sur le sort des chrétiens. Il est choisi pour plaider leur cause. Hiérocles arrive à Rome : les sophistes le chargent de défendre leur secte et d'accuser les chrétiens. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler au sénat en faveur des anciens dieux de la patrie.

Monté sur un coursier de Thessalie, et suivi d'un seul serviteur, le fils de Lasthénès avait quitté Lacédémone; il marchait vers Argos, par le chemin de la montagne. La religion et l'amour remplissaient son âme de résolutions généreuses. Dieu, qui voulait l'élever au plus haut degré de la gloire, le conduisait à ces grands spectacles qui nous apprennent à mépriser les choses de la terre. Eudore, errant sur des sommets arides, foulait le patrimoine du Roi des rois. Pendant trois soleils, il presse les flancs de son coursier, et vient se reposer un moment dans Argos. Tous ces lieux encore remplis des noms d'Hercule, de Pélops, de Clytemnestre, d'Iphigénie, n'offraient que des débris silencieux. Il voit ensuite les portes solitaires de Mycènes et la tombe ignorée d'Agamemnon :

il ne cherche à Corinthe que les monuments où l'Apôtre fit entendre sa voix. En traversant l'isthme dépeuplé, il se rappelle ces jeux chantés par Pindare, qui participaient en quelque sorte de l'éclat et de la toute-puissance des dieux ; il cherche à Mégare les foyers de son aïeule qui recueillit les cendres de Phocion. Tout était désert à Éleusis ; et dans le canal de Salamine, une seule barque de pêcheur était attachée aux pierres d'un môle détruit. Mais lorsque, suivant la voie Sacrée, le fils de Lasthénès eut gravi le mont Pœcile, et que la plaine de l'Attique s'offrit à ses regards, il s'arrêta saisi d'admiration et de surprise : la citadelle d'Athènes, élégamment découpée dans la forme d'un piédestal, portait au ciel le temple de Minerve et les Propylées : la ville s'étendait à sa base, et laissait voir les colonnes confuses de mille autres monuments. Le mont Hymette faisait le fond du tableau, et un bois d'oliviers servait de ceinture à la cité de Minerve.

Eudore traverse le Céphise, qui coule dans ce bois sacré : il demande la route des jardins d'Acadème : des tombeaux lui tracent le chemin de cette retraite de la philosophie. Il reconnaît les pierres funèbres de Thrasybule, de Conon, de Timothée ; il salue les sépulcres de ces jeunes hommes, morts pour la patrie dans la guerre du Péloponèse : Périclès, qui compara Athènes privée de sa jeunesse à l'année dépouillée de son printemps, repose lui-même au milieu de ces fleurs moissonnées.

La statue de l'Amour annonce au fils de Lasthénès l'entrée des jardins de Platon. Adrien, en rendant à l'Académie son ancienne splendeur, n'avait fait qu'ouvrir un asile aux songes de l'esprit humain. Quiconque était parvenu au grade de sophiste semblait avoir acquis le privilège de l'insolence et de l'erreur. Le cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale et déchirée, insultait, avec son bâton et sa besace, au platonicien enveloppé dans un large manteau de pourpre ; le stoïcien, vêtu d'une longue robe noire, déclarait la guerre à l'épicurien couronné de fleurs. De toutes parts retentissaient les cris de l'école, que les Athéniens appelaient le

chant des cygnes et des syrènes; et les promenades qu'avait immortalisées un génie divin étaient abandonnées aux plus imposteurs, comme aux plus inutiles des hommes.

Eudore cherchait dans ces lieux le premier officier du palais de l'empereur : il ne se put défendre d'un mouvement de mépris lorsqu'il traversa les groupes des sophistes qui le prenaient pour un adepte; désirant l'attirer à leurs systèmes, ils lui proposaient la sagesse dans le langage de la folie. Il pénétra enfin jusqu'à Dorothée : ce vertueux chrétien se promenait au fond d'une allée de platanes que bordait un canal limpide; il était environné d'une troupe de jeunes gens déjà célèbres par leurs talents ou par leur naissance. On remarquait auprès de lui Grégoire de Nazianze, animé d'un souffle poétique; Jean, nouveau Démosthènes, que son éloquence prématurée avait fait nommer *Bouche d'or*; Basile, et Grégoire de Nysse son frère; ceux-ci montraient un penchant décidé vers la religion qu'avaient professée Justin le philosophe et Denys l'Aréopagite. Julien, au contraire, neveu de Constantin, s'attachait à Lampridius, ennemi déclaré du culte évangélique : des habitudes bizarres et des mouvements convulsifs décelaient dans le jeune prince une sorte de dérèglement de l'esprit et du cœur.

Dorothée eut quelque peine à reconnaître Eudore : le visage du fils de Lasthénès avait pris cette beauté mâle que donnent le métier des armes et l'exercice des vertus. Il se retirèrent à l'écart, et Dorothée ouvrit son cœur à l'ami de Constantin.

« J'ai quitté Rome, lui dit-il, à l'arrivée de votre messenger. Le mal est encore plus grand que vous ne le croyez peut-être : Galérius l'emporte, et tôt ou tard Dioclétien sera obligé d'abdiquer la pourpre. On veut perdre d'abord les chrétiens, afin d'ôter à l'empereur son premier appui : c'est l'ancien projet d'Hiéroclès, aujourd'hui tout-puissant auprès de César. Celui-ci répète sans cesse que le dénombrement ordonné, en découvrant une multitude effrayante d'ennemis des dieux, a révélé le danger de l'empire; qu'il faut en venir aux mesures les plus sévères pour réprimer une secte qui

menace les autels de la patrie. Pour moi, presque tombé dans la disgrâce de Dioclétien, vous savez quel sujet me conduit en Syrie. Eudore, nos frères malheureux tournent les yeux vers vous. La gloire que vous vous êtes acquise dans les armes, et surtout votre repentir éclatant, sont l'objet de l'admiration et des discours de tous les fidèles. Le souverain pontife vous attend : Constantin vous appelle. Ce prince, environné de délateurs, se soutient à peine à la cour ; il a besoin d'un ami tel que vous, qui puisse l'aider de ses conseils, et, s'il le faut, le servir de son bras. »

Eudore raconte à son tour à Dorothee les événements qui s'étaient passés dans la Grèce. Dorothee s'engage avec joie à conduire vers Hélène l'épouse du fils de Lasthénès. Une galère napolitaine, prête à retourner en Italie, se trouvait au port de Phalère, non loin du vaisseau de Dorothee : Eudore la retient pour son passage. Les deux voyageurs fixent ensuite le moment du départ au troisième jour de la fête des Panathénées. Démodocus arriva pour cette époque fatale avec la triste Cymodocée ; il alla cacher ses pleurs dans la citadelle, où le plus ancien des Prytanes, son parent et son ami, lui donna l'hospitalité.

Le fils de Lasthénès avait été reçu par le docte Piste, évêque d'Athènes, qui brilla depuis dans ce concile de Nicée, où l'on vit trois prélats ayant le don des miracles et ressuscitant les morts, quarante évêques confesseurs ou martyrs, des prêtres savants, des philosophes même, enfin les plus grands caractères, les plus beaux génies et les hommes les plus vertueux de l'Église.

La veille de la double séparation du père et de la fille, de l'épouse et de l'époux, Eudore fit savoir à Cymodocée que tout était prêt, et que le lendemain, vers le coucher du soleil, il irait la chercher sous le portique du temple de Minerve.

Le jour fatal arrive : le fils de Lasthénès sort de sa demeure ; il passe devant l'Aréopage, où le Dieu que Paul annonça n'était plus inconnu ; il monte à la citadelle, et se trouve le premier au rendez-vous, sous le portique du plus beau temple de l'univers.



Jamais si brillant spectacle n'avait frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offrait à lui dans toutes ses pompes, le mont Hymette s'élevait à l'orient comme revêtu d'une robe d'or; le Pentélique se courbait vers le septentrion pour aller joindre le Permetta; le mont Icare s'abaissait au couchant, et laissait voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron; au midi, la mer, le Pyrée, les rivages d'Égine, les côtes d'Épidaure, et, dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminaient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Athènes, avec tous ses chefs-d'œuvre, reposait au centre de ce bassin superbe : ses marbres, polis et non pas usés par le temps, se peignaient des feux du soleil à son coucher; l'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve : il faisait étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et semblait animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées répandait dans la ville et dans la campagne. Là, de jeunes Canéphores reportaient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées; ici, le Péplus flottait encore au mât du vaisseau qui se mouvait par ressorts; des chœurs répétaient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton; les chars roulaient vers le Stade; les citoyens couraient au Lycée, au Pœcile, au Céramique; la foule se pressait surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la Citadelle; et la voix des acteurs, qui représentaient une tragédie de Sophocle, montait par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lesthénès.

Cymodocée parut : à son vêtement sans tache, à son front virginal, à ses yeux d'azur, à la modestie de son maintien, les Grecs l'auraient prise pour Minerve elle-même, sortant de son temple, et prête à rentrer dans l'Olympe, après avoir reçu l'encens des mortels.

Eudore, saisi d'admiration et d'amour, faisait des efforts pour cacher son trouble, afin d'inspirer plus de courage à la fille d'Hémère.

« Cymodocée, lui dit-il, comment vous exprimer la reconnaissance et les sentiments de mon cœur ? Vous consentez à quitter pour moi la Grèce, à traverser les mers, à vivre sous des cieux étrangers, loin de votre père, loin de celui que vous avez choisi pour époux. Ah ! si je ne croyais vous ouvrir les cieux et vous conduire à des félicités éternelles, pourrais-je vous demander de pareilles marques d'attachement ? Pourrais-je espérer qu'un amour humain vous fît faire des choses si douloureuses ? »

— « Tu pourrais, repartit Cymodocée en larmes, me demander mon repos et ma vie : le bonheur de faire quelque chose pour toi me payerait de tous mes sacrifices. Si je t'aimais seulement comme mon époux, rien encore ne me serait impossible. Que dois-je donc faire, à présent que ta religion m'apprend à t'aimer pour le ciel et pour Dieu même ! Je ne pleure pas sur moi, mais sur les chagrins de mon père, et sur les dangers que tu vas courir. »

— « O la plus belle des filles de la nouvelle Sion ! répondit Eudore, ne craignez point les périls qui peuvent menacer ma tête ; priez pour moi : Dieu exaucera les vœux d'une âme aussi pure. La mort même, ô Cymodocée ! n'est point un mal quand elle nous rencontre accompagnés de la vertu ! D'ailleurs, des destinées tranquilles et ignorées ne nous mettent point à l'abri de ses traits : elle nous surprend dans la couche de nos aïeux comme sur une terre étrangère. Voyez ces cigognes qui s'élèvent en ce moment des bords de l'Ilissus ; elles s'envolent tous les ans aux rives de Cyrène, elles reviennent tous les ans aux champs d'Érechthée ; mais combien de fois ont-elles retrouvé déserte la maison qu'elles avaient laissée florissante ! combien de fois ont-elles cherché en vain le toit même où elles avaient accoutumé de bâtir leurs nids ! »

— « Pardonne, dit Cymodocée, pardonne ces frayeurs à une jeune fille élevée par des dieux moins sévères, et qui permettent les larmes aux amants près de se quitter ! »

A ces mots, Cymodocée, étouffant ses pleurs, se couvrit le visage de son voile. Eudore prit dans ses mains les mains de son

épouse ; il les pressa chastement sur ses lèvres et sur son cœur.

« Cymodocée, dit-il, bonheur et gloire de ma vie ! que la douleur ne vous fasse point blasphémer une religion divine. Oubliez ces dieux qui ne vous offraient aucune ressource contre les tribulations du cœur. Fille d'Homère, mon Dieu est le Dieu des âmes tendres, l'ami de ceux qui pleurent, le consolateur des affligés ; c'est lui qui entend sous le buisson la voix du petit oiseau, et qui mesure le vent pour la brebis tondue. Loin de vouloir vous priver de vos larmes, il les bénit ; il vous en tiendra compte quand il vous visitera à votre dernière heure, puisque vous les versez pour lui et pour votre époux. »

A ces dernières paroles, la voix d'Eudore s'altéra. Cymodocée se découvre le visage : elle aperçoit la noble figure du guerrier inondée des pleurs qui descendaient le long de ses joues brunes. La gravité de cette douleur chrétienne, ce combat de la religion et de la nature, donnaient au fils de Lasthénès une incomparable beauté. Par un mouvement involontaire, la fille de Démodocus allait tomber aux genoux d'Eudore ; il la retient entre ses bras, il la presse tendrement sur son cœur ; tous les deux demeurent ravis dans une sainte et douce extase : tels parurent sans doute, à l'entrée de la tente de Laban, Rachel et Jacob se disant un triste adieu : le fils d'Isaac était obligé de garder les troupeaux durant sept nouvelles années, pour obtenir son épouse.

Démodocus sortit alors des bâtiments du temple ; oubliant qu'il avait consenti au départ de sa fille, les chagrins de son cœur s'exhalent aussitôt en plaintes amères.

« Comment, s'écrie-t-il, as-tu la barbarie d'arracher une fille à son père ? Du moins, si ma Cymodocée était ton épouse, si vous me laissiez l'un et l'autre un aimable enfant qui pût sourire à ma douleur, et de ses mains innocentes se jouer avec mes cheveux blanchis !... Mais loin de toi, loin de moi, sous un ciel inhospitalier, errante sur une mer où des pirates barbares... ah ! si ma fille allait tomber entre leurs mains ! S'il lui fallait servir un maître cruel,

préparer son repas et son lit ! Que la terre me cache dans son sein avant que j'éprouve un pareil malheur ! Les chrétiens ont-ils donc un cœur plus dur que les rochers ? Leur Dieu est-il donc inexorable ? »

Cymodocée avait volé dans les bras de son père, et mêlait ses larmes à celles du vieillard. Eudore écoutait les reproches de Démodocus avec une fermeté qui n'avait rien de dur, et une affliction qui n'avait rien de faible.

« Mon père, répondit-il, permettez que je vous donne ce nom, car votre Cymodocée est déjà mon épouse aux yeux de l'Éternel ; je ne l'arrache point de force à vos embrassements, elle est libre de suivre ou de rejeter ma religion ; mon Dieu ne veut point obtenir les cœurs par contrainte : si cela doit vous coûter à tous deux trop de regrets et de pleurs, demeurez ensemble dans la Grèce. Puisse le ciel répandre sur vous ses faveurs ! Pour moi , j'accomplirai ma destinée. Mais, Démodocus, si votre fille m'aime, si vous croyez que je la puisse rendre heureuse, si vous craignez pour elle les persécutions d'Hiéroclès, supportez une séparation qui, je l'espère, ne sera point de longue durée, et qui met Cymodocée à l'abri des plus grands malheurs. Démodocus, Dieu dispose de nous comme il lui plaît : notre devoir est de nous soumettre à sa volonté suprême. »

— « O mon fils ! repartit Démodocus, excuse ma douleur ; je le sens, je suis injuste ; tu ne mérites pas les reproches que je te fais ; tu sauves, au contraire, ma Cymodocée des persécutions d'un impie ; tu la mets sous la protection d'une princesse magnanime ; tu lui apportes de grands biens et un nom illustre. Mais comment rester seul dans la Grèce ? Oh ! que ne suis-je libre de quitter les sacrifices que les peuples ont confiés à mes soins ! Que n'ai-je l'âge où je parcourais les villes et les pays étrangers pour apprendre à connaître les hommes ! comme je suivrais ma Cymodocée ! Hélas ! je ne te verrai donc plus danser avec les vierges sur le sommet de l'Ithome ! Rose de Messénie, je te chercherai en vain dans les bois du temple ! Cymodocée, je n'entendrai plus ta douce voix retentir

dans les chœurs des sacrifices; tu ne me présenteras plus l'orge nouvelle ou le couteau sacré; je contemplerai, suspendue à l'autel, ta lyre couverte de poussière et ses cordes brisées; mes yeux pleins de larmes verront se dessécher au pied de la statue d'Homère les couronnes de fleurs qu'embellissait ta chevelure. Hélas! j'avais compté sur toi pour me fermer les yeux; je mourrai donc sans pouvoir te bénir en quittant la vie? Le lit où j'exhalerai mon dernier soupir sera solitaire; car, ma fille, je n'espère plus te revoir; j'entends le vieux Nocher qui m'appelle; à mon âge, il ne faut pas compter sur les jours: lorsque la graine de la plante est mûre et séchée, elle devient légère, et le moindre vent l'emporte. »

Comme le prêtre d'Homère prononçait ces mots, des applaudissements font retentir le théâtre de Bacchus; l'acteur qui représentait Œdipe à Colone élève la voix, et ces paroles viennent frapper les oreilles d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée :

« O Thésée! unissez dans mes mains vos mains à celles de ma fille! promettez-moi de servir de père à ma chère Antigone! »

— « Je le promets, » s'écria Eudore, appliquant à ses destinées les vers du poète. »

« Elle est donc à toi, » dit Démodocus en lui tendant les bras.

Eudore s'y précipite, le vieillard presse ses deux enfants contre son cœur: ainsi l'on voit un saule creusé par les ans, dont le sein entr'ouvert porte quelques fleurs de la prairie; l'arbre étend son ombrage antique sur ces jeunes trésors, et semble n'implorer que pour eux le zéphyr et la rosée; mais bientôt un brûlant orage renverse et le saule et les fleurs, aimables enfants de la terre.

La lune parut à l'horizon; son front d'argent se couronnait des rayons d'or du soleil, dont le disque élargi s'enfonçait dans les flots. C'était l'heure qui ramène aux nautoniers le vent favorable pour sortir du port de l'Attique. Les chars et les esclaves de Démodocus l'attendaient au bas de la citadelle, à l'entrée de la rue des Trépieds. Il fallut descendre, il fallut se soumettre à sa destinée; les chars entraînent les trois infortunés, qui n'avaient plus la force

de gémir. Ils ont bientôt passé la porte du Pyrée, les tombeaux d'Antiope, de Ménandre et d'Euripide; ils tournent vers le temple ruiné de Cérès, et, après avoir traversé le champ d'Aristide, ils touchent au port de Phalère. Le vent venait de se lever, les flots légèrement agités battaient le rivage, les galères déployaient leurs voiles, on entendait les cris des matelots qui levaient l'ancre avec de grands efforts. Dorothée attendait les passagers sur la grève, et les barques des vaisseaux étaient déjà prêtes à les recevoir. Eudore, Démodocus et Cymodocée descendent des chars arrêtés au bord des vagues. Le prêtre d'Homère ne pouvait plus se soutenir, ses genoux se dérobaient sous lui. Il disait à sa fille d'une voix éteinte :

« Ce port me sera funeste comme au père de Thésée : je ne verrai point revenir ta voile blanche ! »

Le fils de Lasthénès et la jeune catéchumène s'inclinent devant Démodocus, et lui demandent sa dernière bénédiction : un pied dans la mer et le visage tourné vers la rive, ils avaient l'air d'offrir un sacrifice expiatoire, à la manière antique. Démodocus lève les mains et bénit ses deux enfants du fond de son cœur, mais sans pouvoir prononcer une parole. Eudore soutient Cymodocée et lui remet un écrit pour la pieuse Hélène; ensuite imprimant avec respect le baiser des adieux sur le front de la vierge éplorée :

« Mon épouse, lui dit-il, devenez bientôt chrétienne; souvenez-vous d'Eudore, et que du haut de la Tour du Troupeau, la fille de Jérusalem jette quelquefois un regard sur la mer qui nous sépare. »

— « Mon père, dit Cymodocée d'une voix entrecoupée par les sanglots; mon tendre père, vivez pour moi, je tâcherai de vivre pour vous. O Eudore! vous reverrai-je un jour? reverrai-je mon père? »

Alors Eudore inspiré :

« Oui, nous nous reverrons pour ne nous quitter jamais ! »

Les mariniers enlèvent Cymodocée, les esclaves entraînent Démodocus. Eudore se jette dans la barque qui le transporte à son vaisseau. La flotte sort de Phalère, et les matelots couronnés de

fleurs font blanchir la mer sous l'effort des rames; ils invoquent les Néréides, et Palémon, et Thétys, et saluent en s'éloignant la tombe sacrée de Thémistocle.

Le vaisseau de Cymodocée prend sa course vers l'orient, et celui du fils de Lasthénès tourne la proue vers l'Italie.

La divine mère du Sauveur veillait sur les jours de l'innocente pèlerine : elle envoie Gabriel à l'ange des mers, afin de lui commander de ne laisser souffler que la plus douce haleine des vents. Aussitôt Gabriel, après avoir détaché de ses épaules ses ailes blanches, bordées d'or, se plonge du ciel dans les flots.

Aux sources de l'Océan, sous des grottes profondes, toujours retentissantes du bruit des vagues, habite l'ange sévère qui veille aux mouvements de l'abîme. Pour l'instruire de ses devoirs, la Sagesse le prit avec elle, lorsqu'à la naissance des temps elle se promena sous la mer. Ce fut lui qui, par l'ordre de Dieu, ouvrit au déluge les cataractes du ciel; c'est lui qui, dans les derniers jours du monde, doit une seconde fois rouler les flots sur le sommet des montagnes. Placé au berceau de tous les fleuves, il dirige leur cours, enflé ou fait décroître leurs ondes; il repousse dans la nuit des pôles, et retient sous des chaînes de glace, les brouillards, les nuages et les tempêtes; il connaît les écueils les plus cachés, les détroits les plus déserts, les terres les plus lointaines, et les découvre tour à tour au génie de l'homme; il voit d'un regard et les tristes régions du nord et les brillants climats des tropiques; deux fois par jour il soulève les écluses de l'Océan, et, rétablissant avec sa main l'équilibre du globe, à chaque équinoxe il ramène la terre sous les feux obliques du soleil.

Gabriel pénètre dans le sein des mers : des nations entières et des continents inconnus dorment engloutis dans le gouffre des ondes. Combien de monstres divers que ne verra jamais l'œil des mortels ! Quel puissant rayon de vie jusque dans ces profondeurs ténébreuses ! Mais aussi, que de débris et de naufrages ! Gabriel plaint les hommes et admire la puissance divine. Bientôt il aperçoit l'ange

des mers, attentif à quelques grandes révolutions des eaux : assis sur un trône de cristal, il tenait à la main un frein d'or; sa chevelure verte descendait humide sur ses épaules, et une écharpe d'azur enveloppait ses formes divines. Gabriel le salua avec majesté.

« Esprit redoutable, lui dit-il, ô mon frère! le pouvoir que l'Éternel vous a confié montre assez le haut rang que vous occupez dans les hiérarchies célestes! Quel monde nouveau! Quelle intelligence sublime! Que vous êtes heureux de connaître ces merveilleux secrets!

— « Divin messager, répondit l'ange des mers, quel que soit le sujet qui vous amène, je reçois avec joie un hôte tel que vous. Pour mieux admirer la puissance de notre maître, il faudrait l'avoir vu, comme moi, poser les fondements de cet empire : j'étais présent quand il divisa en deux parts les eaux de l'abîme; je le vis assujettir les flots aux mouvements des astres, et lier le destin de l'Océan à celui de la lune et du soleil; il couvrit Léviathan d'une cuirasse de fer, et l'envoya se jouer dans ces gouffres; il planta des forêts de corail sous les ondes; il les peupla de poissons et d'oiseaux; il fit sortir des îles riantes du sein d'un élément furieux; il régla le cours des vents; il soumit les orages à des lois; et, s'arrêtant sur le rivage, il dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots. Illustre serviteur de Marie, hâtez-vous de m'apprendre quel ordre souverain vous a fait descendre dans ces grottes mobiles. Les temps sont-ils accomplis? Faut-il rassembler les nuages? Faut-il rompre les digues de l'Océan? Abandonnant l'univers au chaos, dois-je remonter avec vous dans les cieux?

— « Je vous apporte un message de paix, dit Gabriel avec un sourire : l'homme est toujours l'objet des complaisances de l'Éternel; la croix va triompher sur la terre; Satan va rentrer dans l'enfer. Marie vous ordonne de conduire aux ports ces deux époux que vous voyez s'éloigner des bords de la Grèce. Ne laissez souffler sur les ondes que la plus douce haleine des vents.



— « Qu'il soit fait selon la volonté de l'Étoile des mers ! » dit en s'inclinant respectueusement l'ange qui gouverne les tempêtes.  
 « Puisse Satan être bientôt renfermé dans les lieux de son supplice ! Souvent il trouble mon repos et déchaîne malgré moi les orages. »

En prononçant ces mots, le puissant esprit choisit les vents doux et parfumés qui caressent les rivages de l'Inde et de l'Océan Pacifique ; il les dirige dans les voiles d'Eudore et de Cymodocée, et fait avancer les deux galères, par un même souffle, à deux ports opposés.

Favorisé de cette bénigne influence du ciel, Eudore touche bientôt au rivage d'Ostie. Il vole à Rome. Constantin l'embrasse avec tendresse, et lui fait le récit des malheurs de l'Église et des intrigues de la cour.

Le sénat était convoqué pour délibérer sur le sort des fidèles. Rome reposait dans l'attente et dans la terreur. Toutefois Dioclétien, par un dernier acte de justice, en cédant aux violences de Galérius, avait voulu que les chrétiens eussent un défenseur au sénat. Les prêtres les plus illustres de la capitale de l'empire s'occupaient, dans ce moment, du choix d'un orateur digne de plaider la cause de la croix. Le concile, que présidait Marcellin, était assemblé à la lueur des lampes dans les catacombes : ces Pères, assis sur les tombeaux des martyrs, ressemblaient à de vieux guerriers délibérant sur le champ de bataille, ou à des rois blessés en défendant leurs peuples. Il n'y avait pas un de ces confesseurs qui ne portât sur ses membres les marques d'une glorieuse persécution : l'un avait perdu l'usage de ses mains, l'autre ne voyait plus la lumière des cieus ; la langue de celui-ci avait été coupée, mais le cœur lui restait pour louer l'Éternel ; celui-là se montrait tout mutilé par le bûcher, comme une victime à demi dévorée des feux du sacrifice. Les saints vieillards ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un défenseur : aucun d'eux n'était éloquent que par ses vertus, et chacun craignait de compromettre le sort des fidèles. Le pontife de

Rome proposa de s'en référer à la décision du ciel. On place le saint Évangile sur le sépulcre du martyr qui servait d'autel : les Pères se mettent en prières, et demandent à Dieu d'indiquer, par quelques versets des Écritures, le défenseur agréable à ses yeux. Dieu, qui leur avait inspiré cette pensée, fait descendre aussitôt l'ange chargé d'inscrire les décrets éternels dans le livre de vie. L'esprit céleste, enveloppé d'un nuage, marque au milieu de la Bible les décrets demandés. Les Pères se lèvent ; Marcellin ouvre la loi des chrétiens ; il lit ces paroles des Machabées :

« Il se revêtit de la cuirasse comme un géant, il se couvrit de ses armes dans les combats, et son épée était la protection de tout le camp. »

Marcellin, surpris, ferme et rouvre une seconde fois le livre prophétique ; il y trouve ces mots :

« Son souvenir sera doux comme un concert de musique dans un festin délicieux. Il a été destiné divinement pour faire rentrer le peuple dans la pénitence. »

Enfin le souverain pontife consulte une troisième fois l'oracle d'Israël ; tous les Pères sont frappés de ce passage des Cantiques :

« Je me suis couvert d'un sac en jeûnant..... J'ai pris pour mon vêtement un cilice. »

Aussitôt une voix (on ne sait quelle voix) prononça le nom d'Eudore ! Les vieux martyrs, subitement éclairés, font retentir d'un Hosanna prolongé les voûtes des catacombes. Ils relisent le texte sacré. Saisis d'étonnement, ils voient avec quelle justesse tous les mots s'appliquent au fils de Lasthénès. Chacun admire les conseils du Très-Haut ; chacun reconnaît combien ce choix est saint et désirable. La renommée du jeune orateur, sa pénitence exemplaire, sa faveur à la cour, son habitude de parler devant les princes, les charges dont il a été revêtu, l'amitié dont Constantin l'honore, tout justifie l'arrêt du ciel. On se hâte de lui porter les vœux des Pères. Eudore s'humilie dans la poudre ; il cherche à se soustraire à cet honneur sublime, à ce fardeau si pesant ! On lui montre les passages

de l'Écriture : il se soumet. Il se retire aussitôt parmi les tombeaux des saints, et se prépare par des veilles, des prières et des larmes, à plaider la plus grande cause qui fut jamais portée au tribunal des humains.

Tandis qu'il ne songe qu'à remplir dignement l'effrayante mission dont il est chargé, Hiéroclès arrivait à Rome, soutenu de toutes les puissances de l'enfer. Cet ennemi de Dieu avait appris avec désespoir le mauvais succès de ses violences à Lacédémone, la fuite de Cymodocée et le départ d'Eudore pour l'Italie. Les ordres mo-  
dérés qu'il reçut en même temps de Dioclétien lui firent comprendre que ses calomnies n'avaient pas réussi complètement à la cour. Il avait cru renverser un rival; et ce rival était simplement rappelé sous l'œil vigilant du chef de l'empire. Il tremble que le fils de Lashthènes ne parvienne à le perdre dans l'esprit de Dioclétien. Afin de prévenir quelque disgrâce soudaine, il se détermine à voler auprès de Galérius, qui ne cessait de le redemander à ses conseils. L'esprit de ténèbres console en même temps l'apostat.

« Hiéroclès, lui dit-il secrètement, tu seras bientôt assez puissant pour atteindre Cymodocée jusque dans les bras d'Hélène.  
« Cette vierge imprudente, en changeant de religion, t'offre une  
« espérance nouvelle. Si tu peux déterminer les princes à persé-  
« cuter les chrétiens, ton rival se trouvera d'abord enveloppé dans  
« le massacre; tu vaincras ensuite la fille d'Homère par la crainte  
« des tourments, ou tu la réclameras comme une esclave chrétienne échappée à ton pouvoir. »

Le sophiste, qui prend ces conseils pour les inspirations de son cœur, s'applaudit de la profondeur de son génie : il ne sait pas qu'il n'est que l'instrument des projets de Satan contre la croix. Plein de ces pensées, le proconsul s'était précipité des montagnes de l'Arcadie, comme le torrent du Styx qui tombe de ces mêmes montagnes et qui donne la mort à tous ceux qui boivent de ses eaux. Il passe en Épire, s'embarque au promontoire d'Actium, aborde à Tarente, et ne s'arrête qu'auprès de Galérius, qui profanait alors à Tusculum les jardins de Cicéron.

César était environné dans ce moment des sophistes de l'école, qui se prétendaient aussi persécutés parce qu'on méprisait leurs opinions. Ils se disaient juges naturels de tout ce qui concerne la religion des hommes. Ils avaient supplié Dioclétien de leur donner comme aux chrétiens un orateur au sénat. L'empereur, importuné de leurs cris, leur avait accordé leur demande. L'arrivée d'Hiéroclès les remplit de joie. Ils le nomment orateur des sectes philosophiques. Hiéroclès accepte un honneur qui flatte sa vanité et lui fournit l'occasion de se rendre accusateur des chrétiens. L'orgueil d'une raison pervertie, et la fureur de l'amour, lui font déjà voir les fidèles terrassés, et Cymodocée dans ses bras. Galérius, dont il corrompt l'esprit et seconde les projets, lui accorde une protection éclatante, et lui permet de s'exprimer au Capitole avec toute la licence des opinions des faux sages. Symmaque, pontife de Jupiter, doit parler en faveur des anciens faux dieux de la patrie.

Le jour qui allait décider du sort de la moitié des habitants de l'empire; le jour où les destinées du genre humain étaient menacées dans la religion de Jésus-Christ; ce jour si désiré, si craint des anges, des démons et des hommes; ce jour se leva. Dès la première blancheur de l'aube, les gardes prétoriennes occupèrent les avenues du Capitole. Un peuple immense était répandu sur le Forum, autour du temple de Jupiter Stator, et le long du Tibre jusqu'au théâtre de Marcellus : ceux qui n'avaient pu trouver place étaient montés jusque sur les toits voisins, et sur les arcs de triomphe de Titus et de Sévère. Dioclétien sort de son palais; il s'avance au Capitole par la voie Sacrée, comme s'il allait triompher des Marcomans et des Parthes. On avait peine à le reconnaître : depuis quelque temps, il succombait sous une maladie de langueur et sous le poids des ennuis que lui donnait Galérius. En vain le vieillard avait pris soin de colorer son visage : la pâleur de la mort perçait à travers cet éclat emprunté, et déjà les traits du néant paraissaient sous le masque à demi tombé de la puissance humaine.

Galérius, environné de tout le faste de l'Asie, suivait l'empereur

sur un char superbe, traîné par des tigres. Le peuple tremblait, effrayé de la taille gigantesque et de l'air furieux du nouveau Titan. Constantin s'avavançait ensuite, monté sur un cheval léger; il attirait les vœux et les regards des soldats et des chrétiens; les trois orateurs marchaient après les maîtres du monde. Le pontife de Jupiter, porté par le collége des prêtres, précédé des aruspices, et suivi du corps des vestales, saluait la foule, qui reconnaissait avec joie l'interprète du culte de Romulus. Hiéroclès, couvert du manteau des stoïciens, paraissait dans une litière; il était entouré de Libanius, de Jamblique, de Porphyre, et de la troupe des sophistes: le peuple, naturellement ennemi de l'affectation et de la vaine sagesse, lui prodiguait les railleries et les mépris. Enfin, Eudore se montrait le dernier, vêtu d'un habit de deuil: il marchait seul, à pied, l'air grave, les yeux baissés, et semblait porter tout le poids des douleurs de l'Église: les païens reconnaissaient avec étonnement, dans ce simple appareil, le guerrier dont ils avaient vu les statues triomphales; les fidèles s'inclinaient avec respect devant leur défenseur: les vieillards le bénissaient, les femmes le montraient à leurs enfants, tandis qu'à tous les autels de Jésus-Christ les prêtres offraient pour lui le saint sacrifice.

Il y avait au Capitole une salle appelée la salle Julienne: Auguste l'avait jadis décorée d'une statue de la Victoire. Là se trouvaient la colonne milliaire, la poutre percée des clous sacrés, la louve de bronze, et les armes de Romulus. Autour des murs étaient suspendus les portraits des consuls, l'équitable Publicola, le généreux Fabricius, Cincinnatus le rustique, Fabius le temporisateur, Paul-Émile, Caton, Marcellus, et Cicéron, père de la patrie. Ces citoyens magnanimes semblaient encore siéger au sénat avec les successeurs des Tigellin et des Séjan, comme pour montrer d'un coup d'œil les extrémités du vice et de la vertu, et pour attester les affreux changements que le temps amène dans les empires.

Ce fut dans cette vaste salle que se réunirent les juges des chrétiens. Dioclétien monta sur son trône; Galérius s'assied à la droite,

et Constantin à la gauche de l'empereur; les officiers du palais occupaient, chacun selon son rang, les degrés du trône. Après avoir salué la statue de la Victoire, et renouvelé devant elle le serment de fidélité, les sénateurs se rangèrent sur les bancs autour de la salle; les orateurs se placèrent au milieu d'eux. Le vestibule et la cour du Capitole étaient remplis par les grands, les soldats et le peuple. Dieu permit aux puissances de l'abîme et aux habitants des tabernacles divins de se mêler à cette délibération mémorable : aussitôt les anges et les démons se répandent dans le sénat, les premiers pour calmer, les seconds pour soulever les passions; ceux-ci pour éclairer les esprits, ceux-là pour les aveugler.

On immola d'abord un taureau blanc à Jupiter, auteur des bons conseils : pendant ce sacrifice, Eudore se couvrit la tête et secoua son manteau, qu'avaient souillé quelques gouttes d'eau lustrale. Dioclétien donne le signal, et Symmaque se lève au milieu des applaudissements universels : nourri dans les grandes traditions de l'éloquence latine, ces paroles sortirent de sa bouche, comme on voit les flots majestueux d'un fleuve rouler lentement dans une campagne qu'ils embellissent de leur cours.



## LIVRE SEIZIÈME.



## SOMMAIRE.

Harangues de Symmaque, d'Héroclès et d'Eudore. Dioclétien consent à donner l'édit de persécution, mais il veut que l'on consulte auparavant la sibylle de Cumès.

« Très clément empereur Dioclétien, et vous, très heureux prince César Galérius, si jamais vos âmes divines donnèrent une preuve éclatante de leur justice, c'est dans l'affaire importante qui rassemble le très auguste sénat aux pieds de vos Éternités.

« Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu? Laissons-nous les chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité? Telle est la question que l'on propose au sénat.

« Que Jupiter et les autres dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire couler jamais le sang et les larmes! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen? Les chrétiens exercent des arts utiles; leurs richesses alimentent le trésor de l'État; ils servent avec courage dans nos armées; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justesse et de prudence. D'ailleurs, ce n'est point par la violence que l'on parviendra au but désiré. L'expérience a démontré que les chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie, appelez-les au temple de la Miséricorde, et non pas aux autels des Euménides.

« Mais, après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire : il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déjà laissé entraîner par des raisonnements téméraires ! Ah ! nous parlons d'attaquer une divinité étrangère, songeons plutôt à défendre les nôtres ! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

« C'est une vérité reconnue depuis longtemps que Rome a dû l'empire du monde à sa piété envers les immortels. Elle a élevé des autels à tous les génies bienfaisants, à la petite Fortune, à l'Amour filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au dieu Terme, qui, seul, ne se leva point devant Jupiter dans l'assemblée des dieux. Cette famille divine pourrait-elle déplaire aux chrétiens ? Quel homme oserait refuser des hommages à de si nobles déités ? Voulez-vous remonter plus haut, vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques, liées à notre religion, et faisant partie de nos sacrifices ; vous trouverez le souvenir de cet âge d'or, règne de bonheur et d'innocence, que tous les peuples envient à l'Ausonie. Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium donné à la campagne de Laurente, parce qu'elle fut l'asile d'un dieu persécuté ? Nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures ! que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor ! Ah ! quand une forêt couvrait la montagne où s'élève ce Capitole ; lorsque des chaumières occupaient la place de ces palais, que ce Tibre si fameux ne portait encore que le nom inconnu d'Albula, on ne demandait point



ici si le dieu d'une obscure nation de la Judée était préférable aux dieux de Rome ! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la faible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé le torrent du peuple romain : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces ; les guerriers latins, qui s'unirent aux guerriers d'Énée ; les Arcadiens d'Évandre, qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germe de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve ; enfin les Sabins, qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus ; ces Sabins, vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel, et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'une le génie, et l'autre le bras du laboureur.

« Ces dieux, qui ont opéré tant de merveilles ; ces dieux qui ont inspiré Numa, Fabricius et Caton ; ces dieux, qui protègent les cendres illustres de nos citoyens, ces dieux, au milieu desquels brillent aujourd'hui nos empereurs, sont-ils des divinités sans pouvoir et sans vertus ?

« Dioclétien, je suppose que Rome chargée d'années apparaisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Éternité :

« Grand prince, ayez égard à cette vieillesse où ma piété envers  
 « les dieux m'a fait parvenir. Libre comme je le suis, je m'en tien-  
 « drai toujours à la religion de mes ancêtres. Cette religion a mis  
 « l'univers sous ma loi. Ses sacrifices ont éloigné Annibal de mes  
 « murailles et les Gaulois du Capitole. Quoi ! l'on renverserait un  
 « jour cette statue de la Victoire sans craindre de soulever mes  
 « légions ensevelies aux champs de Zama ! N'aurais-je été présen-  
 « tée des plus redoutables ennemis que pour être déshonorée par  
 « mes enfants dans ma vieillesse ? »

« C'est ainsi, ô puissant empereur, que vous parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs tombeaux, sur le chemin d'Appius, ces républicains, vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont

nous révérans ici les images; ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de dépouilles opimes; ils viennent, couronnés de la branche du chêne, unir leurs voix à la voix de la patrie. Ces mânes sacrés n'avaient point rompu leur sommeil de fer pour la perte de nos mœurs et de nos lois; ils ne s'étaient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius, ou des fureurs du triumvirat; mais la cause du ciel les arrache au cercueil, et ils viennent la plaider devant leurs fils. Romains séduits par la religion nouvelle, comment avez-vous pu changer pour un culte étranger nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies!

« Princes, je le répète, nous ne demandons point la persécution des chrétiens. On dit que le dieu qu'ils adorent est un dieu de paix et de justice : nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon; car nous souhaitons, très pieux empereur, que les dieux de toutes les religions vous protègent; mais que l'on cesse d'insulter Jupiter. Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les chrétiens, protection pour les dieux de la patrie! »

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salue de nouveau la statue de la Victoire, et se rassied au milieu des sénateurs. Les esprits étaient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappelaient les jours des Hortensius et des Cicéron; les autres blâmaient la modération du pontife de Jupiter. Satan n'avait plus d'espoir que dans Hiéroclès, et cherchait à détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre; les anges de lumière profitaient au contraire de cette éloquence pour ramener le sénat à des sentiments plus humains. On voyait s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des augures et des aruspices; on entendait un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Dans un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or, si quelque zéphyr se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes; bientôt le souffle croissant balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles : tel

paraissait dans le sénat le mouvement de tant d'hommes divers.

Les courtisans regardaient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leur opinion sur celle de leurs maîtres : César donnait des signes d'emportement ; mais le visage d'Auguste était impassible.

Hiéroclès se lève : il s'enveloppe dans son manteau, et garde quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne ; armé de tous les sophismes ; souple, adroit, railleur, hypocrite ; affectant une élocution concise et sentencieuse ; parlant d'humanité en demandant le sang de l'innocent ; méprisant les leçons du temps et de l'expérience ; voulant à travers mille maux conduire le monde au bonheur par des systèmes ; esprit faux , s'applaudissant de sa justesse : tel était l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions , et surtout celle des chrétiens. Galérius laissait un libre cours aux blasphèmes de son ministre : Satan poussait au mal l'ennemi des fidèles ; et l'espoir de perdre Eudore animait l'amant de Cymodocée. Le démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un chef de l'école, nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès d'Hiéroclès : celui-ci, après un moment de silence, déploie tout à coup ses bras ; il rejette son manteau en arrière, pose les deux mains sur son cœur, s'incline jusqu'au pavé du Capitole en saluant Auguste et César, et prononce ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, empereur éternel, Auguste, huit fois consul, très clément, très divin, très sage ; Valérius Maximianus Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'empereur, César, éternel et très heureux, Parthique, triomphateur, amateur de la science, et véritable philosophe ; sénat très vénérable et sacré, vous permettez donc que ma voix se fasse entendre ! Troublé par cet honneur insigne, comment pourrais-je m'exprimer avec assez de force ou de grâce ? Pardonnez à la faiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

« La terre, dans sa fécondité première, enfanta les hommes. Les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs be-

soins communs. La propriété commença : les violences suivirent ; l'homme ne put les réprimer : il inventa les dieux.

« La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs, les passions y mêlèrent leurs songes.

L'homme, oubliant l'origine des dieux, crut bientôt à leur existence. On prit pour le consentement unanime des peuples ce qui n'était que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la piété et à la miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avait des dieux.

« Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole ; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse ; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur : de là le fanatisme, le plus grand des maux qui aient affligé l'espèce humaine.

« Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, si une secte odieuse venait à s'étendre, de nos jours même, et malgré l'accroissement des lumières, on verrait l'univers plongé dans un abîme de malheurs !

« C'est ici, princes, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès de la religion la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

« Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes ! mais je suis appelé à la défense de la vérité : il faut sauver mon empereur, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe ? un ami de la sagesse doit fermer son cœur à toute crainte comme à toute pitié, quand il s'agit du bonheur de ses frères et des droits sacrés de l'humanité.

« Vous connaissez ce peuple que sa lèpre et ses déserts séparent

du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus.

« Un certain fourbe, appelé Moïse, par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ce peuple de la servitude. Il le conduisit au milieu des sables de l'Arabie; il lui promettait, au nom du dieu Jéhova, une terre où couleraient le lait et le miel.

« Après quarante années les Juifs arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitants. Ce jardin délicieux était la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

« Retirés dans leur repaire, ces brigands ne se firent remarquer que par leur haine contre le genre humain : ils vivaient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

« Que pouvait-il sortir d'une pareille race ? (c'est ici le prodige) une race plus exécrable encore, les chrétiens : ils ont surpassé, en folie, en crimes, les Juifs leurs pères.

Les Hébreux, que trompaient des prêtres fanatiques, attendaient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devait leur soumettre le monde entier.

« Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si longtemps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

« Celui qu'ils appellent leur Christ vit trente ans caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser; il s'associe quelques pêcheurs, qu'ils nomme ses apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes faibles, une populace crédule. Sa morale est pure, dit-on; mais surpasse-t-elle celle de Socrate?

« Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux, et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe son corps; ses apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité; ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend, les chrétiens deviennent une secte nombreuse.

« Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des

esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer : aussi la cruauté et l'infamie font-elle la partie principale de ses mystères.

« Les chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leurs entretiens. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux dieux et aux hommes, après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié, et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant : c'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

« Le repas fini, des chiens dressés aux crimes de leurs maîtres entrent dans l'assemblée, et renversent les flambeaux; alors les chrétiens se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassements : les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

« Quoi! ce n'était pas assez d'avoir voulu amener les hommes au culte d'un séditieux justement puni du dernier supplice! ce n'était pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine! il fallait encore que les chrétiens fissent de leur religion l'école des mœurs les plus dépravées, des forfaits les plus inouïs!

« Ce que je viens d'avancer aurait-il besoin d'autres preuves que la conduite des chrétiens? Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles; ils débauchent les soldats de nos armées; ils portent la désunion dans les familles; ils séduisent des vierges crédules; ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse. Puissants aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs dont ils tiennent ces bienfaits; ils insultent aux sacrées images de Dioclétien, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de Galérius offrir seule des victimes pour son

filis aux génies innocents des montagnes ! Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, ils voudraient précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher de leurs sanctuaires vos dieux paternels !

« Qu'on ne croie pas cependant que je défende ici ces dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont pu paraître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La raison commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais, si l'on conserve encore une religion dans l'empire, l'ancienne réclame une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu. Il faut guérir les chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Eh bien ! un peu de sang coulera ! Nous nous attendrions sans doute sur le sort des criminels ; mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et le bonheur du genre humain. »

Hiéroclès achevait à peine son discours que Galérius donna le signal des applaudissements. L'œil en feu, le visage rouge de colère, César semblait déjà prononcer l'arrêt fatal des chrétiens. Ses courtisans levaient les mains au ciel, comme saisis d'horreur et de crainte ; ses gardes frémissaient de rage en songeant que des impies voulaient renverser l'autel de la Victoire ; le peuple redisait avec effroi les incestes nocturnes et les repas de chair humaine. Les sophistes qui environnaient Hiéroclès le portaient au ciel : c'était l'intrépide ami des princes, le véritable ami des principes, le soutien de la vertu, un Socrate !

Satan échauffait les préjugés et les haines ; ravi des paroles du proconsul, il se flattait d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie ; secondé de toutes les puissances de l'enfer, il augmentait le bruit et le tumulte, et donnait au mouvement du sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot circule sous le

fouet de l'enfant ; comme le fuseau descend et remonte entre les doigts de la matrone ; comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur : ainsi les esprits étaient agités. Dioclétien seul paraissait immobile ; on ne voyait sur son visage ni colère, ni haine, ni amour. Les chrétiens répandus dans l'assemblée se montraient abattus et consternés. Constantin surtout était plongé dans une douleur profonde ; il jetait par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore.

Le fils de Lasthénès se leva sans paraître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une simple tristesse, attirèrent tous les regards. Les anges du Seigneur, formant un cercle invisible autour de lui, le couvraient de lumière, et lui donnaient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre évangélistes, penchés sur sa tête, lui dictaient secrètement les paroles qu'il allait répéter. On entendait dire de toutes parts dans le sénat : « C'est le chrétien ! Comment pourra-t-il répondre ? » Chacun cherchait vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avait accusé les fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un affreux vautour, découvrent tout à coup un cygne qui nage sur l'onde, charmés, ils s'arrêtent ; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses ; ils admirent la blancheur de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvements ; ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César ; ensuite, sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de gestes, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parla en ces mots :

« Auguste, César, pères conscrits, peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et chrétien, salut !

« Hiéroclès a commencé son discours par excuser la faiblesse de son éloquence ; je réclame à mon tour l'indulgence du sénat. Je



ne suis qu'un soldat, plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander en termes fleuris le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants.

« Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'empire me force à me taire sur le culte des idoles. J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivaient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignaient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures ; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu : nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.

« Toutefois l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'âme, que le pontife de Jupiter a parlé des chrétiens avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnaît point de Dieu demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu. Hé quoi ! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez que vous voulez semer la désolation dans l'empire ! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains ! Car, pères conscrits, vous ne pouvez vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous laissons que vos temples.

« Princes, notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée : il sait lui-même quel titre je pourrais ajouter à ces titres. Symmaque est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables. Dans toute cause criminelle, on prend en considération le caractère des témoins : Symmaque nous excuse ; Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté ? Auguste, César, pères conscrits, peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive, je vais reprendre la suite des

accusations d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ. »

A ce grand nom l'orateur s'arrêta ; tous les chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

« Je ne remonterai point, comme Hiéroclès, jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puérides. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés ; tout se borne à savoir si l'existence des chrétiens est compatible avec la sûreté de l'État ; si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois ; si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'empire ; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

« La raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile était trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des chrétiens. Le législateur des Israélites voulait en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait point par lui-même : il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés, et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux. »

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lathénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque et aux déclamations d'Hiéroclès, l'empereur fut frappé des raisons politiques présentées par le défenseur des fidèles. Eudore s'était étendu sur ce sujet avec adresse, afin de toucher le génie du prince avant de parler des chrétiens. Le parti modéré du sénat, qui redoutait Galérius ; Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi

d'Hiéroclès ; les courtisans, toujours attentifs aux impressions du maître ; les chrétiens, dont le sort était encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien : ils donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns, s'étaient laissé toucher à la vue de leur général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur ; cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse avait intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'était changée en allégresse ; il encourageait son ami par ses gestes et ses regards. Les anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnaient à chaque moment de nouvelles grâces, et prolongeaient les sons de sa voix comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige éclatante tombe de la voûte éthérée, souvent l'aiglon s'apaise ; les champs, muets, reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi, quand le fils de Lasthénès recommença son discours, l'assemblée fit un profond silence afin de recueillir ces paroles pures qui semblaient descendre du ciel pour prévenir la désolation de la terre.

« Prince, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers ; plusieurs empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages ; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

« Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi ! Jésus-Christ serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches ! Même dans le paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus ? Le christianisme, dit-on, est sorti de la dernière

classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensaient point, et dont ils détournaient les regards; et vous le lui imputez à crime! Pense-t-on qu'il n'y ait de douleurs que sous la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois! Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites, est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute... Mais en justifiant les chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre. Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes!

« S'il en est ainsi, notre châtement est juste. Frappez nos têtes; mais auparavant venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée? Qu'elles viennent reconnaître leurs nouveau-nés entre les bras de nos épouses! Le lait d'une chrétienne ne les a point empoisonnés: les mères selon la grâce les rendront, avant de mourir, aux mères selon la nature.

« Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se lève, mais non pour

réclamer des dieux impuissants : elle se lève pour vous demander Jésus-Christ, qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a déjà corrigé les vices  
 « de mes lois; ce Dieu qui n'autorise point l'infanticide, la prosti-  
 « tution du mariage, le spectacle du meurtre des hommes; ce Dieu  
 « qui couvre mon sein des monuments de sa bienfaisance; ce Dieu  
 « qui conserve les lumières des lettres et des arts, et qui veut abolir  
 « l'esclavage sur la terre. Ah! si un jour je devais encore voir les  
 « Barbares à mes portes, ce Dieu, je le sens, pourrait seul me sau-  
 « ver, et changer ma vieillesse languissante en une immortelle jeu-  
 « nesse. »

« Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les chrétiens pouvaient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditeux; nous refusons d'adorer les images de l'empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le père de la patrie.

« Les chrétiens, des séditeux! Poussés à bout par leurs persécuteurs, et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Que Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts. Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc? Hélas! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent! J'aurais pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains

des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!

« Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux, qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leur fortune, leur vie, leurs enfants, ils vous les donneront, parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, princes, à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang, qui est à César, et à Dieu notre âme, qui est à Dieu. »

Eudore reprend sa place, rejette sur son épaule sa toge à demi tombée, et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Pourrai-je exprimer la diversité des sentiments que le discours du fils de Lasthénès excita dans l'assemblée? C'était un mélange d'admiration, de crainte, de fureur : chacun éclatait en mouvements de haine ou d'amour. Ceux-ci admiraient la beauté de la religion accusée, ceux-là n'y voyaient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux. Les guerriers étaient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore.

« Que nous servira donc, disaient-ils, de verser notre sang pour la patrie, de souffrir l'esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorgier au Capitole? »

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paraissait ému : même en laissant persécuter les fidèles, Dieu se servait de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphait et des calom-

nies d'Hiéroclès, et des touchants souvenirs dont Symmaque avait environné la statue de la Victoire; tout semble annoncer que l'empereur va prononcer une sentence favorable aux chrétiens.

Hiéroclès, alarmé, voulait paraître calme et victorieux; mais la rage et la frayeur perçaient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Libye, la bête féroce, après s'être longtemps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale; mais à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piège où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne punit pas les fidèles, il quittera la cour, et se mettra à la tête des légions d'Orient :

« Car ces ennemis du ciel porteraient sur moi leurs mains sacrilèges. »

Hiéroclès, reprenant son audace, fait observer qu'il y avait des mystères sur lesquels on ne s'expliquait point; qu'après tout, les factieux refusaient de sacrifier à l'empereur, et cherchaient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savait qu'en proscrivant les chrétiens il se privait d'un grand appui contre l'ambition de César; mais le vieillard n'avait plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lathénès, et va couvrir en roulant, la louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules César. Galérius s'écrie :

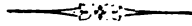
« Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu sup-

porter les blasphèmes de ce chrétien ! Imité son exemple ; écrasez les impies, et protégez au Capitole le génie de l'empire. »

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les fidèles : mais, par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aïdassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

« Si la sibylle de Cumès, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit que vous demandez. Mais en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'empereur quitta brusquement le Capitole. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphants ; le premier, méditant les projets les plus ambitieux ; le second, mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'enfer pousse un cri de joie, et les anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolent aux pieds de l'Éternel.





## LIVRE DIX-SEPTIÈME.



## SONMAIRE.

Navigation de Cymodocée. Elle arrive à Joppé. Elle monte à Jérusalem. Hélène la reçoit comme sa fille. Semaine Sainte. Réponse de la sibylle de Cumes. Hiéroclès fait partir un centurion pour réclamer Cymodocée. Dioclétien donne l'édit de persécution.

Emportée par le souffle de l'ange des mers, Cymodocée versait des torrents de larmes. Euryméduse, qui accompagnait la fille de Démodocus, faisait retentir la galère de ses plaintes et de ses gémissements.

« O terre de Cécrops, disait-elle, terre où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes, faut-il donc vous quitter sans retour ? Qui me donnera des ailes pour revoir des lieux si agréables à mon cœur ? J'arrêterais mon vol sur le temple d'Homère, je porterais à mon cher maître des nouvelles de sa Cymodocée ! Vains désirs ! Nous franchissons les plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréides font entendre leurs concerts. Est-ce le désir des richesses qui nous oblige à braver la fureur de Neptune ? L'intérêt a ses douceurs. Non, c'est un dieu plus puissant : le dieu qui fit mourir Ariadne loin des foyers de Minos, sur une rive déserte, le dieu qui força Médée à visiter les tours d'Iolchos, et à suivre un héros volage. »

Le vaisseau s'avancait vers le dernier promontoire de l'Attique.

Déjà Sunium élevait sur la pointe d'un rocher son beau temple : les colonnes de marbre blanc semblaient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles. Cymodocée était assise sur la poupe ornée de fleurs, entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. Sans les larmes qui coulaient de ses yeux, on l'eût prise pour la sœur de ces dieux charmants, prête à descendre avec Paris dans l'île où la fille de Tyndare célébra son hymen avant d'aborder à Troie. Le vaisseau vole à la gauche des Cyclades blanchissantes, rangées au loin sur la mer comme une troupe de cygnes; dirigeant sa course au midi, il vient chercher les rivages de l'île de Chypre. On célébrait alors la fête de la déesse d'Amathonte: l'onde molle et silencieuse baignait le pied du temple de Dionée, bâti sur un promontoire au milieu des vagues tranquilles. De jeunes filles demi nues dansaient dans un bois de myrtes, autour du voluptueux édifice; de jeunes garçons, qui brûlaient de dénouer la ceinture des Grâces, chantaient en chœur la veillée des fêtes de Vénus. Ces paroles, apportées par le souffle des Zéphyrus, parvenaient sur la mer jusqu'au vaisseau :

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé!

« Ame de l'univers, volupté des hommes et des dieux, belle Vénus, c'est toi qui donnes la vie à toute la nature! Tu parais : les vents se taisent, les nuages se dissipent, le printemps renaît, la terre se couvre de fleurs, et l'Océan sourit. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille la rose teinte du sang d'Adonis; c'est Vénus qui force les nymphes à errer avec l'amour, la nuit, sous les yeux de Diane rougissante. Nymphes, craignez l'Amour : il a déposé ses armes; mais il est armé quand il est nu! Le fils de Cythérée naquit dans les champs, il fut nourri parmi les fleurs. Philomèle a chanté sa puissance, ne cédon point à Philomèle.

« Qu'il aime demain celui qui n'a point aimé! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé!

« He heureuse, tout sur les bords délicieux atteste les prodiges

« de l'Amour. Nautoniers, fatigués des périls, attachez l'ancre à  
« nos ports et ployez à jamais vos voiles. Dans les bosquets d'Amathonte, vous ne livrerez que de doux combats, vous ne craindrez  
« plus les pirates, hors l'ingénieux Amour, qui vous prépare des  
« liens de fleurs. Ce sont les Grâces qui filent ici les instants des mortels. Vénus, par un charme invincible, assoupit un jour les Parques au fond du Tartare : aussitôt Aglaé enlève la quenouille à  
« Lachésis, Euphrosine le fil à Clotho ; mais Atropos s'éveilla au  
« moment où Pasithée allait lui dérober ses ciseaux. Tout cède à la  
« puissance des Grâces et de Vénus !

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé ! Qu'il aime encore  
« demain, celui qui a aimé ! »

Ces chants portaient le trouble dans l'âme des nautoniers. La proue d'airain fendait les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enflait doucement les voiles, et les arrondissait comme le sein d'une jeune mère.

Une langueur dangereuse s'emparait peu à peu de Cymodocée. Docile aux projets de Satan, Astarté, cet esprit impur qui triomphe dans les temples d'Amathonte, combat secrètement la fille d'Homère. Émue par les chants corrupteurs, elle descend au fond du vaisseau ; elle rêve à son époux ; elle ne sait comment régler les mouvements de son amour pour ne pas blesser sa religion nouvelle. Elle va consulter Dorothee : il lui conseille d'avoir recours au ciel ; le couple fidèle tombe à genoux, et adresse ses vœux au Tout-Puissant : le vent s'est élevé, les flots battent les deux flancs de la galère, c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'amour : passion orageuse, que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers, comme le pâtre dans la profondeur des bois.

Dorothee et la fille de Démodocus étaient encore troublés par les souvenirs d'Amathonte, lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde, et se dessine le long de la mer ; les montagnes de la Judée se montrent der-

rière cette plaine : le vaisseau vint en silence , au milieu de la nuit , jeter l'ancre dans le port de Joppé : plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du temple, il portait le temple vivant de Jésus-Christ, et l'innocence préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage ; ils se prosternent et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothée et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de pèlerins qui devaient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avait à peine blanchi les cieux , que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent , les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée , qui attirait tous les regards, était assise, avec sa nourrice, sur un chameau orné de tapis, de plumes et de banderoles : Rebecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venait au-devant d'elle ; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob lorsqu'elle quitta ses pères , emportant ses dieux domestiques. Dorothée et ses serviteurs marchaient aux côtés de la fille de Démodocus, et veillaient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé , qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges ; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs ! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin ; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages, clair semés, étalaient au vent brûlant du midi

leurs feuilles noircies : la terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille ; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile : peu à peu la végétation se retire et meurt ; les mousses même disparaissent : une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs cauales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois, ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots ; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique ; les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde ! O muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhovah, et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le

voyageur éprouve une terreur secrète qui , loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant , l'aigle impétueux , l'humble hysope , le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

La pieuse Hélène a porté ses pas à cette terre sacrée : elle veut arracher le tombeau de Jésus-Christ aux profanations de l'idolâtrie; elle veut renfermer dans de majestueux édifices tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du Fils de Dieu. Elle appelle de toutes les parties du monde les chrétiens à son secours; ils descendent en troupes aux rivages de la Syrie : les pieds nus, les yeux baignés de pleurs, ils s'avancent, en chantant des cantiques, vers la montagne où s'opéra le salut des hommes. Dorothee conduit aussi à ce sanctuaire la catéchumène que la mère de Constantin doit instruire et protéger.

La caravaue entre par la porte du château qui vit depuis s'élever la tour des Pisans et l'hospice des braves chevaliers du Temple. Le bruit se répand aussitôt que le premier officier de la maison de l'empereur est arrivé avec une catéchumène plus belle que Mariamne, et qui semble aussi malheureuse. Hélène fait appeler Dorothee. Elle frémit au récit des maux qui menacent l'Église : elle reçoit l'épouse du défenseur des chrétiens avec la noblesse d'une impératrice, la bonté d'une mère et le zèle d'une sainte.

« Esther, lui dit-elle, j'aime à trouver dans vos traits une jeune femme que j'ai vue souvent en songe assise à la droite de la divine Marie. Vous n'avez point connu de mère, je vous en servirai. Remerciez Dieu, ma fille, de vous avoir conduite au tombeau de Jésus-

Christ. Ici les plus hautes vérités de la foi semblent s'abaisser, et devenir sensibles aux cœurs les plus simples. »

A ces touchantes paroles, Cymodocée verse des pleurs d'attendrissement et de respect. Comme on voit une vigne qu'un violent orage a détachée de l'ormeau qui la soutenait dans les airs, ses tendres rameaux couvrent la terre; mais, si on lui présente un autre appui, elle embrasse aussitôt l'arbre secourable, et présente de nouveau aux rayons du soleil son feuillage délicat; ainsi la fille de Démodocus, séparée de son père, s'attache étroitement à la mère de l'ami d'Eudore.

Cependant Hélène fait partir des messagers qui vont porter aux sept Églises d'Asie l'annonce de la persécution prochaine; elle daigne en même temps montrer elle-même à l'épouse d'Eudore et à Dorothee les immenses travaux qui doivent faire renaitre la cité de Salomon. Le bois consacré à Vénus sur le mont Calvaire était abattu; la vraie croix était retrouvée. Un homme, que la présence de cette croix miraculeuse avait arraché au cercueil, racontait les choses d'une autre vie dans cette Jérusalem tant de fois instruite par les morts des secrets du tombeau.

Au pied de la montagne de Sion, qui porte à son sommet le monument en ruine de David, s'élève une colline à jamais célèbre sous le nom de Calvaire. Au bas de cette colline sacrée, Hélène avait fait enfermer le sépulchre de Jésus-Christ dans une basilique circulaire de marbre et de porphyre. Éclairé par un dôme de bois de cèdre, placé au centre de l'église, et revêtu d'un catafalque de marbre blanc, le saint tombeau servait d'autel dans les grandes solennités. Une obscurité favorable au recueillement de l'âme régnait au sanctuaire, dans la galerie et les chapelles de l'édifice. Des cantiques s'y faisaient entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne sait d'où partent ces concerts; on respire l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle; on voit passer dans l'ombre, et s'enfoncer dans les détours du temple le pontife qui va célébrer les redoutables mystères, aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Cymodocée contemple en silence les merveilles chrétiennes : fille de la Grèce, elle admire les chefs-d'œuvre des arts créés par la puissance de la foi, au milieu des déserts. Les portes du nouvel édifice attirent surtout ses regards. Elles étaient de bronze, et roulaient sur des gonds d'argent et d'or. Un solitaire des rives du Jourdain, animé de l'esprit prophétique, avait donné le dessin de ces portes à deux célèbres sculpteurs de Laodicée. On voyait la ville sainte, tombée au pouvoir d'un peuple infidèle, assiégée par des héros chrétiens : on les reconnaissait à la croix qui brillait sur leurs habits. Le vêtement et les armes de ces héros étaient étrangers, mais les soldats romains croyaient retrouver quelques traits des Francs et des Gaulois parmi ces guerriers à venir. Sur leur front éclataient l'audace, l'esprit d'entreprise et d'aventure, avec une noblesse, une franchise, un honneur, ignorés des Ajax et des Achille. Ici le camp paraissait ému à la vue d'une femme séduisante, qui semblait implorer le secours d'une troupe de jeunes princes ; là, cette même enchantresse enlevait un héros sur les nuages, et le transportait dans des jardins délicieux ; plus loin, une assemblée d'esprits de ténèbres était convoquée dans les salles brûlantes de l'enfer ; le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles ; les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe. Avec quel attendrissement Cymodocée aperçut une femme mourante sous l'armure d'un guerrier ! Le chrétien qui lui perça le sein va tout en pleurs puiser de l'eau dans son casque, et revient donner une vie éternelle à la beauté qu'il priva d'un jour passager. Enfin la cité sainte est attaquée de toutes parts, et l'étendard de la croix flotte sur les murs de Jérusalem. L'artiste divin avait aussi représenté, parmi tant de merveilles, le poète qui devait un jour les chanter : il paraissait écouter au milieu d'un camp le cri de la religion, de l'honneur et de l'amour ; et plein d'un noble enthousiasme, il écrivait ses vers sur un bouclier.

Pendant le temps, qui fuit sans cesse, avait ramené la veille du jour douloureux où Jésus-Christ expira sur la croix. Cymodocée,



avec une troupe de vierges choisies , accompagne Hélène au tombeau du Sauveur. La nuit était au milieu de son cours , le Saint-Sépulcre était rempli de fidèles, et pourtant un profond silence régnait dans ce lieu sacré. Le chandelier à sept branches brûlait devant l'autel ; quelques lampes éclairaient à peine le reste de l'édifice ; toutes les images des martyrs et des anges étaient voilées ; le sacrifice était suspendu, et l'hostie déposée dans le saint tombeau. Hélène se place au milieu de la foule : elle avait quitté son diadème, elle ne voulait pas ceindre son front d'une couronne de diamants dans ces lieux où le Rédempteur avait porté une couronne d'épines. L'habileté de Cymodocée dans l'art des chants était déjà connue de ses compagnes ; elles avaient invité la fille d'Homère à soupirer les plaintes de Jérémie. Hélène l'encourage d'un regard. Cymodocée s'avance au pied de l'autel : elle était vêtue d'une robe de bysse aurore, attachée par une ceinture de soie, et bordée de grenades d'or, à la manière des filles juives ; ses cheveux, son cou et ses bras étaient chargés, pour un moment, de croissants, de bandelettes de cinq couleurs, de bracelets, de pendants d'oreilles et de colliers : telle parut aux yeux des Israélites Michol , épouse promise à David pour prix de sa victoire sur les Philistins ; tel un palmier de Syrie orne sa tête de ses fruits enchaînés comme des cristaux de corail à des filets d'ambre. Cymodocée, élevant une voix pure, fait entendre ces lamentations :

« Comment la ville , autrefois pleine de peuple, est-elle assise  
 « dans la solitude ? Comment l'or est-il obscurci ? Comment les  
 « pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées ? La maîtresse des  
 « nations est veuve ; la reine des provinces est sujette au tribut. Les  
 « rues de Sion pleurent, les portes sont détruites, les prêtres gé-  
 « missent, les vierges sont désolées. O race de Juda, vous avez été  
 « traitée comme un vase d'argile ! Jérusalem, Jérusalem, dans un  
 « moment tu vis tomber l'orgueil de tes tours, et tes ennemis plan-  
 « tèrent leurs tentes à l'endroit même où le Juste pleurant sur toi  
 « avait prédit la ruine. »

Ainsi chantait Cymodocée sur un mode pathétique, transmis aux chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêlaient leurs gémissements aux plaintes de Jérémie. Quelle éloquence dans ces leçons, redites sur les ruines de Jérusalem, près du temple dont il ne restait pas pierre sur pierre, et à la veille d'une persécution ! La voix émue d'une jeune fille séparée de son père, et tremblant pour les jours de son époux, ajoutait un charme à ces cantiques. Les prières continuent jusqu'au lever de l'aurore : alors se prépare la procession solennelle qui doit parcourir la voie Douloureuse.

La vraie croix, portée par quatre évêques, confesseurs et martyrs, marche à la tête du troupeau. Allongé sur deux files, un nombreux clergé, en silence et en habits de deuil, suit le signe de la rédemption des hommes. Viennent ensuite les chœurs des vierges et des veuves, les catéchumènes qui doivent entrer dans le sein de l'Église, les pécheurs qui vont être réconciliés. L'évêque de Jérusalem, la tête découverte, une corde au cou en signe d'expiation, termine la pompe. Hélène marche derrière lui, appuyée sur l'épouse du défenseur des chrétiens : la troupe innombrable des fidèles, l'orphelin, l'aveugle, le boiteux, accompagnent, pleins d'espérance, cette croix qui guérit l'infirmes et console l'affligé.

On sort par la porte de Bethléem, et, tournant au levant, le long de la piscine de Bethsabée, on descend vers le puits de Néphi pour remonter à la fontaine de Siloé. A l'aspect de la vallée de Josaphat remplie de tombeaux, de cette vallée où la trompette de l'ange du jugement doit rassembler les morts, une sainte terreur saisit l'âme des fidèles. La pompe religieuse passe au pied du mont Moria, et traverse le torrent de Cédron, qui roulait une eau fangeuse et rougie ; elle laisse à droite les sépulcres de Josaphat et d'Absalon, et vient prier au jardin des Oliviers, à l'endroit même que le fils de l'Homme arrosa d'une sueur de sang. A chaque station un prêtre explique au peuple, ou le miracle, ou la parole, ou l'action dont ce lieu sacré fut témoin. La porte des Palmes s'ouvre, et la procession

rentré dans Jérusalem. Au travers des décombres entassés, elle parvient aux ruines du palais du Prétoire, près de l'enceinte du temple : c'est là que commence le chemin du Calvaire. Le prêtre qui doit parler à la foule ne peut lire l'Évangile, à cause des pleurs qui tombent de ses yeux : à peine on entend sa voix altérée.

« Mes frères, s'écrie-t-il, là s'élevait la prison où il fut couronné d'épines! De ce portique en ruine, Pilate le montra aux Juifs, en leur disant : « Voilà l'homme! »

A ces paroles, les chrétiens éclatent en sanglots. On marche vers le Calvaire : le prêtre décrit de nouveau la voie Douloureuse :

« Là fut la maison du riche; là Jésus-Christ tomba sous sa croix; plus loin l'Homme-Dieu dit aux femmes : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos fils. »

On arrive au sommet du Calvaire; on y plante le signe du salut des hommes : à l'instant le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble, le voile du nouveau temple se déchire. Immortels témoins de la passion du Sauveur, vous vous rassemblâtes autour de la vraie croix : on vit descendre du ciel Marie mère de pitié, Madeleine pénitente, Pierre qui pleura son péché, Jean qui n'abandonna pas son maître, l'esprit redoutable qui présenta le calice amer au Rédempteur du monde, et l'ange de la mort encore épouvanté du coup qu'il porta au Fils de l'Éternel.

Bien différent fut le jour de triomphe qui suivit ce jour de deuil! Les images des saints sont dévoilées, le feu nouveau est béni devant l'autel, l'antique *alleluia* de Jacob ébranle les voûtes de l'église :

« O fils, ô filles de Sion, le Roi des cieux, le Roi de gloire va sortir du tombeau! Quel est cet ange vêtu de blanc assis à l'entrée du sépulcre? Apôtres, accourez! Heureux ceux qui croiront sans avoir vu! »

Le peuple répéta en chœur cet hymne des bénédictions et des louanges.

Mais rien n'égale la félicité des catéchumènes qui dans ce jour solennel passent au rang des élus. Tous, vêtus de blanc et couron-

nés de fleurs, reçoivent sur le front l'eau pure qui les rend à l'innocence des premiers jours du monde. Cymodocée contemplait avec envie la félicité de ces nouveaux chrétiens ; mais la fille d'Homère n'était point encore assez instruite des vérités de la foi. Cependant elle touchait à l'heureux moment de son baptême, elle ne devait plus acheter que par une dernière épreuve le bonheur de partager la religion de son époux.

Tandis que, sous la protection d'Hélène, elle se croit à l'abri de tous les dangers, déjà s'avance vers Jérusalem le centurion qui poursuit la colombe fugitive. L'aruspice qui devait consulter la sibylle de Cumes sur le sort des chrétiens avait quitté Rome ; il était accompagné d'un satellite d'Hiéroclès, chargé secrètement au nom de Galérius de se rendre l'oracle favorable : aussitôt que la prêtresse aurait prononcé l'arrêt fatal, le ministre du proconsul avait ordre de s'embarquer pour la Syrie, de saisir Cymodocée dans la ville sainte, de réclamer cette nouvelle Virginie au tribunal d'un nouvel Appius, comme une esclave chrétienne échappée à son maître.

Le prince des ténèbres, poursuivant ses desseins, avait volé de Rome à Cumes, afin d'inspirer à la sibylle l'oracle trompeur qui devait perdre les fidèles. Il découvre avec complaisance le lac Averno, environné d'une sombre forêt. C'est par une ouverture voisine de ces lieux que souvent les démons s'élancent du sein des ombres : du fond de ce soupirail empesté, ils se plaisent à répandre chez les peuples mille fables obscures touchant les vastes demeures de la nuit et du silence. Mais ces anges criminels trahissent malgré eux le secret de leurs douleurs : car ils placent sur le chemin de leur empire les Remords couchés sur un lit de fer ; la Discorde aux crins de couleuvres, rattachés par des bandelettes sanglantes ; les vains Songes suspendus aux branches d'un orme antique ; le Travail, les Chagrins, l'Épouvante, la Mort et les Joies coupables du cœur.

L'Éternel, qui voit Satan s'avancer vers l'autre de la sibylle,

s'oppose à l'entier accomplissement des projets de l'enfer. Si Dieu, dans la profondeur de ses conseils, souffre que son Église soit persécutée, il ne permet pas que les démons puissent s'en attribuer la coupable gloire ; même en châtiant les chrétiens il songe à humilier les esprits rebelles. Il veut que les faux oracles se taisent, et que les idoles, s'avouant vaincues, reconnaissent enfin le triomphe de la croix.

Un ange chargé des ordres du Très-Haut descend aussitôt sur la colline où Dédale, après avoir franchi les cieus, consacra, dit la Fable, ses ailes au génie de la lumière. Le messenger céleste pénètre dans le temple de la sibylle. L'aruspice envoyé par Dioclétien offrait dans ce moment même un sacrifice. Quatre taureaux tombent égor-gés en l'honneur d'Hécate ; on immole une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides ; le feu est allumé sur les autels de Pluton ; les victimes entières sont précipitées dans la flamme, et des flots d'huile inondent leurs entrailles brûlantes. On invoque le Chaos, le Styx, le Phlégéon, les Parques, les Furies, divinités infernales : on leur dévoue la tête des chrétiens. A peine l'odieux sacrifice est consommé, que la sibylle, hors d'elle-même, s'écrie :

« Il est temps de consulter l'oracle ! Le dieu ! Voilà le dieu ! »

Tandis qu'elle parle à l'entrée du sanctuaire, Satan agite tout à coup la prêtresse des idoles. Les traits de la sibylle s'altèrent, son visage change de couleur, ses cheveux se hérissent, sa poitrine se soulève, sa taille s'agrandit, sa voix n'a plus rien d'une mortelle. Assise sur le trépied, elle lutte encore contre l'inspiration du prince des ténèbres.

« Puissant Apollon , s'écrie l'aruspice, dieu de Sminthe et de  
« Délos, vous que le destin a choisi pour dévoiler l'avenir aux mor-  
« tels, daignez m'apprendre quel sera le sort des chrétiens ! Le pieux  
« empereur doit-il faire disparaître de la terre les sacrilèges ennemis  
« des dieux ? »

A ces mots, la prêtresse se lève trois fois avec violence ; trois fois une force surnaturelle la rassoit sur le trépied : les cent portes du

sanctuaire s'ouvrent pour laisser passer les paroles prophétiques. O prodige! la sibylle reste muette. En vain, fatiguée par le démon, elle cherche à rompre le silence; elle ne rend que des sons confus et inarticulés. L'ange du Seigneur s'est dévoilé aux yeux de la prêtresse : la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, les cheveux épars, elle le montre de la main aux spectateurs; ils ne voient point l'apparition céleste, mais ils sont saisis d'épouvante. Domptée par l'esprit de l'abîme, et faisant un dernier effort, la sibylle veut ordonner la proscription des chrétiens, et elle ne prononce que ces mots :

« Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de parler. »

Satan, vaincu par cet oracle, s'envole plein de honte et de douleur, sans perdre toutefois l'espérance et sans abandonner ses projets. Ce qu'il n'a pu faire lui-même, il le fera par les passions des hommes. L'aruspice confie la réponse des dieux à un cavalier numide, plus léger que les vents : Dioclétien la reçoit; le conseil s'assemble.

« Ces prétendus justes, s'écrie Hiéroclès, ce sont les chrétiens. L'oracle les désigne, par dérision, sous le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Auguste, ce sont donc les chrétiens qui font taire lavoix du ciel! Tant ces monstres sont en horreur aux dieux et aux hommes!»

Dioclétien, secrètement troublé par l'antique serpent, est frappé de l'explication d'Hiéroclès. Il ne voit plus ce que l'oracle a de favorable aux fidèles. La superstition étouffe la sagesse : il craint de favoriser des hommes dévoués aux Furies. Cependant il hésite encore. Alors un bruit se répand dans le conseil que les chrétiens ont mis le feu au palais. Galérius, par l'avis d'Hiéroclès, avait préparé cet incendie, afin de triompher des incertitudes de l'empereur. Aussitôt César affectant un air consterné :

« Il est bien temps de délibérer quand des scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes! »

A ces mots, tout le conseil, ou séduit ou trompé, demande la mort des impies; et l'empereur, effrayé lui-même, ordonne de publier l'édit de persécution.

## LIVRE DIX-HUITIÈME.



## SOMMAIRE.

Joie de l'enfer. Galérius, conseillé par Hiéroclès, force Dioclétien à abdiquer. Préparation des chrétiens au martyre. Constantin, aidé par Eudore, échappe de Rome et fuit vers Constance. Eudore est jeté dans les cachots. Hiéroclès, premier ministre de Galérius. Persécution générale. Le démon de la tyrannie porte à Jérusalem la nouvelle de la persécution. Le centurion envoyé par Hiéroclès met le feu aux lieux saints. Dorothee sauve Cymodocée. Rencontre de Jérôme dans la grotte de Bethléem.

Depuis le jour où Satan vit la première femme porter à sa bouche le fruit de mort, il n'avait pas ressenti une telle joie. « Enfer, s'écriait-il, ouvrez vos abîmes pour recevoir les âmes que le Christ vous avait arrachés ! Le Christ est vaincu, son empire est détruit, l'homme m'appartient sans retour. »

Ainsi parlait le prince des ténèbres : sa voix pénétra dans le gouffre des douleurs. Les réprouvés crurent entendre de nouveau la sentence fatale, et poussèrent des cris affreux au milieu des flammes. Tout ce qui restait de démons au fond de la nuit éternelle accourut sur la terre. L'air fut obscurci de cet essaim d'esprits immondes. Le chérubin qui dirige le cours du soleil recula d'horreur, et couvrit son front d'un nuage sanglant ; des voix lamentables sortirent du sein des forêts ; sur les autels des faux dieux, les idoles laissèrent échapper un effroyable sourire ; les méchants de toutes les parties du globe sentirent au même moment un nouvel attrait vers le mal, et enfantèrent des projets de révolution.

Hiéroclès surtout est emporté par une ardeur irrésistible , il veut mettre la dernière main à son œuvre. Tandis que Dioclétien règne encore, l'apostat ne peut jouir d'une autorité absolue. Le sophiste saisit donc le moment favorable; et s'adressant à Galérius, dont il connaît les passions :

« Prince, voulez-vous régner, vous n'avez pas un instant à perdre. Auguste vient de se priver de l'appui des chrétiens. En exterminant ces factieux, vous serez à couvert de la haine qu'entraîne quelquefois une mesure sévère, puisque l'édit est donné sous le nom de l'empereur. Dioclétien est effrayé de la résolution qu'il a prise : profitez de ce moment de crainte; représentez au vieillard qu'il est temps pour lui de goûter le repos, et de laisser à un héros plus jeune le soin d'exécuter des ordres d'où dépend le salut de l'empire. Vous nommerez des Césars de votre choix; vous ferez régner la sagesse : le présent vous devra son bonheur, et les siècles futurs retentiront de vos vertus. »

Galérius approuva le zèle d'Hiéroclès; il appela le lâche conseiller son digne ami, son fidèle ministre. Tous les favoris de César applaudirent, même Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, ne cherchait que le moyen de le perdre; mais, en habile courtisan, il se garda bien de s'opposer à un crime qui flattait l'ambition de Galérius. Préfet de Rome, il se chargea de gagner les prétoriens et les légions campées au Champ de Mars.

Galérius se rend au palais des Thermes. Dioclétien était enfermé seul dans le lieu le plus reculé de sa vaste demeure. A l'instant où l'empereur avait prononcé l'arrêt des chrétiens, Dieu avait prononcé l'arrêt de l'empereur : le règne avait fini avec la justice. Rongé de remords et d'inquiétudes, Auguste se sentait abandonné du ciel, et des pensées amères occupaient son âme : tout à coup on annonce Galérius. Dioclétien le salue du nom de César.

« Toujours César ! s'écrie le prince avec violence. Ne serai-je jamais que César? »

En même temps il ferme les portes, et s'adressant à l'empereur :



« Auguste, on vient d'afficher votre édit dans Rome, et les chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer. Je prévois que cette race impie causera bien des maux à votre vieillesse ; souffrez que je punisse vos ennemis, et déchargez-vous sur moi du fardeau de l'empire : votre âge, vos longs travaux, votre santé chancelante, tout vous fait une loi de chercher le repos. »

Dioclétien, sans paraître surpris, répliqua :

« C'est vous qui plongez ma vieillesse dans ces malheurs ; sans vous j'aurais laissé après moi l'empire tranquille. Irai-je, après vingt années de gloire, languir dans l'obscurité ? »

— « Eh bien ! dit Galérius en fureur, si vous ne voulez pas renoncer à l'empire, c'est à moi de me consulter. Depuis quinze ans je combats les Barbares sur des frontières sauvages, tandis que les autres Césars règnent en paix sur des provinces fertiles : je suis las du dernier rang. »

— « Songez-vous, répondit le vieillard, que vous êtes dans mon palais ? Gardien de troupeaux ! tout faible que je suis, je puis encore vous faire rentrer dans votre néant ; mais j'ai trop d'expérience pour être étonné de l'ingratitude, et je suis trop las de gouverner les hommes pour vous disputer ce triste honneur. Infortuné Galérius, savez-vous ce que vous demandez ? Depuis vingt ans que je tiens les rênes de l'empire, un sommeil paisible n'a point encore fermé mes yeux ; je n'ai vu autour de moi que bassesses, intrigues, mensonges, trahisons ; je n'emporterai du trône que le vide des grandeurs, et un profond mépris pour la race humaine. »

— « Je saurai bien, dit Galérius, me mettre à couvert de l'intrigue, de la bassesse, du mensonge et de la trahison : je rétablirai les Frumentaires, que vous avez si imprudemment supprimés ; je donnerai des fêtes à la foule ; et, maître du monde, je laisserai, par des choses éclatantes, une longue opinion de ma grandeur. »

— « Ainsi, répartit Dioclétien avec mépris, vous ferez bien rire le peuple romain. »

« Eh bien ! dit le farouche César, si le peuple romain ne veut

pas rire, je le ferai pleurer ! Il faudra ou servir ma gloire, ou mourir. J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris. »

— « Le moyen n'est pas aussi sûr que vous le pensez, répliqua Dioclétien. Si l'humanité ne vous arrête pas, que votre propre sûreté vous touche : un règne violent ne saurait être long. Je ne prétends pas que vous soyez exposé à une chute soudaine ; mais il y a dans les principes des choses un certain degré de mal que la nature ne peut passer. On voit bientôt, quelle qu'en soit la cause, disparaître les éléments de ce mal. De tous les mauvais princes, Tibère seul a paru longtemps au timon de l'État ; mais Tibère ne fut violent que dans les dernières années de sa vie. »

— « Tous ces discours sont inutiles, s'écria Galérius fatigué : je ne demande pas des leçons, mais l'empire. Vous dites que le pouvoir souverain n'a plus d'attraits à vos yeux, laissez-le donc passer aux mains de votre gendre. »

— Ce titre, répartit Dioclétien, ne peut vous servir auprès de moi. Avez-vous fait le bonheur de ma fille ? Infidèle à son amour, persécuteur de la religion qu'elle aime, vous n'attendez peut-être que ma retraite pour exiler Valérie sur quelque rivage désert. Et voilà comme vous m'avez payé de mes bienfaits ! Mais je serai vengé : je vous laisse ce pouvoir que vous voulez m'arracher au bord de ma tombe. Je ne cède point à vos menaces, mais j'obéis à une voix du ciel, qui me dit que le temps des grandeurs est passé. Je vous le donne ce lambeau de pourpre qui n'est plus pour moi qu'un linceul funèbre : avec lui je vous fais le présent de tous les soucis du trône. Gouvernez un monde qui se dissout, où mille principes de mort germent de tous les côtés ; guérissez des mœurs corrompues ; accordez des religions qui se combattent ; faites disparaître un esprit de sophisme qui ronge jusqu'aux entrailles de la société ; repoussez dans leurs forêts des Barbares qui tôt ou tard dévoreront l'empire romain. Je pars : je vous verrai, de mon jardin de Salone, devenir l'exécration de l'univers. Vous-même, fils ingrat, vous ne mourrez point sans être la victime de l'ingratitude de

vos fils. Régné donc ; hâtez la fin de cet État dont j'ai retardé la chute de quelques instants. Vous êtes de la race de ces princes qui paraissent sur la terre à l'époque des grandes révolutions, lorsque les familles et les royaumes se perdent par la volonté des dieux. »

Ainsi le sort de l'empire se décidait dans le palais de Dioclétien : les chrétiens délibéraient entre eux sur les tribulations de l'Église. Eudore était l'âme de tous leurs conseils. L'édit, publié au son des trompettes, ordonnait de brûler les livres saints et d'abattre les églises ; il déclarait les chrétiens infâmes ; il les privait des droits de citoyens ; il défendait aux magistrats de recevoir leurs plaintes pour cause de mauvais traitements , de vol , de rapt et d'adultère ; il autorisait toute sorte de personnes à les dénoncer , soumettait aux tortures, et condamnait à la mort quiconque refusait de sacrifier aux dieux.

Cet édit sanguinaire, dicté par Hiéroclès, laissait un libre cours aux crimes du disciple des sages, et menaçait les fidèles d'une entière destruction. Chacun, selon son caractère, se préparait à fuir ou à combattre.

Ceux qui craignaient de succomber dans les tourments s'exilaient chez les Barbares ; plusieurs se retiraient dans les bois et les lieux déserts ; on voyait les fidèles s'embrasser dans les rues, et se dire un tendre adieu en se félicitant de souffrir pour Jésus-Christ. De vénérables confesseurs, échappés aux persécutions précédentes, se mêlaient à la foule pour encourager la faiblesse ou modérer l'ardeur du zèle. Les femmes, les enfants et les jeunes hommes entouraient les vieillards qui rappelaient les exemples donnés par les plus fameux martyrs : Laurent, de l'Église romaine, exposé sur des charbons ardents ; Vincent de Saragosse, s'entretenant dans la prison avec les anges ; Eulalie de Mérida, Pèlagie d'Antioche, dont la mère et les sœurs se noyèrent en se tenant embrassées ; Félicité et Perpétue, combattant dans l'amphithéâtre de Carthage ; Théodore et les sept vierges d'Ancyre ; les deux jeunes époux ensevelis dans des tombes différentes, et qui se trouvèrent réunis dans le même

cercueil. Ainsi parlaient les vieillards; et les évêques cachaient les livres saints, et les prêtres renfermaient le viatique dans des boîtes à double fond : on rouvrait les catacombes les plus solitaires et les plus ignorées, afin de remplacer les églises dont on allait être privé; on nommait les diacres qui devaient se déguiser pour porter des secours aux martyrs au fond des mines, dans les prisons et sur le chevalet; on apprêtait le lin et le baume comme à la veille d'un grand combat; on payait ses dettes; on se réconciliait avec ses ennemis. Toutes ces choses se faisaient sans bruit, sans ostentation, sans tumulte; l'Église se préparait à souffrir avec simplicité : comme la fille de Jephthé, elle ne demandait à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne.

Les soldats chrétiens répandus dans les légions viennent avertir Eudore qu'un nouveau complot est près d'éclater, que l'on fait au nom de Galérius des largesses à l'armée, que les troupes doivent s'assembler le lendemain au Champ de Mars, et que l'on parle de l'abdication de l'empereur.

Le fils de Lasthénès se fait mieux instruire : ensuite il vole à Tibur, demeure accoutumée de Constantin. Ce prince habitait, loin des pièges de la cour, une petite retraite au-dessus de la cascade de l'Anio, tout auprès des temples de Vesta et de la Sibylle. Les maisons d'Horace et de Properce se montraient abandonnées sur les bords du fleuve, parmi des bois d'oliviers devenus sauvages. Le riant Tibur, qui tant de fois inspira la muse latine, n'offrait plus que des monuments de plaisirs détruits, et des tombeaux de tous les siècles. En vain l'on cherchait sur les coteaux de Lucretile le souvenir du poète voluptueux qui renfermait dans un espace étroit ses longues espérances, et consacrait du vin et des fleurs au génie qui nous rappelle la brièveté de nos jours.

Tout à coup, au milieu de la nuit, on annonce à Constantin l'arrivée d'Eudore; le prince se lève, prend son ami par la main et le conduit sur une terrasse qui, circulant au pied du temple de Vesta, dominait la chute de l'Anio. Le ciel était couvert de nuages, l'obs-

curité profonde; le vent gémissait dans les colonnes du temple, une voix triste s'élevait dans l'air; on croyait entendre par intervalle le mugissement de l'ancre de la sibylle, ou ces paroles funèbres que les chrétiens psalmodient pour les morts.

« Fils de César, dit Eudore, non-seulement on va massacrer les chrétiens, mais Dioclétien remet le sceptre à Galérius. C'est demain, au Champ de Mars, en présence des légions, que se passera cette grande scène. Vous ne serez point appelé au partage de la puissance; vos crimes sont votre gloire, celle de votre père, et votre penchant pour une religion divine. Daïa, ce père, fils de la sœur de Galérius, et Sévère le soldat, tels sont les Césars que l'on réserve au peuple romain: Dioclétien désirait vous nommer, mais vous avez été rejeté avec menace. Prince, cher espoir de l'Église et du monde, il faut céder à l'orage. Galérius vous craint et il en veut à vos jours. Demain, aussitôt que votre sort sera connu, vous fuirez vers votre père, tout sera préparé pour votre départ. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler les chevaux derrière vous, afin qu'on ne puisse vous poursuivre. Vous attendrez auprès de Constance le moment de sauver les chrétiens et l'empire; et, quand il en sera temps, ces Gaulois, qui ont déjà vu de près le Capitole, vous en ouvriront le chemin. »

Constantin reste un moment en silence: mille pensées violentes s'élèvent dans son cœur. Indigné des outrages qu'on lui prépare, animé de l'espoir de venger le sang des justes, peut-être touché de l'éclat d'un trône, qui tente toujours les grandes âmes, il ne se peut résoudre à la fuite; son respect, sa reconnaissance pour Dioclétien, arrêtaient seuls son ardeur; la nouvelle de l'abdication de ce prince a brisé tous les liens qui retenaient le fils de Constance: il veut aller soulever les légions au Champ de Mars; il ne respire que la vengeance et les combats: tel, dans les déserts de l'Arabie, on voit un coursier attaché au milieu d'un sable brûlant; pour trouver un peu d'ombre contre les ardeurs du soleil, il baisse et cache sa tête entre ses jambes rapides; ses crins descendent épars; il laisse

tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître : mais ses pieds sont-ils dégagés des entraves , il frémit, il dévore la terre ; la trompette sonne , il dit : « Allons ! »

Eudore calme les transports guerriers de Constantin.

« Les légions sont vendues, lui dit-il, tous vos pas sont surveillés, et vous tenteriez une entreprise qui précipiterait l'empire dans des maux incalculables. Fils de Constance, vous régnerez un jour sur le monde , et les hommes vous devront leur bonheur. Mais Dieu retient encore entre ses mains votre couronne , et il veut éprouver son Église. »

— « Eh bien ! dit le jeune prince avec une touchante vivacité , vous m'accompagnerez dans les Gaules, et nous marcherons ensemble à Rome, à la tête de ces soldats tant de fois témoins de votre valeur. »

— « Prince , répond Eudore d'une voix émue , nos obligations ne sont pas les mêmes : vous vous devez à la terre pour le ciel ; je me dois au ciel pour la terre. Votre devoir est de partir, le mien de rester. La jalousie que j'ai inspirée à Hiéroclès a sans doute précipité le sort des chrétiens : ma fortune, mes conseils, ma vie, leur appartiennent ; je ne puis quitter un champ de bataille où j'ai appelé l'ennemi ; mon épouse et son père réclament aussi ma présence en Orient. Enfin, s'il faut des exemples de fermeté à mes frères , Dieu m'accordera peut-être les vertus qui me manquent. »

Dans ce moment une flamme surnaturelle vient éclairer au bord de l'Anio les tombes de Symphorose et de ses sept enfants martyrs.

« Voyez, s'écrie Eudore en montrant à Constantin le monument sacré, voyez quelle force Dieu peut inspirer, quand il lui plaît, à des femmes et à des enfants ! Combien ces cendres me paraissent plus illustres que la dépouille des Romains fameux qui reposent ici ! Prince, ne me ravissez point la gloire d'une semblable destinée ; permettez-moi seulement de vous jurer par le tombeau de ces saints une fidélité qui n'aura de terme que mes jours. »

A ces mots , le fils de Lasthénès voulut s'incliner avec respect sur

la main qui devait porter le sceptre du monde ; mais Constantin se jette au cou d'Eudore, et presse longtemps dans ses bras un ami si noble et si magnanime.

Le prince demande son char : il y monte avec Eudore ; ils roulent, à travers les ombres, le long des portiques déserts du temple d'Hercule. L'Anio retentissait dans les débris du palais de Mécènes. Le descendant de Philopœmen et l'héritier de César réfléchissaient en silence sur le destin des hommes et des empires. Là s'étendait cette forêt d'Albunée où les rois du Latium consultaient des dieux champêtres ; là vivaient les peuples agrestes du mont Sorate et des vallons d'Utique ; là fut le berceau de ces Sabines qui, courant échevelées entre les armées de Tatius et de Romulus, disaient aux uns : « Vous êtes nos fils et nos époux ; » et aux autres : « Vous êtes nos frères et nos pères. » Le chantre de Lalagée et le ministre d'Auguste les remplacèrent sur ces bords que devait venir fouler à son tour la reine descendue du trône de Palmyre. Le char passe rapidement la villa de Brutus, les jardins d'Adrien, et s'arrête à la tombe de la famille Plotia. Eudore se sépara de Constantin au pied de cette tour funèbre, et rentra dans Rome par un sentier désert, afin de préparer la fuite du prince. Constantin, dévorant mal ses soucis, et cachant à peine sa colère, prit le chemin du palais des Thermes.

L'attaque de Galérius avait été si brusque, et la résolution de Dioclétien si prompte, que le fils de Constance, occupé tout entier du sort des chrétiens, s'était laissé surprendre par son ennemi. Il savait bien que depuis longtemps César cherchait à forcer Auguste à quitter l'empire ; mais, ou trompé ou trahi, il avait cru cette catastrophe encore assez éloignée. Il voulut pénétrer chez Dioclétien ; déjà tout était changé avec la fortune. Un officier de Galérius refusa l'entrée du palais au jeune prince, en lui disant d'une voix menaçante :

« L'empereur vous ordonne de vous rendre au camp des légions. »

A l'extrémité du Champ de Mars, au pied du tombeau d'Octave, s'élevait un tribunal de gazon surmonté d'une colonne qui portait une statue de Jupiter. C'était à ce tribunal que Dioclétien devait paraître au lever de l'aurore, pour abdiquer la pourpre au milieu des soldats sous les armes. Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature, jamais plus grand spectacle n'avait frappé les regards des Romains. La curiosité, la crainte, l'espoir, avaient conduit au Champ de Mars une foule immense. Toutes les passions, émues à l'approche du règne nouveau, attendaient l'issue de cette scène extraordinaire. Quels seront les Augustes ? Quels seront les Césars ? Les courtisans dressaient au hasard des autels aux dieux inconnus ; ils auraient craint de blesser, même en pensée, le pouvoir qui n'existait pas encore. Ils adoraient le néant d'où la servitude allait sortir ; ils s'épuisaient à deviner quelle serait la passion du prince à venir, afin de se pourvoir promptement de la bassesse qui serait le plus en faveur sous ce règne. Tandis que les méchants pensaient à montrer leurs vices, les bons songeaient à cacher leurs vertus. Le peuple seul, avec une indifférence stupide, venait voir des soldats étrangers lui nommer des maîtres, aux mêmes lieux où ce peuple libre donnait jadis son suffrage pour l'élection de ses magistrats.

Dioclétien parut bientôt au tribunal. Les légions firent silence, et l'empereur prenant la parole :

« Soldats, mon âge m'oblige de remettre le pouvoir souverain à Galérius, et de créer de nouveaux Césars. »

A ces mots, tous les yeux se tournent vers Constantin, qui venait d'arriver. Mais tout à coup Dioclétien proclame Césars Daïa et Sévère. On demeure interdit ; on se demande quel est ce Daïa, et si Constantin a changé de nom. Alors Galérius, repoussant de la main le fils de Constance, saisit Daïa par le bras, et le présenta aux légions. L'empereur se dépouille de son manteau de pourpre, et le jette sur les épaules du jeune pâtre. Il donne en même temps à Galérius son poignard, symbole de la puissance absolue sur la vie des citoyens.



Dioclétien, redevenu Dioclès, descend de son tribunal, monte sur son char, traverse Rome sans proférer un mot, sans regarder son palais, sans tourner la tête, et, prenant le chemin de Salone sa patrie, il laisse l'univers entre l'admiration du règne qui finit et la terreur du règne qui commence.

Tandis que les soldats saluaient le nouvel Auguste et le nouveau César, Eudore se glisse dans la foule, et parvient jusqu'à Constantin. Ce prince flottait encore indécis entre l'étonnement, l'indignation et la douleur.

« Fils de Constance, lui dit Eudore à voix basse, que faites-vous ? Vous connaissez votre sort ; le tribun des prétoriens a déjà l'ordre de vous arrêter : suivez-moi, ou vous êtes perdu. »

Il entraîne l'héritier de l'empire ; ils arrivent hors des portes de Rome, en un lieu désert, où Constantin bâtit depuis la basilique de Sainte-Croix.

Là, quelques serviteurs attendaient le prince fugitif ; il veut encore, en fondant en larmes, engager Eudore à se sauver avec lui ; mais le martyr en espérance demeure inflexible, et supplie le fils d'Hélène de s'éloigner. Déjà l'on entendait le bruit des soldats qui cherchaient Constantin. Eudore adresse cette prière à l'Éternel :

« Grand Dieu, si tu réserves ce prince pour régner sur ton peuple, force ce nouveau David à se cacher devant Saül, et daigne lui montrer le chemin du désert de Zéila ! »

Aussitôt le tonnerre gronde sous un ciel serein, la foudre frappe les remparts de Rome, un ange trace une voie lumineuse dans l'occident.

Constantin obéit aux ordres du ciel : il embrasse son ami, et s'élance sur son coursier. Il fuit ; Eudore lui crie :

« Souvenez-vous de moi quand je ne serai plus ! Prince, servez de protecteur et de père à Cymodocée ! »

Vœux inutiles ! Constantin disparaît. Eudore, abandonné, sans protecteur, reste seul chargé de la colère de l'empereur, de la haine d'un rival, devenu premier ministre, de la destinée des fidèles, et,

pour ainsi dire, de tout le poids de la persécution. Dès le soir même, dénoncé comme chrétien par un esclave d'Hiéroclès, il est plongé dans les cachots.

Satan, Astarté, l'esprit de la fausse sagesse, poussent tous trois un cri de triomphe dans les airs, et livrent le monde au démon de l'homicide.

Lorsque cet ange furieux, quittant le séjour des douleurs, contriste la terre par sa présence, il fait sa résidence ordinaire non loin de Carthage, dans les ruines d'un temple où l'on brûlait jadis en son honneur des victimes humaines. Des hydres aux regards funestes, des dragons semblables à celui que combattit l'armée entière de Caton, des monstres inconnus tels que l'Afrique en engendre chaque année, les fléaux de l'Égypte, les vents empoisonnés, les maladies, les guerres civiles, les lois injustes qui dépeuplent la terre, la tyrannie qui la ravage, rampent aux pieds du démon de l'homicide. Il se réveille au cri de Satan ; il s'envole au milieu des débris, en laissant après lui un long tourbillon de poussière, il franchit la mer ; il arrive en Italie. Enveloppé dans un nuage ardent, il s'arrête au-dessus de Rome. D'une main il élève une torche, et de l'autre un glaive : tel autrefois il donna le signal du carnage, lorsque le premier Hérode fit massacrer les enfants d'Israël.

Ah ! si la muse sainte soutenait mon génie, si elle m'accordait un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poète, qu'il me serait aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution ! Je me souviendrais de ma patrie : en peignant les maux des Romains, je peindrais les maux des Français. Salut, épouse de Jésus-Christ, Église affligée, mais triomphante ! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais c'est en vain qu'on vous tourmente, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous ; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix ; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parce que c'est la lumière de Dieu qui vous éclaire : c'est

pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan et du Carmel s'efface, les fleurs du Liban se flétrissent ; vous seule restez toujours belle !

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'empire. De toutes parts on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats ; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier ; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux ; les prisons regorgent de victimes ; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces, déchirent les tendres enfants avec leurs mères ; ici l'on suspend par le pied des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel ; là on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier ; le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent au milieu des tourments, on apaise la soif du confesseur, et on lui jette de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigué de brûler séparément les fidèles, on les précipite en foule dans le bûcher ; leurs os sont réduits en poudre , et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvait ses délices dans ces tourments ; il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse, et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas, le successeur du sage Dioclétien leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché, en répandant le trouble dans les provinces, augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires, sans connaissances et sans lettres, qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens

et les propriétés des sujets ; on mesure les terres ; on compte les vignes et les arbres, on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du cens, devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'empereur, on force, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes et à s'attribuer des richesses qu'il n'ont pas. Ni la caducité, ni la maladie, ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exacteur ; on fait comparaître la douleur même et l'infirmité ; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la vieillesse : la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius, et l'empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme, rayé du nombre des humains, n'est point effacé du rôle du cens, et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres, de qui l'on ne pouvait rien exiger, semblaient seuls à l'abri des violences par leur propre misère ; mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques, et jeter ensuite au fond de la mer, afin de les guérir de leurs maux.

Il ne manquait aux chrétiens qu'un genre d'outrages, et Hiéroclès ne voulut pas le leur épargner. Au milieu des prêtres éorgés sur le corps de Jésus-Christ percé de coups, le disciple des sages publia généreusement deux livres de blasphèmes contre le Dieu qu'il avait adoré, et qui fut le Dieu de sa mère : tant l'orgueil de l'impie est à la fois lâche et féroce ! Infatigable dans sa haine et dans son amour, l'apostat attendait avec impatience le moment où la fille d'Homère viendrait orner son triomphe. Il suspendait exprès le supplice de son rival, afin que l'espoir de sauver la vie de ce rival aimé fût une tentation pour la vierge de Messénie.

« J'emploierai, disait-il en lui-même avec un mélange de honte,

de désespoir et de joie, j'emploierai ce dernier moyen de vaincre la résistance d'une insolente beauté ; je la verrai tomber dans mes bras pour racheter les jours d'Eudore ; comblant ensuite ma double vengeance, je lui montrerai mon rival entre les mains des bourreaux, et ce chrétien apprendra en mourant que son épouse est déshonorée. »

Enivré de son pouvoir, Hiéroclès ne peut gouverner ses passions. Cet impie qui reniait l'Éternel, par une contradiction déplorable, croyait au génie du mal et à tous les secrets de la magie.

Il y avait à Rome un Hébreu, déserteur de la foi de ses pères : il vivait parmi les sépulcres, et la voix du peuple l'accusait d'entretenir un commerce secret avec l'enfer. Cet homme faisait sa demeure accoutumée dans les souterrains du palais en ruine de Néron. Hiéroclès charge un de ses confidents d'aller trouver au milieu de la nuit l'infâme Israélite. L'esclave, instruit de ce qu'il doit demander, part, et à travers des décombres descend au fond du souterrain. Il aperçoit un vieillard couvert de lambeaux, réchauffant ses mains à un feu d'ossements humains.

« Vieillard, dit l'esclave tremblant d'épouvante, peux-tu transporter dans un moment de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée au pouvoir d'Hiéroclès ? Reçois cet or, et parle sans crainte. »

L'éclat de l'or et le nom de Jérusalem arrachent un sourire affreux à l'Israélite.

« Mon fils, dit-il, je connais ton maître : il n'y a rien que je ne tente pour le satisfaire ; je vais interroger l'abîme. »

Il dit, et creuse la terre ; il découvre l'urne sanglante qui renfermait les restes de Néron ; des plaintes s'échappaient de cette urne. Le magicien répand sur un autel de fer les cendres du premier persécuteur des chrétiens. Trois fois il se tourne vers l'Orient, trois fois il frappe dans ses mains, trois fois il ouvre la Bible profanée ; il prononce des mots mystérieux, et du sein des ombres il évoque le démon des tyrans. Dieu permet à l'enfer de répondre ; le feu qui brûlait la dépouille des morts s'éteint ; la terre tremble ; la frayeur

pénètre jusqu'aux os de l'esclave; le poil de sa chair se hérissé; un esprit se présente devant lui; il voit quelqu'un dont il ne connaît pas le visage; il entend une voix faible comme un petit souffle.

« Pourquoi, dit l'Hébreu, as-tu tardé si longtemps à venir? Dis-moi, peux-tu transporter de Jérusalem à Rome une chrétienne échappée à son maître? »

— « Je ne le puis, répondit l'esprit de ténèbres : Marie défend cette chrétienne contre ma puissance; mais, si tu le veux, je porterai dans un instant en Syrie l'édit de la persécution et les ordres d'Hiéroclès. »

L'esclave accepte la proposition de l'enfer, et se hâte d'aller rendre compte de son message à l'impatient Hiéroclès. Transformé en messenger rapide, l'esprit de ténèbres descend à Jérusalem chez le centurion qui devait réclamer Cymodocép. Il le presse, au nom du ministre de Galérius, de remplir promptement sa mission, et il remet l'édit fatal au gouverneur de la cité de David : aussitôt les portes des saints lieux sont fermées, et les soldats dispersent les fidèles. En vain l'épouse de Constance veut protéger les chrétiens; Constantin fugitif, Galérius triomphant, changent en un moment la fortune d'Hélène : pour les souverains, la prospérité est mère de l'obéissance; le malheur des rois délie les sujets du serment de fidélité.

C'était l'heure où le sommeil fermait les yeux des mortels; l'oiseau reposait dans son nid, et le troupeau dans la vallée; les travaux étaient suspendus; à peine la mère de famille tournait encore ses fuseaux près des feux assoupis de son humble foyer : Cymodocée, après avoir longtemps prié pour son époux et pour son père, s'était endormie. Démodocus lui apparaît au milieu d'un songe. Sa barbe était négligée; de larges pleurs tombaient de ses yeux; il agitait lentement son sceptre augural, et de profonds soupirs échappaient de sa poitrine. Cymodocée croyait lui adresser ces paroles :

« O mon père, comment as-tu si longtemps abandonné ta fille ! Où est Eudore? Vient-il réclamer la foi jurée? Pourquoi ces pleurs

800



UORM

## LES MARTYRS

*Chapitre de la vie de sainte Agathe*



qui baignent ton visage? Ne veux-tu pas presser ta Cymodocée sur ton cœur? »

Le fantôme :

« Fuis, ma fille, fuis! Les flammes t'entourent; Hiéroclès te poursuit. Les dieux que tu as abandonnés te livrent à sa puissance. Ton nouveau Dieu triomphera; mais que de larmes il fera verser à ton père ! »

Le spectre s'évanouit, et emporte le flambeau que Cymodocée reçut à l'autel le jour de son union avec Eudore : Cymodocée se réveille. La lueur d'un incendie rougissait les murs de son appartement et les voiles de son lit. Elle se lève; elle aperçoit l'église du Saint-Sépulcre embrasée. Les flammes, parmi des tourbillons de fumée, montaient jusqu'au ciel, et réfléchissaient une lumière sanglante sur les ruines de Jérusalem et les montagnes de la Judée.

Depuis que la nouvelle de la persécution s'était répandue en Syrie, Cymodocée n'avait plus quitté la princesse Hélène; renfermée dans un oratoire, avec les autres femmes chrétiennes, elle soupirait les malheurs de la nouvelle Sion. Le ministre d'Hiéroclès, désespérant de rencontrer la jeune catéchumène, et n'osant, par un reste de respect, violer l'asile de l'épouse d'un César, avait mis le feu au Saint-Sépulcre. Le palais d'Hélène touchait à l'édifice sacré; le centurion espérait forcer ainsi Cymodocée à sortir de son inviolable asile, et il l'attendait avec des soldats pour la saisir au milieu du tumulte.

Dorothee avait démêlé ces complots; il s'ouvre un passage à travers les murs croulants et les poutres embrasées qui tombent de toutes parts, il pénètre dans le palais d'Hélène. Déjà les galeries étaient désertes, seulement quelques femmes éperdues étaient rassemblées dans une cour intérieure, autour d'un autel des rois de Juda. Il rencontre Cymodocée, qui cherchait vainement sa nourrice : elle ne devait plus la revoir. Euryméduse, votre sort est resté inconnu!

« Fuyons, dit Dorothee à la fille de Démodocus, Hélène même

ne vous pourrait sauver; vos ennemis vous arracheraient de ses bras; je connais une porte secrète, et un souterrain qui nous conduira hors des murs de Jérusalem : la Providence fera le reste. »

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvrait une porte cachée qui conduisait au Calvaire : c'était par là qu'Hélène se dérobait aux hommages des peuples lorsqu'elle allait prier au pied de la croix. Dorothée, suivi de Cymodocée, entr'ouvre doucement cette porte; il avance la tête et n'aperçoit rien au dehors. Il prend la main de Cymodocée : ils sortent du palais; tantôt ils se glissent lentement au travers des ruines; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés; quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi des débris; quelquefois ils sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne s'ouvrait une route inconnue : l'entrée en était fermée par des buissons d'aloès et des racines d'oliviers sauvages; Dorothée écarte ces obstacles, et pénètre dans le souterrain : il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et, à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avait jadis pleuré son péché dans ces lieux : de toutes parts on voyait sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles. Sa tombe occupait le milieu du souterrain, et portait encore gravées sur sa base une houlette, une harpe et une couronne. La terreur du présent, les souvenirs du passé, cette montagne dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham, et dont les flancs gardent le cercueil du roi-prophète, tout agitait le cœur des deux chrétiens; ils sortent bientôt de ces détours, et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem; ils traversent les champs silencieux de Rama, où Rachel ne voulut point être consolée, et viennent se reposer au berceau du Messie.

Bethléem était entièrement désert : les chrétiens avaient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Crèche : ils admirent cette grotte où le Roi des cieux voulut naître, où les anges, les bergers et les mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter ses hommages. Des offrandes, laissées dans ce lieu par les pasteurs de la Judée, nourrissent abondamment les deux infortunés. Cymodocée versait des larmes de tendresse. Les miracles du berceau de Jésus parlaient à son cœur.

« C'est donc là, disait-elle, que l'Enfant divin a souri à sa divine Mère ! O Marie, protégez Cymodocée ! Comme vous, elle est fugitive à Bethléem ! »

La fille de Démodocus remerciait ensuite le généreux Dorothee, qui s'exposait pour elle à tant de fatigues et de périls.

« Je suis un vieux chrétien, répondit l'homme éprouvé : les tribulations font ma joie. »

Dorothee se prosternait devant la Crèche.

« Père des miséricordes, disait-il, prenez pitié de nous, et souvenez-vous que votre Fils offrit en ces lieux ses premiers pleurs pour le salut des hommes ! »

Le soleil approche de la fin de son cours. Dorothee sort avec la fille de Démodocus, dans l'espoir de rencontrer quelque berger ; il aperçoit un homme qui descendait de la montagne d'Engaddi : une ceinture de joncs était nouée autour de ses reins ; sa barbe et ses cheveux croissaient en désordre ; ses épaules étaient chargées d'une corbeille pleine de sable qu'il portait péniblement à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voyageurs, il jette son fardeau, et fixant sur eux des regards indignés :

« Délices de Rome, s'écrie-t-il, venez-vous me troubler jusque dans le désert ? Évanouissez-vous ! Armé de la pénitence, je découvre vos pièges, et je me ris de vos efforts. »

Il dit, et, comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il s'élançait dans la grotte. Dorothee reconnaît un chrétien ; il s'avance, et parle à travers l'ouverture du rocher :

« Nous sommes des chrétiens fugitifs : daignez nous donner l'hospitalité. »

— « Non, non, s'écrie le solitaire, cette femme est trop belle pour être une simple fille des hommes. »

— « Cette femme, reprit Dorothee, est une catéchumène, qui fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses servantes. Elle est Grecque, elle se nomme Cymodocée; elle est fiancée à Eudore, défenseur des chrétiens, dont le nom sera peut-être parvenu jusqu'à vous; je suis Dorothee, premier officier de Dioclétien. »

Le solitaire s'élançait hors de la grotte comme un athlète qui, le front ceint d'une couronne d'olivier, paraît tout à coup aux jeux d'Olympie.

« Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami ! »

Le solitaire se nomme. Cymodocée reconnaît cet ami d'Eudore, qui s'entretenait avec lui au tombeau de Scipion. Dorothee, qui avait connu Jérôme à la cour, contemple avec étonnement cet anachorète, exténué de veilles et d'austérités, jadis brillant disciple d'Épicure. Il le suit au fond de son antre : on n'y voyait que la Bible, une tête de mort, et quelques feuilles éparses de la tradition des livres saints. Bientôt tout est éclairci entre les deux chrétiens et la jeune pèlerine. Mille souvenirs les attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs : ainsi des ruisseaux, descendus de diverses montagnes, mêlent leurs eaux dans une même vallée.

« Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et désormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur sera ma tombe. »

L'anachorète demande ensuite à Dorothee ce qu'il veut faire.

« J'irai, répond Dorothee, chercher quelques amis à Joppé... »

« — Quoi ! dit Jérôme en l'interrompant, vous êtes malheureux, et vous comptez sur des amis ! Un Moabite descend de ses rochers pour aller à Jéricho. C'était au printemps; l'air était frais et serein. Le Moabite n'était point altéré : il trouve des torrents pleins d'eau à chaque pas. Il revient chez lui dans la saison des orages, sous les

feux dévorants de l'été : la soif consume le Moabite ; il cherche quelques gouttes de cette eau qu'il avait vue dans les montagnes : tous les torrents sont desséchés ! »

Jérôme demeure quelque temps en silence, ensuite il s'écrie :

« O grande destinée ! Eudore, tu es donc le défenseur des chrétiens ? O mon ami ! que pourrai-je faire pour toi ! »

Tout à coup le solitaire se lève, frappé d'une lumière surnaturelle :

« Qu'est-ce que ces craintes ? s'écrie-t-il. Femme, tu aimes, et tu fuis ! Ton époux peut-être dans ce moment confesse la foi, et tu n'es pas là pour lui disputer la gloire du bûcher ! Crois-tu que, quand il sera monté au rang des martyrs, il te veuille recevoir sans couronne ? Roi, il ne pourra prendre qu'une reine à ses côtés ! Fais ton devoir, marche à Rome, va réclamer ton époux, va cueillir la palme qui doit orner ta pompe nuptiale... Mais, que dis-je ! tu n'es pas encore des brebis choisies. »

Le solitaire s'interrompt de nouveau ; il hésite, et bientôt il s'écrie :

« Tu seras chrétienne ; ma main versera sur ton front l'eau salutaire. Le Jourdain est près d'ici ; viens recevoir dans ses eaux la force qui te manque : tes jours sont exposés, il te faut mettre à l'abri de la mort. Oui, tu es assez instruite. La persécution est la doctrine : quiconque pleure pour Jésus-Christ n'a plus rien à savoir. »

Ainsi parle Jérôme avec l'autorité d'un docteur et d'un prêtre. La douce et timide Cymodocée répond :

« Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. Donnez-moi le baptême : je ne serai point une reine auprès de mon époux, je ne serai que sa servante. Si je regrette quelque chose dans la vie, ce sera de ne plus aller sur le mont Ithome voir les troupeaux avec mon père ; de ne pouvoir nourrir l'auteur de mes jours dans sa vieillesse, comme il me nourrit dans mon enfance. »

Cymodocée rougit, et pleura en parlant de la sorte. On reconnais-

sait dans son langage les accents confus de son ancienne religion et de sa religion nouvelle : ainsi, dans le calme d'une nuit pure, deux harpes, suspendues aux souffles d'Éole, mêlent leurs plaintes fugitives ; ainsi frémissent ensemble deux lyres dont l'une laisse échapper les tons graves du mode dorien, et l'autre les accords voluptueux de la molle Ionie ; ainsi, dans les savanes de la Floride, deux cigognes argentées, agitant de concert leurs ailes sonores, font entendre un doux bruit au haut du ciel ; assis au bord de la forêt, l'Indien prête l'oreille aux sons répandus dans les airs, et croit reconnaître dans cette harmonie la voix des âmes de ses pères.



## LIVRE DIX-NEUVIÈME.



## SOMMAIRE.

Retour de Démodocus au temple d'Homère. Sa douleur. Il apprend la nouvelle de la persécution. Il part pour Rome, où il croit qu'Hiéroclys a fait conduire Cymodocée. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme. Elle arrive à Ptolémaïs et s'embarque pour la Grèce. Une tempête suscitée par les ordres de Dieu fait aborder Cymodocée en Italie.

Qui pourra jamais dire l'amertume des chagrins paternels !

Après la séparation fatale, les esclaves avaient reconduit Démodocus à la citadelle d'Athènes. Il passa la nuit sous un portique du temple de Minerve, afin de découvrir aux premiers rayons du jour la galère de Cymodocée. Lorsque l'étoile du matin parut sur le mont Hymette, les larmes du vieillard coulèrent avec une nouvelle abondance.

« O ma fille ! s'écria-t-il, quand reviendras-tu de l'Orient, ainsi que cet astre, pour réjouir ton père ? »

L'aurore éclaira bientôt les flots solitaires où l'on cherchait en vain quelque voile ; mais on apercevait encore sur les vagues aplaniées la trace blanchissante des vaisseaux que l'on ne voyait plus. Déjà le soleil sortant de l'onde dorait et brunissait à la fois la face de la mer. Des nues sercines étaient arrêtées çà et là dans l'azur du ciel de l'Attique ; quelques-unes, teintes de rose, flottaient autour de l'astre du jour, comme l'écharpe des Heures. Ce spectacle

ne fit qu'irriter la douleur du prêtre d'Homère. Il pousse des sanglots : depuis que sa fille était au monde, c'est la première fois qu'il voit loin d'elle se lever le soleil. Démodocus refuse tous les soins de son hôte, qui, témoin d'une pareille douleur, s'applaudissait d'avoir vécu jusqu'alors sans enfants et sans épouse : ainsi le berger, au fond d'une vallée, écoute en frémissant le bruit du canon lointain ; il plaint les victimes tombées sur le champ de bataille, et bénit ses rochers et sa cabane.

Dès le jour suivant, Démodocus voulut quitter Athènes et retourner en Messénie. Sa douleur ne lui permit pas de suivre longtemps les chemins qu'il avait parcourus avec Cymodocée. A Corinthe, il prit la route d'Olympie ; mais il ne put supporter la joie et l'éclat des fêtes qu'on célébrait alors au bord de l'Alphée. Lorsque, après avoir franchi les montagnes de l'Élide, il aperçut les sommets de l'Ithome, il tomba sans mouvement entre les bras de ses esclaves. Bientôt on le rappelle à la vie : bientôt, pâle et tremblant, il arrive au temple d'Homère. Déjà le seuil des portes était jonché de feuilles flétries ; l'herbe croissait dans tous les sentiers : tant les pas de l'homme s'effacent promptement sur la terre ! Démodocus entre au sanctuaire de son aïeul ; la lampe était éteinte. On voyait sur l'autel les cendres du dernier sacrifice que le père de Cymodocée avait offert aux dieux pour sa fille. Démodocus se prosterne devant l'image du poète.

« O toi, dit-il, qui es maintenant toute ma famille, chantre des douleurs de Priam, pleure aujourd'hui les maux du dernier rejeton de ta race. »

En ce moment une des cordes de la lyre de Cymodocée se rompit, et rendit un son qui fit tressaillir le vieillard. Il relève la tête ; il aperçoit la lyre suspendue à l'autel.

« C'en est fait, s'écrie-t-il, ma fille va mourir ! les Parques m'annoncent son destin en brisant la corde de sa lyre. »

A ce cri, les esclaves accourent au temple, et entraînent malgré lui Démodocus.



Chaque jour augmentait ses ennuis ; mille souvenirs déchiraient son cœur. C'était ici qu'il instruisait sa fille dans l'art des chants ; c'était là qu'il se promenait avec elle. Rien n'est cruel comme la vue des lieux que nous avons habités au temps du bonheur, lorsque nous avons perdu ce qui faisait le charme de notre vie. Les citoyens de Messène furent touchés des chagrins de Démodocus. Ils lui permirent d'interrompre des fonctions sacrées qu'il n'exerçait qu'au milieu des larmes. Ses jours dépérissaient ; il marchait à grands pas vers le tombeau ; les lettres de sa fille, égarées dans l'Orient, ne parvenaient point jusqu'à lui. La famille de Lasthénès ne pouvait point donner ses soins au vieillard : elle était persécutée, et la mère d'Eudore venait de mourir. Que de victimes le prêtre d'Homère immole à des dieux sourds à sa voix ! Que d'hécates promises, si Neptune ramène Cymodocée aux rives du Pamysus ! Le jour s'éteint, le jour renaît, et retrouve Démodocus la main dans le sang, interrogeant les entrailles des taureaux et des génisses. Il s'adresse à tous les temples ; il va consulter des aruspices jusqu'au sommet du Ténare. Tantôt il revêt une robe de deuil, et frappe aux portes d'airain du sanctuaire des Furies ; il présente aux fatales sœurs des dons expiatoires, comme si ses malheurs étaient des crimes ! Tantôt il se couronne de fleurs, il affecte un air riant avec des yeux baignés de larmes, afin de se rendre propice quelque divinité ennemie des pleurs. S'il est des rites depuis longtemps abandonnés, des cérémonies pratiquées aux siècles d'Inachus et de Nestor, Démodocus les renouvelle ; il feuillette les livres sibyllins ; il ne prononce que des mots réputés heureux ; il s'abstient de certaines nourritures ; il évite la rencontre de certains objets ; il est attentif aux vents, aux oiseaux, aux nuages ; il n'est point assez d'oracles pour son amour paternel ! Ah ! déplorable vieillard ! écoute les sons de cette trompette qui retentit au sommet de l'Ithome : ils t'apprendront la destinée de ta fille.

Le commandant de Messène parcourait les campagnes avec une suite nombreuse, proclamant Galérius empereur, et publiant l'édit

En parlant ainsi, ils descendaient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit semblable à un citron doré; mais lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

« C'est l'image des plaisirs du monde, » s'écrie le solitaire.

Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant les pèlerins s'avançaient vers un bois de tamarins et d'arbres de baume, qui croissaient au milieu d'une arène blanche et fine; tout à coup Jérôme s'arrête et montre à Dorothee, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert : c'était un fleuve jaune, profondément encaissé, qui roulait avec lenteur une onde épaissie. L'anachorète salue le Jourdain, et s'écrie :

« Ne perdons pas un moment, fille trop heureuse ! Venez puiser la vie à l'endroit même où les Israélites passèrent le fleuve en sortant du désert, et où Jésus-Christ voulut recevoir le baptême de la main du précurseur. Ce fut de la cime de ce mont Abarim que Moïse découvrit pour vous la terre promise; ce fut au sommet de cette montagne opposée que Jésus-Christ pria pour vous pendant quarante jours. A la vue des murs en ruine de Jéricho, faisons tomber la barrière de ténèbres qui environne votre âme, afin que le Dieu vivant y puisse pénétrer. »

Aussitôt Jérôme descend dans le fleuve, Cymodocée y descend après lui. Dorothee, unique témoin de cette scène, se mit à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée, et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'arche sainte. Les plis de sa robe virgine, entraînés par le courant, s'enflent au loin derrière elle; elle incline sa tête devant Jérôme, et, d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète, puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père,



100



U O P M

LES MARTYRS

PAR M. L. L.

du Fils et du Saint-Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux : ainsi la douce pluie du printemps humecte des jasmins fleuris, et glisse le long de leurs tiges parfumées. Oh ! qu'il était attendrissant ce baptême furtif dans les eaux du Jourdain ! Combien elle était touchante cette vierge qui, cachée au fond d'un désert, dérobait, pour ainsi dire, le ciel ! Seule, la souveraine beauté parut plus belle en ce lieu, lorsque, les nuées s'entr'ouvrant, l'Esprit de Dieu descendit sur Jésus-Christ, en forme de colombe, et que l'on entendit une voix qui disait :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé. »

Cymodocée sort des ondes pleine de foi et de courage contre les maux de la vie : la nouvelle chrétienne, portant Jésus-Christ dans son cœur, ressemblait à une femme qui, devenue mère, trouve tout à coup pour son fils des forces qu'elle n'avait pas pour elle-même.

En ce moment, une troupe d'Arabes se montra non loin du fleuve. Jérôme, d'abord effrayé, reconnut bientôt une tribu chrétienne, dont il avait été l'apôtre. Cette petite église, où Dieu était adoré sous une tente comme aux jours de Jacob, n'avait point échappé à la persécution. Les soldats romains lui avaient enlevé ses caavales et ses troupeaux : les chameaux seuls lui étaient restés. Le chef les avait appelés de loin, en s'enfuyant dans la montagne, et ils s'étaient empressés de le suivre : ces fidèles serviteurs avaient porté à leurs maîtres le tribut d'un lait abondant, comme s'ils avaient deviné que ces maîtres n'avaient plus d'autre nourriture.

Jérôme vit dans cette rencontre la main de la Providence.

« Ces Arabes, dit-il à Dorothee, vous conduiront chez nos frères de Ptolémaïs, où vous trouverez facilement un vaisseau pour l'Italie. »

— « Gazelle au doux regard et aux pieds légers, vierge plus agréable qu'une source limpide, dit le chef des Arabes à Cymodocée

ne crains rien : je te conduirai partout où tu le désireras, si Jérôme, notre père, l'ordonne. »

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrêta au bord du fleuve; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier; on le sert sur un plateau de bois d'aloès; chacun déchire une partie de la victime; on boit un peu de ce lait que le chameau puise dans un sable aride, et qui conserve le goût de la datte savoureuse. La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher. Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendants d'Ismaël. Le père de la tribu raconte les maux que l'on faisait souffrir aux chrétiens. A la lueur du feu on voyait ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutaient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussaient un cri d'admiration, tantôt ils répétaient avec emphase les paroles de leur chef; quelques têtes de chameaux s'avançaient au dessus de la troupe, et se dessinaient dans l'ombre. Cymodocée contemplait en silence cette scène de pasteurs de l'Orient; elle admirait cette religion qui civilisait des hordes sauvages, et les portait à secourir la faiblesse et l'innocence, tandis que les faux dieux ramenaient les Romains à la barbarie, et étouffaient dans leur cœur la justice et la pitié.

Au premier rayon de l'aurore, toute la troupe rassemblée offrit au bord du Jourdain ses prières à l'Éternel. Le dos d'un chameau, paré d'un tapis, fut l'autel où l'on plaça les signes sacrés de cette Église errante. Jérôme remit à Dorothée des lettres pour les principaux fidèles de Ptolémaïs. Il exhorta Cymodocée à la patience et au courage, en se félicitant d'envoyer une épouse chrétienne à son ami.

« Allez, lui dit-il, fille de Jacob, autrefois fille d'Homère! reine de l'Orient, vous sortez du désert brillante de clarté. Bravez les persécutions des hommes. La nouvelle Jérusalem ne pleure

point assise sous le palmier comme la Judée captive de Titus; mais, victorieuse et triomphante, elle cueille sur ce même palmier l'immortel symbole de sa gloire! »

En achevant ces mots, Jérôme prend congé de ses hôtes, et retourne à la grotte de Bethléem.

La tribu arabe conduit les deux fugitifs, par des montagnes inaccessibles, jusqu'aux portes de Ptolémaïs. La souveraine des anges, qui ne cessait de veiller sur Cymodocée, l'avait soutenue miraculeusement au milieu de ses fatigues. Afin de la dérober aux yeux des païens, elle l'enveloppa d'un nuage, ainsi que Dorothée. Tous deux entrèrent dans Ptolémaïs sous ce voile. L'église, qui n'était point encore abattue, leur annonce la demeure du pasteur. En ces jours de tribulations, des chrétiens persécutés étaient des frères que l'on recevait avec respect et tendresse; on les cachait au péril de sa vie, et les secours de la charité la plus vive leur étaient prodigués. On annonce au pasteur que deux étrangers se présentaient à sa porte; il s'empresse de descendre. Dorothée, sans prononcer une parole, se fait reconnaître au signe du salut.

« Des martyrs! s'écrie aussitôt le pasteur. Des martyrs! Béni soit le jour qui vous amène à ma demeure! Anges du Seigneur, entrez chez Gédéon: ici vous trouverez la moisson dérobée aux Moabites. »

Dorothée remet au pasteur les lettres de Jérôme, et raconte en même temps les malheurs de Cymodocée.

« Quoi! s'écria le prêtre, c'est là l'épouse de notre défenseur! c'est là cette vierge dont l'histoire retentit dans toute la Syrie! Je suis Pamphile de Césarée, et j'ai connu jadis Eudore en Égypte. Fille de Jérusalem, que votre gloire est grande! Hélas! votre illustre protectrice, Hélène la sainte, ne peut plus rien pour vous: elle est elle-même arrêtée. Les ministres d'Hiéroclès vous cherchent de tous côtés; il faut quitter promptement cette ville; mais il est encore des ressources: où voulez-vous porter vos pas? »

Dorothée, dont la foi n'a pas la même ardeur que celle de Jérôme,

et qui ne pénètre pas comme lui les desseins du ciel; Dorothée, qui mêle encore à sa religion des tendresses humaines, ne croit pas que Cymodocée puisse se rendre auprès de son époux.

« C'est vous livrer à Hiéroclès, dit-il, sans espoir de sauver ni même de voir Eudore, s'il est tombé entre les mains de nos ennemis. Souffrez que je vous accompagne chez votre père. Votre présence lui rendra la vie. Nous vous cacherons dans quelque grotte inconnue, et j'irai chercher à Rome le fils de Lasthanès. »

— « Je suis jeune, répondit Cymodocée, et sans expérience; conduis-moi, ô le plus doux des hommes : ta fille chrétienne doit obéir à tes conseils. »

Il ne trouva dans le port de Ptolémaïs qu'un seul vaisseau faisant voile pour Thessalonique : la nouvelle chrétienne et son généreux conducteur furent obligés d'en profiter. Ils se cachèrent sous des noms inconnus, et quittèrent ce port que saint Louis, sauvé des mains des infidèles, devait, tant de siècles après, illustrer de ses vertus. Hélas ! Cymodocée allait chercher son père aux bords du Pamysus, et le vieillard lui-même la demandait inutilement aux flots du Tibre ! Étranger dans Rome, sans protecteur, sans appui, il avait compté sur Eudore ; et le confesseur, séparé des hommes, ne pouvait plus l'entendre ni le secourir.

Au pied du mont Aventin, sous les murs du Capitole, s'élevait une antique prison d'État, dont l'origine remontait au siècle de Romulus. Les complices de Catilina avaient entendu du fond de ce cachot la voix de Cicéron qui les accusait dans le temple de la Concorde. La captivité de saint Pierre et de saint Paul purifia dans la suite cet asile des criminels. C'est là qu'Eudore attendait chaque jour l'ordre qui devait le livrer aux juges. C'est là qu'il avait reçu la nouvelle de la mort de sa mère, comme le commencement de son sacrifice. Il avait souvent adressé à la fille d'Homère des lettres pleines de religion et de tendresse : les unes avaient été arrêtées par les persécuteurs, les autres s'étaient perdues sur les flots ; mais dans la prison même il goûtait quelques-unes de ces consolations



et de ces joies douloureuses qui ne sont connues que des chrétiens. Chaque jour lui amenait des compagnons d'infortune et de gloire.

Lorsqu'un opulent laboureur recueille ses moissons nouvelles, il entasse dans une grange spacieuse, et les grains qui seront foulés par le pied des mules, et ceux qui rendront leurs trésors sous les coups du fléau, et ceux qu'un cylindre pesant détachera de la paille légère; le village retentit des cris du maître et des serviteurs, de la voix des femmes qui préparent le festin, des clameurs des enfants qui se jouent autour des gerbes, du mugissement des bœufs qui traînent ou qui vont chercher des épis jaunissants : ainsi Galérius rassemble de toutes les parties du monde, dans les prisons de Saint-Pierre, les chrétiens les plus illustres : froment des élus, récolte divine qui doit enrichir le bon Pasteur ! Eudore voit arriver tour à tour des amis qu'il avait jadis rencontrés au fond des Gaules, en Égypte, en Grèce, en Italie : il embrasse Victor, Sébastien, Rogation, Gervais, Protas, Lactance, Arnobe, l'ermite du Vésuve, et le descendant de Persée, qui se préparait à mourir pour le trône de Jésus-Christ plus royalement que son aïeul pour la couronne d'Alexandre. L'évêque de Lacédémone, Cyrille, vint aussi augmenter les joies du cachot. A chaque reconnaissance c'étaient des transports, des cantiques à la divine Providence, des baisers de paix. Ces confesseurs avaient transformé la prison en une église où l'on entendait nuit et jour les louanges du Seigneur. Les chrétiens qui n'étaient point encore enfermés enviaient le sort de ces victimes. Les soldats qui gardaient les martyrs étaient souvent convertis par leurs discours ; et les geôliers, remettant les clés en d'autres mains, se rangeaient au nombre des prisonniers. Un ordre parfait était établi parmi ces compagnons de souffrances. On eût cru voir une famille tranquille et bien réglée, au lieu d'une foule d'hommes qui marchaient à la mort. De pieuses fraudes servaient à procurer aux confesseurs tous les soulagements de l'humanité et de la religion. Dix persécutions avaient rendu l'Église habile. Des prêtres, des diacres, déguisés en soldats,

en marchands, en esclaves; des femmes, des enfants même, par d'ingénieuses et saintes impostures, pénétraient dans les prisons, au fond des mines, et jusqu'au pied des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome dirigeait au dehors les mouvements du zèle. Une fidélité inviolable, celle de la religion et du malheur, était le lien de tous les frères. Non-seulement l'Église secourait ses enfants, elle veillait encore sur les infortunés d'une religion ennemie; elle les recueillait dans son sein : la charité lui faisait oublier ses propres douleurs, pour ne s'occuper que des besoins du misérable.

Les fidèles, rassemblés dans les prisons, étaient témoins des aventures les plus merveilleuses. Combien Eudore fut surpris un jour de reconnaître, déguisée sous l'habit d'une servante du cachot, la belle et brillante Aglaé ?

« Eudore, lui dit-elle, Sébastien a été percé de flèches à l'entrée des catacombes; Pacôme s'est retiré dans les déserts de la Thébaïde; Boniface a tenu parole : il m'a envoyé ses reliques sous le nom d'un martyr; Boniface a confessé Jésus-Christ ! Priez le ciel d'accorder le même honneur à une malheureuse pécheresse !

Une autre fois on entendit un grand tumulte, et Genès, cet acteur fameux, fut introduit dans la prison.

« Ne me craignez plus, s'écria-t-il en entrant, je suis votre frère ! Tout à l'heure encore je blasphémiais vos saints mystères, j'amusais la foule autour de moi; dans mes jeux criminels, j'ai demandé le martyre et le baptême. Aussitôt que l'eau m'a touché j'ai vu une main qui venait du ciel, et des anges lumineux au-dessus de ma tête; ils ont effacé mes péchés dans un livre. Tout à coup changé, j'ai crié sérieusement : « Je suis chrétien ! » On riait, on refusait de me croire. J'ai raconté ce que j'avais vu. On m'a battu de verges, et je suis venu mourir avec vous. »

En achevant ces mots, Genès embrasse Eudore. Le fils de Lathénès, au milieu des confesseurs, attirait tous les regards. L'ermite du Vésuve lui rappelait leur rencontre au tombeau de Scipion, et les

espérances qu'il avait dès lors conçues de sa vertu. Les confesseurs des Gaules lui disaient :

« Vous souvenez-vous que nous avons souhaité de nous trouver réunis à Rome, comme nous le sommes maintenant? Vous étiez encore bien loin de la gloire qui vous couronne aujourd'hui? »

Tandis que les prisonniers s'entretenaient de la sorte, ils virent entrer, sous la casaque d'un soldat vétéran, un homme chargé d'années; ils ne l'avaient point encore remarqué parmi les chrétiens qui servaient les cachots; il apportait aux martyrs le saint viatique que Marcellin envoyait à l'évêque de Lacédémone. La sombre lumière de la prison ne permettait pas de découvrir les traits du vieillard; il demande Eudore; on le lui montre en prières; il s'approche de lui, le prend dans ses bras affaiblis, et le presse sur son cœur en versant des larmes. Enfin il s'écrie avec des sanglots d'attendrissement :

« Je suis Zacharie! »

— « Zacharie! répète Eudore saisi de joie et de trouble, Zacharie! Vous, mon père! vous Zacharie! »

Et il tombe aux genoux du vieillard.

« Ah! mon fils! dit l'apôtre des Francs, relevez-vous! C'est à moi à me prosterner. Que suis-je auprès de vous, qu'un vieillard inutile et ignoré? »

On s'assemble autour des deux amis; on veut savoir leur histoire; Eudore la raconte : des larmes coulent de tous les yeux. Le fils de Lasthénès demande à Zacharie quel conseil de la Providence l'a ramené des bords de l'Elbe aux rivages du Tibre.

« Mon fils, répond le descendant de Cassius, les Francs ont été vaincus par Constance. Pharamond m'avait donné à une petite tribu qui, totalement subjuguée, fut transportée auprès de la colonie d'Agrippine. La persécution est survenue : comme elle ne règne point encore dans les Gaules, où César protège les chrétiens, les évêques de Lutèce et de Lugdunum ont choisi un certain nombre de prêtres pour servir les confesseurs dans les autres parties de l'em-

pire. J'ai cru devoir me présenter de préférence à des jeunes gens, dont l'âge, plus que le mien, est digne de la vie. On a bien voulu accepter ma prière, et j'ai été envoyé à Rome. •

Zacharie apprit ensuite à Eudore l'heureuse arrivée de Constantin auprès de son père, la maladie de Constance, et la disposition des soldats, qui réservaient la pourpre à son fils. Cette nouvelle ranima le courage des chrétiens, et les soutint dans ces moments d'épreuves. Eudore n'avait jamais été sans espérance, quoique les chrétiens eussent perdu leurs puissantes protectrices : Prisca avait accompagné son époux à Salone, et Valérie avait été exilée en Asie par Galérius. Du fond même des prisons, Eudore suivait un plan pour le salut de l'Église et du monde; il voulait engager Dioclétien à reprendre l'empire, et il lui avait envoyé un messenger au nom des fidèles.

L'Église entière s'appuyait sur le courage, la prévoyance et les conseils d'Eudore; et Cymodocée réclamait en vain la protection de son époux. Elle voguait vers les rivages de la Macédoine. Des hommes affreux l'environnaient. Des soldats et des matelots, plongés du matin au soir dans la débauche et dans l'ivresse, insultaient à chaque instant l'innocence. Ils s'aperçoivent bientôt que Dorothee et la fille de Démococus étaient chrétiens. Il y a dans la croix une vertu qui se trahit aux regards du vice. Cette découverte augmenta l'insolence de ces barbares. Tantôt ils promettaient au couple infortuné de le livrer aux bourreaux en arrivant au rivage; tantôt ils le menaçaient de le jeter dans la mer pour apaiser le courroux de Neptune : ils faisaient retentir aux oreilles de Cymodocée des chants abominables; et sa beauté enflammant leur brutal désir, il était à craindre qu'ils n'en vinsent aux derniers outrages.

Dorothee défendait l'innocence avec la prudence d'un père et le courage d'un héros. Mais que pouvait un seul homme contre une troupe de tigres furieux ?

Le Fils de l'Éternel, accompagné des chœurs célestes, revenait dans ce moment des bornes les plus reculées de la création. Il était

sorti des demeures incorruptibles pour rendre la vie et la jeunesse à des mondes vieilliss. De globe en globe, de soleil en soleil, ses pas majestueux avaient parcouru toutes ces sphères qu'habitent des intelligences divines, et peut-être des hommes inconnus aux hommes. Rentré dans le sanctuaire impénétrable, il s'assied à la droite de Dieu; ses regards pacifiques tombent bientôt sur la terre. De tous les ouvrages du Tout-Puissant, il n'en est point à ses yeux de plus agréable que l'homme. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée, il voit les périls de cette victime innocente qui doit attirer sur les gentils la bénédiction du Dieu d'Israël. Si le ciel a permis que cette nouvelle chrétienne fût éprouvée, c'est pour lui donner la force de surmonter les dernières afflictions qui la couvriront d'une gloire immortelle. Mais l'épreuve est assez longue. Cymodocée n'ira point s'égarer loin du théâtre de sa victoire. Le jour de son triomphe est venu, et les décrets éternels appellent au lieu du combat la vierge prédestinée.

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connaître à l'ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent, qui jusqu'alors avait été favorable au vaisseau de Cymodocée, expire : un calme profond règne dans les airs ; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Des sillons plombés s'étendent sans fin dans une mer pesante et morte; le pilote, levant les mains, s'écrie :

« O Neptune ! que nous présagez-vous ? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots. »

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

Les nuages s'amoncellent entre le midi et l'orient ; leurs bataillons funèbres paraissent à l'horizon comme une noire armée, ou comme de lointains écueils. Le soleil, descendant derrière ces nua-

ges, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient : d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau ; le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenait le tourbillon est brisée, et les quatre vents du ciel paraissent devant le dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'orient ; toute la nuit il sillonne les vagues étincelantes. Le jour renaît et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se déroulaient avec uniformité. Sans les mâts et le corps de la galère, que le vent rencontrait dans sa course, on n'aurait entendu aucun bruit sur les eaux. Rien n'était plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs préméditées ?

Neuf jours entiers le navire est emporté vers l'occident avec une force irrésistible. La dixième nuit achevait son tour lorsqu'on entrevit, à la lueur des éclairs, des côtes sombres qui semblaient d'une hauteur démesurée. Le naufrage parut inévitable. Le patron du vaisseau place chaque marin à son poste, et ordonne aux passagers de se retirer au fond de la galère ; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces moments que l'on apprend bien à connaître les hommes. Un esclave chantait d'une voix forte ; une femme pleurait en allaitant l'enfant qui bientôt n'aurait plus besoin du sein maternel ; un disciple de Zénon se lamentait sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleurait son père et son époux, et priait avec Dorothée celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme.

Une violente secousse entr'ouvre la galère, un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers ; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cet horrible chaos.

Une vague avait enfoncé la poupe du navire : la fille d'Homère et Dorothée sont jetés au pied des degrés qui conduisaient sur le pont. Ils y montent à demi suffoqués. Quel spectacle ! Le vaisseau s'était échoué sur un banc de sable ; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevait à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageaient dispersés sur le gouffre immense ; les autres se tenaient accrochés aux cordages et aux ancres. Le pilote, une hache à la main, frappait le mât du vaisseau ; et le gouvernail, abandonné, allait tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Restait une faible espérance : le flot, en s'engouffrant dans le détroit, pouvait soulever la galère et la jeter de l'autre côté du banc de sable. Mais qui oserait tenir le gouvernail dans un tel moment ? Un faux mouvement du pilote pouvait donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultaient plus les deux chrétiens ; ils reconnaissaient au contraire la puissance de leur Dieu, et les suppliaient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux, et fait un vœu à la mère du Sauveur. Dorothée saisit le timon abandonné ; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés ; l'écueil voisin semble changer de place, et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne parmi les matelots. Tout à coup une voix demande la sonde : la sonde se précipite ; on était dans une eau profonde ! Un cri de joie s'élève jusqu'au ciel !

Étoile des mers, patronne des navigateurs, le salut de ces infortunés fut un miracle de votre bonté divine ! On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence ; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées : au milieu d'une gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant

dans ses bras, et calmant les flots par un sourire. Les mariniers se jettent aux genoux de Cymodocée, et confessent Jésus-Christ : première récompense que l'Éternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée !

Le vaisseau s'approche doucement de la rive, où s'élevait une chapelle chrétienne abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres attachés à un câble de Tyr, et l'ancre sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenus à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même elle accomplit son vœu. Elle marche à la chapelle en ruine. Les matelots la suivent deux à deux, demi-nus et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du ciel, il restait dans cet asile désert une image de Marie à moitié brisée. L'épouse d'Eudore y suspendit son voile tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenait possession d'une terre réservée à sa gloire : elle entrait triomphante en Italie.





## LIVRE VINGTIÈME.



## SOMMAIRE.

Cymodocée, arrêtée par les satellites d'Héroclès, est conduite à Rome. Émeute populaire. Cymodocée, délivrée des mains d'Héroclès, est renfermée dans les prisons comme chrétienne. Disgrâce d'Héroclès. Il reçoit l'ordre de partir pour Alexandrie. Lettre d'Eudore à Cymodocée.

L'aurore avait rappelé les mortels aux fatigues et aux douleurs; ils reprenaient de toutes parts leurs travaux pénibles : le laboureur suivait la charrue en arrosant de ses sueurs le sillon que le bœuf avait tracé; la forge retentissait des coups du marteau qui tombait en cadence sur le fer étincelant; une rumeur confuse s'élevait des cités. Le ciel était serein et l'orient radieux. On n'envoya point au-devant de Cymodocée une galère ornée de bandelettes; un char attelé de quatre chevaux blancs ne l'attendait point sur la rive. Les honneurs que lui préparait l'Italie étaient de ceux qu'elle décernait aux chrétiens; la persécution et la mort.

Les décrets du ciel avaient conduit la fille d'Homère non loin de Tarente, sous un promontoire avancé qui dérobaux yeux des naufragés la patrie d'Architas. Le pilote monta sur de hauts rochers, et jetant ses regards autour de lui, il s'écria tout à coup :

« L'Italie ! l'Italie ! »

A ce nom, Cymodocée sentit ses genoux se dérober sous elle;

son sein se souleva comme la vague enflée par le vent. Dorothee fut obligé de la soutenir dans ses bras, tant elle éprouva de joie à fouler la même terre que son époux. Puisque Dieu la séparait de son père, qu'elle croyait encore en Messénie, du moins elle pouvait voler à Rome.

« Je suis chrétienne à présent, disait-elle : Eudore ne peut plus m'empêcher de partager ses douleurs. »

Comme Cymodocée prononçait ces mots, on vit un vaisseau tourner le promontoire voisin. Il était tiré par une barque chargée de soldats. Bientôt les matelots cessent de ramer. Les soldats coupent la corde qui servait à traîner le vaisseau; le vaisseau s'arrête, s'enfonce peu à peu, et disparaît sous les flots.

C'était une de ces galères remplies de pauvres et de malheureux que Galérius faisait noyer sur des côtes solitaires. Quelques-unes des victimes, dégagées de leur prison par les vagues, nagent vers la barque des soldats; ceux-ci les repoussent avec leurs piques; et, joignant la raillerie à l'atrocité, ils les envoient souper chez Neptune. A ce spectacle, les matelots de la galère de Cymodocée s'enfuirent épouvantés le long des sirtes; mais Dorothee et sa compagne ne peuvent vaincre dans leur cœur la charité, signe ineffaçable du chrétien. Ils appellent les infortunés qui luttent encore contre le trépas; il leur tendent les mains; ils parviennent à les sauver. Aussitôt les ministres de Galérius abordent au rivage; ils entourent Dorothee et la fille de Démodocus.

« Qui êtes-vous, dit le centurion d'une voix menaçante, vous qui ne craignez point d'arracher à la mort les ennemis de l'empereur? »

— « Je suis Dorothee, répondit le chrétien, dont l'indignation trahit la prudence; je remplis les devoirs imposés à l'homme. Ah! il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités, pour avoir ainsi perdu tout sentiment de pitié et de justice! »

Au nom de Dorothee, connu de tout l'empire, le centurion n'ose porter la main sur un homme d'un rang aussi élevé; mais il demande

quelle est cette femme, dont la pitié imprudente s'est rendue coupable en violant les édits.

« Elle est sans doute chrétienne ! s'écrie-t-il, frappé de son humanité et de sa modestie. Où allez-vous ? d'où venez-vous ? comment êtes-vous ici ? Savez-vous qu'on ne peut entrer en Italie sans un ordre particulier d'Hiéroclès ? »

Dorothée raconte son naufrage, et cherche à cacher le nom de sa compagne. Le centurion se transporte à la galère échouée.

Lorsque, menacée par les matelots, Cymodocée s'était vue au moment de perdre la vie, elle avait écrit à son père et à son époux deux lettres d'adieux, remplies de douleur et de passion. Ces lettres, restées à bord, apprirent son nom aux soldats, et une croix trouvée sur son lit décela sa religion : ainsi Philomèle se trahit par des chants d'amour qui la découvrent à l'oiseleur ; ainsi l'on reconnaît les épouses des rois à leur sceptre.

Le centurion dit à Dorothée :

« Je suis obligé de vous retenir sous ma garde avec cette Messénienne. Les ordres contre les chrétiens sont exécutés dans toute leur rigueur ; et si je vous laissais libre, je courrais risque de la vie. Je vais faire partir un messager, et le ministre de l'empereur disposera de votre sort. »

Hiéroclès exerçait alors sur le monde romain un pouvoir absolu, mais il était plongé dans de vives inquiétudes. Publius, préfet de Rome, commençait à l'emporter sur lui dans la faveur de Galérius. Le rival d'Hiéroclès le traversait dans tous ses projets. Las d'attendre le retour de Cymodocée, le persécuteur voulait-il livrer Eudore aux tourments, Publius trouvait quelque moyen de retarder le sacrifice. Hiéroclès, fidèle à ses premiers desseins, reculait-il le jugement du fils de Lasthénès, Publius disait à l'empereur :

« Pourquoi le ministre de votre Éternité n'abandonne-t-il pas au glaive le dangereux chef des rebelles ? »

Le silence de l'Orient sur la fille d'Homère alarmait aussi le coupable amour du persécuteur. Dans son impatience, il avait placé des

sentinelles à tous les ports de l'Italie et de la Sicile. De nombreux courriers lui apportaient nuit et jour des nouvelles du rivage. Ce fut au milieu de ces perplexités qu'il reçut le messager de Tarente. Au nom de Cymodocée, il pousse un cri de joie, et se précipite de son lit : tel le chantre d'Ilion peint le monarque du Tartare s'élançant de son trône. Les lèvres tremblantes, les yeux égarés d'amour et de joie :

« Qu'on amène en ma présence, s'écrie-t-il, mon esclave messénienne ! Mon bonheur me la renvoie. »

En même temps il ordonne de rendre la liberté à l'officier du palais de Dioclétien.

Dorothee avait à Rome de nombreux partisans et de zélés protecteurs, même parmi les païens. Cet homme juste ne s'était jamais servi de sa fortune et de son pouvoir que pour prévenir les violences et protéger l'innocent. Il recueillait en ce moment le fruit de ses vertus, et l'opinion publique lui servait de défense contre un ministre pervers. La rencontre de ce chrétien puissant et de Cymodocée parut à Hiéroclès un effet du hasard ; il ne voulut point s'attirer de nouveaux ennemis, lorsqu'il avait déjà Publius à combattre. L'apostat sentait intérieurement que les haines publiques s'amoncelaient sur sa tête : c'est ainsi que, dans la crainte de soulever le peuple en faveur d'un vieux prêtre des dieux, il avait laissé Démocodous errer obscurément au milieu de Rome. Dieu commençait à aveugler le méchant. Au lieu de marcher droit à son but, il s'embarrassait dans des prévoyances humaines ; et, à force de politique, de finesse et de calcul, il venait tomber dans les pièges qu'il prétendait éviter. Hiéroclès, aux yeux de la foule, paraissait encore tout-puissant ; mais un œil exercé voyait en lui des signes de dépérissement et de décadence : tel s'élève un chêne dont la tête touche au ciel, dont les racines descendent aux enfers ; il semble braver les hivers, les vents et la foudre ; le voyageur, assis à ses pieds, admire ses inébranlables rameaux qui ont vu passer les générations des mortels ; mais le pâtre, qui contemple le roi des forêts du haut

de la colline, le voit élever au-dessus de son feuillage verdoyant une couronne desséchée.

Sur une colline qui dominait l'amphithéâtre de Vespasien, Titus avait bâti un palais des débris de la Maison dorée de Néron. Là se trouvaient réunis tous les chefs-d'œuvre de la Grèce. De vastes péristyles, des salles incrustées de marbre d'Orient, et pavées de mosaïques précieuses, étalaient aux regards les miracles de la sculpture antique : le *Mercur*e de Zénodore, enlevé à la cité d'Arverne dans les Gaules, frappait par ses dimensions colossales, qui n'étaient rien à sa légèreté ; la *Joueuse de flûte* de Lysippe semblait chanceler en riant sous le pouvoir de Bacchus ; la *Vénus* de bronze de Praxitèle disputait le prix de la beauté à la *Vénus* de marbre de cet artiste divin ; sa *Matrone en larmes*, et sa *Phryné dans la joie*, montraient la flexibilité de son art : la passion du sculpteur se décelait dans les traits de la courtisane, qui semblait promettre au génie la récompense de l'amour. Tout auprès de *Phryné*, on admirait la *Lionne sans langue*, symbole ingénieux de cette autre courtisane qui mourut dans les tourments plutôt que de trahir Harmodius et Aristogiton. La statue du *Désir*, qui le faisait naître, celle de *Mars en repos* et de *Vesta assise*, immortalisaient dans ces lieux le talent de Scopas. Galérius à tous ces monuments sans prix avait ajouté le Taureau d'airain que Périllus inventa pour Phalaris.

Le nouvel empereur habitait ce beau palais. Hérocclés, son digne ministre, occupait un des portiques de la demeure du maître du monde. Les appartements du philosophe stoïque surpassaient en magnificence ceux même de Galérius. Sur les murs polis avec art étaient représentés des paysages charmants, de vastes forêts, de fraîches cascades. Les tableaux des plus grands maîtres ornaient des bains enchantés et des cabinets voluptueux : ici paraissait la *Junon Lacinienne* : pour servir de modèle à ce chef-d'œuvre, les Agrigentins avaient jadis offert leurs filles nues aux regards de Zeuxis ; là, c'était la *Vénus* d'Apelles sortant de l'onde, digne de régner sur les dieux ou d'être aimée d'Alexandre. On voyait mourir

sentinelles à tous les ports de l'Italie et de la Sicile. De nombreux courriers lui apportaient nuit et jour des nouvelles du rivage. Ce fut au milieu de ces perplexités qu'il reçut le messager de Tarente. Au nom de Cymodocée, il poussa un cri de joie, et se précipita de son lit : tel le châtre d'Leon peüt le monarque du Tartare s'élançant de son trône. Les lèvres tremblantes, les yeux égarés d'amour et de joie :

« Qu'on amène en ma présence, s'écria-t-il, mon esclave messénienne ! Mon bonheur me la renvoie. »

En même temps il ordonne de rendre la liberté à l'officier du palais de Diocletien.

Dorothee avait à Rome de nombreux partisans et de zélés protecteurs, même parmi les païens. Cet homme juste ne s'était jamais servi de sa fortune et de son pouvoir que pour prévenir les violences et protéger l'innocent. Il recueillait en ce moment le fruit de ses vertus, et l'opinion publique lui servait de défense contre un ministre pervers. La rencontre de ce chrétien puissant et de Cymodocée parut à Hiéroclès un effet du hasard : il ne voulut point s'attirer de nouveaux ennemis, lorsqu'il avait déjà Publius à combattre. L'apostat sentait intérieurement que les haines publiques s'amoncelaient sur sa tête : c'est ainsi que, dans la crainte de soulever le peuple en faveur d'un vieux prêtre des dieux, il avait laissé Démodocus errer obscurément au milieu de Rome. Dieu commença à aveugler le méchant. Au lieu de marcher droit à son but, il s'en barrassait dans des prévoyances humaines ; et, à force de politique de finesse et de calcul, il venait tomber dans les pièges qu'il prétendait éviter. Hiéroclès, aux yeux de la foule, paraissait encore tout-puissant ; mais un œil exercé voyait en lui des signes de dérèglement et de décadence : tel s'élève un chêne dont le sommet se perd au ciel, dont les racines descendent aux enfers ; tel se dresse un rocher, dont les hivers, les vents et la foudre ; le voyez, le voyez, admire ses inébranlables rameaux au-dessus de la tête des mortels ; mais le pâtre, qui

其後，又由「新加坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。

其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。

其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。

其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。

其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。其後，又由「新嘉坡」而演變為「新嘉坡」，此種演變，實由於「坡」字之誤寫。



d'amour le *Satyre* de Protogène : l'habitant des bois expirait sur la mousse à l'entrée d'une grotte tapissée de lierre; sa main laissait échapper sa flûte, son thyrsé était brisé, sa tasse renversée; et tel était l'artifice du peintre, qu'il avait su réunir ce que Vénus a de plus matériel dans la brute et de plus céleste dans l'homme. Malheur à celui qui fit sortir les beaux-arts des temples de la divinité, pour en décorer la demeure des mortels ! Alors les œuvres sublimes du silence, de la méditation et du génie devinrent les causes, les éléments, les témoins des plus grands crimes ou des passions les plus honteuses.

Hiéroclès attendait la fille de Démodocus dans la plus belle salle de son palais. A l'une des extrémités de cette salle respirait l'*Apollon* vainqueur du serpent ennemi de Latone; à l'extrémité opposée s'élevait le groupe de *Laocoon et de ses fils*, comme si le sage, au milieu de ses voluptés, n'avait pu se passer de l'image de l'humanité souffrante ! La pourpre, l'or, le cristal, étincelaient de toutes parts. On entendait sans cesse le doux bruit des eaux et d'une musique lointaine. Les fleurs les plus rares de l'Asie embaumaient l'air, et des parfums exquises brûlaient dans des vases d'albâtre.

Les satellites d'Hiéroclès lui amènent enfin la proie qu'il poursuit depuis si longtemps. Par des détours obscurs et des portes secrètes que l'on referme soigneusement sur ses pas, Cymodocée est conduite aux pieds du persécuteur. Les esclaves se retirent, et la fille de Démodocus reste seule avec un monstre qui ne craint ni les hommes ni les dieux.

Elle cachait sa douleur sous les replis d'un voile. On n'entendait que le bruit de ses pleurs, comme on est frappé dans les bois du murmure d'une source qu'on ne voit point encore. Son sein, agité par la crainte, soulevait sa robe blanche. Elle remplissait la salle d'une espèce de lumière, pareille à cette clarté qui émane du corps des anges et des esprits bienheureux.

Hiéroclès demeure un instant interdit devant l'autorité de l'innocence, de la faiblesse et du malheur. Ses avides regards se repais-





sent de tant de charmes. Il contemple avec une ardeur effrayante celle qu'il n'a jamais vue si près de lui, celle dont il n'a jamais touché ni la main ni le voile, celle dont il n'a jamais entendu la voix que dans les chœurs des vierges, et qui pourtant a disposé des jours, des nuits, des pensées, des songes, des crimes de l'apostat. Bientôt la passion de cet homme dévoué à l'enfer surmonte le premier moment d'hésitation et de trouble. Il affecte d'abord une modération que l'amour, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, ne pouvaient permettre à son cœur. Il adresse ces mots à Cymodocée :

« Cymodocée, pourquoi cette frayeur et ces larmes ? Tu sais que je t'aime. Soumis à tes moindres volontés, tu me verras t'obéir comme ton esclave, si tu consens à m'écouter. »

L'insolent favori de la fortune soulève le voile de Cymodocée. Il reste ébloui des grâces qu'il découvre. La vierge rougit, et cachant dans son sein son visage baigné de larmes :

« Je ne veux rien de toi, dit-elle. Je ne te demande rien que de me rendre à mon père. Les bois du Pamysus sont plus agréables à mon cœur que tous tes palais. »

— « Hé bien ! répondit Hiéroclès, je te rendrai à ton père ; je comblerai ce vieillard de gloire et de richesses ; mais songe qu'une résistance inutile pourrait perdre à jamais l'auteur de tes jours. »

— « Me rendras-tu aussi à mon époux ? » s'écria Cymodocée en joignant ses mains suppliantes.

A ce nom Hiéroclès pâlit, et contenant à peine sa rage :

« Quoi ! dit-il, à ce perfide qui s'est emparé de ton cœur par des philtres et des enchantements ! Écoute : il va perdre la vie dans les tourments. Juge de mon amour pour toi : j'arracherai à la mort ce rival odieux. »

Cymodocée, trompée et poussant un cri de joie, tombe aux pieds d'Hiéroclès ; elle embrasse ses genoux.

« Illustre seigneur, dit-elle, vous êtes placé à la tête des sages. Démocrite mon père m'a souvent raconté que la philosophie élève les mortels au-dessus de ce que j'appelais les dieux. Protégez donc,

ô maître des hommes, protégez l'innocence, et réunissez deux époux injustement persécutés ! »

— « Nymphé divine, s'écria Hiéroclès transporté d'amour, relève-toi ! Ne vois-tu pas que tes charmes détruisent l'effet de tes prières ? Et qui pourrait te céder à un rival ? La sagesse, enfant trop aimable, consiste à suivre les penchants de son cœur. N'en crois pas une religion farouche qui veut commander à tes sens. Les préceptes de pureté, de modestie, d'innocence, sont sans doute utiles à la foule ; mais le sage jouit en secret des biens de la nature. Les dieux n'existent point, ou ne se mêlent point des choses d'ici-bas. Viens donc, ô vierge ingénue, viens : abandonnons-nous sans remords aux délices de l'amour et aux faveurs de la fortune. »

A ces mots, Hiéroclès jette ses bras autour de Cymodocée, comme un serpent s'enlace autour d'un jeune palmier ou d'un autel consacré à la pudeur. La fille de Démodocus se dégage avec indignation des embrassements du monstre.

« Quoi ! dit-elle, c'est là le langage de la sagesse ! Ennemi du ciel, tu oses parler de vertu ! Ne m'as-tu pas promis de sauver Eudore ? »

— « Tu m'as mal compris, s'écrie Hiéroclès le cœur palpitant de jalousie et de colère. Tu me parles trop de cet homme plus horrible à mes yeux que cet enfer dont me menacent tes chrétiens. L'amour que tu lui portes est l'arrêt de sa mort. Pour la dernière fois, sache à quel prix je laisserai vivre Eudore : il meurt si tu n'es à moi. »

La réprobation parut tout entière sur le visage d'Hiéroclès. Un sourire contracte ses lèvres, et des gouttes de sang tombent de ses yeux. La chrétienne, qui jusqu'alors avait été frappée de terreur, se sentit soudain relevée par le coup qui devait l'abattre. Il n'est d'affreux que le commencement du malheur ; au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloignant de la terre, des régions tranquilles et sereines : ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes ; mais à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le

bruit s'affaiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence dans le voisinage du ciel.

Cymodocée jette un regard de mépris sur Hiéroclès :

« Je te comprends, dit-elle, et je vois à présent pourquoi mon époux n'a point encore reçu sa couronne; mais sache que je n'achèterai point par le déshonneur la vic du guerrier que j'aime plus que la lumière des cieux. Il n'est point de supplice qu'Eudore ne préfère à celui de me voir à toi; tout faible qu'il est, mon époux se rit de ta puissance : tu ne peux que lui donner la palme, et j'espère la partager avec lui. »

— « Non, dit Hiéroclès furieux, je n'aurai point perdu le fruit de tant de souffrances, d'humiliations et de complots : j'obtiens par la force ce que me refuses, et tu verras périr le traître que tu ne veux pas sauver. »

Il dit, et poursuit Cymodocée, qui fuit dans la vaste salle. Elle se précipite aux pieds du *Laocoon*; elle menace le persécuteur de se briser la tête contre le marbre; elle embrasse la statue, et semble un troisième enfant expirant de douleur aux pieds d'un père infortuné.

« Mon père, s'écrie-t-elle, mon père, ne viendras-tu pas me secourir! Vierge sainte, ayez pitié de moi ! »

A peine a-t-elle prononcé cette prière, le palais retentit des clameurs de mille voix tumultueuses. On frappe à coups redoublés aux portes d'airain.

Héroclès, étonné, suspend sa poursuite. Dieu, par un effroi soudain, fixe les pas et glace le cœur du pervers.

« C'est la Vierge sainte, s'écrie Cymodocée; elle vient! Méchant, tu vas être puni ! »

Le bruit augmente. Hiéroclès ouvre la porte d'une galerie qui dominait les cours du palais; il aperçoit une foule immense: au milieu est un vieillard qui tient un rameau de suppliant, et porte la robe et les bandelcttes d'un prêtre des dieux. On entend de toutes parts ces cris :

« Qu'on lui rende sa fille ? Qu'on livre le traître au suppliant du peuple romain ! »

Ces mots parviennent à Cymodocée : elle s'élançe aussitôt dans la galerie ; elle reconnaît son père... Démodocus à Rome !... Du haut du palais, Cymodocée avance la tête, ouvre les bras et se penche vers Démodocus. Un cri s'élève :

« La voilà ! C'est une prêtresse des Muses ! c'est la fille de ce vieux prêtre des dieux. »

Démodocus reconnaît sa fille ; il la nomme par son nom ; il verse des torrents de larmes, il déchire ses vêtements, il tend au peuple des mains suppliantes. Hiéroclès appelle ses esclaves ; il veut enlever Cymodocée ; mais la foule :

« Il y va de ta vie, Hiéroclès ; nous te déchirerons de notre propre main si tu fais la moindre violence à cette vierge des Muses. »

Des soldats mêlés parmi le peuple tirent leurs épées et menacent le persécuteur. Cymodocée s'attache aux colonnes de la galerie ; la Reine des anges l'y retient par des nœuds invisibles ; rien ne l'en peut arracher.

Dans ce moment, Galérius, effrayé du tumulte qu'il entendait dans son palais, paraît sur un balcon opposé, entouré de sa cour et de ses gardes. Le peuple s'écrie :

« César, justice, justice ! »

L'empereur, par un signe de la main, commande le silence ; et le peuple romain, avec ce bon sens qui le caractérise, se tait et écoute.

Le préfet de Rome, qui favorisait secrètement cette scène afin de perdre Hiéroclès, était auprès de Galérius ; il interroge le peuple :

« Que voulez-vous de la justice d'Auguste ?

— « Vicillard, réponds ! » s'écrie la foule.

Démodocus prend la parole :

« Fils de Jupiter et d'Hercule, divin empereur, aie pitié d'un père qui réclame sa fille ; Hiéroclès l'a renfermée dans ton palais : tu la vois échevelée à ce portique auprès de son ravisseur ; il veut faire violence à une prêtresse des Muses ; je suis moi-même un

prêtre des dieux : protège l'innocence, la vicillesse et les autels. »

Hiéroclès répond du haut du portique :

« Divin Auguste, et vous, peuple romain, on vous trompe : cette Grecque est une esclave chrétienne qu'injustement on me veut ravir. »

Démodocus :

« Elle n'est pas chrétienne; ma fille n'est pas esclave : je suis citoyen romain. Peuple, n'écoutez pas notre ennemi. »

— « Ta fille est-elle chrétienne? » s'écrie le peuple d'une commune voix.

« Non, répartit Démodocus, elle est prêtresse des Muses : il est vrai que, pour épouser un chrétien, elle voulait... »

— « Est-elle chrétienne? interrompit le peuple. Qu'elle parle elle-même. »

Alors Cymodocée, levant les yeux au ciel, répond :

« Je suis chrétienne. »

— « Non, tu ne l'es pas, s'écrie Démodocus avec des sanglots. Aurais-tu la barbarie de vouloir être à jamais séparée de ton père? Auguste, peuple romain, ma fille n'a pas été marquée du sceau de la religion nouvelle.

Dans ce moment, la fille d'Homère découvre Dorothée au milieu de la foule.

« Mon père, dit la vierge en larmes, je vois auprès de vous Dorothée; c'est lui, sans doute, qui vous a conduit ici pour me sauver : il sait que je suis chrétienne; que j'ai été marquée du sceau de ma religion; il a été témoin de mon bonheur. Je ne puis nier ma foi : je veux être l'épouse d'Eudore. »

Le peuple s'adressant à Dorothée :

« Est-elle chrétienne? »

Dorothée baissa la tête et ne répondit point.

« Vous le voyez, s'écrie Hiéroclès, elle est chrétienne. Je réclame mon esclave. »

Le peuple interdit demeure suspendu entre sa fureur contre les

chrétiens, sa haine pour Hiéroclès, et sa pitié pour Cymodocéc ; puis satisfaisant à la fois sa justice et ses passions :

« Cymodocéc est chrétienne, dit-il : qu'on la livre au préfet de Rome, et qu'elle subisse le sort des chrétiens ; mais qu'on l'arrache à Hiéroclès, dont elle ne peut être l'esclave : Démodocus est citoyen romain. »

Auguste confirme cette espèce de sentence par un signe de tête, et Publius se hâte de l'exécuter.

Retiré dans son palais, Galérius est agité par des mouvements de honte et de colère : il ne peut pardonner à Hiéroclès d'être la cause d'un rassemblement séditieux qui avait osé violer l'asile même du prince. »

Le préfet de Rome revient trouver Galérius.

« Auguste, lui dit-il, la sédition est apaisée : cette chrétienne de Messénie est jetée dans les prisons. Prince, je ne saurais vous le cacher, votre ministre a compromis le salut de l'empire. Il prétend être l'ennemi des chrétiens ; toutefois il épargne depuis longtemps la vie du plus dangereux des rebelles. Cymodocéc était destinée pour épouse à Eudore : il est bien malheureux que votre premier ministre ait de ridicules démêlés de jalousie avec le chef de vos ennemis. »

Publius s'aperçoit de l'effet de ce discours ; il se hâte d'ajouter.

« Mais, prince, ce ne sont pas là les seuls torts d'Hiéroclès : si on voulait l'en croire, ce serait lui qui vous aurait fait nommer Auguste ; ce Grec, qui doit tout à vos bontés, vous aurait revêtu de la pourpre... »

Publius s'interrompt à ces mots, comme s'il eût renfermé dans son cœur des choses encore plus injurieuses à la majesté du prince. Galérius rougit, et l'habile courtisan vit qu'il avait touché la plaie secrète.

Publius n'avait point ignoré l'arrivée de Dorothee à Rome, son entrevue avec Démodocus, et les démarches de celui-ci pour conduire la foule au palais ; il eût été facile à Publius de prévenir le

mouvement populaire ; mais il se garda bien de faire manquer un projet qui pouvait renverser Hiéroclès ; il favorisa même par des agents secrets les desseins de Démodocus : maître de tous les ressorts qui faisaient jouer cette grande machine, ses discours insidieux achevèrent d'alarmer l'esprit de Galérius.

« Qu'on me délivre de ce chrétien et de ses complices, dit l'empereur. Je vois avec regret qu'Hiéroclès ne peut plus rester auprès de moi ; mais, en récompense de ses services passés, je le nomme gouverneur de l'Égypte. »

Alors Publius, au comble de la joie :

« Que votre majesté divine se repose sur moi de tous ces soins. Eudore mérite mille fois la mort ; mais, comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, il suffira de le faire juger comme chrétien. Quant à Cymodocée, elle sera condamnée à son tour avec la foule des impies. Hiéroclès va recevoir les ordres de votre Éternité. »

Ainsi parle Publius, et sur-le-champ il fait connaître à Hiéroclès sa destinée.

Le ministre pervers relit plusieurs fois la lettre impériale qui l'éloigne de la cour. Ses joues pâles, ses yeux égarés, sa bouche entr'ouverte, exprimaient les douleurs du courtisan criminel qui voit s'évanouir dans un instant les songes de sa vie.

« Dieu des chrétiens, s'écrie-t-il, est-ce toi qui me poursuis ? Pour obtenir Cymodocée, j'ai laissé vivre Eudore, et Cymodocée m'échappe, et mon rival mourra d'une autre main que de la mienne ! J'ai méprisé dans Rome un obscur vieillard, j'ai cru devoir laisser la liberté à un chrétien puissant, et Démodocus et Dorothee m'ont perdu ! O aveugle prévoyance humaine ! O vaine et fastueuse sagesse, qui n'as pu me conserver ma puissance, et qui ne peux me consoler ! »

Tels étaient les aveux que la douleur arrachait à Hiéroclès. Des larmes indignes mouillaient ses paupières. Il déplorait son sort avec la faiblesse d'une femme de peu de sens et d'un moindre cœur ; il eût pourtant voulu sauver Cymodocée, mais le lâche ne se sentait pas assez de courage pour exposer sa vie.

Tandis qu'il hésite entre mille projets, qu'il ne peut ni se résoudre à braver l'orage, ni consentir à s'éloigner, Dorothée avait instruit Eudore de l'arrivée de Cymodocée et des événements du palais. Les confesseurs, assemblés autour du fils de Lasthénès, le félicitaient d'avoir choisi une épouse si courageuse et si fidèle. La joie d'Eudore était grande, quoique troublée par les nouveaux périls qu'allait courir la jeune chrétienne.

« Elle a donc confessé Jésus-Christ la première ! s'écriait-il dans un saint transport. Cet honneur était réservé à son innocence ! »

Ensuite il pleurait d'attendrissement en songeant que sa bien-aimée avait reçu le baptême dans les eaux du Jourdain par la main de Jérôme.

« Elle est chrétienne, répétait-il à tout moment. Elle a confessé Jésus-Christ devant le peuple romain ; je puis donc mourir en paix : elle viendra me retrouver ! »

Un rayon d'espérance commençait à luire dans les cachots. La disgrâce d'Hiéroclès pouvait amener un changement dans l'empire. Constantin menaçait Galérius du fond de l'Occident ; le messenger qu'Eudore avait envoyé à Dioclétien pouvait rapporter d'heureuses nouvelles. Lorsqu'un vaisseau pendant une nuit affreuse a fait naufrage, les matelots boivent l'onde amère et luttent à peine contre les flots ; si une aurore trompeuse perce un moment les ténèbres et découvre à ces infortunés une terre prochaine, ils nagent avec effort vers la rive ; mais bientôt l'aurore s'éteint, la tempête recommence, et les nautoniers s'enfoncent dans l'abîme : telle fut la courte espérance, tel fut le sort des chrétiens.

Les martyrs chantaient encore au Très-Haut un cantique de louanges, lorsqu'ils virent entrer Zacharie. Déjà l'apôtre des Francs connaissait le destin de son ami :

« Chantez, dit-il, mes frères, chantez ! Vous avez un juste sujet de joie ! Demain un grand saint augmentera peut-être le nombre de vos intercesseurs auprès de Dieu ! »

Tous les confesseurs se turent. Le silence règne un moment dans



la prison. Chacun cherche à deviner quelle est l'heureuse victime, chacun désire que le sort soit tombé sur lui, chacun repasse dans son esprit les titres qu'il peut avoir à cet honneur. Eudore avait à l'instant compris Zacharie ; mais il rejetait les espérances du martyre comme une pensée superbe et une tentation de l'enfer. Il craignait de pécher par orgueil en se désignant lui-même ; il se jugeait indigne de mourir de préférence à ces vieux confesseurs, qui depuis si longtemps combattaient pour Jésus-Christ. Zacharie fit bientôt cesser cette sublime incertitude et cette émulation divine ; il s'approche d'Eudore :

« Mon fils, dit-il, je vous ai sauvé la vie ; vous me devez votre gloire : ne m'oubliez pas quand vous serez dans le ciel. »

A l'instant, tous les évêques, tous les prêtres, tous les prisonniers tombent aux genoux du martyr, baisent le bas de ses vêtements, et se recommandent à ses prières. Eudore, resté debout au milieu de ces vieillards prosternés, ressemblait à un jeune cèdre du Liban, seul rejeton d'une forêt antique abattue à ses pieds.

Un licteur, précédé de deux esclaves portant des torches de cyprès, pénètre dans le cachot. Surpris de l'adoration des prisonniers, qui demeurèrent dans la même attitude, il en croyait à peine ses regards :

« Roi des chrétiens, dit-il à l'époux de Cymodocée, quel est parmi ton peuple le tribun que l'on nomme Eudore ? »

— « C'est moi, » répondit le fils de Lasthénès.

— « Eh bien ! dit le licteur encore plus étonné, c'est donc toi qui dois mourir ! »

— « Vous le voyez à mes honneurs, » repartit Eudore.

Un esclave déroule l'écrit fatal, et lit à haute voix l'ordonnance de Publius :

« Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, « jadis tribun de la légion britannique, maître de la cavalerie, préfet « des Gaules, paraîtra demain au tribunal de Festus, juge des chré-  
« tiens, pour sacrifier aux dieux ou mourir. »

Eudore s'inclina, et le lecteur sortit.

Comme dans les fêtes de la ville de Thésée on voit une jeune Canéphore se dérober aux yeux de la foule qui vante sa pudeur et ses grâces, ainsi Eudore, qui porte déjà les palmes du sacrifice, se retire au fond de la prison, pour éviter les louanges de ses compagnons de gloire. Il demande la liqueur mystérieuse dont les chrétiens se servaient entre eux au temps des persécutions, et il trace ses adieux à Cymodocée.

« Ange des saintes amours, vous qui gardez fidèlement l'histoire des passions vertueuses, daignez me confier la page du livre de mémoire où vous gravâtes les tendres et pieux sentiments du martyr !

« Eudore, serviteur de Dieu, enchaîné pour l'amour de Jésus-Christ, à notre sœur Cymodocée désignée pour notre épouse et la compagne de nos combats, paix, grâce et amour.

« Ma colombe, ma bien-aimée, nous avons appris avec une joie digne de l'amour qui est pour vous dans notre cœur, que vous aviez été baptisée dans les eaux du Jourdain par notre ami le solitaire Jérôme. Vous venez de confesser Jésus-Christ devant les juges et les princes de la terre. O servante du Dieu véritable, quel éclat doit avoir maintenant votre beauté ! Pourrions-nous nous plaindre, nous trop justement puni, tandis que vous, Ève encore non tombée, vous souffrez les persécutions des hommes ! Ce nous est une tentation dangereuse de penser que ces bras si faibles et si délicats sont abattus sous le poids des chaînes ; que cette tête, ornée de toutes les grâces des vierges, et qui mériterait d'être soutenue par la main des anges, repose sur une pierre dans les ténèbres d'une prison. Ah ! s'il nous eût été donné d'être heureux avec vous !... Mais loin de nous cette pensée ! Fille d'Homère, Eudore va vous devancer au séjour des concerts ineffables : il faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme un tisserand coupe le fil de sa toile à moitié tissue. Nous vous écrivons de la prison de Saint-Pierre, la première année de la persécution. Demain nous comparâtrons devant les juges, à l'heure où Jésus-Christ mourut

« sur la croix. Ma bien-aimée, notre amour pour vous serait-il plus  
« fort, si nous vous écrivions de la maison des rois, et durant l'an-  
« née du bonheur !

« Il faut vous quitter, ô vous qui êtes née la plus belle entre les  
« filles des hommes ! Nous demandons au ciel avec larmes qu'il  
« nous permette de vous revoir ici-bas, ne fût-ce que pour un  
« moment. Cette grâce nous sera-t-elle accordée ? Attendons avec  
« résignation les décrets de la Providence ! Ah ! du moins, si nos  
« amours ont été courts, ils ont été purs ! Ainsi que la Reine des  
« anges, vous gardez le doux nom d'épouse, sans avoir perdu le  
« beau nom de vierge. Cette pensée, qui ferait le désespoir d'une  
« tendresse humaine, fait la consolation d'une tendresse divine.  
« Quel bonheur est le nôtre ! O Cymodocée, nous étions destiné à  
« vous appeler ou la mère de nos enfants, ou la chaste compagne de  
« notre félicité éternelle !

« Adieu donc, ô ma sœur ! Adieu, ma colombe, ma bien-aimée !  
« priez votre père de nous pardonner ses larmes. Hélas ! il vous  
« perdra peut-être, et il n'est pas chrétien : il doit être bien mal-  
« heureux !

« Voici la salutation que moi Eudore j'ajoute à la fin de cette  
« lettre :

« Souvenez-vous de mes liens, ô Cymodocée !

« Que la douceur de Jésus-Christ soit avec vous ! »



## LIVRE VINGT-ET-UNIÈME.



## SOMMAIRE.

Eudore est relevé de sa pénitence. Plaintes de Démodocus. Prison de Cymodocée. Cymodocée reçoit la lettre d'Eudore. Actes du martyre d'Eudore. Le Purgatoire.

C'était l'heure où les courtisans de Galérius, couchés sur des lits de pourpre autour d'une table pompeusement servie, prolongeaient les délices du festin dans les ombres de la nuit. Les mains chargées de branches d'anel, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, chaque convive faisait éclater ses transports. Des joueuses de flûte, habiles dans l'art de Terpsichore, irritaient les désirs par des danses efféminées et des chansons voluptueuses. Une coupe d'une rare beauté, et aussi profonde que celle de Nestor, animait la joyeuse assemblée. Le dieu qui porte l'arc et le bandeau, et qui se rit des maux qu'il a faits, était, comme au banquet d'Alcibiade, l'objet des discours de ces hommes heureux. Le marbre, le cristal, l'argent, l'or, les pierres précieuses, renvoyaient et multipliaient l'éclat des flambeaux ; et l'odeur des parfums de l'Arabie se mêlait à celle des vins de la Grèce.

A cette heure, les confesseurs chrétiens, abandonnés du monde et condamnés à mourir, préparaient aussi une fête et un banquet dans les cachots de Saint-Pierre. Eudore devait comparaître le len-

demain au tribunal du juge ; il pouvait expirer au milieu des tourments : il était donc temps de le relever de sa pénitence.

On allume une lampe dans la prison. Cyrille, à qui l'évêque de Rome a remis ses pouvoirs, doit célébrer la messe de réconciliation. Gervais et Protas sont choisis pour servir le sacrifice : ils se revêtent d'une tunique blanche apportée par les frères ; leurs cheveux blonds tombent en boucles sur leur cou découvert ; une pudeur virginal respire dans tous leurs traits. On eût dit qu'ils marchaient au martyre, tant il y avait de joie et de modestie peintes sur le front de ces jeunes hommes !

Les prisonniers se mettent à genoux autour de Cyrille, qui commence à voix basse une messe sans calice et sans autel. Les confesseurs alarmés ne savent où il va consacrer la victime sans tache. O sublime invention de la charité ! ô touchante cérémonie ! le vieil évêque dépose l'hostie sur son cœur, qui devient ainsi l'autel du sacrifice. Jésus-Christ martyr est offert en holocauste sur le cœur d'un martyr ! Un Dieu s'élève de ce cœur, un Dieu descend dans ce cœur.

Cependant Eudore, dépouillé de l'habit de sa pénitence, reçoit en échange une robe éclatante de blancheur. Perséus et Zacharie se lèvent pour remplir les fonctions de diacre et d'archidiacre : ils adressent au nom des chrétiens ces paroles à Cyrille :

« Très cher à Dieu, c'est ici le moment de la miséricorde ; ce pénitent veut être réconcilié, et l'Église vous le demande : il a été postulant, auditeur, prosterné ; faites-le remonter au rang des élus. »

Cyrille dit alors :

« Pénitent, promettez-vous de changer de vie ? Levez les mains au ciel en signe de cette promesse. »

Eudore leva vers le ciel ses bras chargés de chaînes : il parut orné de ses liens comme une jeune épouse de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe. Cyrille prononça sur lui ces paroles :

« Fidèle, je t'absous par la miséricorde de Jésus-Christ, qui délève dans le ciel tout ce que ses apôtres délient sur la terre. »

A ces mots, Eudore tombe aux pieds de l'évêque : il reçoit des mains du diacre le saint Viatique, ce pain du voyageur chrétien préparé pour le pèlerinage de l'éternité. Les confesseurs admirent au milieu d'eux le martyr désigné, qui, semblable à un consul romain choisi par le peuple, va bientôt déployer les marques de sa puissance. Le monde n'aurait aperçu dans cette assemblée de proscrits que des hommes obscurs destinés à périr du dernier supplice ; et pourtant là se voyaient les chefs d'une race nombreuse qui devait couvrir la terre ; là se trouvaient des victimes dont le sang allait éteindre le feu de la persécution, et faire régner la croix sur l'univers. Mais combien de larmes couleront encore avant que cette persécution ait amené le jour du triomphe !

Démodocus n'était arrivé à Rome que pour avoir le cœur déchiré. Averti du premier malheur qui menaçait la prêtresse des Muses, il était parvenu à rassembler le peuple et à le conduire au palais de Galérius ; mais à peine a-t-il arraché Cymodocée des mains d'Hiéroclès, qu'elle lui est enlevée comme chrétienne. On interdit au vieillard la vue de sa fille : toute pitié a disparu depuis que la jeune Messénienne s'est déclarée de la secte proscrire. Le gardien de la prison de Saint-Pierre était humain, pitoyable, accessible à l'or : on pénétrait aisément jusqu'aux martyrs ; mais Sævus, gardien du cachot de Cymodocée, était ennemi furieux des chrétiens, parce que Blanche, sa femme, qui était chrétienne, avait en horreur ses débauches. Il n'avait jamais voulu consentir que l'on parlât, même devant lui, à la fille d'Homère, et il repoussait Démodocus par des outrages et des menaces.

Non loin de l'asile de douleur où gémissait l'épouse d'Eudore, s'élevait un temple consacré par les Romains à la Miséricorde : la frise en était ornée de bas-reliefs de marbre de Carrare, représentant des sujets consacrés par l'histoire ou chantés par la Muse : on reconnaissait cette pieuse fille qui nourrit son père dans la

prison, et devint la mère de celui dont elle avait reçu la vie; plus loin Manlius, après avoir immolé son fils, revenait victorieux au Capitole; les vieillards s'avançaient au-devant de lui, mais les jeunes Romains évitaient la rencontre du triomphateur. Ici, une brillante vestale, faisant remonter sur le Tibre le vaisseau qui portait l'image de Cybèle, entraînait avec sa ceinture les destins de Rome et de Carthage; là, Virgile, encore pasteur, était obligé d'abandonner les champs paternels; là, dans la nuit fatatée de son exil, Ovide recevait les adieux de son épouse.

Les astres finissaient et recommençaient leur cours, et retrouvaient Démodocus assis dans la poussière sous le portique de ce temple. Un manteau sale et déchiré, une barbe négligée, des cheveux en désordre et souillés de cendres, annonçaient le chagrin du vénérable suppliant. Tantôt il embrassait les pieds de la statue de la Miséricorde, en les arrosant de ses pleurs; tantôt il implorait la pitié du peuple : quelquefois il chantait sur la lyre pour tendre un piège aux passants, pour attirer par les accents du plaisir l'attention que les hommes craignent de donner aux larmes.

« O siècle d'airain ! s'écriait-il, hommes haïs de Jupiter pour votre dureté ! quoi ! vous restez insensibles à la douleur d'un père ! Romains, vos ancêtres ont élevé des temples à la Piété filiale, et mes cheveux blancs ne peuvent vous toucher ! Suis-je donc un parricide en horreur aux peuples et aux cités ? Ai-je mérité d'être dévoué aux Euménides ? Hélas ! je suis un prêtre des dieux ; j'ai été nourri sur les genoux d'Homère, au milieu du chœur sacré des Muses ! J'ai passé ma vie à implorer le ciel pour les hommes, et ils se montrent inexorables à mes prières ! Que demandé-je pourtant ? Qu'on me permette de voir ma fille, de partager ses fers, de mourir dans ses bras avant qu'elle me soit ravie. Romains, songez à l'âge si tendre de ma Cymodocée ! Ah ! j'étais le plus heureux des mortels que le soleil éclaire dans sa course ! Aujourd'hui quel esclave voudrait changer son sort contre le mien ! Jupiter m'avait donné un cœur hospitalier : de tous les hôtes que j'ai reçus à mes

foyers, et qui ont bu avec moi la coupe de la joie, en est-il un seul qui vienne partager ma douleur! Insensé est le mortel qui croit sa prospérité constante! La Fortune ne se repose nulle part. »

A ces mots, Démodocus, frappant ses mains avec désespoir, se roule sur la terre. Ses cris ne percent point les murs du cachot de sa fille. Les fidèles qui avaient précédé la nouvelle chrétienne dans ce lieu sanglant avaient tous donné leur vie pour Jésus-Christ. Cymodocée habitait seule la prison. Fatigué des soins qu'il était obligé de rendre à l'orpheline, Sævus insultait souvent à son malheur : ainsi, lorsque de grossiers villageois ont enlevé un aiglon sur la montagne, ils enferment dans une indigne cage l'héritier de l'empire des airs; ils insultent par d'ignobles jeux et des traitements inhumains à la majesté tombée : ils frappent cette tête couronnée; ils éteignent ces yeux qui auraient contemplé le soleil; ils tourmentent en mille façons ce jeune roi qui n'a point d'ailes pour fuir, ou de serres pour repousser les outrages.

Nourrie dans les riantes idées de la mythologie, environnée jusqu'alors des images les plus douces et les plus gracieuses, Cymodocée avait à peine connu le nom de la tristesse et de l'adversité. Elle n'avait point été formée à cette école chrétienne où, dès le berceau, l'homme apprend qu'il est né pour souffrir. Depuis quelque temps, soumise aux épreuves de la Providence, la fille d'Homère avait changé de religion en changeant de fortune, et le christianisme était venu lui donner contre les afflictions de la vie des secours que ne lui offrait point le culte des faux dieux. Elle étudiait avec ardeur les livres saints qu'elle avait trouvés dans sa prison, et qui avaient appartenu à quelque martyr; mais, sans cesse obsédée par les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, elle ne pouvait goûter encore parfaitement ces hautes consolations de la religion qui nous élèvent au-dessus des regrets et des misères humaines. Souvent, au milieu de sa lecture, sa tête tombait sur la page sacrée, et la nouvelle chrétienne, saisie de douleur, redevenait un moment la prêtresse des Muses. Elle se représentait cette brillante



lumière de la Messénie; elle croyait errer dans les bois d'Amphise; elle revoyait ces belles fêtes de la Grèce, ces chars roulant sous les ombrages de Némée, ces religieuses Théories parcourant au son des flûtes les sommets de l'Ira ou la plaine de Sténiclare. Elle songeait au bonheur dont elle jouissait autrefois avec son père, et au chagrin qui accablait maintenant ce vieillard. « Où est-il? que fait-il? qui prend soin de son âge et de ses larmes? Oh! que les peines de Cymodocée sont légères auprès de celles qui doivent accabler son père et son époux! »

Tandis que la fille de Démodocus se livre à ces pensers amers, elle entend tout à coup retentir des pas au fond de sa prison. Blanche, la femme du gardien, s'avance et remet à Cymodocée la lettre d'Eudore, avec le secret nécessaire pour lire ces tristes adieux. Cette chrétienne timide, qui n'ose braver ouvertement son époux et les supplices, se hâte de sortir, et referme les portes du cachot.

Cymodocée, restée seule, prépare aussitôt la liqueur qui, versée sur la page blanche, doit faire paraître les traits mystérieux que l'amour et la religion y avaient tracés. Au premier essai, elle reconnaît l'écriture d'Eudore; bientôt elle parvient à lire les premiers témoignages de l'amour de son époux; les expressions du martyr deviennent plus tendres; on entrevoit quelque annonce funeste; Cymodocée n'ose plus déchiffrer l'écrit fatal. Elle s'arrête; elle recommence, s'arrête de nouveau, recommence encore; enfin, elle arrive à ces mots :

« Fille d'Homère, Eudore va peut-être vous devancer au séjour  
« des concerts ineffables. Il faut qu'il coupe le fil de ses jours, comme  
« un tisserand coupe le fil de sa toile à moitié tissue. »

Soudain les yeux de la jeune chrétienne s'obscurcissent, et elle tombe évanouie sur la pierre de la prison.

Mais, ô Muse céleste, d'où viennent ces transports de joie qui éclatent dans les parvis éternels? Pourquoi les harpes d'or font-elles entendre ces sons mélodieux? Pourquoi le roi prophète soupire-t-il ses plus beaux cantiques? Quelle allégresse parmi les anges! Le

premier des martyrs, le glorieux Étienne, a pris dans le Saint des Saints une palme éclatante; il la porte vers la terre avec un front incliné et respectueux. Cieux, racontez le triomphe du juste! Le moment si court des afflictions de la vie va produire un bonheur qui ne finira plus. Eudore a paru devant le juge!

Il a dit adieu à ses amis; il a recommandé à leur charité son épouse et Démodocus. Les soldats ont conduit le martyr au temple de la Justice, bâti par Auguste, près du théâtre de Marcellus. Au fond d'une salle immense et découverte s'élève une chaire d'ivoire, surmontée de la statue de Thémis, mère de l'Équité, de la Loi et de la Paix. Le juge est placé sur cette chaire: à sa gauche sont des sacrificateurs, un autel, une victime; à sa droite, des centurions et des soldats; devant lui, des entraves, un chevalet, un bûcher, une chaise de fer, mille instruments de supplice, et de nombreux bourreaux: dans la salle est la foule du peuple. Eudore enchaîné se tient debout au pied du tribunal. Les hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, commandent le silence. Le juge interroge, et l'écrivain grave sur des tablettes les actes du martyr.

Festus, suivant les formes usitées, dit:

« Quel est ton nom: »

Eudore répond:

« Je m'appelle Eudore, fils de Lasthénès. »

Le juge dit:

« N'as-tu pas connaissance des édits qui ont été publiés contre les chrétiens? »

Eudore répond:

« Je les connais. »

Le juge dit:

« Sacrifie donc aux dieux. »

Eudore répond:

« Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. »

Festus ordonne de dépouiller Eudore, de l'étendre sur le chevalet, et de lui attacher des poids aux pieds.

Le juge dit :

« Eudore, je te vois pâlir, tu souffres. Aie pitié de toi-même : souviens-toi de ta gloire et des honneurs dont tu as été comblé ! Jette les yeux sur ta maison près de tomber par ta chute : vois les larmes de ton père, écoute les plaintes de tes aïeux. Ne crains-tu point de combler d'un ennui éternel la déplorable vieillesse de ceux qui t'ont donné la vie ? »

Eudore répond :

« Ma gloire, mes honneurs et mes parents sont dans le ciel. »

Le juge dit :

« Seras-tu donc insensible aux douceurs et aux promesses d'un chaste hyménée ? »

Eudore ne répond point.

Le juge dit :

« Tu t'attendris, achève ; laisse-toi toucher : sacrifie, ou tremble des maux qui t'attendent. »

Eudore répond :

« Que me servirait d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi. »

Festus fait déchirer Eudore avec des ongles de fer. Le sang couvre le corps du confesseur, comme la pourpre de Tyr teint l'ivoire de l'Inde, ou la laine la plus blanche de Milet.

Alors le juge :

« Es-tu vaincu ? Vas-tu sacrifier aux dieux ? Songe, si tu t'obstines, que tu entraîreras dans ta perte ton père, tes sœurs, et celle qui était destinée à ton lit. »

Eudore s'écrie :

« D'où me vient ce bonheur d'être sacrifié trois fois pour mon Dieu ? »

On écarte les pieds du confesseur dans les entraves ; on fait rougir la chaise de fer ; on prépare la poix bouillante et les tenailles.

« Si mes confesseurs sont persécutés un moment sur la terre, ils  
 « jouiront dans le ciel d'une gloire sans fin. Cependant, ô Marie !  
 « le moment de leur triomphe approche : la grâce même a commencé.  
 « Descendez vers les lieux où les fautes sont effacées par la péni-  
 « tence ; ramenez au ciel avec vous la femme dont les prophètes ont  
 « déclaré la béatitude, et que la félicité du martyr pour lequel vous  
 « m'implorez commence par le bonheur de sa mère. »

Un sourire accompagne les paroles pacifiques du Sauveur du monde. Les vingt-quatre vieillards s'inclinent sur leurs trônes, les Chérubins se voilent de leurs ailes ; les sphères célestes s'arrêtent pour écouter le Verbe éternel, et les profondeurs du chaos tressaillent et sont éclairées, comme si quelque création nouvelle allait sortir du néant.

Aussitôt Marie descend vers le lieu de la purification des âmes. Elle s'avance par un chemin semé de soleils, au milieu des parfums incorruptibles et des fleurs célestes que les anges répandent sous ses pas. Le chœur des vierges la précède, en chantant des hymnes. Autour d'elle paraissent les femmes les plus illustres : Élisabeth, dont l'enfant tressaillit à l'approche de Marie ; Madeleine, qui répandit un nard précieux sur les pieds de son maître, et les essuya de ses cheveux ; Salomé, qui suivit Jésus au Calvaire ; la mère des Machabées, celle des sept enfants martyrs ; Lia et Rachel ; Esther, reine encore ; Débora, de qui la tombe vit croître le chêne des pleurs ; et l'épouse d'Élimélech, que les anges ont appelée Belle, et les hommes Noémi.

Entre le ciel et l'enfer s'étend une vaste demeure consacrée aux expiations des morts. Sa base touche aux régions des douleurs infinies, et son sommet à l'empire des joies intarissables. Marie porte d'abord la consolation aux lieux les plus éloignés du séjour des béatitudes. Là, des malheureux, haletants et couverts de sueur, s'agitent au milieu d'une nuit obscure. Leurs noires paupières ne sont éclairées que par des flammes voisines de l'enfer. Les âmes éprouvées dans cette enceinte ne partagent point les

supplices éternels, mais elles en ont la terreur. Elles entendent le bruit des tourments, le retentissement des fouets, le fracas des chaînes. Un fleuve brûlant, formé des pleurs des réprouvés, les sépare seul de l'abîme où elles craindraient d'être ensevelies, si elles n'étaient rassurées par un espoir sans cesse éteint et toujours renaissant.

L'apparition de la Reine des anges au milieu de ces infortunés suspendit un moment l'horreur de leurs craintes. Une lumière divine éclaira les prisons expiatoires, pénétra jusque dans l'enfer, et l'enfer étonné crut voir entrer l'Espérance. Saisie d'une pitié céleste, Marie passe avec sa pompe angélique à des régions moins obscures et moins malheureuses. A mesure qu'on s'élève dans ces lieux d'épreuves, ces lieux s'embellissent, et les peines deviennent plus douces et moins durables. Des anges compatissants, bien que sévères, veillent aux pénitences des âmes éprouvées. Au lieu d'insulter à leurs peines, comme les esprits pervers aux pleurs des damnés, ils les consolent, et les invitent au repentir : ils leur peignent la beauté de Dieu, et le bonheur d'une éternité passée dans la contemplation de l'Être suprême.

Un spectacle extraordinaire frappe surtout les regards des saintes femmes descendues des cieux avec la Reine des vierges : des âmes deviennent peu à peu rayonnantes et lumineuses, au milieu des autres âmes qui les entourent : une auréole glorieuse se forme autour de leur front ; transfigurées par degré, elles s'envolent à des régions plus élevées, d'où elles entendent les divins concerts. C'étaient des morts dont les peines étaient abrégées par les prières des parents et des amis qu'ils avaient encore sur la terre. Céleste prérogative de l'amitié, de la religion et du malheur ! Plus celui qui prie ici-bas est infortuné, pauvre, infirme, méprisé, plus ses vœux ont de puissance pour donner un bonheur éternel à quelque âme délivrée !

L'heureuse Séphora brillait d'un éclat extraordinaire au milieu de ces morts rachetés. La mère des Machabées prend aussitôt par

la main la mère d'Eudore, et la présente à Marie. Le cortège remonte lentement vers les sacrés tabernacles. Les mondes divers, ceux qui frappent nos regards pendant la nuit, ceux qui échappent à notre vue dans la profondeur des espaces, les soleils, la création entière, le chœur des puissances qui président à cette création, chantent l'hymne à la mère du Sauveur :

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine des cieux !

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, modèle des vierges et  
 « des épouses ! Chérubins ardents, portez sur vos ailes la fille des  
 « hommes et la mère de Dieu ! Quelle tranquillité dans ses regards  
 « baissés ? Que son sourire est calme et pudique ! Ses traits con-  
 « servent encore la beauté de la douleur qu'elle éprouva sur la  
 « terre, comme pour tempérer les joies éternelles ! Les mondes  
 « frémissent d'amour à son passage ; elle efface l'éclat de la lu-  
 « mière incréée dans laquelle elle marche et respire. Salut, vous  
 « qui êtes bénie entre toutes les femmes ! Refuge des pécheurs,  
 « consolatrice des affligés !

« Ouvrez-vous, portes éternelles : laissez passer la Souveraine  
 « des cieux ! »



## LIVRE VINGT-DEUXIÈME.



## SOMMAIRE.

L'ange exterminateur frappe Galérius et Hiéroclès. Hiéroclès va trouver le juge des chrétiens. Retour du messenger envoyé à Dioclétien. Tristesse d'Eudore, de Démodocus et de Cymodocée. Le repas libre. Tentation.

Que sont les peines du corps auprès des tourments de l'âme ! Quel feu peut être comparé au feu des remords ! Le juste est tourmenté dans son corps ; mais son âme, comme une forteresse inexpugnable, reste paisible quand tout est ravagé au dehors : le méchant, au contraire, repose parmi des fleurs ou sur un lit de pourpre ; il semble jouir de la paix, mais l'ennemi s'est glissé au dedans ; des signes funestes trahissent le secret de cet homme qui semble heureux : ainsi au milieu d'une campagne florissante on découvre le drapeau funèbre qui flotte sur les tours d'une cité dont la peste et la mort se disputent les débris.

Hiéroclès a renié le ciel : le ciel l'a abandonné à l'enfer. Publius, qui veut achever de perdre un rival, a découvert les infidélités du ministre de l'empereur : le sophiste avait fait entrer dans ses trésors une partie des trésors du prince. Chacun cherche à Hiéroclès un crime nouveau : car on devient aussi lâche à accuser le méchant abattu qu'on était lâche à l'excuser triomphant. Que fera l'ennemi de Dieu ? Partira-t-il pour Alexandrie, sans essayer de

sauver celle qu'il a perdue ? Restera-t-il à Rome pour assister aux funérailles sanglantes de Cymodocée ? La haine publique le poursuit ; un prince terrible le menace ; un effroyable amour brûle dans son cœur. Dans cette perplexité, les yeux du pervers se tachent de sang, son regard devient fixe, ses lèvres s'entr'ouvrent, et ses joues livides tremblent avec tout son corps : ainsi lorsqu'un serpent s'est empoisonné lui-même avec les sucs mortels dont il compose son venin, le reptile, couché dans la voix publique, s'agite à peine sur la poussière, ses paupières sont à demi fermées, sa gueule noircie laisse échapper une écume impure, sa peau détendue et jaunie ne s'arrondit plus sur ses anneaux : il inspire encore l'effroi ; mais cet effroi n'est plus ennobli par l'idée de sa puissance.

Oh ! combien différent est le chrétien de qui les veines épuisées de sang en ont toutefois assez retenu pour animer un grand cœur ? Mais c'était peu que les douleurs et les remords avant-coureurs des châtimens réservés aux persécuteurs des fidèles : Dieu fait un signe à l'ange exterminateur, et du doigt lui marque deux victimes. Le ministre des vengeances attache aussitôt à ses épaules des ailes de feu dont le frémissement imite le bruit lointain du tonnerre. D'une main il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu ; de l'autre il saisit le glaive qui frappa les nouveau-nés de l'Égypte et fit reculer le soleil à l'aspect du camp de Sennachérib. Les nations entières, condamnées pour leurs crimes, s'évanouissent devant cet esprit inexorable, et l'on cherche en vain leurs tombeaux. Ce fut lui qui traça sur la muraille, pendant le festin de Balthazar, les mots inconnus ; ce fut lui qui jeta sur la terre la faux qui vendange, et la faux qui moissonne, lorsque Jean entrevit dans l'île de Patmos les formidables figures de l'avenir.

L'ange exterminateur descend dans un éclair, comme ces étoiles qui se détachent du ciel et portent l'épouvante au cœur du matelot. Il entre enveloppé d'un nuage dans le palais des Césars au moment



même où Galérius, assis à la table du festin, célébrait ses prospérités. Aussitôt les lampes du banquet pâlissent; on entend au dehors comme le roulement d'une multitude de chariots de guerre; les cheveux des convives se hérissent sur leur front; des larmes involontaires coulent de leurs yeux; les ombres des vieux Romains se levèrent dans les salles, et Galérius eut un pressentiment confus de la destruction de l'empire. L'ange s'approche invisible de ce maître du monde, et verse dans sa coupe quelques gouttes du vin de la colère céleste. Poussé par son mauvais destin, l'empereur porte à ses lèvres la liqueur dévorante, mais à peine a-t-il bu à la fortune des Césars, qu'il se sent soudain enivré; un mal aussi prompt qu'inattendu le renverse aux pieds de ses esclaves: Dieu dans un moment a couché ce géant sur la terre.

Une poutre coupée sur le sommet du Gargare a vieilli dans un palais, séjour d'une race antique; tout à coup le feu rayonnant au foyer du roi monte jusqu'au chêne desséché, la poutre s'embrace, et tombe avec fracas dans les salles qui mugissent: ainsi tombe Galérius. L'ange l'abandonne à ce premier effet du poison éternel, et vole à la demeure où gémissait Hiéroclès. D'un coup du glaive du Seigneur, il flétrit les flancs du ministre impie. A l'instant une hideuse maladie, dont Hiéroclès avait puisé les germes dans l'Orient, se déclare. L'infortuné voit une lèpre épaisse couvrir tout son corps; ses vêtements s'attachent à sa chair, comme la robe de Déjanire ou la tunique de Médée. Sa tête s'égaré; il blasphème contre le ciel et les hommes, et tout à coup il implore les chrétiens pour le délivrer des esprits de ténèbres dont il se sent obsédé. La nuit était au milieu de son cours. Hiéroclès appelle ses esclaves; il leur ordonne de préparer une litière; il sort de son lit, s'enveloppe dans un manteau, et se fait porter, à moitié en délire, chez le juge des chrétiens.

« Festus, lui dit-il, tu tiens en ta puissance une chrétienne qui fait le tourment de ma vie: sauve-la de la mort, et donne cette esclave à mon amour; ne la condamne point aux bêtes; l'édit

te permet de la livrer aux lieux infâmes... tu m'entends ? »

A ces mots, le pervers jette une bourse d'or aux pieds du juge : il s'éloigne ensuite en poussant un sourd mugissement, comme un taureau malade qui se traîne parmi des roseaux, au fond d'un marais.

Dans ce moment même le dernier espoir des chrétiens venait de s'évanouir : le messenger qu'Eudore avait envoyé à Dioclétien pour l'engager à reprendre l'empire était revenu de Salone : Zacharie l'introduisit dans les cachots. Les confesseurs avaient tous reçu leur sentence : ils étaient condamnés à mourir dans l'amphithéâtre avec Eudore. Entouré des évêques qui pansaient ses plaies, le fils de Lasthénès était étendu à terre sur les robes des martyrs : tel un guerrier blessé et couché sur les drapeaux qu'il a conquis, au milieu de ses compagnons d'armes. Le messenger, saisi de douleur, restait muet et interdit, les yeux attachés sur l'époux de Cymodocée.

« Parlez, mon frère, lui dit Eudore, la chair est un peu abattue, mais l'esprit conserve encore sa vigueur. Félicitez-moi d'être soulagé par des mains qui ont tant de fois touché le corps de Jésus-Christ.

Le messenger, essuyant ses pleurs, rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien :

« Eudore, je m'embarquai d'après vos ordres sur la mer Adriatique, et j'abordai bientôt au rivage de Salone. Je demandai Dioclès, autrefois Dioclétien, empereur. On me dit qu'il habitait ses jardins à quatre milles de la ville. Je m'y rendis à pied. J'arrivai à la demeure de Dioclès ; je traversai des cours où je ne rencontrai ni gardes ni surveillants. Des esclaves étaient occupés çà et là à des travaux champêtres. Je ne savais à qui m'adresser. J'aperçus un homme avancé en âge qui travaillait dans le jardin ; je m'approchai de lui pour lui demander où l'on trouvait le prince que je cherchais.

« Je suis Dioclès, répondit le vieillard en continuant son tra-

« **vail. Vous pouvez vous expliquer si vous avez quelque chose à me dire. »**

« **Je demeurai muet d'étonnement.**

« **Hé bien ! me dit Dioclétien, quelle affaire vous amène ici ?**

« **Avez-vous des graines rares à me donner, et voulez-vous que nous fassions des échanges ? »**

« **Je remis votre lettre au vieil empereur ; je lui peignis les malheurs des Romains, et le désir que les chrétiens avaient de le revoir à la tête de l'État. A ces mots, Dioclétien, suspendant son travail, s'écria :**

« **Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent, comme vous, les légumes que je cultive de mes propres mains à Salone : ils ne m'inviteraient pas à reprendre l'empire ! »**

« **Je lui fis observer qu'un autre jardinier avait bien consenti à porter la couronne.**

« **Le jardinier sidonien, répliqua-t-il, n'était pas, comme moi, descendu du trône, et il fut tenté d'y monter : Alexandre n'aurait pas réussi auprès de moi. »**

« **Je ne pus en obtenir d'autre réponse. En vain je voulais insister.**

« **Rendez-moi un service, me dit-il brusquement ; voilà un puits ; je suis vieux, vous êtes jeune : tirez-moi de l'eau, mes légumes en manquent. »**

« **A ces mots Dioclétien me tourna le dos, et Dioclès reprit son arrosoir. »**

**Le messenger se tut. Cyrille lui adressa la parole :**

« **Mon frère, vous ne sauriez nous apporter une meilleure nouvelle. Eudore, après votre départ, nous avait instruit de l'objet de votre voyage : les évêques craignaient que vous n'eussiez réussi. Le martyr a éclairé le fils de Lasthénès ; il connaît maintenant ses devoirs : Galérius est notre souverain légitime. »**

— « **Oui, dit Eudore repentant et humilié, je me reconnais justement puni pour un dessein criminel. »**

Ainsi parlaient ces martyrs brisés par les fers et les chevalets de Galérius : tel l'animal courageux qui lance les ours et les sangliers dans les brunes forêts de l'Achéloüs, tombe, sans l'avoir mérité, dans la disgrâce du chasseur ; percé de l'épieu destiné aux bêtes farouches, le limier tourne sous le coup fatal, se débat sur la mousse ensanglantée ; mais, en expirant, il jette un regard soumis vers son maître, et semble lui reprocher de s'être privé d'un serviteur fidèle.

Cependant, au moment de quitter la terre, Eudore était tourmenté d'une tendre inquiétude. Malgré la ferveur de sa foi et l'exaltation de son âme, le martyr ne pouvait songer sans frémir au destin de la fille d'Homère. Que deviendra cette victime ? Retombera-t-elle entre les mains d'Hiéroclès ? Sera-t-elle interrogée par le juge ? Pourra-t-elle soutenir d'aussi terribles épreuves ? A-t-elle été condamnée à la mort sur son premier aveu, avec les confesseurs de la prison de Saint-Pierre ? Eudore se représentait Cymodocée déchirée par des lions et implorant en vain le secours de l'époux pour qui elle donnait sa vie. A ce tableau, il opposait celui du bonheur qu'il aurait pu goûter avec une femme si belle et si pure. Mais une voix s'élevait tout à coup dans sa conscience, et lui criait :

« Martyr ! sont-ce là les pensées qui doivent occuper ton âme ? L'éternité ! l'éternité ! »

Les évêques, habiles dans la connaissance du cœur, s'apercevaient des combats intérieurs de l'athlète. Ils devinaient ses pensées et cherchaient à relever son courage :

« Compagnon, lui disait Cyrille, soyons pleins de joie : bientôt nous irons à la gloire. Voyez dans cette prison, comme dans une riante campagne, ce champ d'épis mûrs qui seront tous moissonnés et rempliront les granges du bon pasteur ! Cymodocée sera peut-être avec nous : c'est une fleur qui s'est trouvée au milieu du froment, et qui parfumerá les corbeilles ! Si Dieu l'ordonne ainsi, que sa volonté soit faite ! Mais demandons plutôt au ciel qu'il laisse votre épouse ici-bas, afin qu'elle offre pour nous à l'Éternel le sacrifice agréable de ses innocentes prières. »

Lorsque après une nuit brûlante d'été un vent frais s'élève de l'orient avec le jour, le nautonier dont le vaisseau languissait sur une mer immobile salue le Zéphyre, enfant de l'Aurore, qui lui ramène la fraîcheur et lui abrège le chemin : ainsi les paroles de Cyrille, comme un souffle bienfaisant, raniment le martyr et le poussent dans la voie du ciel. Toutefois il ne peut se dépouiller entièrement de l'homme : depuis longtemps il a chargé des chrétiens intrépides de sauver Cymodocée, et de n'épargner ni soins, ni peines, ni trésors : il se confie surtout au courage de Dorothée, qui déjà deux fois a vainement essayé pendant la nuit d'escalader la prison de la fille d'Homère.

Plus heureux à l'égard de Démodocus, Dorothée était parvenu à l'arracher des portes du cachot, et à le conduire dans une retraite assurée.

« Infortuné vieillard, lui disait-il, pourquoi précipiter ainsi la fin de vos jours? Craignez-vous qu'ils ne s'enfuient pas assez vite? Réservez vos cheveux blancs pour votre fille. Si Dieu la veut rendre à vos embrassements, elle aura plus besoin de vos consolations que vous n'aurez besoin des siennes : elle aura perdu son époux! »

— « Eh ! comment, répondait le vieillard, veux-tu que je cesse de redemander ma fille? C'était sur elle que je tournais mes regards des bords du tombeau. Dernière héritière de la lyre d'Homère, les Muses l'avaient comblée de dons précieux. Elle gouvernait ma maison; personne, en sa présence, n'eût osé insulter à ma vieillesse. J'aurais vu croître sur mes genoux des fils semblables à leur mère! Cymodocée, dont les paroles avaient tant de charmes, que sont devenues tes promesses? Tu me disais : « Quelle sera ma douleur, « ô mon père, si les Parques inflexibles te ravissent jamais à mon « amour! Je couperai mes cheveux sur ton bûcher, et je passerai « mes jours à te pleurer avec mes compagnes. » Hélas ! ô ma fille, c'est moi qui reste à te pleurer! C'est moi qui, dans une terre étrangère, sans enfants, sans patrie, courbé sous le faix des ans, c'est moi qui l'appellerai trois fois autour de ton lit funèbre ! »

Comme un taureau qu'on arrache aux honneurs du pâturage pour le séparer de la génisse que l'on va sacrifier aux Dieux, ainsi Dorothée avait entraîné Démodocus loin de la prison de Cymodocée.

La nouvelle chrétienne avait rouvert les yeux à la lumière, ou plutôt aux ténèbres des cachots. Elle lit et relit vingt fois la lettre d'Eudore, et vingt fois elle l'arrose de ses pleurs.

« Époux chéri, dit-elle dans le langage confus de ses deux religions, seigneur, mon maître, héros semblable à une divinité, vous allez donc paraître devant les juges?... Un fer cruel!... Et je ne suis pas là pour panser tes plaies!... O mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Accourez; conduisez mes pas vers le plus beau des mortels! Tombez, murs impitoyables, je veux porter ma vie au souverain maître de mon cœur. »

Ainsi se plaignait Cymodocée dans le silence de son cachot, tandis que le bruit et le tumulte environnaient la prison des martyrs. Ils entendaient au dehors une rumeur confuse, semblable au bouillonnement des grandes eaux, au fracas des vents sur de hautes montagnes, au mugissement d'un incendie allumé dans une forêt de pins, par l'imprudence d'un berger : c'était le peuple.

Il y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait à la porte de la prison un repas public, appelé le repas libre. Dans ce repas on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion : l'une, qui voulait faire regretter la vie à ceux qui l'allaient perdre; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, voulait du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, était répandu à l'entour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots, et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pou-

voir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule : Eudore et Cyrille occupaient le centre de la table, les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisait silence ; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé le repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort ; il est bien à plaindre ! Prions pour lui et pour Galérius, notre empereur. »

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius, leur empereur.

Les païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre, ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient :

« Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice ? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux ? Quelle majesté sur leur front ! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage ! »

La foule disait :

« Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur : ils nous plaignent; ils nous donnent leur repas; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu? »

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer, et criaient :

« Il est grand le Dieu des chrétiens! Il est grand le Dieu des martyrs! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Quel spectacle pour Rome païenne! Quelle leçon ne lui donnait point cette communion des martyrs! Ces hommes qui devaient bientôt abandonner la vie continuaient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire, ou sur la tour d'une église champêtre : tout retentit des doux chants du départ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel, et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule; il demande Eudore; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre : elle était conçue en ces mots :

« Festus, juge, à Eudore, chrétien, salut :

« Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes. Hiéroclès l'y attend. Je t'en supplie par l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie aux dieux; viens redemander ton épouse : je jure de te la faire rendre pure et digne de toi. »

Eudore s'évanouit; on s'empresse autour de lui : les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre; le peuple la réclame; un tri-



bun en fait lecture à haute voix ; les évêques restent muets et consternés ; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière, les soldats étaient à ses genoux, et lui disaient :

« Compagnon, sacrifiez ! Voilà nos aigles au défaut d'autels. »

Et ils lui présentaient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! Cymodocée dans les bras d'Hiéroclès ! La poitrine du martyr se soulève : l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez ! sacrifiez ! »

Alors Eudore, d'une voix sourde :

« Où sont les aigles ? »

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève ; les centurions le soutiennent ; il s'avance au pied des aigles ; le silence règne parmi la foule. Eudore prend la coupe ; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri : à ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore, il renverse les aigles, et se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis chrétien ! »



## LIVRE VINGT-TROISIÈME.



## SOMMAIRE.

**Satan ranime le fanatisme du peuple. Fête de Bacchus. Explication de la lettre de Festus. Mort d'Hiéroclès. L'ange de l'espérance descend vers Cymodocée. Cymodocée reçoit la robe des martyrs. Dorothee enlève Cymodocée de la prison. Joie d'Eudore et des confesseurs. Cymodocée retrouve son père. L'ange du sommeil.**

Le prince des ténèbres regardait en frémissant de rage la pitié du peuple et la victoire des confesseurs.

« Quoi ! s'écria-t-il, j'aurai fait trembler sur son trône celui que des anges esclaves ont nommé le Tout-Puissant ; quelques instants m'auront suffi pour flétrir l'ouvrage de six jours ; l'homme sera devenu ma facile proie ; et près de triompher du Christ, mon dernier ennemi, un martyr insulterait à ma puissance ! Ah ! ramons contre les chrétiens la fureur d'un peuple insensé, et que Rome s'enivre aujourd'hui de l'encens des idoles et du sang des martyrs ! »

Il dit, et prend aussitôt la figure, la démarche et la voix de Tagès, chef des aruspices. Il dépouille sa tête immortelle des restes de sa brillante chevelure, outragée par les feux de l'abîme ; les cicatrices que le désespoir et la foudre ont tracées sur son front se changent en rides vénérables ; il cache ses ailes repliées dans les amples contours d'une robe de lin, et, courbant son corps sur un

bâton augural, il s'avance au-devant de la foule qui revenait du banquet des martyrs.

« Peuple romain, s'écrie-t-il, d'où nait aujourd'hui cet attendrissement sacrilège? Quoi! votre empereur vous prépare des spectacles, et vous pleurez sur des scélérats, vil rebut des nations! Soldats, on renverse vos aigles, et vous vous laissez toucher! Que diraient les Scipion et les Camille s'ils revoyaient la lumière? Bannissez une compassion criminelle, et, au lieu de plaindre ici les ennemis du ciel et des hommes, allez prier dans vos temples pour le salut du prince, et célébrer la fête des dieux. »

En prononçant ces paroles, l'ange rebelle souffle sur la foule inconstante un esprit de vertige et de fureur. La soif du sang et des plaisirs s'allume dans les âmes où la pitié s'éteint tout à coup. Un victime s'écrie :

« O ciel! quel prodige frappe mes regards! J'ai laissé Tagès au Capitole, et je le retrouve ici. Romains, n'en doutez pas, c'est quelque divinité cachée sous la figure du chef des aruspices, qui vient vous reprocher votre pitié coupable, et vous annoncer les volontés de Jupiter. »

A ces mots, le prince des ténèbres disparaît du milieu de la foule; et le peuple, saisi de terreur, court aux autels des idoles expier un moment d'humanité.

Galérius célébrait à la fois le jour de sa naissance et son triomphe sur les Perses. Ce jour tombait aux fêtes de Flore. Afin de se rendre le peuple et les soldats plus favorables, l'empereur rétablit les fêtes de Bacchus, depuis longtemps supprimées par le sénat. Tant d'horreurs devaient être couronnées par les jeux de l'amphithéâtre, où les prisonniers chrétiens étaient condamnés à mourir.

D'imprudentes largesses, dont la source était dans la ruine des citoyens, et surtout dans la dépouille des fidèles, avaient renversé l'esprit de la foule. Toute licence était permise et même commandée. A la lueur des flambeaux, dans la voie Patricienne, une partie

du peuple assistait à des prostitutions publiques : des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, célébraient par des chants obscènes cette Flore qui laissa sa fortune impudique à un peuple alors rempli de pudeur. Galérius montait au Capitole sur un char tiré par des éléphants; devant lui marchait la famille captive de Narsès, roi des Perses. Les danses et les hurlements des Bacchantes variaient et multipliaient le désordre. Des outres et des amphores sans nombre étaient ouvertes près des fontaines, et aux carrefours de la ville. On se barbouillait le visage de lie, on pétrissait la boue avec le vin. Bacchus paraissait, élevé sur un tréteau. Ses prêtresses agitaient autour de lui des torches enflammées, des thyrses entourés de pampres de vigne, et bondissaient au son des cymbales, des tambours et des clairons; leurs cheveux flottaient au hasard : elles étaient vêtues de la peau d'un cerf, rattachée sur leurs épaules par des couleuvres qui se jouaient autour de leurs cous. Les unes portaient dans leurs bras des chevreaux naissants; les autres présentaient la mamelle à des louveaux; toutes étaient couronnées de branches de chêne et de sapin; des hommes déguisés en satyres les accompagnaient, traînant un bouc orné de guirlandes. Pan se montrait avec sa flûte; plus loin s'avancait Silène; sa tête, appesantie par le vin, roulait de l'une à l'autre épaule; il était monté sur un âne et soutenu par des Faunes et des Sylvains. Une Ménade portait sa couronne de lierre, un Égypan sa tasse demi pleine; le bruyant cortège trébuchait en marchant, et buvait à Bacchus, à Vénus et à l'Injure. Trois chœurs chantaient alternativement :

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé !

« Fils de Sémélé, honneur de Thèbes au bouclier d'or, viens  
 « danser avec Flore, épouse de Zéphire et reine des fleurs ! Descends  
 « parmi nous, ô consolateur d'Ariadne, toi qui parcours les som-  
 « mets de l'Ismaïre, du Rhodope et du Cythéron ! Dieu de la joie,  
 « enfant de la fille de Cadmus, les nymphes de Nyssa t'élevèrent,  
 « par le secours des Muses, dans une caverne embaumée. A peine  
 « sorti de la cuisse de Jupiter, tu domptas les humains rebelles à

« ton culte. Tu te moquas des pirates de Tyrsène, qui t'enlevaient  
 « comme l'enfant d'un mortel. Tu fis couler un vin délicieux dans  
 « le noir vaisseau, et tomber du haut des voiles les branches d'une  
 « vigne féconde; un lierre chargé de ses fruits entoura le mât  
 « verdoyant; des couronnes couvrirent les bancs des rameurs; un  
 « lion parut à la poupe; les matelots, changés en dauphins, s'élan-  
 « cèrent dans les vagues profondes. Tu riais, ô roi Évohé!

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé!

« Nourrisson des Hyades et des Heures, élève des Muses et de  
 « Silène, toi qui as les yeux noirs des Grâces, les cheveux dorés  
 « d'Apollon, et sa jeunesse immortelle, ô Bacchus! quitte les bords  
 « de l'Inde soumise, et viens régner sur l'Italie. On y recueille  
 « les vins de Falerne et de Cécube : deux fois l'année le fruit  
 « mûri pend à l'arbre, et l'agneau à la mamelle de sa mère. On  
 « voit voler dans nos campagnes des chevaux ardents pour la  
 « course, et paître le long du Clitumne les taureaux sans taches  
 « qui marchent au Capitole, devant le triomphateur romain. Deux  
 « mers apportent à nos rivages les trésors du monde. L'airain,  
 « l'argent et l'or coulent en ruisseaux dans les entrailles de cette  
 « terre sacrée. Elle a donné naissance à des peuples fameux, à des  
 « héros plus fameux encore. Salut, terre féconde, terre de Saturne,  
 « mère des grands hommes! Puisses-tu porter longtemps les  
 « trésors de Cérès, et tressaillir au cri d'Évohé!

« Chantons Évohé, redisons sans cesse : Évohé, Évohé! »

Hélas! les hommes habitent la même terre; mais combien ils  
 différent entre eux! Pourrait-on prendre pour des frères et des  
 citoyens d'une même cité ces habitants, dont les uns passent les  
 jours dans la joie, et les autres dans les pleurs; les heureux qui  
 chantent un hymen, et les infortunés qui célèbrent des funérailles?  
 Qu'il était touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les  
 chrétiens offrir humblement à Dieu leurs prières, déplorer des  
 excès criminels, et donner tous les exemples de la modestie et de  
 la raison au milieu de la débauche et de l'ivresse! Quelques antres

secrets dans les cachots, au fond des catacombes, sur les tombeaux des martyrs, rassemblaient les fidèles persécutés. Ils jeûnaient, ils veillaient, victimes volontaires, pour expier les crimes du monde ; et, tandis que les noms de Flore et de Bacchus retentissaient dans des hymnes abominables, au milieu du sang et du vin, les noms de Jésus-Christ et de Marie se répétaient en secret dans de chastes cantiques au milieu des larmes.

Tous les chrétiens se tenaient renfermés dans leurs maisons, évitant à la fois la fureur du peuple et le spectacle de l'idolâtrie. On ne voyait errer au dehors que quelques prêtres attachés au service des hospices et des prisons, des diacres chargés de sauver les pauvres voués à la mort par Galérius, des femmes qui recueillaien les esclaves abandonnés par leurs maîtres et les enfants exposés par leurs mères. O charité des premiers fidèles ! Leur trépas était le principal ornement des fêtes païennes ; et ils s'occupaient du sort des idolâtres, comme si les idolâtres eussent été pour eux des frères pleins de compassion et de tendresse !

Cependant, après avoir repoussé les assauts du prince des ténèbres, les martyrs victorieux étaient rentrés dans leurs cachots ; ainsi jadis, sous les murs d'Ilion, une troupe de héros s'élançait sur l'ennemi qui tenait la ville assiégée : les travaux sont détruits, les fossés comblés, les palissades arrachées, et les fils de Laomédon rentrent triomphants dans leurs sacrés remparts. Mais Eudore, fatigué du dernier combat, ne peut soulever sa tête abattue : en vain les évêques lui parlent, le consolent, élèvent aux cieux son courage, il reste muet et insensible à leurs discours. L'image des nouveaux périls de Cymodocée ne peut sortir de sa mémoire. Quels doivent être les tourments de ce martyr ! Déjà presque assis sur les nuées, il a pu balancer, et peut-être balance encore entre la honte de l'apostasie, l'éternité des douleurs de l'enfer, et les maux qu'il endure en ce moment !

Le fils de Lasthénès ignorait qu'il avait été trompé à dessein par le juge. Festus était l'ami du préfet de Rome, et cette raison seule

l'eût empêché de livrer Cymodocée à Hiéroclès. Mais Festus avait d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore. En descendant du tribunal, il s'était rendu au palais de Galérius, et avait supplié l'empereur de nommer un autre juge aux chrétiens :

« Il n'est plus besoin de juges, s'écria le tyran irrité. Ces scélérats se font une gloire de leurs supplices, et l'entêtement qu'ils y mettent corrompt le peuple et les soldats. Avec quelle insolence a osé souffrir le chef de ces impies ! Je ne veux plus qu'on perde le temps à les tourmenter. Je condamne aux bêtes tous les chrétiens des prisons, sans distinction d'âge ni de sexe, pour le jour de ma naissance. Allez, et publiez cet arrêt. »

Festus connaissait la violence de Galérius : il ne répliqua point. Il sortit, et fit déclarer les ordres du prince, mais en se disant comme Pilate :

« Je suis innocent de la mort de ces justes. »

Lorsque Hiéroclès vint le trouver au milieu de la nuit, il se sentit saisi d'une nouvelle pitié pour Eudore. Un homme naturellement cruel, comme l'était le juge des chrétiens, peut toutefois être ennemi de la bassesse ; il fut indigné des lâches desseins du ministre tombé ; il lui vint en pensée de profiter de la proposition de ce méchant, pour sauver le fils de Lashénès en l'engageant à sacrifier aux dieux. Il écrivit alors la lettre qu'Eudore reçut au repas funèbre.

Dieu, qui voulait le triomphe de son Église, faisait tourner à la gloire des martyrs tout ce qui aurait pu leur ravir la couronne. Ainsi la fermeté d'Eudore dans les supplices ne fit que hâter la mort de ses compagnons ; et la lettre de Festus aggrava des maux qu'elle était destinée à prévenir. Galérius, instruit de la scène du banquet, cassa les centurions qui avaient montré quelque respect pour leur ancien général ; on éloigna de Rome, sous différents prétextes, les légions étrangères ; et les prétoriens, gorgés de vin et d'or, eurent seuls la garde de la ville. Le nom de Cymodocée, d'Eudore et d'Hiéroclès, frappant de nouveau les oreilles de l'em-

pereur, le plongea dans une violente colère : Galérius désigna particulièrement l'épouse d'Eudore pour le massacre du lendemain ; il ordonna que le fils de Lasthénès parût seul, et le premier, dans l'amphithéâtre, le privant ainsi du bonheur de mourir avec ses frères ; enfin, il commanda de jeter Hiéroclès au fond d'un vaisseau, et de le conduire au lieu de son exil.

Cette sentence, subitement portée à Hiéroclès, lui donna le coup de la mort. La patience et la miséricorde de Dieu touchaient à leur terme, et la justice allait commencer. A peine Hiéroclès était sorti de la maison du juge, qu'il se sentit de nouveau frappé par le glaive de l'ange exterminateur. Dans un instant la maladie dont il est dévoré ne laisse plus aux médecins aucune espérance. Les païens, qui regardent la lèpre comme une malédiction du ciel, s'éloignent de l'apostat ; ses esclaves même l'abandonnent. Délaisse du monde entier, il ne trouve de secours que dans les hommes qu'il a si cruellement poursuivis. Les chrétiens, dont la charité ose seule braver toutes les misères humaines, ouvrent leurs hospices à leur persécuteur. Là, couché près d'un confesseur mutilé, Hiéroclès voit ses douleurs soulagées par la même main qui vient de panser les plaies d'un martyr. Mais tant de vertus ne font qu'irriter cet homme repoussé de Dieu ; tantôt il appelle à grands cris Cymodocéo ; tantôt il croit apercevoir Eudore, une épée flamboyante à la main, et le menaçant du haut du ciel. Ce fut au milieu d'un de ces transports qu'on vint lui annoncer le dernier ordre de Galérius. Alors, se soulevant comme un spectre sur son lit pestiféré, le faux sage murmure ces mots d'une voix effrayée et incertaine :

« Je vais me reposer pour jamais. »

Il expire. Effroyable et trompeuse espérance ! Cette âme, qui croyait mourir avec le corps, au lieu d'une nuit profonde et tranquille, aperçoit tout à coup au fond du tombeau une lumière prodigieuse. Une voix qui sort du milieu de cette lumière prononce distinctement ces paroles :

« Je suis celui qui suis. »



A l'instant l'éternité vivante est révélée à l'âme de l'athée. Trois vérités frappent à la fois cette âme confondue : sa propre existence, celle de Dieu, et la certitude des récompenses sans terme et des châtimens sans fin. Oh ! que n'est-elle ensevelie sous les débris de l'univers, pour se cacher à la face du souverain Juge ! Une force invincible la porte, dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de Dieu. Elle voit, pour un seul moment, celui qu'elle a renié dans le temps, et qu'elle ne verra plus dans l'éternité. Le Tout-Puissant paraît sur les nuées, son Fils est assis à sa droite, l'armée des saints l'environne ; l'enfer accourt pour réclamer sa proie. L'ange protecteur d'Hiéroclès, confus et touché jusqu'aux larmes, se tient encore auprès de l'infortuné.

« Ange, dit le souverain Arbitre, pourquoi n'as-tu pas défendu cette âme ? »

— « Seigneur, répond l'ange se voilant de ses ailes, vous êtes le Dieu des miséricordes ! »

— « Créature, dit la même voix, l'ange ne t'aurait-il pas donné des avertissements salutaires ? »

L'âme, dans une terreur profonde, s'était jugée elle-même, et elle ne répondit point.

« Elle est à nous, s'écrièrent les anges rebelles : cette âme a trompé le monde par une fausse sagesse ; elle a persécuté l'innocence, outragé la pudeur, versé le sang innocent ; elle ne s'est point repentie. »

— « Ouvrez le livre de vie, » dit l'Ancien des jours.

Un prophète ouvrit le livre de vie : le nom d'Hiéroclès était effacé.

« Va, maudit, aux feux éternels, » dit le Juge incorruptible.

A l'instant l'âme de l'athée commence à haïr Dieu de la haine des réprouvés, et tombe en des profondeurs brûlantes. L'enfer s'ouvre pour la recevoir, et se referme sur elle en prononçant :

« L'éternité ! »

L'écho de l'abîme répète :

« L'éternité! »

Le Père des humains, qui vient de punir le crime, songe à couronner l'innocence.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu ; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couvertes d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir ; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse ; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés : la Foi et la Charité lui disent « Ma sœur ! » et elle se nomme l'Espérance.

L'Éternel ordonne à ce beau Séraphin de descendre vers Cymodocée, et de lui montrer de loin les joies célestes, afin de la soutenir au milieu des tribulations de la terre. Un faux rapport avait interrompu pour quelques instant les chagrins de la jeune chrétienne. Le bruit s'était répandu dans Rome qu'Eudore venait de recevoir sa grâce : la lettre de Festus, et la scène du repas libre mal expliquée, avaient donné naissance à cette rumeur populaire. Blanche s'était empressée de communiquer ce faux rapport comme une nouvelle certaine à la fille de Démodocus ; mais combien Blanche se repentit de son indiscrete bonté lorsqu'elle connut le véritable destin d'Eudore, et l'arrêt qui condamnait à mort tous les chrétiens des prisons ! Sævus, plein d'une brutale joie, lui commande de porter à Cymodocée le vêtement des femmes martyres. C'était une tunique bleue, une ceinture noire, des brodequins noirs, un manteau noir et un voile blanc. La faible et désolée gardienne accomplit en pleurant son message de douleur. Elle n'eut pas la force de détromper l'orpheline et de lui apprendre son sort.

« Voilà, lui dit-elle, ma sœur, un vêtement nouveau. Que la paix du Seigneur soit avec vous ! »

— « Qu'est-ce que ce vêtement ? dit Cymodocée. Est-ce ma robe nuptiale ? Est-ce mon époux qui me l'envoie ? »

— « C'est pour lui qu'il faut la prendre, » répliqua la femme du gardien.

— « Oh ! dit Cymodocée, pleine de joie, mon époux a reçu sa grâce, nous achèverons notre hymen ! »

Blanche avait le cœur brisé ; elle se contenta de dire :

« Priez, ma sœur, pour vous et pour moi ! »

Elle sortit.

Demeurée seule avec le vêtement de gloire, Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

« On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux, il faut obéir. »

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture, les brodequins couvrent ses pieds plus blancs que le marbre de Paros ; elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle la Muse des mensonges nous peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres ; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins vertueuse) se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'autel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée. Cymodocée ne sait pas qu'elle porte la robe de la mort ! Elle se regarde dans ce triste appareil, qui la rend cent fois plus touchante ; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornements des Muses pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès.

« Ma robe nuptiale, disait-elle, n'est pas aussi éclatante ; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parce que c'est une robe chrétienne. »

Le souvenir de son premier bonheur et du doux pays de la Grèce inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamysus.

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie!

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle!

« J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes, et nourrie au son des instruments champêtres. Aujourd'hui dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès!...

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel?

« Que mon père et mon époux tardent à paraître! Ah! s'il m'eût permis d'implorer encore les Grâces et les Muses! Si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine: reposons-nous sur la croix. »

Déjà la nuit enveloppait Rome enivrée. Tout à coup les portes de la prison s'ouvrent, et le centurion chargé de lire aux chrétiens la sentence de l'empereur paraît devant Cymodocée. Il était accompagné de plusieurs soldats: quelques autres, arrêtés dans les cours extérieures, retenaient le gardien, et lui prodiguaient le vin des idoles.

Comme une colombe que le chasseur a surprise dans le creux

d'un rocher reste immobile de frayeur et n'ose s'envoler dans les plaines du ciel, ainsi la fille de Démodocus demeure frappée d'étonnement et de crainte, sur le siège à demi brisé où elle était assise. Les soldats allument un flambeau. O prodige ! l'épouse d'Eudore reconnaît Dorothée sous l'habit du centurion ! Dorothée contemple à son tour, sans pouvoir parler, cette femme dans l'appareil du martyr ! Jamais il ne l'avait vue si belle : la tunique bleue, le manteau noir, faisaient éclater la blancheur de son teint ; et ses yeux, fatigués par les pleurs, avaient une douceur angélique : elle ressemblait à un tendre narcisse qui penche sa tête languissante au bord d'une eau solitaire. Dorothée et les autres chrétiens déguisés en soldats lèvent les bras au ciel, et fondent en larmes.

« C'est toi, compagnon de mes courses loin de ma patrie ! s'écria la jeune Messénienne en se mettant à genoux et tendant les mains à Dorothée. Tu visites enfin ton Esther ! Mortel généreux, viens-tu guider mes pas vers mon père et mon époux ? Que la nuit eût été longue sans toi ! »

Dorothée, la voix entrecoupée par les pleurs, répondit :

« Cymodocée, vous connaissez donc votre sort ? Cette robe... »

— « C'est ma robe nuptiale, dit la vierge ingénue. Mais si tout est fini, si mon époux est sauvé, si je suis libre, pourquoi ces pleurs et ce mystère ? »

— « Fuyons, repartit Dorothée ; enveloppez-vous dans cette toge, nous n'avons pas un moment à perdre. Accompagné de ces braves amis, je me suis glissé dans votre prison à la faveur de ce déguisement ; j'ai montré la sentence de l'empereur : Sævus m'a pris pour le centurion qui vient vous annoncer l'arrêt fatal.

— « Quel arrêt ? » dit la fille d'Homère.

« Vous ne savez donc pas, repartit Dorothée, que les chrétiens des prisons sont condamnés à mourir demain dans l'amphithéâtre.

— « Mon époux est-il compris dans cet arrêt ? dit la nouvelle chrétienne en se levant avec une gravité qu'elle n'avait pas encore

montrée ; parlez, ne me trompez pas. Je ne connais point le serment inviolable des chrétiens ; autrefois j'aurai juré par l'Érèbe et par le génie de mon père. Voilà votre livre sacré ; il est écrit dans ce livre : « Vous ne mentirez pas ; » jurez donc sur l'Évangile qu'Eudore est sauvé. »

Dorothée pâlit ; les yeux noyés de larmes, il s'écria :

« Femme, voulez-vous donc que je vous parle de la gloire dont votre époux s'est couvert, et de celle qui l'attend encore ? »

Cymodocée trembla comme le palmier frappé de la foudre.

« Vos paroles, dit-elle, ont descendu dans mon cœur comme un glaive. Je vous entends ! Et vous voulez que je fuie ! Je ne reconnais pas là les maximes d'un chrétien ! Eudore est couvert de plaies pour son Dieu ; il combattra demain les bêtes féroces, et l'on me conseille de me soustraire à mon sort, de l'abandonner au sien ! Je sens à mes côtés je ne sais quelle espérance qui me fait entrevoir un bonheur et des beautés divines. Si quelquefois, faible et découragée, j'ai jeté un regard complaisant sur la vie, toutes ces craintes sont dissipées. Non, l'eau du Jourdain n'aura pas coulé en vain sur ma tête ! Je vous salue, robe sacrée, dont je ne connaissais pas le prix ! Je le vois, vous êtes la robe du martyr ! La pourpre qui vous teindra demain sera immortelle, et me rendra plus digne de paraître devant mon époux ! »

En prononçant ces mots, Cymodocée, saisie d'un enthousiasme divin, portait sa robe à ses lèvres, et la baisait avec respect.

« Eh bien ! s'écria Dorothée, si vous ne voulez pas nous suivre, nous périrons tous avec vous ; nous demeurerons ici, nous nous déclarerons chrétiens, et demain vous nous conduirez à l'amphithéâtre. Mais quoi ! la religion vous commande-t-elle cette barbarie ? Vous voulez mourir sans recevoir la bénédiction de votre père, sans embrasser ce vieillard qui vous attend, et que votre résolution va conduire au tombeau ! Ah ! si vous l'aviez vu souiller ses cheveux avec des cendres brûlantes, déchirer ses habits, se rouler au pied des murs de votre prison, Cymodocée, vous vous laisseriez attendrir. »

Comme la glace qu'une seule nuit a formée dans les premiers jours du printemps se fond aux rayons du soleil; comme la fleur près d'éclorre brise la légère enveloppe du bouton qui la retient, ainsi la résolution de Cymodocée s'évanouit à ces paroles; ainsi la piété filiale éclate et refléurit au fond de son cœur. Elle ne peut se résoudre à compromettre les hommes généreux qui s'exposent pour la sauver; elle ne peut mourir sans chercher à consoler Démodocus: elle garde un moment le silence; elle écoute les conseils de l'ange des espérances célestes, qui parle à son âme; puis soudain, renfermant en elle-même un projet sublime:

« Allons revoir mon père ! »

Les chrétiens, au comble de la joie, couvrent d'un casque les cheveux de la jeune fille; ils enveloppent Cymodocée dans une de ces toges blanches bordées de pourpre que les adolescents prenaient à Rome, au sortir de l'enfance: on eût cru voir la légère Camille, le bel Ascagne, ou l'infortuné Marcellus. Les chrétiens placent la fille d'Homère au milieu d'eux; ils éteignent les flambeaux, sortent tous ensemble, et laissent le gardien, plongé dans l'ivresse, fermer soigneusement des cachots vides.

La troupe sainte se disperse dans la nuit, et Zacharie va porter à Eudore la nouvelle de la délivrance de Cymodocée.

Déjà l'on connaissait dans la prison de Saint-Pierre le mensonge généreux du billet de Festus, et le fils de Lasthénès était soulagé d'une douleur insupportable. Mais lorsque Zacharie vint lui dire que la brebis était sortie de la caverne des lions, il poussa un cri de joie qui fut répété par tous les martyrs. Les confesseurs, en admirant les fidèles qui combattaient pour la foi, ne désiraient point voir couler le sang de leurs frères. Les victimes, attristées par le deuil du fils de Lasthénès, reprirent leur sérénité: il ne s'agissait plus que de mourir! On commença par remercier le Dieu qui sauva Joas des mains d'Athalie. Ensuite revinrent les discours graves, les exhortations pieuses: Cyrille parlait avec majesté, Victor avec forces, Genès avec gaieté, Gervais et Protas avec une onc-

tion fraternelle ; Perséus , le descendant d'Alexandre , offrait des leçons tirées de l'histoire ; Thraséas , l'ermite du Vésuve , enveloppait ses maximes dans des images riantes.

« Puisque toute la vie, disait-il à Perséus, se réduit à quelques jours, que vous serait-il revenu des grandeurs de votre naissance ? Que vous importe aujourd'hui d'avoir accompli le voyage dans un esquif ou sur une trirème ? L'esquif même est préférable, car il vogue sur le fleuve auprès de la terre, qui lui présente mille abris ; le vaisseau navigue sur une mer orageuse où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à cause de la profondeur de l'abîme. »

Tel étaient la liberté d'esprit, l'enjouement, les grâces de ces hommes, qui passaient leur dernière nuit sur la terre. Les jeunes et les vieux martyrs, animés du souffle de l'Esprit-Saint, répandaient tous les trésors des vertus, et présentaient réunis et confondus les fruits les plus aimables de la sagesse : tels sont les champs fertiles de la Campanie ; le jeune froment est semé à l'ombre du vieux peuplier qui porte la vigne ; bientôt le chaume jaunissant monte pour chercher la grappe rougie qui descend à son tour vers les épis dorés ; un vent du ciel se glisse parmi les berceaux, agite les peupliers, les épis, les guirlandes de la vigne, et mêle les douces odeurs des moissons, des jardins et des bois.

Mais Dorothee, comme un courageux pasteur, s'est ouvert un chemin à travers la foule idolâtre. Sur le flanc du mont Esquilin s'élevait une retraite qu'avait habitée Virgile ; un laurier planté à la porte s'offrait à la vénération du peuple. Dorothee, aux jours de sa puissance, avait acheté cette demeure pour l'embellir. C'est là qu'il vient cacher la fille d'Homère. Démodocus remplissait déjà cet asile écarté du bruit de ses pleurs. Le vieillard était assis dans la poussière sous un portique : il croit voir deux guerriers s'avancer à travers les ombres :

« Qui êtes-vous ? s'écrie-t-il d'une voix éclatante. Fantômes envoyés par les sanglantes Euménides, venez-vous m'entraîner dans



la nuit du Tartare ? Êtes-vous des génies chrétiens qui m'annoncez la mort de ma fille ? Tombe le Christ et ses temples , tombe le Dieu qui attache à la croix ses adorateurs ! »

— « Ce sont eux cependant qui te ramènent ta fille ! » dit Cymodocée en se jetant au cou de son père.

Le casque de la jeune martyre roule à terre, ses cheveux descendent sur ses épaules : le guerrier devient une vierge charmante. Démodocus perd l'usage de ses sens ; on s'empresse de le faire revenir à la vie ; on lui explique des mystères que dans sa joie il peut à peine comprendre. Cymodocée le soulage par des paroles et par des caresses :

« O mon père ! je te retrouve enfin après une séparation cruelle ! Me voilà donc encore à tes pieds ! C'est moi , c'est ta Cymodocée, pour qui ta bouche apprit à prononcer le tendre nom de fille. Tu me reçus dans tes bras à ma naissance. Tu me comblas de tes caresses et de tes bénédictions. Que de fois suspendue à tes bras, que de fois j'ai promis de te rendre le plus heureux des mortels ! Et j'ai pu faire couler des larmes de tes yeux ! O mon père ! est-ce toi que je presse sur mon sein ? Ah ! jouissons bien de ces moments d'un bonheur inespéré ! Tu le sais : le ciel est prompt à reprendre les dons qu'il nous fait. »

Alors Démodocus :

« Gloire de mes ancêtres, fille plus précieuse à mon cœur que la lumière qui éclaire les ombres heureuses dans l'Élysée, pourrais-je te raconter mes douleurs ! Comme je te cherchais aux lieux où je t'avais vue et autour de ces prisons qui te dérobaient à mon amour ! Ah ! me disais-je, je ne préparerai point sa couche nuptiale ; je n'allumerai point la torche de son hyménée ; je resterai seul sur la terre, où les dieux m'auront enlevé ma couronne et ma joie ! Lorsque je serrais ma fille dans mes bras aux rivages de l'Attique, je l'embrassais donc pour la dernière fois ? Quel doux regard elle attachait sur moi ! Comme elle me souriait avec tendresse ! Était-ce là son dernier sourire ? O traits chéris que j'ai retrouvés ! ô front où

dans son antre. Les sept collines de la ville éternelle s'offrent enfin aux regards de l'ange consolateur. Il voit avec horreur un million d'idolâtres troubler le calme de la nuit : il les abandonne à leur coupable veille ; il est sourd à la voix de Galérius ; mais il ferme en passant les yeux des martyrs ; il vole à la retraite solitaire de Démodocus. Ce père infortuné s'agitait, brûlant, sur sa couche : le messager divin étend son sceptre pacifique, et touche les paupières du vieillard : Démodocus tombe à l'instant dans un repos profond et délicieux. Il n'avait connu jusqu'alors que ce sommeil, frère de la mort, habitant des enfers, enfant de ces démons appelés dieux parmi les hommes ; il ignorait ce sommeil de vie qui vient du ciel ; charme puissant composé de paix et d'innocence, qui n'amène point de songes, qui n'appesantit point l'âme, et qui semble être une vapeur de la vertu. L'ange du repos n'ose approcher de Cymodocée : il s'incline avec respect devant cette vierge qui prie, et, la laissant sur la terre, il va l'attendre dans le ciel.



## LIVRE VINGT-QUATRIÈME.



## SOMMAIRE.

Adieux à la Muse. Maladie de Galérius. L'amphithéâtre de Vespasien. Eudore est conduit au martyre. Michel plonge Satan dans l'abîme. Cymodocée s'échappe d'auprès de son père, et vient trouver Eudore à l'amphithéâtre. Galérius apprend que Constantin a été proclamé César. Martyre des deux époux. Triomphe de la religion chrétienne.

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures ! J'aperçois les bornes de la course ; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels ! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien souvent mes douleurs ! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes ? J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile ; tu me suivis sous le toit d'écorce du Sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pindo. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs ?

Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées du Morven, j'ai pénétré les forêts d'Erminsul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore, et les sépulcres déserts du Simois. Avec toi j'é traversai l'Hermus, rival du Pactole ; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain, et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vu méditer sur leurs ruines ; et, dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour. Tu me disais alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur peut parcourir le théâtre en quelques jours. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons ! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans ; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth : mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie, et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge, j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité.

Mais que dis-je ! ne l'ai-je point déjà quitté, le doux pays du mensonge ? Ah ! les maux que Galérius a fait souffrir aux chrétiens ne sont pas de vaines fictions !

Il est temps que le ciel venge sur l'oppresseur la cause de l'innocence opprimée. L'ange du sommeil n'a point voulu prêter l'oreille aux prières de Galérius : il l'a laissé en proie à l'ange exterminateur. Le vin de la colère de Dieu, en pénétrant dans les entrailles du persécuteur des fidèles, a fait éclater un mal caché, fruit de l'intempérance et de la débauche. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, Galérius n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau livide, en-

foncée entre des ossements ; le bas de son corps est enflé comme une outre, et ses pieds n'ont plus de forme. Lorsqu'au bord d'un vivier couvert de roseaux et de glaïeuls un serpent s'est attaché aux flancs d'un taureau , l'animal se débat dans les nœuds du reptile : il frappe l'air de sa corne ; mais bientôt, dompté par le venin, il tombe et se roule en mugissant : ainsi s'agite et rugit Galérius. La gangrène dévore ses intestins. Pour attirer au dehors les vers qui rongent ce maître du monde, on livre à ses plaies affamées des animaux nouvellement égorgés. On invoque Apollon, Esculape, Hygie : vaines idoles qui ne peuvent se défendre elles-mêmes des vers qui leur percent le cœur ! Galérius fait trancher la tête aux médecins qui ne trouvent point de remèdes à ses souffrances.

« Prince, lui dit l'un d'entre eux, élevé secrètement dans la foi des chrétiens, cette maladie est au-dessus de notre art : il faut remonter plus haut. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu, et vous saurez à qui vous devez avoir recours. Je suis prêt à mourir comme mes frères ; mais les médecins ne vous guériront pas. »

Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage. Il ne peut se résoudre à reconnaître l'impiété de ce titre d'Éternel dont il a surchargé une vie d'un moment. Sa fureur contre les chrétiens redouble : loin de vouloir suspendre leurs supplices, il confirme sa première sentence, et n'attend lui-même que le jour pour montrer à l'amphithéâtre le spectacle d'un prince mourant qui vient voir mourir ses sujets.

Son impatience ne fut pas longtemps éprouvée : déjà les flots jaunissants du Tibre, les coteaux d'Albe, les bois de Lucretile et de Tibur, souriaient aux feux naissants de l'aurore. La rosée brillait, suspendue aux plantes comme une manne ; la campagne romaine se montrait tout éclatante de la fraîcheur, et pour ainsi dire, de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine, qu'enveloppaient une vapeur diaphane, se peignaient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa

fleur. On voyait la fumée s'élever des hameaux, les brouillards fuir le long des collines, et la cime des arbres se découvrir : jamais plus beau jour n'était sorti de l'Orient pour contempler les crimes des hommes. O soleil, sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs? Ton levant et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères ; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu ; les générations passent , et tu poursuis ta course !

Cependant le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière était accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, étaient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs, et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux, décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène nageaient un hippopotame et des crocodiles ; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours accoutumés à déchirer des hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayaient çà et là leurs bras ensanglantés. Auprès des antres du trépas s'élevaient des lieux de prostitution publique : des courtisanes nues et des femmes romaines du premier rang augmentaient, comme aux jours de Néron, l'horreur du spectacle, et venaient, rivales de la mort, se disputer les faveurs d'un prince mourant. Ajoutez les derniers hurlements des Ménades couchées dans les rues, et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connaîtrez toutes les pompes et le déshonneur de l'esclavage.

Les prétoriens, chargés de conduire les confesseurs au martyre, assiégeaient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devait être séparé de ses frères, et choisi pour combattre le premier : ainsi, dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot, et appelle le fils de Lasthénès.

« Me voici, dit Eudore ; que voulez-vous ? »

— « Sors pour mourir, » s'écria le gardien.

— « Pour vivre, » répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il était couché. Cyrille, Gervais, Rogatien et son frère, Victor, Genès, Perséus, l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

« Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel. »

Eudore avait réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale ; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paraît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les prétoriens impatients appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

« Allons ! » dit le martyr.

Et surmontant les douleurs du corps par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

« Fils de la femme, on vous a donné un front de diamant : ne les craignez point, et n'ayez pas de peur devant eux. »

Les évêques entonnent le cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore :

« O Dieu ! nous te louons ! ô Dieu, nous te bénissons ! Les cieux, les anges, les trônes, les Chérubins, te proclament trois fois saint, Seigneur, dieu des armées ! »

Les évêques chantaient encore l'hymne de la victoire, et Eudore, sorti de la prison, jouissait déjà de son triomphe : il était livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement et lui dit :

« Tu te fais bien attendre. »

— « Compagnon, » répondit Eudore en souriant, « je marchais aussi vite que vous à l'ennemi ; mais aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé. »

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus, portant ces deux mots :

« EUDORE CHRÉTIEN. »

Le peuple le chargeait d'opprobres.

« Où est maintenant son Dieu ? disaient-ils. Que lui a servi de préférer son culte à la vie ? Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si son Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains. »

Et cette foule cruelle rendait mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissait de la vengeance qu'elle tirait des ennemis de leurs autels.

Le prince des ténèbres et ses anges, répandus sur la terre et dans les airs, s'enivraient d'orgueil et de joie ; ils se croyaient prêts à triompher de la croix, et la croix allait les précipiter dans l'abîme. Ils excitaient les fureurs des païens contre le nouvel apôtre : on lui lançait des pierres, on jetait sous ses pieds blessés des débris de vases et des cailloux ; on le traitait comme s'il eût été lui-même le Christ pour lequel ces infortunés avaient tant d'horreur. Il s'avancait lentement du pied du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la voie Sacrée. Au temple de Jupiter Stator, aux Rostres, à l'arc de Titus, partout où se présentait quelque simulacre des dieux, les hurlements de la foule redoublaient : on voulait contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

« Est-ce au vainqueur à saluer le vaincu ? disait Eudore. Encore quelques instants, et vous jugerez de ma victoire. O Rome ! j'aper-



çois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ. Le temple des esprits des ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verroux d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir! »

— « Il nous prédit des malheurs, s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie. »

Les prétoriens peuvent à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

« Laissez-les faire, dit Eudore. C'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête.

On avait brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule était restée, et elle se trouva sur le passage du martyr; un soldat ému de ce singulier hasard baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

« Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire? C'est aujourd'hui que je triomphe! Méritez les mêmes honneurs! »

Ces paroles frappèrent le soldat, et quelques jours après il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paraître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressaient le confesseur n'étaient pas des ennemis : un grand nombre étaient des fidèles qui cherchaient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueillaient ses paroles, des prêtres qui lui donnaient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes qui criaient :

« Nous demandons à mourir avec lui. »

Le confesseur calmait d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paraissait occupé que du péril de ses frères. L'enfer l'attendait à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

« Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur, et sous les couleurs de l'idolâtrie : je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César : si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête.

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faite jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions, et toutes les bêtes renfermées dans les cavernes, répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante ; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu. Il rougit de ses erreurs passées ; il remercie Dieu, qui l'a reçu dans sa miséricorde, et l'a conduit, par un merveilleux conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie ; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre, il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

L'empereur n'était point encore arrivé, et l'intendant des jeux n'avait pas donné le signal. Le martyr blessé demande au peuple la permission de s'asseoir sur l'arène, afin de mieux conserver ses forces ; le peuple y consent, dans l'espoir de voir un plus long combat. Le jeune homme, enveloppé dans son manteau, s'incline sur le sable qui va boire son sang, comme un pasteur se couche sur la mousse au fond d'un bois solitaire.

Cependant, dans les profondeurs de l'éternité, une plus vive lumière sortait du Saint des saints. Les anges, les Trônes, les Dominations, prosternés, entendaient, saisis de joie, une voix qui disait :

« Paix à l'Église ! Paix aux hommes ! »

L'hostie était acceptée : la dernière goutte du sang du juste allait faire triompher cette religion qui devait changer la face de la terre.

La cohorte des martyrs s'ébranle : les divins guerriers s'assemblent au bruit d'une trompette sonnée par l'ange des armées du Seigneur. Là brille Étienne, le premier des confesseurs ; là se montrent l'intrépide Laurent, l'éloquent Cyprien, et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité que le Rhône ravage et que la Saône caresse. Tous portés sur une nuée lumineuse ils descendent pour recevoir l'heureux soldat à qui la grande victoire est réservée. Les cieux s'abaissent et s'entr'ouvrent. Les chœurs des patriarches, des prophètes, des apôtres, des anges, viennent admirer le combat du juste. Les saintes femmes, les veuves, les vierges, environnent et félicitent la mère d'Eudore, qui seule détourne ses yeux de la terre, et les tient attachés sur le trône de Dieu.

Alors Michel arme sa droite de ce glaive qui marche devant le Seigneur, et qui frappe des coups inattendus ; il prend dans sa main gauche une chaîne forgée au feu des éclairs, dans les arsenaux de la colère céleste. Cent archanges en formèrent les anneaux indestructibles, sous la direction d'un ardent Chérubin ; par un travail admirable, l'airain fondu avec l'argent et l'or se façonna sous leurs marteaux pesants ; ils y mêlèrent trois rayons de la vengeance éternelle : le désespoir, la terreur, la malédiction, un carreau de la foudre, et cette matière vivante qui composait les roues du char d'Ézéchiël. Au signal du Dieu fort, Michel s'élance des cieux comme une comète. Les astres effrayés croient toucher à la borne de leur cours. L'archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre. Il crie d'une voix terrible, et sept tonnerres parlent avec lui :

« Le règne du Christ est établi ; l'idolâtrie est passée ; la mort  
 « ne sera plus. Race perverse, délivrez le monde de votre présence ;  
 « et toi, Satan, rentre dans le puits de l'abîme où tu seras enchaîné  
 « pour mille ans. »

A ces accents formidables, les anges rebelles sont saisis d'épouvante. Le prince des enfers veut résister encore, et combattre l'envoyé du Très-Haut : il appelle à lui Astarté et les démons de la

fausse sagesse et de l'homicide; mais déjà précipités dans l'asile des douleurs, ils sont punis par de nouveaux tourments des maux qu'ils viennent de faire aux hommes. Satan, demeuré seul, essaye en vain de résister au guerrier céleste : la force lui est subitement ôtée; il sent que son sceptre est brisé et sa puissance détruite. Précédé de ses légions éperdues, il se plonge avec un affreux rugissement dans le puits de l'abîme. Les chaînes vivantes tombent avec lui, l'embrassent et le lient sur un rocher enflammé au centre de l'enfer.

Le fils de Lasthénès entend dans les airs des concerts ineffables, et les sons lointains de mille harpes d'or, mêlés à des voix mélodieuses. Il lève la tête, et voit l'armée des martyrs renversant dans Rome les autels des faux dieux, et sapant les fondements de leurs temples parmi des tourbillons de poussière. Une échelle merveilleuse descend d'une nue jusqu'aux pieds d'Eudore. Cette échelle était de jaspe, d'hyacinthe, de saphirs et d'émeraudes, comme les fondements de Jérusalem céleste. Le martyr contemple la vision de splendeur, et appelle par ses soupirs l'instant où il pourra suivre ce chemin du ciel.

Et pourtant ce n'est pas là toute la gloire que le Dieu de Jacob réserve à son peuple. Il entretient encore dans le cœur d'une faible femme les plus nobles et les plus généreux desseins. Quand l'alouette matinale attend sur des guérets nouveaux le retour de la lumière, aussitôt que le jour naissant a blanchi les bords des nuages, elle quitte la terre, et fait entendre en montant dans les airs un hymne qui charme le voyageur : ainsi la vigilante Cymodocée veille attentivement à la première clarté de l'aube, pour aller chanter dans le ciel des cantiques qui raviront Israël. Un rayon de l'aurore parvient jusqu'à la jeune chrétienne, à travers le laurier de Virgile. Aussitôt elle se lève en silence, et reprend le vêtement du martyr, qu'elle avait eu soin de garder. Le prêtre d'Homère goûtait encore le sommeil que l'ange avait répandu sur ses yeux. Cymodocée s'approche doucement, et se met à genoux au bord du lit de Démodocus. Elle contemple son père en versant des larmes muettes; elle écoute

la respiration paisible du vieillard ; elle songe à son affreux réveil ; elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale. Soudain elle rappelle son courage, ou plutôt son amour et sa foi : elle s'échappe furtivement, comme la nouvelle épouse à Sparte se dérobait aux regards de sa mère pour aller jouir des embrassements de son époux.

Dorothee n'avait point passé la nuit dans la maison de Virgile ; les chrétiens ne s'endormaient point ainsi la veille de la mort de leurs frères : accompagné de tous ses serviteurs, il s'était rendu à l'amphithéâtre avec Zacharie. Déguisés, au milieu de la foule, ils attendaient le combat du martyr, afin de dérober ensuite le corps glorieux, et de lui donner la sépulture : ainsi une troupe de colombes, près d'une ferme où l'on bat le blé nouveau, attend que les moissonneurs se soient retirés, pour cueillir le grain resté sur l'aire.

Cymodocée ne rencontre donc point d'obstacles à sa fuite. Qui aurait pu deviner ses desseins ? Elle descend sous le pérystile, et, ouvrant la porte extérieure, elle s'élançe dans cette Rome qui lui était inconnue.

Elle erre d'abord par des rues désertes : tout le peuple s'était porté vers l'amphithéâtre. Elle ne sait où tourner ses pas ; elle s'arrête et prête une oreille attentive, comme une sentinelle qui cherche à surprendre le bruit de l'ennemi. Il lui semble entendre un murmure lointain ; elle court aussitôt de ce côté : plus elle approche, plus s'accroît le murmure. Bientôt elle aperçoit une longue file de soldats, d'esclaves, de femmes, d'enfants, de vieillards qui suivaient tous le même chemin ; elle voit passer des litières, voler des chars et des cavaliers. Mille accents, mille voix s'élèvent, et dans cette rumeur confuse Cymodocée distingue ce cri répété :

« Les chrétiens aux bêtes ! »

— « Me voici ! » dit-elle avant qu'on pût l'entendre.

Et elle s'avancait sur une hauteur qui dominait la foule répandue autour de l'amphithéâtre. Cymodocée descendant de la colline au lever de l'aurore, parut comme cette étoile du matin que la nuit

prête un moment au jour. La Grèce, à genoux, l'eût prise pour l'amante de Zéphyre ou de Céphale ; Rome reconnut à l'instant une chrétienne : sa robe d'azur, son voile blanc, son manteau noir, la trahirent encore moins que sa modestie.

« C'est une chrétienne échappée ! s'écria la foule : arrêtons-la. »

— « Oui, répondit Cymodocée en rougissant devant cette multitude, je suis chrétienne ; mais je ne suis point échappée : je ne suis qu'égarée. J'ai pu me tromper de chemin, moi qui suis jeune et née loin d'ici, sur le rivage de la Grèce, ma douce patrie. Puissants enfants de Romulus, voulez-vous me conduire à l'amphithéâtre ? »

Ce langage, qui aurait désarmé des tigres, n'attira sur Cymodocée que des railleries et des outrages. Elle était tombée dans un groupe d'hommes et de femmes chancelants sous les fumées du vin. Une voix voulut dire que cette Grecque n'était peut-être pas condamnée aux bêtes.

« Je le suis, répondit la jeune chrétienne avec timidité ; on m'attend à l'amphithéâtre. »

La troupe aussitôt l'y conduisit en poussant des hurlements. Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avait point d'ordre pour cette victime, et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice ; mais une des portes de l'arène, venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien. Ceux-ci disaient :

« C'est son épouse, c'est une chrétienne qui va mourir ; elle porte la robe des condamnés. »

Ceux-là :

« C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnaissons ; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver. »



## LES MARTYRS

Eudore et Cymodoce au cirque

1001



Quelques voix timides :

« Elle est si jeune et si belle ! »

Mais la multitude :

« Eh bien ! qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'empire la race des impies ! »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur ; il aurait voulu la repousser ; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie en versant des torrents de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici ? Dieu ! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir ! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage ? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ? Comment pourrai-je vous voir mourir ? »

— « Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil ; je viens demander votre grâce à Galérius, ou partager votre sort. »

Cymodocée aperçoit le visage pâle d'Eudore, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr, et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourrait exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré ? Qui pourrait dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyre ? Tout à coup le ciel inspire le confesseur ; sa tête paraît rayonnante, et son visage resplendissant de la gloire de Dieu ; il tire de son doigt un anneau, et le trempant dans le sang de ses blessures :

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a

plus besoin de vos secours; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connaître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avais prédit, nous serons unis; il faut que nous mourions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau, et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité, remplissons le ciel de nos vertus. »

A l'instant le ciel, ouvert, célèbre ces noces sublimes : les anges entonnent le cantique de l'épouse; la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paraître au pied du trône éternel, les vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit-Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule, qui voyait les deux chrétiens à genoux, croyaient qu'ils lui demandaient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats des gladiateurs, elle repoussait leur prière par ce signe, et les condamnait à mort! Le peuple romain, que ses nobles privilèges avaient fait surnommer le peuple-roi, avait depuis longtemps perdu son indépendance : il n'était resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs; et, comme on se servait de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédait en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée.

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène; elle était condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef: elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais génie, ou plutôt le génie de l'empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix :

« Les dieux l'ont voulu; qu'elle reste et qu'elle meure! »

Un petit nombre, intérieurement travaillé par le Dieu des miséricordes, paraissait touché de la jeunesse de Cymodocée: il voulait que l'on fit grâce à cette chrétienne; mais la foule répétait :

« Qu'elle reste et qu'elle meure! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux dieux. »

Ce n'étaient plus ces enfants de Brutus, qui maudissaient le grand Pompée pour avoir fait combattre de paisibles éléphants; c'étaient des hommes abrutis par la servitude, aveuglés par l'idolâtrie, et chez qui toute humanité s'était éteinte avec le sentiment de la liberté.

Une voix s'échappe des combles de l'amphithéâtre. C'en est fait : Dorothee renonce à la vie.

« Romains, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui, cette nuit même, avais enlevé cet ange du ciel qui vient se remettre entre vos mains. Je suis chrétien, je demande le combat. Puisse l'infâme Jupiter tomber bientôt avec son temple! Puisse-t-il écraser dans sa chute ses horribles adorateurs! Puisse l'éternité allumer ses flammes vengeresses pour engloutir des barbares qui restent insensibles à tous les charmes du malheur, de la jeunesse et de la vertu! »

En prononçant ces paroles, Dorothee renverse une statue de Mercure. Aussitôt l'attention et l'indignation du peuple se tournent de ce côté.

« Un chrétien dans l'amphithéâtre! Qu'on le saisisse; qu'on le livre aux gladiateurs. »

Dorothee est entraîné hors de l'édifice, et condamné à périr avec la foule des confesseurs.

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait à la fois l'empire et la vie lui échapper : un messager arrivé des Gaules venait de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien, et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps ; mais renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent, et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes !

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires<sup>1</sup> traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

« Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous

<sup>1</sup> Gladiateurs qui combattaient avec un filet.

demanderai à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. »

— « Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera trainée sur l'arène par le tigre. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi était-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

« Ah ! sauvez-moi ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi

qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces : elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin ; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements, toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT. »

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs ; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du ciel ; le signe du salut brille ; Constantin frappe ; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde : les ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avait en-

tassé les corps des victimes : les deux époux conservaient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, leurs plaies se trouvaient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur était empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'empire.

**FIN DES MARTYRS.**





# REMARQUES SUR LES MARTYRS

---

## SUR LE QUINZIÈME LIVRE.

Ce livre n'a pas un besoin essentiel de notes, hors sur deux points : 1° Pisto était en effet évêque d'Athènes à l'époque dont je parle, et il parut au conseil de Nicée ; 2° Il y a plusieurs anachronismes, par rapport à Julien et aux grands hommes de l'Eglise, que je représente au jardin de Platon. J'ai fait çà et là des corrections de style, supprimé quelques phrases, etc., etc. Je remplacerai les notes de ce livre par un long morceau de mon *Itinéraire* : il servira de commentaire au voyage d'Endore.

---

### PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 1. Il marchait vers Argos, par le chemin de la montagne.

De Sparte à Argos, il y a deux chemins : l'un s'enfonce dans le vallon de Tégée ; l'autre traverse les montagnes qui bordent le golfe d'Argos. J'ai suivi le dernier, et c'est celui que j'ai fait prendre à Eudore. Avant de citer mon *Itinéraire*, je dois faire observer qu'Argos était déjà en ruine du temps de Pausanias. Elle était si pauvre, sous le règne de Julien l'Apostat, qu'elle ne put pas contribuer aux frais et au rétablissement des jeux Isthmiques. Julien plaida sa cause contre les Corinthiens : nous avons ce singulier monument littéraire dans les ouvrages de cet empereur. (*Epist.* xxv.) Argos, la patrie du roi des rois, devenue, dans le moyen âge, l'héritage d'une veuve vénitienne, fut vendue par cette veuve à la république de Venise, pour deux cents ducats de rente viagère, et cinq cents une fois payés. Coronelli rapporte le contrat. Voilà ce que c'est que la gloire !

*Itinéraire.* — « Des ruines de Sparte, je partis pour Argos sans retourner  
• à Misitra. J'avais dit adieu à Ibrahim-Bey. J'abandonnai Lacédémone sans  
• regret ; cependant je ne pouvais me défendre de ce sentiment de tristesse  
• qu'on éprouve en présence d'une grande ruine, et en quittant des lieux  
• qu'on ne reverra jamais. Le chemin qui conduit de la Laconie dans l'Argo-  
• lide était, dans l'antiquité, ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus  
• rudes et des plus sauvages de la Grèce. Nous traversâmes l'Eurotas à l'en-  
• trée de la nuit, dans l'endroit où nous l'avions déjà passé en venant de  
• Tripolizza ; puis, tournant au levant, nous nous enfonçâmes dans des gorges  
• de montagnes. Nous marchions rapidement dans des ravines, et sous des  
• arbres qui nous obligeaient de nous coucher sur le cou de nos chevaux. Je  
• frappai si rudement de la tête contre une branche de ces arbres, que je fus  
• jeté à dix pas sans connaissance. Comme mon cheval continuait de galoper,

- mes compagnons de voyage, qui me devançaient, ne s'aperçurent pas de
- ma chute : leurs cris, quand ils revinrent à moi, me tirèrent de mon éva-
- nouissement.
- A une heure du matin, nous arrivâmes au sommet d'une haute montagne,
- où nous laissâmes reposer nos chevaux. Le froid devint si piquant, que
- nous fûmes obligés d'allumer un feu de bruyère. Je ne puis assigner de nom
- à ce lieu peu célèbre de l'antiquité, mais nous devons être vers les sources
- de Lœnus, dans la chaîne du mont Èva, et peu éloignés de Prasiæ, sur le
- golfe d'Argos.
- Nous arrivâmes, à deux heures du matin, à un gros village appelé Saint-
- Pierre, assez voisin de la mer. On n'y parlait que d'un événement tragique
- qu'on s'empessa de nous raconter :
- Une fille de ce village ayant perdu son père et sa mère, et se trouvant
- maîtresse d'une petite fortune, fut envoyée par ses parents à Constantinople.
- A dix-huit ans, elle revint dans son village. Elle était belle ; elle parlait le
- turc, l'italien et le français ; et quand il passait des étrangers à Saint-Pierre,
- elle les recevait avec une politesse qui fit soupçonner sa vertu. Les chefs des
- paysans s'assemblèrent ; et, après avoir examiné entre eux la conduite de
- l'orpheline, ils résolurent de se défaire d'une fille qui déshonorait le village.
- Ils se procurèrent d'abord la somme fixée pour le meurtre d'une chrétienne
- en Turquie ; ensuite ils entrèrent pendant la nuit chez la jeune fille, l'assom-
- mèrent, et un homme, qui attendait la nouvelle de l'exécution, alla porter
- au pacha le prix du sang. Ce qui mettait en mouvement tous ces Grecs de
- Saint-Pierre, ce n'était pas l'atrocité de l'action, mais l'avidité du pacha ;
- car celui-ci, qui trouvait aussi l'action toute simple, et qui convenait avoir
- reçu la somme fixée pour un assassinat ordinaire, faisait observer pourtant
- que la beauté, la jeunesse, la science, les voyages de l'orpheline lui donnaient
- (à lui, pacha de Morée) de justes droits à une indemnité. En conséquence,
- sa seigneurie avait envoyé le jour même deux janissaires pour demander
- une nouvelle contribution.
- Nous changâmes de chevaux à Saint-Pierre, et nous prîmes le chemin
- de l'ancienne Cynurie. Vers les trois heures de l'après-midi, le guide nous
- cria que nous allions être attaqués. En effet, nous aperçûmes quelques hom-
- mes armés dans la montagne : après nous avoir regardés longtemps, ils
- ils nous laissèrent tranquillement passer. Nous entrâmes dans les monts
- Parthenius, et nous descendîmes au bord d'une rivière dont le cours nous
- conduisit jusqu'à la mer. On découvrait la citadelle d'Argos, Nauplia en face
- de nous, et les montagnes de la Corinthe vers Mycènes.
- Du point où nous étions parvenus, il y avait encore trois heures de mar-
- che jusqu'à Argos ; il fallait tourner le fond du golfe, en traversant le ma-
- rais de Lerne, qui s'étendait entre la ville et le lieu où nous nous trouvions.
- La nuit vint, le guide se trompa de route, nous nous perdîmes dans les ri-
- zières inondées, et nous fûmes trop heureux d'attendre le jour sur un fumier
- de brebis, lieu le moins humide et le moins sale que nous pûmes trouver.
- Je serais en droit de faire une querelle à Hercule, qui n'a pas bien tué
- l'hydre de Lerne, car je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me
- quitta tout à fait qu'en Egypte.
- J'étais, au lever de l'aurore, à Argos. Le village qui remplace cette ville
- célèbre est plus propre et plus animé que la plupart des autres villages de
- la Morée. Sa position est fort belle au fond du golfe de Nauplia ou d'Argos,
- à une lieue et demie de la mer. Il a d'un côté les montagnes de la Cynurie
- et de l'Arcadie, et de l'autre les hauteurs de Trézène et d'Épidaure.

« Mais, soit que mon imagination fût attristée par le souvenir des malheurs  
 « et des fureurs des Pélopidés, soit que je fusse réellement frappé par la vé-  
 « rité, les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et  
 « nues; sorte de nature féconde en grands crimes et en grandes vertus. Je vi-  
 « sitai les restes du palais d'Azamemnon, les débris du théâtre et d'un aqueduc  
 « romain : je montai à la citadelle : je voulais voir jusqu'à la moindre pierre  
 « qu'avait pu remuer la main du roi des rois.

« Qui peut se vanter de jouir de quelque gloire après de ces familles chan-  
 « tées par Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Racine ? Et quand on voit  
 « pourtant, sur les lieux, combien peu de chose reste de ces familles, on est  
 « merveilleusement étonné.

.....  
 « Je laissai la forêt de Némée à ma gauche, et j'arrivai à Corinthe par une  
 « espèce de plaine semée de montagnes isolées et semblables à l'Acro-Corinthe,  
 « avec lequel elles se confondent. Nous aperçûmes celui-ci longtemps avant d'y  
 « arriver, comme une masse irrégulière de granit rougeâtre, avec une ligne de  
 « murs sur son sommet. Le village de Corinthe est au pied de cette citadelle.

.....  
 « Nous quittâmes Corinthe à trois heures du matin. Deux chemins con-  
 « duisent de cette ville à Mégare : l'un traverse les monts Géraniens, par  
 « le milieu de l'isthme ; l'autre côtoie la mer Saronique, le long des roches  
 « Scironiennes. On est obligé de suivre le premier, afin de passer la grand'-  
 « garde turque placée aux frontières de la Morée. Je m'arrêtai à l'endroit le  
 « plus étroit de l'isthme, pour contempler les deux mers, la place où se don-  
 « naient les jeux, et pour jeter un dernier regard sur le Péloponèse.

« Nous entrâmes dans les monts Géraniens, plantés de sapins, de lauriers  
 « et de myrtes. Perdant de vue et retrouvant tour à tour la mer Saronique et  
 « Corinthe, nous atteignîmes le sommet des monts. Nous descendîmes à la  
 « grand'garde. Je montrai mon firman du pacha de Morée ; le commandant  
 « m'invita à fumer la pipe, et à boire le café dans sa baraque.

.....  
 « Trois heures après nous arrivâmes à Mégare. Je n'y demandai point l'é-  
 « cole d'Euclide ; j'aurais mieux aimé y découvrir les os de Phocion, ou quel-  
 « que statue de Praxitèle et de Scopas. Tandis que je songeais que Virgile,  
 « visitant aussi la Grèce, fut arrêté dans ce lieu par la maladie dont il mou-  
 « rut, on vint me prier d'aller visiter une malade.

« Les Grecs, ainsi que les Turcs, supposent que tous les Francs ont des  
 « connaissances en médecine, et des secrets particuliers. La simplicité avec  
 « laquelle ils s'adressent à un étranger, dans leurs maladies, a quelque chose  
 « de touchant et rappelle les anciennes mœurs : c'est une noble confiance de  
 « l'homme envers l'homme. Les Sauvages en Amérique ont le même usage. Je  
 « crois que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se  
 « prêter à ce qu'on attend de lui : un air d'assurance, des paroles de conso-  
 « lation, peuvent quelquefois rendre la vie à un mourant, et mettre toute une  
 « famille dans la joie.

« Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre  
 « créature étendue à terre sur une natte, et ensevelie sous les haillons dont on  
 « l'avait couverte. Elle dégagera son bras avec beaucoup de répugnance et de  
 « pudeur des lambeaux de la misère, et le laissa retomber mourant sur la  
 « couverture. Elle me parut atteinte d'une fièvre putride. Je fis dégager sa  
 « tête des petites pièces d'argent dont les paysannes albanaises ornent leurs  
 « cheveux : le poids des tresses et du métal concentrait la chaleur au cerveau,

• Je portais avec moi du camphre pour la peste ; je le partageai avec la ma-  
 • lade. On l'avait nourrie de raisin ; j'approuvai le régime. Enfin, nous  
 • priâmes Christos et la Panagia (la Vierge), et je promis prompte guérison.  
 • J'étais bien loin de l'espérer ; j'ai tant vu mourir, que je n'ai là-dessus que  
 • trop d'expérience.

• Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la porte. Les femmes fon-  
 • dirent sur moi, en criant : *Crasi ! crasi !* du vin ! du vin ! Elles voulaient me  
 • témoigner leur reconnaissance en me forçant à boire. Ceci rendait mon rôle  
 • de médecin assez ridicule ; mais qu'importe, si j'ai ajouté, à Mégare, une  
 • personne de plus à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans  
 • les différentes parties du monde où j'ai erré ? C'est un privilège du voya-  
 • geur, de laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur  
 • d'un étranger, souvent, hélas ! plus longtemps que dans la mémoire de ses  
 • amis !

• Nous couchâmes à Mégare. Nous n'en partîmes que le lendemain à deux  
 • heures de l'après-midi. Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à une  
 • plaine environnée de montagnes au nord, au couchant et au midi. Un bras  
 • de mer, long et étroit (le détroit de Salamine), baigne cette plaine au levant,  
 • et forme comme la corde de l'arc des montagnes ; l'autre côté de ce bras de  
 • mer est bordé par les rivages d'une île élevée (Salamine) : l'extrémité orien-  
 • tale de cette île s'approche d'un des promontoires du continent ; on remarque  
 • entre les deux pointes un étroit passage. Comme le jour était sur son dé-  
 • clin, je résolus de m'arrêter dans un village (Éleusis) que je voyais sur une  
 • haute colline, laquelle terminait au couchant près de la mer le cercle des  
 • montagnes dont j'ai parlé.

• On distinguait dans la plaine les restes d'un aqueduc, et beaucoup de  
 • débris épars au milieu du chaume d'une moisson nouvellement coupée. Nous  
 • descendîmes de cheval au pied du monticule, et nous grimpâmes à la ca-  
 • bane la plus voisine : on nous y donna l'hospitalité.

.....

• Nous partîmes d'Éleusis à la pointe du jour. Nous tournâmes le fond du  
 • canal de Salamine, et nous nous engageâmes dans le défilé qui passe entre  
 • le mont Icare et le mont Corydalus, et débouche dans la plaine d'Athènes,  
 • au petit mont Pœcile. Je découvris tout à coup l'Acropolis, présentant dans  
 • un assemblage confus les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Par-  
 • thénon et du temple d'Erechthée, les embrasures d'une muraille chargée de  
 • canons, les débris gothiques du siècle des ducs, et les masures des musul-  
 • mans. Deux petites collines, l'Anchesme et le Lycabettus, s'élevaient au  
 • nord de la citadelle, et c'était entre les dernières et au pied de la première  
 • qu'Athènes se montrait à moi. Ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de  
 • palmiers, de ruines et de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées cou-  
 • ronnés par de gros nids de cigognes, semblables à des corbeilles, faisaient  
 • un effet agréable aux rayons du soleil levant. Mais si l'on reconnaissait en-  
 • core Athènes à quelques débris, on voyait aussi, à l'ensemble de l'architec-  
 • ture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'é-  
 • tait plus habitée par son peuple.

• Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou  
 • le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au petit mont Pœ-  
 • cile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une  
 • direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus  
 • voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères ; la seconde offrait un

- terrain labouré ou l'on venait de faire la moisson, la troisième présentait
- un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en posant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville.
- La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette en surmonte le niveau, et forme ces différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.
- Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes dans une espèce de trouble qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion. Nous traversâmes promptement les deux premières régions, la région inculte et la région cultivée, et nous entrâmes dans le bois d'oliviers. Je descendis un moment dans le lit du Céphise, qui était alors sans eau, parce que dans cette saison les paysans la détournent pour arroser leurs oliviers. En sortant du bois, nous trouvâmes un jardin environné de murs, et qui occupe à peu près la place du Céramique. Nous mîmes une demi-heure pour nous rendre à Athènes, à travers un chaume de froment. Un mur moderne renferme la ville. Nous en franchîmes la porte, et nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et assez propres. Chaque maison a son jardin planté d'orangers et de figuiers. Le peuple me parut gai et curieux, et n'avait point l'air avili et abattu des Moraites. On nous enseigna la maison de M. Fauvel, qui demeure près du portique d'Adrien, dans le voisinage du Pœcile et de la rue des Trépieds. »

---

### SUR LE SEIZIÈME LIVRE.

La question touchant le polythéisme, la religion naturelle et le christianisme, est la plus grande question qu'on puisse soumettre au jugement des hommes. Elle fournirait la matière de plusieurs volumes, et je ne pouvais y consacrer que quelques pages.

La scène est fondée sur deux faits historiques :

1. Il est vrai que Dioclétien délibéra pendant tout un hiver, avec son conseil, sur le sort des chrétiens ;

2. Sous l'empire d'Honorius, on voulait ôter du Capitole l'autel de la Victoire. Symmaque, pontife de Jupiter, prononça à ce sujet un discours qui nous a été conservé dans les œuvres de saint Ambroise. Saint Ambroise répondit à Symmaque, et nous avons aussi la réponse de l'éloquent archevêque de Milan.

---

### PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 21. Je suppose que Rome chargée d'années, etc.

Ceci est emprunté du discours du vrai Symmaque. Je ne sais si l'on a jamais remarqué que le fameux morceau de Massillon, dans son sermon du *Petit*

*nombre des Elus*, est imité du beau mouvement oratoire du prêtre des faux dieux. C'est le cas de dire, comme les Pères, qu'il est permis quelquefois de dérober l'or des Égyptiens.

II<sup>e</sup>.

PAGE 22. Nous ne refusons point de l'admettre dans le Panthéon, etc.

Tibère avait voulu mettre Jésus-Christ au rang des dieux ; Adrien lui avait élevé des temples, et Alexandre Sévère le révérait avec les images des âmes saintes.

III<sup>e</sup>.

PAGE 23. Galérius laissait un libre cours aux blasphèmes de son ministre.

Cela seul suffrait pour établir la vraisemblance *poétique*, et faire tomber la critique de ceux qui disent qu'Hiéroclès ne pouvait pas parler si librement dans le sénat romain. Mais l'auteur de la brochure que j'ai citée a très bien montré que je n'étais pas sorti des bornes de la vérité historique.

« Sous Dioclétien, dit-il, il n'y avait guère à Rome que le peuple qui suivit de bonne foi le culte des idoles. Des systèmes philosophiques plus absurdes peut-être que le polythéisme étaient professés publiquement, et l'on jouissait sur ce point de la liberté la plus absolue, pourvu qu'on rendit un hommage extérieur aux dieux de l'empire. Qui ignore que, même longtemps avant cette époque, la philosophie athée d'Épicure et de Lucrèce était à la mode? Et, pour donner un exemple plus décisif, qui ne se rappelle le discours que César prononça *en plein sénat* lors de la conjuration de Catilina, et dans lequel, niant les dogmes les plus importants pour le maintien de l'ordre social, il dit en propres termes que la mort est la fin de toutes les inquiétudes, au lieu d'être un supplice, et qu'au delà du tombeau il n'y a ni peines ni plaisirs? »

IV<sup>e</sup>.

PAGE 25. Ce jardin délicieux était la stérile Judée.

Ce sont là les plaisanteries de Voltaire sur la Judée. Eudore répond à ces plaisanteries. Je n'ignore pas qu'il eût pu répliquer que la Judée était très fertile ; et, sans beaucoup de travail, j'aurais trouvé les preuves réunies de ce fait dans l'abbé Fleury, et surtout dans le docteur Sheml. Mais, selon moi, une simple observation peut concilier les autorités qui ont l'air de se contredire ; car si plusieurs auteurs anciens parlent de la fécondité de la Judée, Strabon dit en toutes lettres qu'on n'était point tenté de disputer aux Juifs des rochers déserts. L'Écriture offre sur le même sujet des passages si contradictoires, que saint Jérôme a cru que la fertilité de la Judée devait s'entendre dans le sens spirituel. La vue des lieux résout sur-le-champ la difficulté. La Judée *proprement dite* était certainement un pays sec et ingrat, à l'exception de quelques vallées, telles que celles de Bethléem, d'Engaddi et

de Béthanie ; mais le *pays des Hébreux* était une terre d'abondance. La Galilée au nord, l'Idumée et la plaine de Saron au midi ; au levant, les environs de Jéricho, sont des pays excellents. Jérusalem était bâtie sur un rocher, dans les montagnes, au centre d'un pays fertile qui la nourrissait. Voilà la vérité. Pourquoi les législateurs des Juifs placèrent-ils, par l'ordre de Dieu, la cité sainte dans un lieu sauvage ? Eudore en donne, *humainement* parlant, la raison principale.

V<sup>e</sup>.

PAGE 26. Les chrétiens s'assemblent la nuit, etc.

Les anciens Apologistes font mention de ces calomnies. On voit bien que le mystère de l'Eucharistie avait pu faire naître la fable des repas de chair humaine ; mais on ne sait pas ce qui pouvait avoir donné lieu à l'histoire du chien, des incestes, etc. Fleury remarque judicieusement que les païens, accoutumés aux abominations des fêtes de Flore et de Bacchus, avaient naturellement supposé que les chrétiens se livraient dans leurs assemblées secrètes aux mêmes crimes.

VI<sup>e</sup>.

PAGE 26. Partout où ils se glissent, ils font naître des troubles.

Voilà les véritables armes des sophistes. Ils combattent leurs adversaires en les dénonçant.

VII<sup>e</sup>.

PAGE 27. Comme le sabot circule, etc.

Comparaison employée par Virgile et par Tibulle.

VIII<sup>e</sup>.

PAGE 28. Auguste, César, etc.

Ce début est celui de l'Apologie de saint Justin le philosophe.

IX<sup>e</sup>.

PAGE 29. Toutefois l'effet d'une religion...

On a trouvé cela adroit ; cela n'est que juste.

X<sup>e</sup>.

PAGE 29. Nous ne sommes que d'hier...

Beau mot de Tertulien : *Sola relinquimus templa.*

XI<sup>e</sup>.

PAGE 30. Tout se borne à savoir; etc.

Endore va droit au but, parce qu'il parle devant un prince politique, qui réduit là toute la question.

XII<sup>e</sup>.

PAGE 30. La raison politique de l'établissement.

Voyez ci-dessus, note IV<sup>e</sup>.

XIII<sup>e</sup>.

PAGE 30. Publius, préfet de Rome.

Ce mot sur Publius, jeté en passant, n'est pas inutile. Il amène en scène un personnage déjà nommé dans le quatrième livre, et qui va bientôt jouer un rôle important.

XIV<sup>e</sup>.

PAGE 31. Lorsqu'une neige éclatante, etc.

L'éloquence d'Ulysse est comparée à des flocons de neige, dans l'*Illinde*; mais la comparaison est d'une tout autre espèce, et présentée sous d'autres rapports.

XV<sup>e</sup>.

PAGE 31. Une longue suite de prophéties, toutes vérifiées.

Ce sont là les preuves qui manquent ici, et que j'avais développées. J'ai été obligé de les retrancher; *non erat hic locus*.

XVI<sup>e</sup>.

PAGE 31. Plusieurs empereurs romains, etc.

Voyez la note n<sup>e</sup> de ce livre. La lettre de Pline le jeune à Trajan en faveur des chrétiens est bien connue; elle fait partie des notes du *Génie du Christianisme*.

XVII<sup>e</sup>.

PAGE 32. Mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux, etc.

Les chrétiens avaient déjà des hôpitaux, et l'argent des agapes servait à



secourir les pauvres. L'Église prenait les pauvres sous sa protection : témoin l'histoire de saint Laurent, que j'ai attribuée à Marcelin. Galérius, dans ce moment même, faisait noyer les pauvres pour s'en délivrer. On reviendra là-dessus.

XVIII<sup>e</sup>.

PAGE 32. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, etc.

On mettait les enfants trouvés dans des lieux de prostitution. Voyez l'apologie de saint Justin.

XIX<sup>e</sup>.

PAGE 32. Princes, que ne m'est-il permis, etc.

Voilà précisément où Hiéroclès attendait Eudore. Il savait qu'un chrétien était obligé de garder le secret sur ces mystères, et que ce raisonnement se présentait à l'esprit : « Vos mystères sont des abominations. Vous le niez ; mais vous ne voulez pas expliquer ces mystères : donc vos mystères sont des crimes. » Eudore a été obligé de se défendre par des arguments *a posteriori*, ce qui donne prise à son adversaire. La seconde attaque, à laquelle Eudore ne pouvait manquer de succomber, était celle qui se tirait du sacrifice à l'empereur. Aussi Hiéroclès ne l'a pas oubliée, bien sûr qu'Eudore refuserait nettement ce sacrifice. Au fait, c'était là que gisait le mal, et ce qui, en dernier résultat, servait de prétexte pour égorger les chrétiens.

XX<sup>e</sup>.

PAGE 33. Ce Dieu, je le sens, pourrait seul me sauver.

Sorte de prophétie qui remet sous les yeux un des plus grands traits de l'histoire ecclésiastique : saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome.

XXI<sup>e</sup>.

PAGE 33. Ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure.

Cette raison est sans réplique, et les Apologistes l'ont employée.

XXII<sup>e</sup>.

PAGE 33. Bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie.

Seul trait par lequel j'ai rappelé, dans ce livre, l'action fondée sur l'amour d'Eudore et de Cymodocée.

XXIII<sup>e</sup>.

PAGE 34. Dieu se servait de l'éloquence chrétienne, etc.

Eudore et les anges de lumière ne peuvent pas réussir à empêcher la persé-

cution des chrétiens ; mais ils sèment les germes de la foi dans le sénat romain, et préparent ainsi le triomphe futur de la religion. Leurs efforts ne sont donc point inutiles.

XXIV<sup>e</sup>.

PAGE 35. Hiéroclès reprenant son audace, etc.

Voyez la note xix<sup>e</sup>.

XXV<sup>e</sup>.

PAGE 35. Tout à coup le bouclier de Romulus, etc.

Celsam subeuntibus arcem  
In gradibus summi delapsus culmine templi,  
Arcados Evippi spoliū, cadit æneus orbis.  
(STAT.)

XXVI<sup>e</sup>.

PAGE 36. Si la sibylle de Cumes, etc.

Cela est historique. Après la délibération de son conseil, Dioclétien voulut encore avoir l'avis des dieux. Il fit consulter l'oracle. La réponse fut à peu près telle qu'on la verra dans le livre suivant.

## SUR LE DIX-SEPTIÈME LIVRE.

## PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 37. Terre où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes.

PLATON, *in Republic*.

II<sup>e</sup>.

PAGE 37. Qui me donnera des ailes, etc.

Οἰκίῳ δ' ὑπὲρ θαλάμων  
Πτέρυγας ἐν νώτοις ἄμοις  
Λήξαιμι θαύρουσα,  
Χοροῖς δὲ σταίην ὅθι καὶ

Παρθένος εὐδοκίμων γάμων  
 Παρὰ πόδ' εἰλίσσοσα φίλας  
 Ματρὸς ἠλικῶν θιάσους,  
 Ἐς ἀμίλλας χαρίτων  
 Χαίτας ἀβροπλούτοιο  
 Ἐς ἔριν ὀρτυμένα, πολυποικίλα  
 Φάρια καὶ πλοκά-  
 μους περιβαλλομένα,  
 Γένυσιν ἰσκίαζον.ἰ

(EURIP., in *Iph. Taur.*)

Ἡ ῥοθίοις εἰλατίνοις  
 Δικρότοισι κόπαις  
 Ἐπλευσαν ἐπὶ πόντια κύματα  
 Νάϊον ὄχημα  
 Λινοπόροις αὔραις,  
 Φιλόπλουτον ἀμίλλαν  
 Αὔξοντος μελάθροισιν ;

. . . . .  
 . . . . .

Παράλιον αἰγιαλὸν  
 Ἐπ' Ἀμφιτρίτας ῥοθίῳ  
 Δραμόντες ; ὅπου πεντήκοντα κορᾶν  
 Τῶν Νηρηΐδων χοροὶ  
 Μέλπουσιν, etc.

(EURIP., in *Iph. Taur.*)III<sup>e</sup>.

PAGE 38. Déjà Sunium.

En sortant d'Athènes, je me rendis à un village nommé Keratria, situé au pied du mont Laurium, où les Athéniens avaient leurs mines d'argent. Nous allumâmes des feux sur la montagne, pour appeler un bateau de l'île de Zéa, autrefois Céos, patrie de Simonide. Ce fut inutilement. La fièvre que j'avais prise dans le marais de Lerne redoubla, et je passai huit jours dans le village de Keratria, ne sachant si je pourrais aller plus loin. M. Fauvel m'avait donné pour me conduire un Grec qui, me voyant ainsi arrêté, retourna à Athènes, loua une barque au Pirée, et vint me prendre sur la côte dans une anse, à trois lieues de Keratria. Nous arrivâmes, au coucher du soleil, au cap Sunium. Je me fis mettre à terre, et je passai la nuit assis au pied des colonnes du temple. Le spectacle était tel que je le peins ici. Le plus beau ciel, la plus belle mer, un air embaumé, les îles de l'Archipel sous les yeux, des ruines enchantées autour de moi, le souvenir de Platon, etc., ce sont là de ces choses que le voyageur ne trouve que dans la Grèce.

IV<sup>e</sup>.

PAGE 38. Prête à descendre avec Paris, etc.

Voyez l'*Illiade*.

V<sup>e</sup>.

PAGE 38. La veillée des fêtes de Vénus, etc.

Consultez ce que j'ai dit au sujet de cet hymne, et de la méprise des critiques sur la nature de mes imitations. Ce n'est point du tout ici le *Percigilium Veneris* attribué à Catulle.

VI<sup>e</sup>.

PAGE 38. Qu'il aime demain, etc.

Cras amet qui numquam amavit;  
Quique amavit, cras amet..

(*Percigil.*)

VII<sup>e</sup>.

PAGE 38. Ame de l'univers, etc.

Hominum divumque voluptas,  
Alma Venus!  
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,  
Adventumque tuum...  
Tibi rident æquora ponti.

(*LUCRÆT.*)

VIII<sup>e</sup>.

PAGE 38. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille, etc.

Ipsa jussuit mane ut udæ  
Virgines nubant rosæ,  
Fusæ aprugno de cruore,  
Atque Amoris osculis.  
.....  
Totus est armatus idem  
Quando nudus est Amor.

(*Percigil.*)

IX<sup>e</sup>.

PAGE 38. Le fils de Cythérée naquit dans les champs, etc.

Ipsæ Amor puer Diones  
Rure natus dicitur.  
.....  
Ipsæ florum delicatis  
Educavit osculis.

(*Percigil.*)

Omnis natura animantum  
Te sequitur cupide, quocumque inducere pergis, etc.

(Lucan.)

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,  
Et venerem certis repetunt armenta diebus, etc.

(Verg., Georg.)

X°.

PAGE 38. Ile heureuse, etc.

Cette strophe entière est de moi : j'ai inventé la fiction des Grâces qui dérobent le fuseau aux Parques; on ne s'en est pas aperçu, tant on connaît bien aujourd'hui l'antiquité!

XI°.

PAGE 40. Se réunissent à une troupe de pèlerins, etc.

Il n'y a point ici d'anachronisme. Les pèlerinages à Jérusalem remontent jusqu'aux premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, qui nous a laissé, après Eusèbe, la description des Lieux Saints, dit que de son temps il venait à Jérusalem des pèlerins de toutes les parties du monde. Une autre circonstance heureuse, c'est que j'aie pu et que j'aie dû peindre dans les *Martyrs Jérusalem* en ruine, telle que je l'ai vue. A l'époque de la persécution de Dioclétien, le nom même de Jérusalem était si totalement oublié, qu'un martyr ayant répondu à un gouverneur romain qu'il était de Jérusalem, celui-ci crut que le martyr parlait de quelque ville factieuse bâtie secrètement par les chrétiens. Jérusalem s'appelait alors *Ælia*, du nom d'Aurélien, qui avait rétabli quelques maisons sur les immenses ruines entassées par Titus. Enfin, il n'y a point de contradiction quand je présente de beaux édifices s'élevant à la voix d'Hélène au milieu des débris : d'un côté, le désert et le silence; de l'autre, la population et le bruit. Selon l'histoire, la pieuse mère de Constantin fit bâtir ces grands monuments à Jérusalem, parce qu'elle fut saisie de douleur à la vue du délaissement et de la pauvreté des Lieux Saints. On voit encore aujourd'hui à Jérusalem des églises très riches, une grande foule à quelques époques de l'année, et partout ailleurs, et dans tout autre temps, la désolation et la mort. Au reste comme Cymodocée suit exactement, et avec beaucoup de détail, mon *Itinéraire*, je n'ai presque rien à ajouter au texte : je ne ferais que me répéter.

XII°.

PAGE 41. Le guide s'écrie : Jérusalem !

Il faut voir comment les chroniqueurs contemporains ont parlé de l'arrivée des croisés à Jérusalem :

« O bone Jesu, ut castra tua viderunt, hujus terrenæ *Jerusalem* muros, quantos exitus aquarum oculi eorum deduxerunt! et mox terræ procumbentes sonitu oris : t nutu inclinati corporis sanctum sepulchrum tuum salutarerunt; et te qui in eo jacuisti, ut sedentem in dextera Patris, ut venturum judicem omnium, adoraverunt. » (Bob., *Monach.*, lib. ix.)

« Ubi vero ad locum ventum est, unde ipsam turritam *Jerusalem* possent admirari, quis quam multas ediderint lacrymas digne recenseat? Quis affectus illos convenienter exprimat? Extorquebat gaudium suspiria, et sigillatim gultus generabat immensa lætitia. Omnes, visa *Jerusalem*, substiterunt, et adoraverunt, et, flexo poplite, terram sanctam deosculati sunt : omnes nudis pedibus ambularunt, nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præciperet. Ibant, et flebant; et qui orandi gratia convenerant, pugnaturo prius pro peris arma deferebant. Fleverunt igitur super illam, super quam et Christus illorum fleverat : et mirum in modum, super quam flebant, feria tertia, octavo idus junii, obsederunt. Obsederunt, inquam, non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii. » (BALDRIC., *Histor. Jerosol.*, lib. iv.)

Le Tase a imité ce passage, ainsi que moi :

Ecco apparir Gerusalem si vede ;  
Ecco additar Gerusalem si scorge ;  
Ecco da mille voci unitamente  
Gerusalem salutar si sente, etc., etc.

Les strophes qui suivent sont admirables :

Al gran piacer che quella prima vista  
Dolcemente spiro nell' altrui petto,  
Alta contrizion successe, etc.

Mais je suis fâché qu'il ait manqué le *non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii*. Moi qui n'ai peint qu'une caravane paisible, je n'ai pu faire usage de ce beau trait.

### XIII<sup>e</sup>.

PAGE 41. Entre la vallée du Jourdain, etc.

Quelques lecteurs se rappelleront peut-être d'avoir vu une partie de cette description dans un article du *Mercure de France* (août 1807).

### XIV<sup>e</sup>.

PAGE 43. Le bois consacré à Vénus.

Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, dit que c'était un temple, et qu'il fut démoli par ordre de ce prince.

### XV<sup>e</sup>.

PAGE 43. La vraie croix était retrouvée.

Sainte Hélène, comme on sait, retrouva la vraie croix au bas du Calvaire. On a bâti dans cet endroit une espèce d'église souterraine qui se réunit à l'église du Saint-Sépulcre et à celle du Calvaire.

### XVI<sup>e</sup>.

PAGE 43. Hélène avait fait enfermer le Sépulcre, etc.

C'est la description exacte de l'église du Saint-Sépulcre telle qu'elle existait

lorsque je l'ai vue. Eusèbe nous a laissé de longs détails sur l'église que Constantin, ou plutôt sa mère, fit bâtir sur le saint tombeau ; mais j'ai mieux aimé peindre ce que j'avais examiné de mes propres yeux. Je ne puis m'empêcher de remarquer que j'ai été une espèce de prophète en racontant l'incendie de l'église du Saint-Sépulcre dans les *Martyrs*. Les papiers publics nous ont appris que cette église avait été détruite de fond en comble par un semblable accident, à l'exception du tombeau de Jésus-Christ. Plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'écrire pour me demander ce que je pensais de ce miracle. Tout ce que je puis dire, c'est que la description de l'église, telle qu'on l'a donnée dans les journaux, est d'une grande fidélité. Le Saint-Sépulcre, environné d'un catafalque de marbre blanc, a pu, à la rigueur, résister à l'action du feu ; mais il est pourtant très-extraordinaire qu'il n'ait pas été écrasé par la chute de la coupole embrasée, et qu'en même temps la chapelle des Arméniens, adossée au catafalque, ait été brûlée. Si un pareil malheur était arrivé il y a un siècle, la chrétienté se serait réunie pour faire rebâtir l'église ; mais aujourd'hui j'ai bien peur que le tombeau de Jésus-Christ ne reste exposé aux injures de l'air. A moins toutefois que de pauvres esclaves schismatiques, des Grecs, des Cophtes et des Arméniens, ne se cotisent, à la honte des nations catholiques, pour réparer un tel malheur.

XVII<sup>e</sup>.

PAGE 44. On voyait la ville sainte, etc.

C'est la *Jérusalem délivrée*, gravée sur les portes de l'église du Saint-Sépulcre. J'ai ramené dans ce morceau le souvenir de la patrie, et j'ai essayé de traduire les fameux vers :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne  
Il rauco suon della Tartarea tromba, etc.

« Le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe : » *Rumor rimbomba.*

XVIII<sup>e</sup>.

PAGE 45. Elle était vêtue d'une robe de bysse, etc.

Il est souvent parlé du bysse dans l'Écriture. C'était une étoffe légère, de couleur jaune. Les grenades d'or, les bandelettes de cinq couleurs, les croissants, etc., sont des parures marquées dans les prophètes. Je ne pouvais, au surplus, manquer de peindre la Semaine-Sainte à Jérusalem. La sévérité, la grandeur de cette fête chrétienne, forment contraste avec la dissolution des fêtes d'Amathonte. Il y a bien loin du chameau de l'Arabe, des souvenirs de Rachel et de Jacob, des lamentations de Jérémie, aux cérémonies des druides, aux chants de Teutatès, aux tragédies de Sophocle à Athènes, et aux danses de l'île de Chypre. Mais tel est, si je ne me trompe, l'avantage de mon sujet, de pouvoir faire passer sous les yeux du lecteur le spectacle choisi de ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable et de plus grand dans l'antiquité.

XIX<sup>e</sup>.

PAGE 45. Comment la ville autrefois pleine de peuple, etc.

« *Quomodo sedet sola civitas plena populo?... Quomodo obscuratum est*

• aurum, mutatus est color optimus? Dispersi sunt lapides sanctuarii.....  
 • Facta est quasi vidua Domina gentium..... Viæ Sion lugent... Omnes portæ  
 • ejus destructæ. Sacerdotes ejus gementes: virgines ejus squalidæ. » (JEANM.,  
*Lament.*) Certes, ce cantique de Jérémio n'a à redouter aucune comparaison  
 des plus beaux morceaux d'Homère et Virgile.

XX<sup>e</sup>.

PAGE 45. Et tes ennemis plantèrent leurs tentes, etc.

Seul trait qui ne soit pas de Jérémie. J'ai profité de la belle remarque de Baroniüs. Il observe que Titus établit une partie de son camp sur le mont des Oliviers, à l'endroit même où Jésus-Christ pleura sur la cité coupable, et prédit sa ruine. J'ajouterai que la première attaque sérieuse des Romains eut lieu de ce côté.

XXI<sup>e</sup>.

PAGE 46. Sur un mode pathétique, transmis aux chrétiens, etc.

J'ai dit, dans le *Génie du Christianisme*, que le chant des Lamentations de Jérémie me paraissait hébreu d'origine.

XXII<sup>e</sup>.

PAGE 46. La voie Douloureuse.

J'ai parcouru trois fois la *via Dolorosa*, pour en conserver scrupuleusement la mémoire. Il n'y a pas un coin de Jérusalem que je ne connaisse comme les rues de Paris. Je réponds de la vérité de tout ce tableau.

XXIII<sup>e</sup>.

PAGE 46. On sort par la porte de Bethléem, etc.

Je faisais tous les matins, en sortant du couvent de Saint-Sauveur, la route tracée dans cette page. J'ai constamment achevé le tour de Jérusalem à pied, dans cinq quarts d'heure, en passant sous le temple, et revenant par la grotte de Jérémie. C'est auprès de cette grotte que se trouve le beau tombeau d'une reine du nom d'Hélène, dont parlent Pausanias et presque tous les voyageurs aux Saints Lieux. Quant au torrent de Cédron, il roule ordinairement vers Pâques une eau rougie par les sables de la montagne des Oliviers et du mont Moria. Lorsque j'ai vu ce torrent, il était à sec. Il y a encore neuf à dix gros oliviers dans le jardin de ce nom. Ce jardin appartient au couvent de Saint-Sauveur. On sait que l'olivier est presque immortel, parce qu'il renaît de sa souche. On peut donc très bien croire, comme, on l'affirme à Jérusalem, que ces oliviers sont du temps de Jésus-Christ.

XXIV<sup>e</sup>.

PAGE 47. Plus loin l'Homme-Dieu dit aux femmes, etc.



La tradition, à Jérusalem, a conservé beaucoup de circonstances de la Passion qui ne sont point dans l'Évangile. On montre, par exemple, l'endroit où Marie rencontra Jésus chargé de la croix. Chassée par les gardes, elle prit une autre route, et se retrouva plus loin sur les pas du Sauveur. La foi ne s'oppose point à ces traditions, qui montrent à quel point cette merveilleuse et sublime histoire s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines entassées et toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace de cette divine mère qui pleurait sur son fils.

XXV<sup>e</sup>.

PAGE 47. O fils ! ô filles de Sion !

Encore un simple chant de l'Église, rappelé au milieu des beautés des plus grands poètes. Forme-t-il une si grande disparate ? et n'est-il pas simple, noble et poétique ?

## XXVI.

PAGE 48. Déjà s'avance vers Jérusalem, etc.

J'ai déjà fait observer que l'action faisait un pas à chaque livre. On ne peut donc pas se plaindre des descriptions, puisqu'elles n'interrompent jamais la narration.

XXVII<sup>e</sup>.

PAGE 48. Il découvre avec complaisance le lac Averné, etc.

Nous voici revenus à Virgile ; et après avoir entendu le prophète du vrai Dieu, nous allons voir la prophétesse du démon.

XXVIII<sup>e</sup>.

PAGE 48. Les Remords, couchés sur un lit de fer, etc.

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,  
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ ;  
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,  
Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,  
Terribles visu formæ ; Letumque, Labosque ;  
Tum consanguineus Leti Sopor, et mala mentis  
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,  
Fœreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,  
Vipereum cinem vittis innexa cruentis.

(VIRG., *Æneid.*, VI, v. 273.)

J'ai pris à Malherbe la rude et naïve traduction de ce dernier vers :

La Discorde aux crins de couleuvres.

XXIX<sup>e</sup>.

PAGE 49. Consacra... ses ailes.

Redditus his primum terris, tibi, Phœbe, sacra vit  
Remigium alarum.

(Æneid., vi, v. 18.)

XXX<sup>e</sup>.

PAGE 49. Quatre taureaux, etc.

Quatuor hic primum nigrantes terga juvencos  
Constituit. . . . .  
Voce vocans Hecaten, Cœloque Ereboque potentem.  
. . . . . Ipse atrî velleris agnam  
Æneas matri Eumenidum, magnæque sorori  
Ense ferit. . . . .  
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras.

(Æneid., vi, v. 243 et seqq.)

XXXI<sup>e</sup>.

PAGE 49. Il est temps, etc.

Poscere fata  
Tempus, ait : Deus, ecce deus.

(Æneid., vi, v. 45.)

XXXII<sup>e</sup>.

PAGE 49. Les traits de la sibylle s'altèrent, etc.

. . . . . Cui talia fanti  
Ante fores, subito non vultus, non color unus,  
Non comæ mansere comæ ; sed pectus anhelum,  
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,  
Nec mortale sonans.

(Æneid., vi, v. 46.)

XXXIII<sup>e</sup>.

PAGE 49. La prêtresse se lève trois fois, etc.

On voit comme j'ai changé la scène de Virgile : c'est ici une sibylle muette,  
au lieu d'une sibylle qui déclare l'oracle.

---

## SUR LE DIX-HUITIÈME LIVRE.

## PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 52. Auguste vient de se priver, etc.

Ce projet d'Hiéroclès, mis en avant dès le début de l'ouvrage, pour favoriser l'ambition de Galérius, a été constamment rappelé et poursuivi : le voilà exécuté ; on en va voir les suites.

II<sup>e</sup>.

PAGE 52. Représentez au vieillard, etc.

C'est en effet le motif apparent que Galérius employa pour engager Dioclétien à abdiquer. Je suppose ici que c'est Hiéroclès qui inspire Galérius.

III<sup>e</sup>.

PAGE 52. Publius, qui, rival de la faveur de l'apostat, etc.

Publius commence à revenir plus souvent en scène ; il ne tardera pas à jouer un rôle important pour la punition d'Hiéroclès.

IV<sup>e</sup>.

PAGE 52. Tout à coup on annonce Galérius.

Je n'ai pas suivi fidèlement l'histoire pour l'entrevue de Galérius et de Dioclétien. Dans cette fameuse discussion, Dioclétien se montre pusillanime ; il pleure, il ne veut pas abdiquer, il supplie, il cède par peur. Alors Dioclétien cesse d'avoir le caractère propre à l'épopée, car il est avili aux yeux du lecteur. Ainsi, au lieu de m'attacher scrupuleusement à la vérité, je n'ai fait obéir Dioclétien qu'à la volonté du ciel, et à une voix fatale qui s'élève au fond de sa conscience. Cette idée est, je pense, plus conforme à la nature de mon ouvrage ; mais j'avoue que j'ai eu quelque peine à faire le persécuteur des chrétiens plus grand que l'histoire ne le représente.

V<sup>e</sup>.

PAGE 52. Toujours César !

Galérius, selon l'histoire, fit cette exclamation en recevant une lettre de Dioclétien, avec la suscription : *Cæsari*.

VI<sup>e</sup>.

PAGE 53. Et les chrétiens ont eu l'insolence de le déchirer.

En effet, un chrétien arracha l'édit de persécution affiché à Nicomédie, et souffrit le martyre pour cette action. Tous les évêques, en louant son courage, blâmèrent l'indiscrétion de son zèle.

VII<sup>e</sup>.

PAGE 53. Je rétablirai les Frumentaires.

Sorte de délateurs ou d'espions publics que Dioclétien avait supprimés.

VIII<sup>e</sup>.

PAGE 53. Ainsi, repartit Dioclétien.

On disait à Dioclétien que Carinus avait donné de belles fêtes au peuple : il fit la réponse que l'on voit ici.

IX<sup>e</sup>.

PAGE 54. Vous ne mourrez point sans être la victime, etc.

Maximin Daïa et Maxence, l'un neveu, et l'autre gendre de Galérius, se révoltèrent contre lui.

X<sup>e</sup>.

PAGE 55. L'édit, publié, etc.

Il était tel qu'on le rapporte dans le texte. (Voyez LACTANCE et EUSÈBE.)

XI<sup>e</sup>.

PAGE 55. Laurent de l'Église romaine, etc.

On a déjà parlé de saint Laurent. Saint Vincent était de Saragosse. Après avoir subi plusieurs tourments, il fut replongé dans les cachots, où les anges vinrent l'entretenir et guérir ses plaies. Il fut ensuite décapité. Eulalie, vierge et martyre, de Mérida, en Portugal ; lorsqu'elle rendit le dernier soupir, on vit une colombe blanche sortir de sa bouche. Pélagie d'Antioche était d'une grande beauté, ainsi que sa mère et ses sœurs. Arrêtées par des soldats, et craignant qu'on n'attentât à leur pudeur, elles se retirèrent à l'écart, sous quelque prétexte, et se jetèrent dans l'Oronte, où elles se noyèrent en se tenant embrassées. On attribue ce martyre volontaire à une inspiration particulière du Saint-Esprit. Felicité et Perpétue ont déjà été nommées dans le livre du Ciel ; elles reparaitront à la fin de l'ouvrage. Quant à Théodore et aux sept vierges d'Ancyre, la tragédie de Corneille les a fait connaître à ceux qui ne lisent point la vie de nos saints. L'histoire charmante de deux jeunes époux

qui se trouvèrent dans le même tombeau est postérieure à l'époque de mon action : j'ai cru pouvoir la rappeler. On la trouve dans Sidoine Apollinaire.

XII<sup>e</sup>.

PAGE 56. Les prêtres renfermaient le viatique, etc.

On voit encore quelques-unes de ces boîtes au musée Clémentin, à Rome, avec les instruments qui servaient à tourmenter les martyrs : les poids pour les pieds, les ongles de fer, les martinets, etc.

XIII<sup>e</sup>.

PAGE 56. On nommait les diacres, etc.

Ces préparations à la persécution sont conformes à la vérité historique. La charité de l'Église a toujours surabondé où les maux surabondent ; la grâce de Jésus-Christ défie toutes les douleurs humaines.

XIV<sup>e</sup>.

PAGE 56. Ce prince habitait, etc.

Il n'y a guère de lieux célèbres dans la Grèce et dans l'Italie qui ne soient peints dans les *Martyrs*. Je renvoie pour Tivoli à ma lettre à M. de Fontanes, déjà citée dans ces notes.

XV<sup>e</sup>.

PAGE 57. Vous ne serez point appelé au partage, etc.

Eudore s'était *fait mieux instruire*, et sans doute il avait appris la résolution de Dioclétien par des voies certaines : le palais de l'empereur était rempli de chrétiens ; Valérie et Prisca même, fille et femme de Dioclétien, étaient chrétiennes.

XVI<sup>e</sup>.

PAGE 57. Vous aurez soin, à chaque mansion, de faire mutiler, etc.

J'ai dit, dans une note sur la carte de Peutinger (liv. vi), que les mansions étaient les relais des postes. Lorsque Constantin s'échappa de la cour de Galérius, il fit couper les jarrets des chevaux qu'il laissait derrière lui, afin de n'être pas poursuivi.

XVII<sup>e</sup>.

PAGE 57. Tel, dans les déserts de l'Arabie, etc.

J'ai mis ici en comparaison la description du cheval arabe que l'on a vue dans mon *Itinéraire*. Le dernier trait : « Il écume, etc. » est du passage de Job sur le cheval.

XVIII<sup>e</sup>.

PAGE 58. Les tombes de Symphorose, etc.

On sait qu'Horace vécut et mourut peut-être à Tibur ; mais peu de personnes savent que ce riant Tibur fut immortalisé par les cendres d'une martyre chrétienne. Symphorose, de Tibur, avait sept enfants. Sous le règne d'Adrien, elle refusa, ainsi que ses sept fils, de sacrifier aux faux dieux. Ces nouveaux Machabées subirent le martyre ; ils furent enterrés au bord de l'Anio, près du temple d'Hercule.

XIX<sup>e</sup>.

PAGE 60. S'élevait un tribunal de gazon, etc.

L'appareil de cette scène est tel dans l'histoire, mais la scène est placée à Nicomédie.

XX<sup>e</sup>.

PAGE 61. Force ce nouveau David, etc.

David, contraint de se retirer devant Saül, se cacha dans le désert de Zeila. (*Écriture.*)

XXI<sup>e</sup>.

PAGE 61. Constantin disparaît.

L'ordre des temps n'est pas tout à fait suivi : Constantin ne s'échappa de la cour de Galérius que longtemps après l'abdication de Dioclétien.

XXII<sup>e</sup>.

PAGE 62. Des dragons semblables, etc.

Si l'on en croit Plutarque et Lucain, Caton d'Utique trouva sur les bords de la Bagrada, en Afrique, un serpent si monstrueux, que l'on fut obligé d'employer pour le tuer les machines de guerre.

XXIII<sup>e</sup>.

PAGE 62. Des monstres inconnus, etc.

Les anciens disaient que l'Afrique enfantait tous les ans un monstre nouveau.

XXIV<sup>e</sup>.

PAGE 63. La persécution s'étend dans un moment, etc.

Tout ce qui suit dans le texte est un abrégé exact et fidèle des passages que je vais citer. La vérité est ici bien au-dessus de la fiction. Je me servirai des traductions connues, afin que tous les lecteurs puissent voir que je n'ai pas inventé un seul mot.

*Extrait d'Eusèbe.* — « Un grand nombre (de chrétiens) furent condamnés à mourir, les uns par le feu, et les autres par le fer. On dit que cet arrêt n'eut pas été sitôt prononcé, qu'on vit une quantité incroyable d'hommes et de femmes se jeter dans le bûcher avec une joie et une promptitude non pareilles. Il y eut aussi une multitude presque innombrable de chrétiens qui furent liés dans les barques, et jetés au fond de la mer... Les prisons, qui ne servaient autrefois qu'à renfermer ceux qui avaient commis des meurtres ou violé la sainteté des tombeaux, furent remplies d'une multitude incroyable de personnes innocentes, d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, d'exorcistes; de sorte qu'il n'y restait plus de place où l'on pût mettre les coupables... Quelqu'un peut-il voir sans admiration la constance invincible avec laquelle ces généreux défenseurs de la religion chrétienne souffrirent les coups de fouet, la rage des bêtes accoutumées à sucer le sang humain, l'impétuosité des léopards, des ours, des sangliers et des taureaux, que les païens irritaient contre eux avec des fers chauds?... Une quantité presque innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants, méprisèrent cette vie mortelle pour la défense de la doctrine du Sauveur. Les uns furent brûlés vifs, et les autres jetés dans la mer, après avoir été déchirés avec des ongles de fer, et avoir souffert toutes sortes d'autres supplices. D'autres présentèrent avec joie leur tête aux bourreaux pour être coupée; quelques-uns moururent au milieu des tourments; quelques-uns furent consumés par la faim; quelques-uns furent attachés en croix, soit en la posture où l'on y attache d'ordinaire les criminels, ou la tête en bas, et percés avec des clous, et y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim... Les historiens n'ont point de paroles qui puissent exprimer la violence des douleurs et la cruauté des supplices que les martyrs souffrirent dans la Thébaïde. Quelques-uns furent déchirés jusqu'à la mort par tout le corps avec des têts de pots cassés, au lieu d'ongles de fer. Des femmes furent attachées par un pied, élevées en l'air avec des machines, la tête en bas, et exposées alors avec autant d'inhumanité que d'infamie. Des hommes furent attachés par les jambes à des branches d'arbres que l'on avait courbées avec des machines, et écartés lorsque ces branches, étant lâchées, reprirent leur situation naturelle. Ces violences-là furent exercées l'espace de plusieurs années, durant lesquelles on faisait mourir chaque jour, par divers supplices, tantôt dix personnes, tant hommes que femmes et enfants, tantôt vingt, tantôt trente, tantôt soixante, et quelquefois même jusqu'à cent. Étant sur les lieux, j'en ai vu exécuter à mort un grand nombre dans un même jour, dont les uns avaient la tête tranchée, les autres étaient brûlés vifs. La pointe des épées était émoussée à force de tuer, et les bourreaux, las de tourmenter les martyrs, se relevaient tour à tour. J'ai été témoin de la généreuse ardeur et de la noble impatience de ces fidèles... Il n'y a point de discours qui soit capable d'exprimer la générosité et la constance qu'ils ont fait paraître au milieu des supplices. Comme il n'y avait personne à qui il ne fût permis de les outrager, les uns les baltaient avec des bâtons, les autres avec des baguettes, les autres avec des fouets, les autres avec des lanières de cuir, et les autres avec des cordes, chacun choisissant, selon ce qu'il avait de malice, un instrument particulier pour les tourmenter. On en attachait quelques-uns à des colonnes, les mains liées derrière le dos, et ensuite on leur étendit

« les membres avec des machines. On les déchira après cela avec des ongles  
 « de fer, non-seulement par les côtés, comme l'on a accoutumé de déchirer  
 « ceux qui ont commis un meurtre, mais aussi par le ventre, par les cuisses  
 « et par le visage. On en suspendait quelques-uns par la main, au haut d'une  
 « galerie, de sorte que la violence avec laquelle leurs nerfs étaient tendus  
 « leur était plus sensible qu'aucun autre supplice n'aurait pu être. On les  
 « attachait quelquefois à des colonnes, vis-à-vis les uns des autres, sans que  
 « leurs pieds touchassent à terre ; tellement que la pesanteur de leur corps  
 « serrait extrêmement les liens par où ils étaient attachés. Ils étaient dans cette  
 « posture contrainte, non-seulement pendant que le juge leur parlait ou qu'il  
 « les interrogeait, mais presque durant tout le jour.

« Les uns eurent les membres coupés avec des haches, comme en Arabie ;  
 « les autres eurent les cuisses coupées, comme en Cappadoce ; les autres fu-  
 « rent pendus par les pieds, et étouffés à petit feu, comme en Mésopotamie ;  
 « les autres eurent le nez, les oreilles, les mains et les autres parties du corps  
 « coupées, comme à Alexandrie. » (Voyez EUSÈBE, chap. VI, VII, VIII, IX, X,  
 XI et XII, liv. VIII.)

*Extrait de Lactance, de la Mort des Persécuteurs.* « Parlerai-je des jeux  
 « et des divertissements de Galère ? Il avait fait venir de toutes parts des  
 « ours d'une grandeur prodigieuse, et d'une férocité pareille à la sienne. Lors-  
 « qu'il voulait s'amuser, il faisait apporter quelques-uns de ces animaux, qui  
 « avaient chacun leur nom, et leur donnait des hommes plutôt à engloutir  
 « qu'à dévorer ; et quand il voyait déchirer les membres de ces malheureux,  
 « il se mettait à rire. Sa table était toujours abreuvée de sang humain. Le feu  
 « était le supplice de ceux qui n'étaient pas constitués en dignité. Non-seule-  
 « ment il y avait condamné les chrétiens, il avait de plus ordonné qu'ils se-  
 « raient brûlés lentement. Lorsqu'ils étaient au poteau, on leur mettait un feu  
 « modéré sous la plante des pieds, et on l'y laissait jusqu'à ce qu'elle fût déta-  
 « chée des os. On appliquait ensuite des torches ardentes sur tous leurs mem-  
 « bres, afin qu'il n'y eût aucune partie de leur corps qui n'eût son supplice  
 « particulier. Durant cette effroyable torture, on leur jetait de l'eau sur le vi-  
 « sage, et on leur en faisait boire, de peur que l'ardeur de la fièvre ne hâtât  
 « leur mort, qui pourtant ne pouvait être différée longtemps, car, quand le  
 « feu avait consommé toute leur chair, il pénétrait jusqu'au fond de leurs  
 « entrailles. Alors on les jetait dans un grand brasier, pour achever de brûler  
 « ce qui restait encore de leur corps. Enfin, on réduisait leurs os en poudre,  
 « et on les jetait dans la rivière ou dans la mer.

« Mais le cens qu'on exigea des provinces et des villes causa une désolation  
 « générale. Les commis, répandus partout, faisaient les recherches les plus  
 « rigoureuses ; c'était l'image affreuse de la guerre et de la captivité. On me-  
 « surait les terres, on comptait les vignes et les arbres, on tenait registre des  
 « animaux de toute espèce, on prenait les noms de chaque individu : on ne  
 « faisait nulle distinction des bourgeois et des paysans. Chacun accourait  
 « avec ses enfants et ses esclaves : on entendait résonner les coups de fouets ;  
 « on forçait, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs  
 « pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Si  
 « les preuves manquaient, on donnait la question aux pères, aux maris, aux  
 « maîtres, pour les faire déposer contre eux-mêmes ; et quand la douleur  
 « avait arraché quelque aveu de leur bouche, cet aveu était réputé contenir la

† Le cens était une imposition sur les personnes, sur les bêtes, sur les terres la-  
 bourables, sur les vignes et sur les arbres fruitiers.



• vérité. Ni l'âge ni la maladie ne servaient d'excuse : on faisait apporter les  
 • infirmes et les malades ; on fixait l'âge de tout le monde ; on donnait des  
 • années aux enfants, et on en ôtait aux vieillards : ce n'était partout que  
 • gémissements, que larmes. Le joug que le droit de la guerre avait fait im-  
 • poser aux peuples vaincus par les Romains, Galère voulut l'imposer aux  
 • Romains mêmes ; peut-être fut-ce parce que Trajan avait puni par l'imposi-  
 • tion du cens les révoltes fréquentes des Daces, dont Galère était descendu.  
 • On payait de plus une taxe par tête, et la liberté de respirer s'achetait à  
 • prix d'argent. Mais on ne se fiait pas toujours aux mêmes commissaires :  
 • on en envoyait d'autres, dans l'espérance qu'ils feraient de nouvelles dé-  
 • couvertes. Au reste, qu'ils en eussent fait ou non, ils doublaient toujours les  
 • taxes, pour montrer qu'on avait eu raison de les employer. Cependant les  
 • animaux périssaient, les hommes mouraient : le fisc n'y perdait rien, on  
 • payait pour ce qui ne vivait plus ; en sorte qu'on ne pouvait ni vivre ni  
 • mourir gratuitement. Les mendiants étaient les seuls que le malheur de  
 • leur condition mit à l'abri de ces violences ; ce monstre parut en avoir pi-  
 • tié et vouloir remédier à leur misère : il les faisait embarquer, avec ordre,  
 • quand ils seraient en pleine mer, de les y jeter. Voilà le bel expédient qu'il  
 • imagina pour bannir la pauvreté de son empire ; et, de peur que sous pré-  
 • texte de pauvreté quelqu'un ne s'exemptât du cens, il eut la barbarie de  
 • faire périr une infinité de misérables. »

XXV<sup>e</sup>.

PAGE 64. Le disciple des sages publia, etc.

Voyez la Préface, à l'article d'Hiéroclès.

XXVI<sup>e</sup>.

PAGE 64. J'emploierai, disait-il en lui-même, etc.

Je ne me suis point complu à inventer des crimes inconnus, pour les prêter à Hiéroclès. J'en suis fâché pour la nature humaine, mais Hiéroclès ne dit et ne fait rien qui n'ait été dit et fait, même de nos jours. Au reste, ce moyen affreux que veut employer Hiéroclès lui fait différer le supplice d'Eudore : sans cela, il n'eût pas été naturel que le fils de Lasthônès fût resté si longtemps dans les cachots avant d'être jugé.

XXVII<sup>e</sup>.

PAGE 65. Cet impie qui reniait l'Éternel.

Ceci est bien humiliant pour l'orgueil humain ; mais c'est une vérité dont on n'a que trop d'exemples, et je l'ai déjà remarqué dans le *Génie du Christianisme*.

XXVIII<sup>e</sup>.

PAGE. 65. Il y avait à Rome un Hébreu, etc.

Cette machine est justifiée par l'usage que tous les poètes chrétiens ont fait

de la magie. Ainsi Armide enlève Renaud, ainsi le démon du fanatisme arme Clément d'un poignard. Il ne s'agit ici que de porter une nouvelle : Hiéroclès ne voit point lui-même l'Hébreu ; il l'envoie consulter par un esclave superstitieux et timide ; rien ne choque donc la vraisemblance des mœurs dans la peinture de la scène : et quant à la scène elle-même, elle est du ressort de mon sujet, elle sert à avancer l'action et à lier les personnages de Rome à ceux de Jérusalem.

XXIX<sup>e</sup>.

PAGE 65. Il découvre l'urne sanglante.

Hiéroclès est le ministre d'un tyran, persécuteur des chrétiens ; il est donc naturel qu'on évoque le démon de la tyrannie, et que l'évocation se fasse par les cendres du plus célèbre des tyrans et du premier persécuteur des chrétiens.

Selon une tradition populaire qui court à Rome, il y avait autrefois à la *Porta del Popolo* un grand arbre sur lequel venait constamment se percher un corbeau. On creusa la terre au pied de cet arbre, et l'on trouva une urne avec une inscription qui disait que cette urne renfermait les cendres de Néron. On jeta les cendres au vent, et l'on bâtit, sur le lieu où l'on avait trouvé l'urne, l'église connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie du Peuple. Le monument appelé le tombeau de Néron, que l'on voit à deux lieues de Rome, sur la route de la Toscane, n'est point le tombeau de Néron.

XXX<sup>e</sup>.

PAGE 65. La frayeur pénètre jusqu'aux os.

- Pavor tenuit me et tremor, et omnia ossa mea perterrita sunt.
- Et cum spiritus, me præsentè, transiret, inhorruerunt pili carnis meæ.
- Stetit quidam cujus non agnoscebam vultum... et vocem quasi auræ lenis • audivi. » (JOB, cap. IV.)

XXXI<sup>e</sup>.

PAGE 66. C'était l'heure où le sommeil fermait les yeux, etc.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris  
Incipit.

(*Æneid.*, II, 268.)

XXXII<sup>e</sup>.

PAGE 66. Sa barbe était négligée.

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector  
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus.  
.....  
Squalentem barbam. ....  
Sed graviter gemitus imo de pectore ducens.

(*Æneid.*, II, 270 et seq.)

XXXIII<sup>e</sup>.

PAGE 67. Fuis, ma fille, etc.

Heu! fuge. . . . . eripe flammis.  
(Æneid., II, 289.)

XXXIV<sup>e</sup>.

PAGE 67. Déjà les galeries étaient désertes.

Apparet domus intus, et atria longa patescunt.  
.....  
Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe,  
Ingens aura fuit, etc.  
(Æneid., II, 483.)

XXXV<sup>e</sup>.

PAGE 67. Eury Méduse, votre sort, etc.

Ce personnage disparaît avant la fin de l'action ; il s'évanouit comme Créuse ; il était de peu d'importance. Il entrait dans mon plan de montrer Cymodocée isolée, tandis qu'Eudore est environné des compagnons de sa gloire ; autrement les scènes de la prison de Cymodocée et celles des cachots d'Eudore eussent été semblables.

XXXVI<sup>e</sup>.

PAGE 69. Il aperçoit un homme, etc.

Tout le monde connaît la retraite de saint Jérôme dans la grotte de Bethléem ; tout le monde a vu les tableaux du Dominiquin, d'Augustin Carrache ; tout le monde sait que saint Jérôme se plaint, dans ses lettres, d'être tourmenté au milieu de sa solitude par les souvenirs de Rome. Ce grand personnage, que l'on quitta au tombeau de Scipion, et que l'on retrouve à Bethléem pour donner le baptême à Cymodocée, a du moins l'avantage de ne rappeler que des lieux célèbres, de grands noms et d'illustres souvenirs.

---

SUR LE DIX-NEUVIÈME LIVRE.

---

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 73. La trace blanchissante, etc.

Ceux qui ont voyagé sur mer ont vu ces traces de vaisseau que les marins appellent le sillage. Dans les temps calmes, cette ligne blanche reste quelquefois marquée pendant plusieurs heures.

II<sup>e</sup>.

PAGE 73. Dorait et brunissait à la fois, etc.

Je ne suis pas le premier auteur qui ait parlé de ce double effet du soleil levant sur les mers de la Grèce. Chandler l'avait observé avant moi.

III<sup>e</sup>.

PAGE 73. Des nues sercines, etc.

Expression du grand maître, qui peint parfaitement ces petites nues que l'on aperçoit dans un beau ciel :

Unde serenas  
Ventus agat nubes.

(VING., *Georg.*, 1, 461.)

IV<sup>e</sup>.

PAGE 75. Et la mère d'Eudore venait de mourir.

Petite circonstance d'où naît la peinture du purgatoire, au XXI<sup>e</sup> livre.

V<sup>e</sup>.

PAGE 75. Le jour s'éteint, le jour renaît, etc.

Je ne sais si c'est ce passage qui a fait dire à un critique que Démodocus était un vieil imbécile, ou si c'est à cause de ce même passage qu'un autre critique a bien voulu comparer la douleur de Démodocus à celle de Priam.

VI<sup>e</sup>.

PAGE 76. Deux hautes chaînes de montagnes s'étendant, etc.

Ceci est tiré mot pour mot de mon *Itinéraire* ; mais comme, dans un sujet si intéressant, on ne saurait avoir trop de détails, je citerai encore un fragment de mon *Voyage*. Ce fragment commence à mon départ de Bethléem pour la mer Morte, en passant par le monastère du Saint-Saba.

• Les Arabes qui nous avaient attaqués à la porte du couvent de Saint-Saba appartenaient à une tribu qui prétendait avoir seule le droit de conduire les étrangers. Les Bethléémites, qui désiraient avoir le prix de l'es-corte, et qui ont une réputation de courage à soutenir, n'avaient pas voulu céder. Le supérieur du monastère avait promis que je satisferais les Bé-douins, et l'affaire s'était arrangée. Je ne voulais rien leur donner, pour les punir ; mais Ali-Aga (le janissaire) me représenta que, si je tenais à cette résolution, nous ne pourrions jamais arriver jusqu'au Jourdain ; qu'ils iraient appeler les autres tribus du désert, et que nous serons infailliblement mas-sacrés ; que c'était la raison pour laquelle il n'avait pas voulu tuer le chef

• des Arabes, car, une fois le sang versé, nous n'aurions eu d'autre parti à prendre que de retourner promptement à Jérusalem.

• Je doute que les couvents de Scété soient placés dans des lieux plus tristes et plus isolés que le couvent de Saint-Saba. Il est bâti dans la ravine même du torrent de Cédron, qui peut avoir trois ou quatre cents pieds de profondeur dans cet endroit. L'église occupe une petite éminence dans le fond du lit. De là les bâtiments du monastère s'élèvent; par des escaliers perpendiculaires et des passages creusés dans le roc, sur le flanc de la ravine, et parviennent ainsi jusque sur la croupe de la montagne, où ils se terminent par deux tours carrées. Du haut de ces tours on découvre les sommets stériles des montagnes de Judée; au-dessous de soi, l'œil plonge dans le ravin desséché du torrent des Cèdres, où l'on voit des grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes.

• Pour toute curiosité, on montre aujourd'hui à Saint-Saba trois ou quatre cents têtes de morts, qui sont celle des religieux massacrés par les infidèles. On m'a laissé un quart d'heure seul avec ces saintes reliques. Il semblerait que les moines qui me donnaient l'hospitalité devinassent que j'avais le dessein de peindre la situation de l'âme des solitaires de la Thébaïde.

• Nous sortîmes du monastère à trois heures de l'après-midi, et nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent à l'occident la mer Morte et la vallée du Jourdain. La chaîne du levant, qui forme l'autre bord de la vallée, s'appelle les montagnes de l'Arabie, et comprend l'ancien pays des Moabites et des Ammonites, etc. . . . .

• Nous descendîmes de la croupe de la montagne pour aller passer la nuit au bord de la mer Morte, et remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la vallée, notre petite troupe se resserra, et fit silence. Nos Bethléémites armèrent leurs fusils, et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous trouvions sur le chemin des Arabes du désert qui vont chercher du sel au lac, et qui font une guerre impitoyable aux voyageurs. Nous marchâmes ainsi pendant deux heures le pistolet à la main, comme en pays ennemi, et nous arrivâmes à la nuit close au bord du lac. La première chose que je fis en mettant pied à terre fut d'entrer dans le lac jusqu'aux genoux, et de porter l'eau à ma bouche. Il me fut impossible de l'y retenir. La salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer, et elle produit sur les lèvres l'effet d'une forte solution d'alun. Mes bottes furent à peine séchées qu'elles se couvrirent de sel; nos vêtements, nos chapeaux, nos mains, notre visage, furent, en moins de deux heures, imprégnés de ce minéral.

• Nous établîmes notre camp au bord de l'eau, et les Bethléémites allumèrent du feu pour faire du café. Telle est la force de l'habitude: ces Arabes avaient marché avec beaucoup de prudence dans la campagne, et ils ne craignirent point d'allumer un feu qui pouvait bien plus aisément les trahir. Vers minuit, j'entendis quelque bruit sur le lac; les Bethléémites me dirent que c'étaient des légions de petits poissons qui viennent sauter au rivage. Ceci contredirait l'opinion généralement adoptée que la mer Morte ne produit aucun être vivant. Poccocke, étant à Jérusalem, avait entendu dire aussi qu'un missionnaire avait vu des poissons dans le lac Asphaltite. Ce savant voyageur avait fait analyser l'eau de ce lac: j'ai apporté une bouteille de cette eau, jusqu'à présent fort bien conservée.

• Le 6 octobre, au lever du jour, je parcourus le rivage. Le lac fameux qui occupe l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe est nommé mer Morte ou mer Salée dans l'Écriture, Asphaltite par les auteurs grecs et latins, et Al-

« motanah par les Arabes. (Voyez d'ANVILLE.) Strabon rapporte la tradition des  
 « villes abîmées. Je ne puis être du sentiment de quelques voyageurs qui pré-  
 « tendent que la mer Morte n'est que le cratère d'un volcan. J'ai vu le Vésuve,  
 « la Solfatare, le Monte-Nuovo dans le lac Fusin, le pic des Açores, le Ma-  
 « melife, vis-à-vis de Carthage; les volcans éteints d'Auvergne, j'ai partout  
 « remarqué les mêmes caractères; c'est-à-dire des montagnes creusées en  
 « entonnoir, des laves et des cendres où l'action du feu ne peut se méconnaî-  
 « tre. La mer Morte, au contraire, est un lac assez long, encaissé entre deux  
 « chaînes de montagnes, qui n'ont entre elles aucune cohérence de formes,  
 « aucune homogénéité de sol. Elles ne se rejoignent point aux deux extrémités  
 « du lac; elles continuent, d'un côté, à border la vallée du Jourdain, en se  
 « rapprochant vers le nord jusqu'au lac de Tibériade; et, de l'autre, elles  
 « vont, en s'écartant, se perdre au midi dans les sables de l'Yémen. Il est  
 « vrai qu'on y trouve du bitume, des eaux chaudes et des pierres phosphori-  
 « ques dans la chaîne des montagnes d'Arabie, mais je n'en ai point vu dans la  
 « chaîne opposée. D'ailleurs la présence des eaux thermales, du soufre et du  
 « bitume, ne suffit point pour attester l'existence antérieure d'un volcan. C'est  
 « dire assez que, quant aux villes abîmées, je m'en tiens au sens de l'Écri-  
 « ture, sans appeler la physique à mon secours. . . . .  
 « . . . . . Quelques voyageurs prétendent que, dans les temps cal-  
 « mes, on aperçoit encore au fond de la mer Morte des débris de murailles et  
 « de palais. C'est peut-être ce qui a donné à Klopstock l'idée bizarre de faire  
 « cacher Satan dans les ruines de Gomorrhe, pour contempler la mort du  
 « Christ. Je ne sais si ces débris existent. Et comment les aurait-on décou-  
 « verts? De mémoire d'homme, on n'a jamais vu de bateaux sur le lac As-  
 « phaltite. Les géographes, les historiens, les voyageurs ne parlent point de  
 « la navigation de ce lac. Il est vrai que Josèphe le fit mesurer, mais il est  
 « probable que la mesure fut prise par terre le long du rivage; car on ne  
 « voit pas que les anciens connussent la manière de relever les distances  
 « par eau.

« Strabon parle de treize villes englouties dans le lac Asphaltite. La *Genèse*  
 « en place cinq *in valle silvestri*: *Sodome, Gomorrhe, Adam, Séboim* et *Bala*  
 « ou *Segor*; mais elle ne marque que les deux premières détruites par le feu  
 « du ciel. Le *Deutéronome* en cite quatre, *Sodome, Gomorrhe, Adam* et *Se-*  
 « *boim*; la *Sagesse* en compte cinq, sans les désigner. *Descendante igne in*  
 « *Pentapolim*.

« Jacques Cerbus ayant remarqué que sept grands courants d'eau tombent  
 « dans la mer Morte, Reland en conclut que cette mer devait se dégager de  
 « la superfluité de ses eaux par des canaux souterrains. Sandry et quelques  
 « autres voyageurs ont énoncé la même opinion; mais elle est aujourd'hui  
 « abandonnée, d'après les observations sur l'évaporation par le docteur Hal-  
 « ley: observations admises par Shaw, qui trouve pourtant que le Jourdain  
 « roule par jour à la mer Morte six millions quatre-vingt-dix mille tonnes  
 « d'eau, sans compter les eaux de l'Hiernon et de sept autres torrents. . . . .  
 « . . . . . Je voulais voir le Jourdain à l'endroit où il se jette dans la mer  
 « Morte, point essentiel qui n'a pas encore été reconnu; mais les Bethléémi-  
 « tes refusèrent de m'y conduire, parce que le fleuve, à une lieue environ de  
 « son embouchure, fait un long détour sur la gauche, et se rapproche de la  
 « montagne d'Arabie. Il fallut donc me contenter de marcher vers la courbure  
 « du fleuve la plus rapprochée du lieu où nous nous trouvions. Nous levâmes  
 « le camp, et nous cheminâmes pendant deux heures avec une peine exces-  
 « sive dans des dunes de sable et des couches de sel; je vis tout à coup les

« Bethlémites s'arrêter, et me montrer de la main, parmi les arbrisseaux, quelque chose que je n'apercevais pas : c'était le Jourdain.

« J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec le plaisir qu'inspirent la solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non-seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui offre à la fois au voyageur chrétien le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer. »

VII<sup>e</sup>.

PAGE 78. Un fruit semblable à un citron doré.

J'ai rapporté ce fruit, qui a passé longtemps pour n'exister que dans l'imagination des missionnaires. Il est bien connu aujourd'hui des botanistes. On a rangé l'arbuste qui le porte dans la classe des *solanées*, sous le nom de *solanum sodomæum* ; quand j'ai dit, dans la préface des premières éditions, que ce fruit ressemble à un citron dégénéré par la malignité du sol, je n'ai eu l'intention que de parler de l'apparence et non de la réalité.

VIII<sup>e</sup>.

PAGE 79. Les chameaux seuls, etc.

Je me sers ici d'une anecdote que j'ai rapportée dans l'*Itinéraire*, et dont j'ai presque été le témoin.

IX<sup>e</sup>.

PAGE 80. On s'assied autour d'un bûcher.

C'est une scène de mœurs arabes dans laquelle j'ai figuré moi-même, et qu'on peut voir dans le passage cité à la note précédente.

X<sup>e</sup>.

PAGE 80. Des lettres pour les principaux fidèles.

Ces lettres de voyage ou de recommandation étaient données par les évêques. J'ai cru pouvoir les faire donner par saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Église latine.

XI<sup>e</sup>.

PAGE 80. Reine de l'Orient.

Quelle Jérusalem nouvelle  
Sort du fond du désert, brillante de clartés, etc.

(RACINE, *Ath.*, III, 7.)

XII<sup>e</sup>.

PAGE 80. La nouvelle Jérusalem ne pleure point.

Allusion à une belle médaille de Titus : un palmier, une femme assise et enchaînée au pied de ce palmier ; pour légende : *Judæa capta*.

XIII<sup>e</sup>.

PAGE 81. La souveraine des auge, etc.

Ceci rend naturelles et vraisemblables les courses de Cymodocée.

XIV<sup>e</sup>.

PAGE 81. Je suis Pamphile de Césarée.

Pamphile le martyr, disciple de Timothée et condisciple d'Eusèbe, a été nommé parmi les grands hommes chrétiens qu'Eudore rencontre à Alexandrie.

XV<sup>e</sup>.

PAGE 82. Au pied du mont Aventin, etc.

On montre encore cette prison à Rome.

XVI<sup>e</sup>.

PAGE 83. Voit arriver tour à tour des amis, etc.

Ainsi, tous les personnages se retrouvent à Rome par un même événement : Démococus, Cyrille, Zacharie, l'ermite du Vésuve, etc ; et, dans un moment, le ciel va amener Cymodocée au lieu du sacrifice.

XVII<sup>e</sup>.

PAGE 83. Ces confesseurs avaient transformé la prison en une église, etc.

Cette peinture du bonheur des prisons est fidèle. Fleury seul donnera au lecteur curieux le moyen de vérifier tout ce que j'avance. (*Mœurs des Chrétiens et Hist. eccl.*)

XVIII<sup>e</sup>.

PAGE 84. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome.

Dans les calamités publiques, il y a toujours des victimes qui échappent ; tous les chrétiens, tous les chefs des chrétiens, n'étaient pas dans les cachots



pendant les persécutions, comme tous les Français n'étaient pas emprisonnés sous le règne de la Terreur.

XIX<sup>e</sup>.

PAGE 84. La belle et brillante Aglaé.

Voilà la fin de l'histoire d'Aglaé, de Pacôme et de Boniface, dont on a vu le commencement au cinquième livre; on va voir aussi la fin de l'histoire de Genès.

XX<sup>e</sup>.

PAGE 85. Mon fils, répond le descendant, etc.

Ce simple récit de Zacharie est fondé sur l'histoire. Constance subjuga en effet quelques tribus des Francs, et les transporta dans les Gaules, aux environs de Cologne.

XXI<sup>e</sup>.

PAGE 86. L'heureuse arrivée de Constantin.

Par là le dénouement est préparé, et le triomphe de la religion annoncé.

XXII<sup>e</sup>.

PAGE 86. Valérie avait été exilée en Asie.

Cela est conforme à la vérité. Ces deux personnages, n'étant plus nécessaires, sont mis à l'écart. On ne les a appelés ici que pour satisfaire le lecteur, qui aurait pu demander ce qu'ils étaient devenus.

XXIII<sup>e</sup>.

PAGE 86. Il voulait engager Dioclétien, etc.

On verra Eudore se reprocher ce dessein comme criminel, mais ce dessein entretient l'espérance dans l'esprit du lecteur jusqu'au dernier moment, et rappelle en même temps le trait le plus connu et le plus frappant de l'histoire de Dioclétien. Il fallait d'ailleurs, selon la règle dramatique, que le héros fût coupable d'une légère faute.

XXIV<sup>e</sup>.

PAGE 86. Ils s'aperçurent bientôt, etc.

En passant en Amérique avec des prêtres qui fuyaient la persécution, j'ai été témoin d'une scène à peu près pareille. Quand il survenait un orage, les matelots se confessaient aux mêmes hommes qu'ils venaient d'insulter.

XXV<sup>e</sup>.

PAGE 87. Le Sauveur aperçoit le vaisseau de Cymodocée, etc.

L'intervention du merveilleux était absolument nécessaire ici. Sans blesser toutes les convenances, et même toutes les vraisemblances, Cymodocée ne pouvait aller de son propre mouvement chercher Eudore en Italie ; mais le ciel, qui veut le triomphe de la croix, conduit cette innocente victime au lieu du sacrifice.

XXVI<sup>e</sup>.

PAGE 87. Le vent, qui jusqu'alors, etc.

Je ne peins dans ce naufrage que ma propre aventure. En revenant de l'Amérique, je fus accueilli d'une tempête de l'ouest qui me conduisit en vingt et un jours de l'embouchure de la Delaware à l'île d'Origny, dans la Manche, et fit toucher le vaisseau sur un banc de sable. Dans mon dernier voyage sur mer, j'ai mis soixante-deux jours à aller d'Alexandrie à Tunis ; toute cette traversée, au milieu de l'hiver, fut une espèce de continuel naufrage ; nous vîmes périr trois gros vaisseaux sur Malte, et le nôtre était le quatrième en danger. C'est peut-être acheter un peu cher le plaisir de ne peindre que d'après nature.

XXVII<sup>e</sup>.

PAGE 88. Les flots se déroulaient avec uniformité.

Il faut l'avouer, au milieu des plus furieuses tempêtes, je n'ai point remarqué ce chaos, ces montagnes d'eau, ces abîmes, ce fracas qu'on voit dans les orages des poètes. Je ne trouve qu'Homère de vrai dans ces sortes de descriptions, et elles se bornent presque toutes à un trait, la noirceur des ondes. J'ai bien remarqué, au contraire, ce silence et cette espèce de régularité que je décris ici, et il n'y a peut-être rien de plus effrayant. Des marins à qui j'ai lu cette tempête m'ont paru frappés de la vérité des accidents. Les critiques qui pensent qu'on peut bien imiter la nature sans sortir de son cabinet sont, je crois, dans l'erreur. Que l'on copie tant qu'on voudra un portrait fidèle, on n'attrapera jamais ces nuances de physionomie que l'original peut seul donner.

XXVIII<sup>e</sup>.

PAGE 89. L'écueil voisin semble changer de place.

Il faut avoir été dans une position semblable pour bien juger de la joie et de la terreur d'un pareil moment. Je regrette de n'avoir point la lettre que j'écrivis à M. de Chateaubriand, mon frère, qui a péri avec son aïeul, M. de Malesherbes. Je lui rendais compte de mon naufrage. J'aurais retrouvé dans cette lettre des circonstances qui ont sans doute échappé à ma mémoire, quoique ma mémoire m'ait bien rarement trompé.

XXIX<sup>e</sup>.

PAGE 90. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres.

Les anciens arrêtaient ainsi leurs vaisseaux sur les fonds vaseux, lorsque l'ancre glissait, ou, comme parlent les marins, lorsque le vaisseau filait sur son ancre. L'ancre sacrée était une ancre réservée pour les naufrages. On l'appelle parmi nous l'ancre de salut. Les anciens ont fait souvent allusion à cette ancre sacrée, entre autres Plutarque, qui se sert volontiers d'images empruntées de la navigation et des vaisseaux.

---

SUR LE VINGTIÈME LIVRE.

---

PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 91. On n'envoie point au-devant de Cymodocée, etc.

Il y a plusieurs exemples de ces honneurs poétiques rendus par l'antiquité à des personnes remarquables. Pour n'en citer qu'un, ce fut de cette manière que Denys reçut Platon à son second voyage de Sicile.

II<sup>e</sup>.

PAGE 91. Architas.

Grand mathématicien, et célèbre philosophe pythagoricien. Il était de Tarente. On lui avait élevé dans sa patrie un monument qui se voyait de loin.

III<sup>e</sup>.

PAGE 92. C'était une de ces galères, etc.

(Voyez le livre XVII, et la note XXIV<sup>e</sup> du même livre.)

IV<sup>e</sup>.

PAGE 92. Il faut que Tarente ait conservé ses dieux irrités.

On proposa à Marcellus d'enlever les statues de Tarente, infidèle à ses serments. Il répondit : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. »

V<sup>e</sup>.

PAGE 94. Tel le chantre d'Ilion, etc.

Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie, etc.

(BOILEAU.)

VI<sup>e</sup>.

PAGE 95. Le Mercure de Zénodore, etc.

J'ai choisi de préférence, pour les décrire, les chefs-d'œuvre que nous n'avons plus : j'en ai pris la liste dans Plin. Je me suis permis seulement de peindre d'après mon imagination le *Satyre mourant* de Protogène, dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

VII<sup>e</sup>.

PAGE 96. Respirait l'Apollon... à l'extrémité opposée s'élevait le groupe de Laocoon, etc.

Nous avons ces deux chefs-d'œuvre. Le *Laocoon* a été trouvé dans les ruines des Thermes ou du palais de Titus.

VIII<sup>e</sup>.

PAGE 97. Tu sais que je t'aime, etc.

Il y avait après cette phrase : « Un amant est-il donc si redoutable ? J'ai fait disparaître ces tours, qui sentaient trop la matière du roman. En général, ce morceau a été fort adouci. Après le dernier mot qui termine l'alinéa, il y avait une demi-page du même langage amoureux ; je l'ai supprimée pour la même raison. C'est un grand bonheur pour moi quand je puis être plus rigoureux que les critiques.

IX<sup>e</sup>.

PAGE 97. Par des philtres et des enchantements.

Après ces mots, il y avait une réponse de Cymodocée, qui n'était qu'une imitation de deux vers d'Othello : je n'ai pas cru devoir la conserver, quoique louée par la Harpe, et digne certainement d'être louée.

X<sup>e</sup>.

PAGE 98. La sagesse, enfant trop aimable, etc.

Cela n'est pas plus odieux que le langage du *Tartufo*. La philosophie, comme la religion, a ses monstres.

XI<sup>e</sup>.

PAGE 98. Il meurt, si tu n'es à moi.

Encore une fois, je n'ai point inventé cette horrible scène. Plût à Dieu que cela ne fût qu'une fiction !

XII<sup>e</sup>.

PAGE 99. Il dit, et poursuit Cymodocée, etc.

Après ces mots, on lisait ces lignes où je peignais la course d'Hiéroclès et de Cymodocée : j'ai supprimé cette peinture, quoique cela m'ait fait perdre une comparaison que j'ai regrettée.

XIII<sup>e</sup>.

PAGE 100. Démodocus reconnaît sa fille.

On voit que je me suis souvenu de l'histoire de Virginius, si admirablement racontée par Tite-Live.

XIV<sup>e</sup>.

PAGE 100. La Reine des anges l'y retient.

L'intervention du merveilleux était ici absolument nécessaire ; il achève, avec les autres raisons tirées de la nature de la scène, de rendre vraisemblable la présence de Cymodocée sur la galerie.

XV<sup>e</sup>.

PAGE 100. Le préfet de Rome, qui favorisait, etc.

Ceci rend naturelle cette sédition, et lui ôte ce qu'elle eût pu avoir de romanesque ou d'in vraisemblable. Dieu, qui va châtier Hiéroclès, se sert, comme cela arrive souvent, des passions des hommes, et d'un incident étranger au crime qu'il punit.

XVI<sup>e</sup>.

PAGE 101. Ta fille est-elle chrétienne ?

Terrible question, qui décide du sort de Cymodocée.

XVII<sup>e</sup>.

PAGE 103. Mais comme ses trahisons ne sont pas assez prouvées, etc.

On voit ici les lâches arrangements de la conscience d'un homme qui n'a pas la force d'être tout à fait vertueux ni tout à fait criminel.

XVIII<sup>e</sup>.

PAGE 104. Lorsqu'un vaisseau, etc.

*Odyssee*, livre xxiii.

XIX<sup>e</sup>.

PAGE 105. Chantez, dit-il, mes frères.

Cette annonce du martyr par Zacharie, et ensuite par le lecteur, produit un genre de pathétique inconnu au polythéisme, et qui sort des entrailles mêmes de notre admirable religion.

XX<sup>e</sup>.

PAGE 106. Ange des saintes amours.

C'est l'ange qui a blessé Eudore par l'ordre de Dieu. Il était naturel qu'on s'adressât à lui pour apprendre les sentiments d'Eudore.

XXI<sup>e</sup>.

PAGE 106. Eudore, serviteur de Dieu, etc.

C'est la formule des lettres des premiers chrétiens. On peut voir les Épîtres des apôtres, et surtout celles de saint Paul, dont cette formule est tirée mot à mot. Le *nous* était aussi d'usage dans cette communauté de frères malheureux.

XXII<sup>e</sup>.

PAGE 107. Il faut qu'il coupe le fil, etc.

(VOYEZ JOB, EZÉCHIAS, J.-B. ROUSSEAU.)

XXIII<sup>e</sup>.

PAGE 107. La première année de la persécution.

La persécution de Dioclétien devint une ère par laquelle on data plusieurs écrits de cette époque.

XXIV<sup>e</sup>.

PAGE 107. Hélas ! il vous perdra peut-être, et il n'est pas chrétien !

Eudore est chrétien : voilà pourquoi il est au-dessus du malheur, sans toutefois y être insensible.

XXV<sup>e</sup>.

PAGE 107. Voici la salutation, etc.

Formule des Épîtres apostoliques.

---

## SUR LE VINGT ET UNIÈME LIVRE.

## PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 108. Les mains chargées de branches d'anet, le front ceint d'une couronne de roses et de violettes, etc.

On peut voir dans Athénée tous les détails sur les banquets et les couronnes des anciens. L'anet dont on se servait dans les festins ressemblait assez au fenouil.

## II°.

PAGE 108. Aussi profonde que celle de Nestor, etc.

Ἦάρ δὲ δῖπας περικαλλῆς, ὁ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραῖος,  
Χρυσίοις ἤλοισι πεπαρμένον· οὐατα δ' αὐτοῦ  
Τέσσαρ' ἔταν, δοιαὶ δὲ πειλειάδες ἀμφὶς ἕκαστον  
Χρυσίαι νεμέθοντο· δύω δ' ὑπὸ πυθμίνεσσι ἦσαν.  
Ἄλλος μὲν μογίων ἀποκινίσασκε τραπέζῃ;  
Πλείον ἰόν· Νίστωρ δ' ὁ γέρον ἀμογητὶ ἄειρεν.  
(*Iliad.*, lib. XI, v. 632.)

## III°.

PAGE 108. Comme au banquet d'Alcibiade, etc.

Le *Banquet de Platon* a été traduit par l'abbesse de Fontevrault et par Racine. Le discours d'Alcibiade manquait; M. Geoffroy l'a donné dans son *Commentaire sur Racine*.

## IV°.

PAGE 109. On eût dit qu'ils marchaient au martyre, etc.

On aura pu remarquer que c'est le beau tableau de Lesueur.

## V°.

PAGE 109. Sublime invention de la charité ! etc.

- On a vu des prélats, faute d'autel, consacrer sur les mains des diacres; et
- l'illustre martyr saint Lucien d'Antioche consacra sur sa poitrine, étant attaché de sorte qu'il ne pouvait se remuer. • (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*.)

## VI°.

PAGE 110. La frise en était ornée, etc.

On sait comment Homère, Virgile, le Tasse, ont fait usage de ces détails poétiques. Les traits que j'ai placés dans les bas-reliefs sont puisés dans l'histoire romaine. Je ne leur ai point donné un rapport direct avec la position de Démocodocus. J'ai trouvé plus naturel de suivre l'exemple d'Homère, qui peint des scènes variées sur le bouclier d'Achille.

## VII°.

PAGE 113. Cette chrétienne timide, etc.

Le petit rôle de Blanche est peut-être dans la nature. On trouve, surtout parmi le peuple, un grand nombre de ces femmes qui ont un cœur compatissant, mais dont le caractère est faible et timide, et qui n'osent pour ainsi dire faire de bonnes actions qu'à la dérobée. Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'à cette époque tous les chrétiens fussent des héros, et toutes les chrétiennes des héroïnes. Il y eut beaucoup de chutes pendant la persécution de Dioclétien. Comment, après cela, a-t-on pu trouver que Cymodocée, qui donne son sang avec tant de simplicité, n'est pas assez courageuse ?

## VIII°.

PAGE 114. Festus, suivant les formes usitées, dit, etc.

J'aurais cru commettre un sacrilège si j'avais osé changer un mot à cette grande tragédie du martyr, dont les témoins du Dieu vivant furent les sublimes acteurs. J'ai conservé, et j'ai dû conserver la simplicité du dialogue, la majesté des réponses, l'atrocité des tourments. Pourquoi me serais-je montré plus délicat que la peinture ? Et cependant j'ai tout adouci, tout dérobé aux yeux. J'ai écarté ce qui pouvait révolter les sens, comme l'odeur des chairs brûlées, et mille autres détails qu'on lit dans l'histoire. J'ai, par des comparaisons riantes, par la présence des anges, par l'espèce d'impassibilité d'Eudore, diminué l'horreur des tortures. Ce sont les hommes de l'art que je désire surtout avoir ici pour juges ; eux seuls peuvent connaître la difficulté du sujet. Je renvoie le lecteur aux *Actes des Martyrs*, recueillis par dom Ruinart, et traduits par Maupertuis ; à l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et aux *Mémoires* de Tillemont.

## IX°.

PAGE 116. Remarquez bien mon visage, etc.

Ce mot d'Eudore était tiré des *Machabées*, mais un critique m'a fait l'honneur de le croire de mon invention : ce mot se retrouve dans le martyr de sainte Perpétue. N'est-il pas aussi bien étrange qu'on ait ignoré que la torture précédait toujours la mort des chrétiens accusés ? Il y a tel confesseur qui fut appliqué trois et quatre fois à la question avant d'être condamné à mort. Que



penser de ceux qui, prenant contre moi la *défense de la religion*, montrent à la fois leur ignorance et leur impiété dans de honteuses plaisanteries sur les souffrances des martyrs?

## X°.

PAGE 117. Eudore, dans le cours de ses actes glorieux, etc.

Là commence l'épisode du purgatoire. Je n'ai point eu d'appui pour ce travail, et il a fallu tout tirer de mon fond. Le purgatoire du Dante ne m'a pas offert un seul trait dont je pusse profiter.

## XI°.

PAGE 118. Que les anges ont appelée Belle, etc.

Toutes ces saintes femmes sont trop connues pour qu'on ait besoin d'un commentaire.

## XII°.

PAGE 119. L'enfer étonné crut voir entrer l'Espérance.

Le Dante a dit :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

## XIII°.

PAGE 119. A mesure qu'on s'élève, etc.

Après cette phrase se trouvait la description de la demeure des sages. Bien des personnes ont pensé que j'aurais pu, même théologiquement, être moins rigoureux, et conserver le morceau mais il ne faut point discuter avec la religion.

## XIV°.

PAGE 120. Les mondes divers, etc.

« Benedicite omnia opera Domini. » (Ps.)

## XV°.

PAGE 120. Ouvrez-vous, etc.

« Attollite portas... Et elevamini portas aeternales. » (Ps. xxiii, 7), que Milton a si bien imité :

Open ye everlasting doors !

## XVI°.

PAGE 120. Je vous salue, Marie, etc.

« Ave, Maria, etc. »

XVII<sup>o</sup>.

PAGE 120. Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, refuge des pécheurs, etc

« *Benedicta tu in mulieribus, consolatrix afflictorum, refugium peccatorum.* »

Et toujours nos simples prières fournissent les traits les plus nobles, les plus sublimes ou les plus touchants !

## SUR LE LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

## PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 122. D'une main il prend une des sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu.

On ne me contestera pas cet ange, les coupes d'or, etc., fors qu'on n'ait pris encore tout cela pour mes vaines imaginations. N'est-il pas honteux que des hommes qui se mêlent de critique ignorent pourtant la religion au point de ne pas connaître les choses les plus communes? Qu'ils imitent Voltaire, et s'ils ne lisent pas la Bible comme chrétiens, qu'ils l'étudient du moins comme littérateurs.

« *Et unum de quatuor animalibus dedit septem angelis septem phialas aureas plenas iracundiæ Dei.* » (*Apocal.*, cap. xv. v. 7.)

II<sup>o</sup>.

PAGE 122. De l'autre, il saisit le glaive, etc.

« *Factum est autem in noctis medio : percussit Dominus omne primogenitum in terrâ Ægypti...* »

« *Et ortus est clamor magnus in Ægypto.* » (*Exod.* cap. xii, v. 29 et 30.)

« *... Venit Angelus Domini et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia.* » (*Reg.*, lib. iv., cap. xix, v. 35.)

III<sup>o</sup>.

PAGE 122. La faux qui vendange, et la faux qui moissonne.

« *Et alius angelus exivit de templo, clamans voce magna ad sedentem super nubem : Mitte falcem tuam, et mete, quia venit hora ut metatur, quoniam aruit mes-is terræ...* »

- Et alius angelus exivit de altari, et clamavit...
- Mitte falcem tuam acutam, et vindemia botros vinearum terrarum... » (*Apocal.*, cap. XIV, v. 15 et 18.)

## IV°.

PAGE 124. L'édit te permet de la livrer aux lieux infâmes...

On sait trop que l'effroyable perversité des païens les porta jusqu'à faire déshonorer des vierges chrétiennes, dont la première vertu était la chasteté. Cette espèce de martyre fut employée plusieurs fois, comme on le voit dans l'*Histoire ecclésiastique*. Nous avons une tragédie entière de Corneille fondée sur ce sujet. Je me suis servi de ce moyen que pour jeter Eudore dans la plus grande tentation et dans le plus grand malheur qu'un homme puisse éprouver.

## V°.

PAGE 124. Rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien, etc.

Ce fut Maximien qui engagea Dioclétien à reprendre l'empire, et ce fut aux députés de Maximien que Dioclétien fit la belle réponse que tout le monde connaît : « Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent les légumes que je cultive. »

## VI°.

PAGE 125. Le jardinier sidonien, etc.

Abdolonyme : les beaux vers de M. Delille, connus de tout le monde, rendent tous les détails superflus.

Dans cette entrevue de Dioclétien et du messenger d'Eudore, il n'y a d'historique que la réponse : « Plût aux dieux, etc. »

## VII°.

PAGE 125. Les évêques craignaient que vous n'eussiez réussi.

Telles sont la résignation et la fidélité chrétiennes.

## VIII°.

PAGE 128. Le repas libre.

- Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume
- est de faire, à ceux qui sont condamnés aux bêtes, un souper qu'on nomme
- le souper libre. Nos saints martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient
- était pleine de peuple ; les martyrs lui adressaient la parole de temps en
- temps... Ces paroles... jetèrent de l'étonnement et de la frayeur dans l'âme
- de la plupart... Plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en
- Jésus-Christ. » (*Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

## IX°.

PAGE 130. Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave, etc.

J'ai tâché de tracer mon tableau de manière qu'il pût être transporté sur la toile sans confusion, sans désordre, et sans changer une seule des attitudes : le peuple romain à genoux, les soldats présentant les aigles; les vieux évêques assis, la tête couverte d'un pan de leur robe; Eudore debout, soutenu par les centurions, et laissant tomber la coupe, au moment où il prononce ce mot : « Je suis chrétien ! » la diversité des costumes; l'agape servie sous le vestibule de la prison, etc; tout cela pourrait peut-être s'animer sous le pinceau d'un plus grand peintre que moi.

## SUR LE VINGT-TROISIÈME LIVRE.

## PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 133. A ces mots, le prince des ténèbres disparaît du milieu de la foule.

Rien n'est plus commun dans les poètes que cette machine d'une divinité qui prend la forme d'un personnage connu pour produire ou diriger un événement : je ne crois pas devoir citer.

## II°.

PAGE 133. Son triomphe sur les Parthes.

Crevier pense que Galérius célébra en effet son triomphe sur les Parthes. Cela souffre pourtant des difficultés en critique; mais j'ai adopté l'opinion qui me convenait le mieux.

## III°.

PAGE 133. Rétablit les fêtes de Bacchus.

L'an 568 de Rome, le sénat découvrit de telles abominations dans les fêtes de Bacchus, qu'il fit supprimer ces fêtes.

## IV°.

PAGE 134. Des courtisanes nues, rassemblées au son de la trompette, etc.

Cette description n'est que trop historique : j'ai seulement omis les infamies les plus révoltantes. Il y eut deux Flores : la première, épouse de Zéphyre, reine des fleurs, nymphe des îles Fortunées ; la seconde, courtisane romaine, qui légua sa fortune au peuple, et dont le culte criminel se confondit bientôt avec le culte innocent que l'on rendait à la première Flore.

« Pantomimus a pueritia patitur in corpore, ut artifex esse possit. Ipsa etiam prostibula publicæ libidinis hostiæ in scena proferuntur ; plus miseræ in præsentia feminarum, quibus solis latebant, perque omnis ætatis, omnis dignitatis ora transducuntur, locus, stipes, elogium, etiam quibus opus non est, prædicatur. Taceo de reliquis, etiam quæ in tenebris et in speluncis a suis delitescere decebat, ne diem contaminarent. » (TERTULL., *de Spect.*, cap. xvii.)

« Celebrantur ergo illi ludi (Florales) cum omni lascivia, convenientes memoriam meretricis. Nam præter verborum licentia, quibus obscœnitas omnis effunditur, exuntur etiam vestibus, populo flagitante, meretrices, quæ tunc mimorum funguntur officia, et in conspectu populi usque ad satietatem impudicorum luminum cum pudentis motibus detinentur. » (LACTAN., *Div. Inst.*, lib. I, cap. xx.)

Saint Augustin (*Epist.* ccc) parle encore de ces jeux pour les anathématiser. Personne n'ignore l'histoire de Caton. Un jour qu'il était présent aux fêtes de Flore, on n'osait, par respect pour sa vertu, commencer les orgies ; il se retira, afin de ne pas interrompre les plaisirs du peuple. Quel éloge des mœurs de Caton, et en même temps quelle déplorable faiblesse de la morale païenne ! Caton approuve moralement ces jeux, puisqu'il y assiste ; et les mœurs de ce même Caton empêchent de commencer ces jeux. (SÉNÉC., *Epist.* XLVII.)

## V°.

PAGE 134. Des outres et des amphores, etc.

J'ai suivi pour tous ces détails les dessins des vases grecs et les bas-reliefs antiques. On peut consulter Catulle, *Noces de Thétis et de Pélée* ; Tacite, *sur Claude*, au sujet de Messaline ; et Euripide, dans les *Bacchantes*.

## VI°.

PAGE 134. Chantons Évoché, etc.

Ce n'est point ici un chant connu : ce n'est ni l'ode d'Horace, ni l'hymne d'Homère : c'est un chant composé de diverses histoires qui ont rapport à Bacchus, et de l'éloge de l'Italie par Virgile. J'ai déjà dit que, faute d'attention, un critique peu versé dans l'antiquité pourrait se méprendre à ces passages des *Martyrs*, et tomber dans des erreurs désagréables pour lui : au moyen de ces notes, on saura à qui parler. Je ne citerai point les imitations ; laissant au lecteur le plaisir de les chercher dans les poètes que j'ai indiqués, Pindare d'abord, ensuite l'*Hymne à Bacchus*, attribué à Homère ; Euripide, Catulle, Horace, Ovide et Virgile, in *Georg.*

## VII°.

PAGE 135. Qu'il était touchant, dans le délire de Rome païenne, de voir les chrétiens, etc.

De bonne foi, le christianisme n'a-t-il pas ici l'avantage sur le paganisme ?

Ces larmes du malheur ne sont-elles pas préférables, même poétiquement, à ces cris de la joie? Y a-t-il quelque lecteur qui se sente plus intéressé par l'hymne à Bacchus et les fêtes de Flore que par les prières des chrétiens infortunés?

### VII°.

PAGE 137. Festus avait d'ailleurs été frappé des réponses et de la magnanimité d'Eudore.

Il y a mille exemples de juges, de geôliers, de bourreaux même, convertis par les paroles et les souffrances des chrétiens qu'ils persécutaient.

### IX°.

PAGE 138. Les chrétiens, dont la charité, etc.

Ce ne sont point des vertus imaginaires : les chrétiens ont été les premiers à secourir les lépreux, qu'on abandonnait au coin des rues ; ils bâtirent, pour cette affreuse maladie, des hôpitaux connus sous le nom de léproseries.

### X°.

PAGE 138. Il expire.

Cette scène terrible d'une âme qui comparait au jugement de Dieu, retracée par les sermons, n'avait point encore, que je sache, été transportée dans l'épopée chrétienne. En faisant condamner Hiéroclès, je n'ai pas été plus loin que le Dante, qui trouve aux enfers ses contemporains, et même un prélat qui vivait encore.

### XI°.

PAGE 140. Il est dans le ciel une puissance, etc.

Fiction en contraste avec la scène précédente, et qui forme la transition pour revenir du ciel sur la terre. On a souvent peint l'Espérance : j'ai hasardé d'en faire un portrait nouveau.

### XII°.

PAGE 140. C'était une tunique bleue, etc.

Saint Chrysostôme décrit ainsi l'habit des vierges de son temps : « Une tunique bleue serrée d'une ceinture, des souliers noirs et pointus, un voile blanc sur le front, un manteau noir qui couvrait la tête et tout le corps. Les peintures que l'on fait de la sainte Vierge semblent en être venues. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*, chap. LII.)

### XIII°.

PAGE 141. Telle Marcie, etc.

C'est un des plus beaux morceaux de Lucain :

Sicut erat, mœsti servans lugubria cultus,  
 Quoque modo natos, hoc est amplexa maritum.  
 Obsita funerea telatur purpura lana,  
 Non soliti lusere sales, nec more Sabino  
 Exceptis tristis convicia festa maritus.  
 Pignora nulla domus, nulli coiere propinqui :  
 Junguntur taciti, contentique auspice Bruto.

(LUCAN., *Phars.*, lib. II, v. 365.)

XIV°.

PAGE 142. Légers vaisseaux de l'Ausonie, etc.

Ce chant est peut-être le morceau que j'ai le plus soigné de tout l'ouvrage. On peut remarquer qu'il ne s'y trouve qu'un seul hiatus, encore glisse-t-il assez facilement sur l'oreille. J'aurais désiré que la chanson de mort de ma jeune Grecque fût aussi douce que sa voix, et aussi harmonieuse que la langue dans laquelle Cymodocée est censée parler. Cette espèce d'hymne funèbre est dans le goût de l'antiquité homérique. Comment Cymodocée eût-elle soupiré ses regrets sur la lyre chrétienne? Seule, plongée au fond d'un cachot, sans maître, sans instruction, sans guide, elle porte de nécessité dans ses sentiments les erreurs de sa première éducation; mais elle s'aperçoit pourtant qu'elle pêche, et elle se reproche innocemment un langage que son ignorance excuse.

XV°.

PAGE 144. Je vous salue, robe sacrée, etc.

Après avoir vu la femme, on retrouve la chrétienne.

XVI°.

PAGE 145. Les confesseurs... ne désiraient point [voir couler le sang de leurs frères.

Loin de vouloir qu'on s'exposât au martyre, l'Église condamnait ceux qui s'y livraient inutilement, et conseillait la fuite dans la persécution. (Voyez SAINT CYPRILEX.)

XVII°.

PAGE 146. S'élevait une retraite qu'avait habitée Virgile.

On m'a montré à Rome les prétendues ruines de cette maison.

XVIII°.

PAGE 146. Un laurier, etc.

J'ai mis à la porte de la maison de Virgile le laurier qui croît à Naples sur son tombeau.

XXI<sup>e</sup>.

PAGE 148. Abjure des autels, etc.

Voilà le plus rude assaut que Cymodocée ait eu à soutenir. On doit tout lui pardonner, puisqu'elle ne succombe pas aux prières de son père; elle est assez forte. Sainte Perpétue passe par la même épreuve.

XX<sup>e</sup>.

PAGE 149. Il tient à la main son sceptre d'or, etc.

Comme mon jugement particulier n'oblige personne à trouver bon ce que j'écris, je dirai que cet ange du sommeil est, de toutes les fictions des *Martyrs*, celle que je préfère, et celle que j'ai composée avec le plus de plaisir. Je ne puis m'empêcher de croire qu'un homme, avec plus de talent que moi, pourrait tirer, de l'action des anges et des saints, un genre de beautés qui balancerait pour le moins les créations mythologiques. Ce n'est point condamner celle-ci, c'est seulement ajouter aux richesses des poètes.

---

 SUR LE VINGT-QUATRIÈME LIVRE.
 

---

## PREMIÈRE REMARQUE.

PAGE 152. Depuis la ceinture jusqu'à la tête, etc.

Les détails de cette maladie de Galérius sont historiques, et je n'ai fait que traduire Lactance. (*De Mort. Persecut.*) La réponse du médecin, rapportée dans mon texte un peu plus bas, est également vraie.

II<sup>e</sup>.

PAGE 153. Cette franchise plonge Galérius dans des transports de rage.

Il n'en fut pas toujours ainsi : Galérius, dompté par la colère céleste, donna des édicts en faveur des chrétiens; mais il était trop tard, et la main de Dieu ne se retira point de dessus la tête du persécuteur.

III<sup>e</sup>.

PAGE 153. Les monts lointains de la Sabine, etc.

Cette belle couleur des montagnes de la Sabine a pu être remarquée par tous ceux qui ont fait le voyage de Rome.



## IV°.

PAGE 154. Portant sur la tête une ombelle.

Espèce de chapeau romain pour se garantir du soleil.

## V°.

PAGE 154. La foule vomie par les portiques, etc.

Les ouvertures par où la foule débouchait sur le théâtre s'appelaient vomitoires. J'ai fait cette description d'après la connaissance que j'ai du Colisée à Rome, des arènes à Nîmes, et de l'amphithéâtre à Vérone. Pour les grilles d'or, les eaux parfumées, les statues, les tableaux, les vases précieux, on peut consulter la plupart des historiens latins : et Gibbon (*Fall of the Roman Empire*) a réuni les autorités. On fit paraître quelquefois des hippopotames et des crocodiles dans les canaux creusés autour de l'arène. Je n'aurais pas osé fixer le nombre des cinq cents lions, si je ne l'avais pas trouvé rapporté dans une description des jeux. Les cavernes où l'on renfermait les bêtes féroces avaient deux issues ; l'une s'ouvrant en dehors, et l'autre s'ouvrant en dedans de l'édifice. Certaines voûtes (*fornix*) servaient de lieux de prostitution. (HORACE.)

## VI°.

PAGE 154. Comme aux jours de Néron, etc.

Dans une fête donnée par Tigellin à Néron, les premières dames romaines parurent mêlées dans les loges avec les courtisanes toutes nues.

## VII°.

PAGE 155. On vous a donné un front de diamant, etc.

*Écriture.* Ce verset se lit encore aujourd'hui dans la *Fête des martyrs*.

## VIII°.

PAGE 155. Composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore.

J'ai suivi une tradition qui attribue le *Te Deum* à saint Augustin. Ainsi, des deux amis de la jeunesse d'Eudore, l'un lui envoie son épouse chrétienne pour mourir avec lui, et l'autre compose un hymne pour sa mort.

## IX°.

PAGE 156. Eudore, chrétien.

« On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau où on lisait ces paroles en latin : « Attale, chrétien. » (*Martyre de saint Pothin Actes des Martyrs*, tom. 1, pag. 88.)

## X°.

PAGE 156. O Rome ! j'aperçois un prince , etc.

Voilà, ce me semble, le règne de Constantin et le triomphe de la religio bien annoncés ; et cette prophétie est convenablement placée dans la bouche d'Eudore.

## XI°.

PAGE 157. Vous ne serez point obligés, etc.

Allusion à la mort de Vitellius. Les soldats lui piquaient le menton avec la pointe de leur épée, pour le forcer à lever la tête.

## XII°.

PAGE 157. Une seule était restée.

Petite circonstance préparée depuis longtemps dans le livre IX°.

## XIII°.

PAGE 158. Les gladiateurs, selon l'usage, etc.

« Comme ils furent arrivés aux portes de l'amphithéâtre, on voulut leur faire prendre des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacrilèges : aux hommes, la robe des prêtres de Saturne, etc. » (*Act. Mart.*, in sanct. Perpet.)

## XIV°.

PAGE 158. Il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu.

(Voyez le IV° livre à la fin.)

## XV°.

PAGE 158. L'empereur n'était point encore arrivé.

Ceci donne le temps de retourner à Cymodocée et de montrer l'accomplissement de la scène dans le ciel pendant qu'elle s'achève sur la terre.

## XVI°.

PAGE 159. Et vous, honneur de cette pieuse et fidèle cité.

Saint Pothin et saint Irénée, à Lyon.

## XVII°.

159 Ils y mêlèrent trois rayons de la vengeance éternelle, etc.

On voit qu'il n'y a point de beautés dans la mythologie des anciens qu'on ne puisse transporter dans le merveilleux chrétien. (Voyez *VIRGILE* sur les foudres de Jupiter.)

## XVIII°.

PAGE 159. L'archange met un pied sur la mer et l'autre sur la terre.

« Et vidi alium angelum fortem descendentem de cœlo... Et posuit pedem « suum dextrum super mare, sinistrum autem super terram. » (*Apocal.*, cap. x, v. 1 et 2.)

## XIX°.

PAGE 159. Rentre dans le puits de l'abîme, où tu seras enchaîné pour mille ans.

« Et vidi angelum descendem de cœlo, habentem clavem abyssi et catenam « magnam in manu sua, et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui « est diabolus et Satanas, et ligavit eum per annos mille. » (*Apocal.*, cap. xx, v. 1 et 2.) Voilà l'action surnaturelle finie : Satan, Astarté, le démon de la fausse sagesse et de l'homicide, sont replongés dans l'abîme. Le lecteur connaît le sort de tous les les personnages surnaturels et humains qu'il a vu figurer dans l'ouvrage.

## XX°.

PAGE 160. Il lève la tête et voit l'armée des martyrs, etc.

L'original de ce tableau est dans Homère, lorsqu'il peint les dieux détruisant la muraille des Grecs. Virgile l'a imité dans le 11<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*. Énée voit les dieux sapant les fondements de Troie et du palais de Priam. Le Tasse vient ensuite, et montre les milices célestes donnant le dernier assaut à Jérusalem, avec les croisés vainqueurs. Enfin, je me suis servi de la même image pour représenter la chute des temples de l'idolâtrie.

## XXI°.

PAGE 160. Une échelle merveilleuse.

« J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait « de la terre au ciel... Asture y monta le premier... Étant heureusement ar- « rivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi, et me dit : Perpétue, je vous « attends. » (*Act. Mart.*, in sancta Perpetua.)

## XXII°.

PAGE 161. Elle peut à peine étouffer les sanglots de la piété filiale.

Une jeune fille de seize ans mise à une pareille épreuve, et qui la surmonte, ne peut être accusée de faiblesse. J'avoue que je n'aurais pas une opinion bien grande du jugement ni même du courage des chrétiens qui demandent plus d'héroïsme ; l'exagération en tout annonce la faiblesse :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable,

Il nous siérait d'ailleurs assez mal à présent d'affecter le rigorisme en matière de religion : sondons bien nos cœurs, et voyons ce que nous sommes ; après cela nous ferons le procès à Cymodocée.

## XXIII°.

PAGE 163. J'ai lu dans vos livres saints, etc.

Si la fille d'Homère ne connaît pas bien la religion chrétienne, du moins elle en a appris ce qu'il faut pour mourir.

## XXIV°.

PAGE 163. Il tire de son doigt un anneau, etc.

« Ensuite, tirant de son doigt une bague, il la trempa dans son sang, et la donnant à Pudens : Recevez-la, lui dit-il, comme un gage de notre amitié, et que le sang dont elle est rougie vous fasse ressouvenir de celui que je répands aujourd'hui pour Jésus-Christ. » (*Act. Martyr.*, in sancta Perpetua.)

## XXV°.

PAGE 164. Votre père... il va connaître la vraie lumière.

Prophétie d'Eudore, qui fait voir la fin de Démodocus, et laisse le lecteur tranquille sur la destinée de ce malheureux vieillard.

## XXVI°.

PAGE 164. O Cymodocée ! je vous l'avais prédit, etc.

Dans le xv° livre, lors de la séparation des deux époux à Athènes.

## XXVII°.

PAGE 165. Je suis chrétien, je demande le combat.

Rien n'était plus commun que de voir des chrétiens se dénoncer tout à coup eux-mêmes, à l'aspect des tourments qu'on faisait souffrir à leurs frères. Dorothee meurt ici, comme Polyeucte, en renversant les idoles : l'ardeur de son zèle, ses imprécations contre les idoles et les idolâtres, forment contraste avec la patience, la résignation et la modération d'Eudore.

## XXVIII°.

PAGE 166. Le pont qui conduisait du palais, etc.

On prétend que Titus se rendait de son palais à l'amphithéâtre par un pont que l'on abaissait. On montre à tous les voyageurs l'endroit où ce pont tombait sur le mur du Colysée.

## XXIX°.

PAGE 167. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste, etc.

Quelques personnes auraient voulu qu'Eudore ne laissât pas échapper cette espèce de dernier soupir de la faiblesse humaine : il me semble, au contraire, que l'action d'Eudore est conforme à la nature, sans blesser en rien la religion. Lorsque sainte Perpétue marcha au martyre, « elle tenait les yeux baissés, disent les Actes, de peur que leur grand brillant ne fût, contre sa volonté, ces effets surprenants qu'on sait que deux beaux yeux sont capables de faire. » (*Act. Martyr.*, in sanct. Perpet, traduct. de Maupertuis, tom. 1, pag. 163.) Ceci, je pense, me justifie assez sous les rapports religieux ; car c'est un sentiment tout semblable qu'éprouve Eudore, lorsqu'il ne veut pas que la mort de Cymodocée soit souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. J'espère aussi que ce n'est pas l'expression qu'on me reproche ; l'expression des Actes de sainte Perpétue est un peu plus franche et plus naïve que la mienne. Serait-ce le dernier mouvement d'un amour chaste qui brûle dans le cœur d'un époux pour son épouse, que l'on blâmerait dans cette action ? Que penserons-nous alors de l'Olinde du Tasse, qui, attaché sur le bûcher du martyre avec Sophronie, entretient, non son épouse, mais son amante, de la passion qu'il sent pour elle ? il faudrait bien, quand on se mêle de critiquer, savoir au moins ce que l'on dit, connaître les autorités, et ne pas courir les risques de montrer à la fois son défaut de jugement, son ignorance ou son manque de bonne foi.

## XXX°.

PAGE 167. On le voyait debout, etc.

« On voyait, dit Eusèbe, un jeune homme au-dessous de vingt ans qui se tenait debout sans être lié, qui avait les mains étendues en forme de croix, et qui priait Dieu en la même place, pendant que des ours et des léopards, qui ne respiraient que le sang, sautaient sur lui pour le mordre. » (*Eusèbe, Hist. eccl.*, liv. VIII, chap. VII, trad. du présid. Cousin.)

## XXXI°.

PAGE 167. Ah ! sauvez-moi !

C'est le cri de la nature. Si l'on a vu de jeunes missionnaires pousser des cris au milieu des tourments que leur faisaient endurer les Sauvages, une pauvre jeune fille de seize ans ne pourra-t-elle avoir un instant peur d'un tigre qui accourt pour la dévorer ? Disons plus : il y a quelque chose de révoltant à exiger plus de fermeté dans Cymodocée. Puisseons-nous, en pareil cas, mourir avec autant de courage ! Je me défie toujours de cet héroïsme qu'il est si aisé d'avoir au coin de son feu, quand on n'a point à combattre. Souvenons-nous de cette belle parole de l'Écriture : *Nec gloriatur accinctus æque ut discinctus.* (*Reg.*, lib. III, cap. XX, v. 2.)

## XXXII°.

PAGE 168. A l'instant la chaleur abandonne, etc.

Le rideau tombe. Il eût été aisé de développer les particularités du martyre ; mais j'aurais présenté un spectacle affreux et dégoûtant. Toute la terreur, s'il y en a ici, se trouve placée avant l'apparition du tigre : le tigre une fois lâché dans l'arène, tout finit ; et l'on ne voit rien de ce qu'on s'attendait à voir. Cette tromperie est tout à fait commandée par l'art, et convient à mon sujet, qui doit montrer le martyre comme un triomphe et non comme un malheur. Ajoutez que, dans les détails de la mort des deux jeunes époux, l'imagination du lecteur eût toujours été plus loin que la mienne.

## XXXIII°.

PAGE 168. Les dieux s'en vont !

L'ouvrage finissait ici : le paragraphe ajouté rend l'action plus complète.

Je ne puis dire avec quel plaisir je termine ces notes. Avoir à chaque phrase, et pour ainsi dire à chaque mot, à relever une erreur de la critique ; être sans cesse obligé de citer les autorités sur des points qui n'auraient pas souffert autrefois la plus légère difficulté ; se rendre soi-même le juge de son livre, je ne crois pas qu'il y ait pour un auteur une tâche plus pénible. Quoi qu'il en soit, voilà mes ennemis à leur aise. Je n'attends d'eux aucune justice. Ils savent que je ne leur répondrai plus ; qu'ils triomphent en sûreté ; qu'ils redoublent leurs outrages : j'aime mieux être la victime que l'auteur de leurs écrits.

FIN DES REMARQUES.

## EXAMEN DES MARTYRS

---

C'est avec un vrai chagrin que je me vois forcé à me défendre : ce rôle a quelque chose d'embarrassant, et qui répugne surtout à mon caractère. Mais, comme dans tout ce qui me concerne, on feint de mêler les intérêts de la religion, ce grand nom m'oblige à des soins que je ne prendrais par pour moi ; mon devoir me fait une loi de repousser les traits qui peuvent tomber sur des choses saintes. Je vais donc examiner les *Martyrs*.

Cet examen se divise naturellement en trois parties.

1° Examen des objections religieuses et morales faites contre les *Martyrs* ;

2° Examen des objections littéraires ;

3° Changements faits aux premières éditions des *Martyrs*, et remarques ajoutées à chaque livre de l'ouvrage.

### OBJECTIONS RELIGIEUSES ET MORALES.

Tout ce qu'on a dit contre les *Martyrs*, on l'a dit également, et avec plus de force, contre le *Génie du Christianisme* : « Système dangereux pour le goût ; la religion compromise, moins défendue qu'outragée ; ouvrage déplorable ; ouvrage oublié ; ouvrage mort en naissant, etc., etc. »

Remarquons encore que les personnes qui semblent les plus effrayées des dangers auxquels les *Martyrs* exposent la religion, sont du nombre de celles désignées dans la *Défense du Génie du Christianisme*. « Que les consciences timorées, disais-je, se rassurent, ou plutôt qu'elles examinent bien, avant de s'alarmer, si les cen-

« seurs scrupuleux qui accusent l'auteur de porter la main à l'en-  
 « censoir; qui montrent une si grande tendresse, de si vives in-  
 « quiétudes pour la religion, ne seraient point des hommes connus  
 « par leur mépris ou leur indifférence pour elle. Quelle déri-  
 « sion! »

Ce soupçon tombe beaucoup mieux sur les adversaires des *Martyrs*; car, en prenant contre moi la défense de la morale, de la pudeur et de la religion, ils ont laissé échapper de telles indécences et des plaisanteries si impies, que le fond de leurs sentiments s'est montré à découvert. Ils sont allés jusqu'à provoquer contre moi la censure ecclésiastique. Faydit, dans sa critique de *Télémaque*, emploie les mêmes insinuations : « Autrefois, dit-il, on déposait les évêques qui s'avisait d'écrire des romans. » Et à qui Faydit rappelait-il noblement cet exemple? à Louis XIV, qui n'aimait pas Fénelon, et qui croyait voir dans *Télémaque* la satire indirecte du gouvernement de la France. Quand la critique se sert de pareilles armes, il faut convenir qu'elle est bien forte.

Quel est le but qu'on se propose en m'attaquant ainsi sous les rapports religieux? Un but très facile à voir. On suppose que mes *prôneurs* sont des *chrétiens*; que toute ma force est là. Il faut donc me rendre suspect à ce qu'on appelle *mon parti*, faire naître des doutes sur ma sincérité, alarmer des gens simples qui sont assez modestes pour régler leur jugement sur le jugement d'un journal. Mais l'artifice était trop grossier pour réussir. En voulant trop prouver contre les *Martyrs*, on n'a rien prouvé : personne n'a pu croire qu'un homme qui, depuis dix ans, emploie toutes les faibles ressources de son esprit à la défense de la religion, fût tout à coup devenu l'ennemi *adroit* ou *maladroit* de cette même religion.

Je n'avance rien au hasard, et je ne demande pas, comme mes ennemis, d'en être cru sur ma parole, quoique je ne l'aie jamais donnée en vain. Les chrétiens n'ont point trouvé que les *Martyrs* exposassent la religion à des dangers; en voici la preuve :

Il y a en France une gazette appelée *Gazette ecclésiastique* ou



*Journal des Curés.* Si quelque journal a le droit d'appeler une cause chrétienne à son tribunal, c'est sans doute celui-là. Il a paru dans cette feuille sept articles sur les *Martyrs*; ces sept articles sont tous en faveur de l'ouvrage : on en prend la défense contre les journalistes qui l'ont attaqué, on en conseille la lecture, on en fait l'apologie; et c'est vraisemblablement un *prêtre* qui tient ce langage, tandis que des censeurs, qui rient sans doute en eux-mêmes quand ils se font les champions de l'autel, crient de toutes parts au scandale.

J'ai commencé par examiner la compétence de mes juges; passons à leurs objections.

La première roule sur cette question tant débattue depuis l'apparition du *Génie du Christianisme*, savoir : si le merveilleux de notre religion peut être employé dans l'épopée, et s'il offre autant de ressources au poète que le merveilleux du paganisme?

Une chose singulière se présente au premier coup d'œil. Ne dirait-on pas, à voir la surprise de quelques critiques, qu'avant moi on n'eût jamais entendu parler d'épopée chrétienne? Ne semble-t-il pas que j'aie fait une découverte prodigieuse, inouïe; que j'ai osé le premier mettre en action les anges, les saints, l'enfer et le ciel? Et nous avons le Dante, le Tasse, le Camoëns, Milton, Voltaire, Klopstock, Gessner!

Boileau condamne le merveilleux chrétien. D'accord; mais quelques vers de Boileau anéantiront-ils la *Jérusalem*, le *Paradis perdu*, la *Henriade*? Boileau ne peut-il pas être allé trop loin? Boileau a-t-il jugé sans retour le Tasse, Fénelon, Quinault? Il a paru une brochure imprimée à Lyon, où l'auteur, qui m'est inconnu, a bien voulu se déclarer en faveur des *Martyrs*. On ne peut réunir à des autorités plus graves une manière de raisonner plus saine. Je citerai souvent l'ouvrage de mon défenseur, en prenant seulement la liberté de retrancher un nom inutile ici, et d'adoucir l'expression d'une indignation vivement sentie. Cela me sera d'un grand soulagement; car rien n'est plus pénible que de parler de soi, et plus difficile de garder toutes les convenances en plaidant sa propre cause.

Que Boileau n'a pas été suivi aveuglément dans son opinion, comme on voudrait le faire entendre, c'est ce que le critique anonyme montre par des exemples frappants.

« Je choisirai, dit-il, mes autorités parmi les hommes qu'on ne saurait accuser d'avoir voulu *égarer* les jeunes littérateurs et corrompre le goût.

« Le véritable usage de la poésie, dit Rollin, appartient à la religion, qui seule rappelle à l'homme son véritable bien, et qui ne le lui montre que dans Dieu... Aussi n'était-elle, chez le peuple saint, consacrée qu'à la religion... C'est ce qui a fait, même chez les anciens peuples, la première matière de leurs vers <sup>1</sup>. »

« Après avoir présenté les preuves de ces vérités, Rollin consacre un chapitre entier à montrer que c'est une erreur de croire qu'il faille *être païen dans la poésie*; et traçant rapidement un plan dont exclut la *mythologie*, il termine par ces mots remarquables : « Un poème épique, fait dans ce goût, *plairait certainement*, et l'on n'y regretterait ni les intrigues de Vénus, ni les serpents, ni le venin d'Alecto <sup>2</sup>. »

« L'abbé Batteux, dans son *Cours de littérature*, entre dans plus de détails encore pour établir le même principe. On y trouve en quelque sorte le fond des idées qu'a développées M. de Chateaubriand dans son premier ouvrage. Ne pouvant tout citer, je me contenterai de rapporter les traits principaux :

« Malgré le respect que nous avons pour les idées de M. Despréaux, nous ne saurions croire que s'il venait au monde un second Homère, il ne trouverait pas dans l'histoire de la religion une matière capable d'exercer son génie. » « Ici l'auteur présente la manière dont, en ce cas, le merveilleux chrétien aurait pu être employé, le sujet que le nouvel Homère aurait pu chanter, et il ajoute : « Il aurait démontré par l'exécution que le sublime et le sérieux de notre religion, bien loin d'être un obstacle invincible

<sup>1</sup> *Traité des Études*, tom. I.

<sup>2</sup> *Ibid.*

« à l'épopée, y seraient la source des plus sublimes beautés. Quel  
 « fondement aurait servi d'appui à ce merveilleux? Le même qui a  
 « servi aux anciens, je veux dire la *persuasion commune* des peu-  
 « ples pour qui on écrit<sup>1</sup>. »

« Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que ce sont précieusement les écrivains les plus *pieux* qui ont eu les mêmes idées que l'auteur des *Martyrs*. Toutefois ceux de nos littérateurs à qui l'on donne le nom de *philosophes*, n'ont jamais avancé qu'il fallût être *naïen* dans l'épopée, et que ce fût là une règle hors de laquelle on ne pouvait que *s'égarer*.

« Marmontel, celui qui a le plus vanté le merveilleux de la mythologie, et dont les écrits fourniront toujours des articles presque tout faits aux critiques qui voudront déclamer contre l'épopée moderne<sup>2</sup>; Marmontel, dis-je, s'exprime ainsi : « Avec de l'art, du goût et du génie, nos prophètes, nos anges, nos démons et nos saints peuvent agir *décemment et dignement* dans un poème; et à la maladresse de Sannazar, du Camoëns, etc., on peut opposer les exemples du Tasse, de Milton, de l'auteur d'*Athalie*, de la *Henriade*<sup>3</sup>. »

« Voltaire, qui pour le dire en passant, s'accorde avec Rollin sur l'origine de la poésie, loin de vouloir assujettir les jeunes littérateurs à la prétendue règle des nouveaux censeurs, laisse la plus grande liberté sur ce point :

« La machine du merveilleux, dit-il; l'intervention d'un pouvoir céleste; la nature des épisodes; tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet instinct qu'on nomme goût, voilà sur quoi il y a mille opinions, et *point de règle générale*<sup>4</sup>. »

« Le Quintilien français, La Harpe, qui donna, du moins dans

<sup>1</sup> *Principes de littérature*, tom. II.

<sup>2</sup> Tout ce qu'on a dit de plus fort contre le merveilleux chrétien se trouve dans Marmontel, et souvent exprimé dans les mêmes termes.

<sup>3</sup> Voyez l'*Encyclopédie*, au mot *Merveilleux*.

<sup>4</sup> *Essai sur la poésie épique*.

un temps, la préférence au merveilleux de la mythologie, déclare formellement qu'il ne prétend pas *exclure la religion de l'épopée* ; et il ajoute :

« J'ose en cela m'écarter de l'avis de Despréaux, et l'exemple du Tasse, confirmé par le succès, me paraît l'emporter sur l'autorité du critique. »

« Il serait absurde, dit-il ailleurs, d'exiger dans un sujet moderne l'intervention des dieux de l'antiquité<sup>1</sup>. »

Telles sont les autorités rapportées par mon défenseur.

Donc, il est clair que Rollin, Voltaire, Batteux, Marmontel et La Harpe ont pensé qu'on pouvait employer le merveilleux chrétien dans l'épopée. Il y a plus : Voltaire a fait un poème avec ce merveilleux que l'on veut proscrire, et La Harpe a laissé plusieurs chants manuscrits d'une épopée chrétienne. Dans cette épopée, il y a un livre de *l'Enfer*, un livre du *Ciel* ; on voit agir les saints, les anges et les prophètes ; Dieu parle, Dieu prononce ses décrets ; enfin, c'est un poème chrétien dans toute l'étendue du mot. Si ce poème eût paru du vivant de La Harpe, on se serait donc écrié que le Quintilien français était le corrupteur du goût, et qu'il avait profané la religion ? Disons la vérité : on n'a jamais voulu m'entendre ; on a toujours fait de la chose la plus simple la question la plus embrouillée.

Voici les faits tels qu'ils sont :

J'ai dit :

4° Si l'on veut traiter un sujet épique tiré de l'histoire moderne, il faut nécessairement employer le merveilleux chrétien, puisque la religion chrétienne est aujourd'hui la religion des peuples civilisés de l'Europe.

J'ai dit :

2° Si nous ne voulons pas faire usage de ce merveilleux, il faut ou renoncer à l'épopée, ou placer toujours l'action de cette épopée

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, tom. I.

dans l'antiquité. Et pourquoi donc abandonner absolument le droit si doux de chanter la patrie ?

Que les critiques se contentent de répondre : « Nous convenons qu'on ne peut avoir une épopée moderne sans employer le merveilleux chrétien ; mais nous regrettons le merveilleux du paganisme, parce qu'il offre plus de ressources aux poètes ; » j'entendrai ce langage.

Je répondrai à mon tour :

• En admettant votre sentiment, tout ce que j'avance se réduit à ceci : Voilà deux lyres, l'une antique, l'autre moderne. Vous prétendez que la première a de plus beaux sons que la seconde ; mais elle est brisée, cette lyre : il faut donc tirer de celle qui vous reste le meilleur parti possible. Or, je veux essayer de vous apprendre que cet instrument moderne, selon vous si borné, a des ressources que vous ne connaissez pas ; que vous pouvez y découvrir une harmonie nouvelle ; qu'il a des accents pathétiques et divins ; en un mot, qu'il peut, sous une main habile, remplacer la lyre antique, bien qu'il donne une suite d'accords d'une autre nature, et qu'il soit monté sur un mode différent. »

Je le demande : cela n'est-il pas éminemment raisonnable ? Voilà pourtant tout ce que j'ai dit. Faut-il crier si haut ? Qu'y a-t-il dans ces principes de contraire aux saines traditions, au goût même de l'antiquité ? Ai-je le droit d'avancer qu'on peut trouver de grandes beautés dans le merveilleux chrétien, quand la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu* et la *Henriade* existent ?

L'évidence de cette doctrine est telle, que si le critique le plus opposé à mes idées entreprenait de faire demain une épopée sur un sujet français, il serait obligé d'employer le merveilleux qu'il proscriit. Si, par humeur, on s'écrie : « Eh bien ! n'ayons point d'épopée, puisqu'il faut se servir du merveilleux chrétien ; » alors je n'ai plus rien à répliquer, et je conviendrai même que c'est être très conséquent dans son opinion. Mais que penserait-on d'un homme qui, regrettant un palais tombé en ruines, refuserait de se bâtir un

nouvel édifice parce qu'il serait forcé d'employer un autre ordre d'architecture? Un compatriote du Camoëns, du Tasse, de Milton, serait bien surpris de me voir établir en forme une chose qui lui paraîtrait ne pas mériter la peine d'être prouvée. Nous avons quelquefois en France une horreur du bon sens très singulière.

On feint de me regarder comme un homme entêté d'un système, qui le suit partout, qui le voit partout : pas un mot de cela. Je ne veux rien changer, rien innover en littérature; j'adore les anciens; je les regarde comme nos maîtres; j'adopte entièrement les principes posés par Aristote, Horace et Boileau; *l'Iliade* me semble être le plus grand ouvrage de l'imagination des hommes, *l'Odyssée* me paraît attachante par les mœurs, *l'Énéide* inimitable par le style; mais je dis que le *Paradis perdu* est aussi une œuvre sublime, que la *Jérusalem* est un poème enchanteur, et la *Henriade* un modèle de narration et d'élégance. Marchant de loin sur les pas des grands maîtres de l'épopée chrétienne, j'essaye de montrer que notre religion a des grâces, des accents, des tableaux, qu'on n'a peut-être point encore assez développés : voilà toutes mes prétentions; qu'on me juge.

Quant aux lecteurs véritablement pieux qui pourraient trouver que j'attache trop d'importance à prouver l'excellence du christianisme jusque dans les jeux frivoles de la poésie, je leur mettrai sous les yeux une très belle réflexion de mon défenseur anonyme :

« Si les écrivains, dit-il, qui proscrivent le merveilleux chrétien eussent sérieusement réfléchi sur l'influence et les résultats de cette doctrine littéraire, il me semble que jamais ils n'auraient eu le courage d'adopter un principe dont les conséquences sont si importantes et si graves. En effet, soutenir une telle opinion, n'est-ce pas dire que le christianisme, en remplaçant les ridicules imaginations du polythéisme, a éteint pour jamais le feu sacré de la véritable poésie, et que la religion et la patrie, c'est-à-dire les deux choses les plus chères au cœur de l'homme, ne peuvent désormais être chantées par ceux auxquels est échue en partage l'espèce de

tient qui donne le premier rang parmi les écrivains ? N'est-ce pas condamner à l'oubli les événements les plus marqués par l'action de la Providence, les exploits des héros et des guerriers, la gloire des législateurs, des bons princes, des bienfaiteurs des nations ? N'est-ce pas décider en quelque sorte que la poésie épique ne saurait reparaître dans tout son éclat, qu'autant que, par l'abrutissement le plus déplorable, nous viendrions à retomber dans l'idolâtrie ? idolâtrie qui, par un effet bizarre, donnerait un nouvel essor au génie, en même temps qu'elle anéantirait les plus pures lumières de la raison ! N'est-ce pas prétendre que, si le christianisme eût existé au temps d'Homère et de Virgile, ces poètes immortels n'auraient pu laisser à la postérité des monuments aussi beaux que ceux qu'ils nous ont transmis ? En un mot, n'est-ce pas dire que sans le paganisme il n'y eût jamais eu d'épopée, et qu'il fallait que l'univers fût ignorant et barbare pour que nous eussions un chef-d'œuvre ? »

Cette dialectique est pressante, et je ne sais pas ce que l'on pourrait répliquer.

Si l'on ne peut, contre les lumières de la raison, proscrire absolument le christianisme de l'épopée moderne, on l'attaque du moins dans ses détails

« Le Dieu des chrétiens, s'écrie-t-on, prévoyant l'avenir et le forçant pour ainsi dire à être, parce qu'il l'a prévu ; ce Dieu prononçant sans appel, sans retour, détruit l'intérêt de l'épopée : le lecteur sait tout au premier mot ; il n'a plus rien à deviner. Le Jupiter d'Homère, au contraire, tantôt prenant parti pour les Troyens, tantôt pour les Grecs, est lui-même soumis au Destin, etc. »

Je conviens que le dénouement est prévu dès l'exposition des *Martyrs* ; mais c'est un reproche qu'il faut faire à toutes les épopées, ainsi qu'à plusieurs tragédies, entre autres aux chefs-d'œuvre de la scène<sup>1</sup>. Dès les premiers vers de l'*Odysée* on apprend qu'U-

<sup>1</sup> Il y a des tragédies dont le titre seul annonce le dénouement, telles que *la Mort de César*, *la Mort de Pompée*, etc.

lysse, après avoir renversé les murs de Troie, erre au gré de la fortune chez tous les peuples et sur toutes les mers ; un peu plus loin, Jupiter annonce le retour du héros dans sa patrie ; Minerve, sous la figure de Mentor, prédit ce retour à Télémaque. Au cinquième livre, Jupiter envoie Mercure déclarer au roi d'Ithaque qu'il doit quitter l'île de Calypso ; qu'il arrivera dans l'île de Schérie ; qu'il y sera reçu comme un dieu ; que les Phéaciens le combleront de présents , le reconduiront dans sa patrie , où il jouira du bonheur de revoir son palais et les champs de ses aïeux.

Dans l'*Iliade*, l'accomplissement de l'action est encore bien plus marqué. Jupiter dit, en toutes lettres, qu'Hector repoussera les Grecs tant que le fils de Pélée ne se montrera pas à la tête de l'armée , et que celui-ci ne prendra les armes que le jour où l'on combattra pour le corps de Patrocle auprès des vaisseaux. Homère a craint que cela ne fût pas encore assez clair : car Jupiter, répétant ailleurs la même déclaration , ajoute que Patrocle tuera Sarpédon ; que ce même Patrocle sera tué par Hector ; qu'Achille, à son tour, plongera sa lance dans le sein d'Hector ; et qu'alors les Grecs renverseront les remparts d'Ilion. Voyez le huitième et le quinzième livre de l'*Iliade*.

La Mothe fait à ce sujet contre l'*Iliade* la même objection que l'on fait contre les *Martyrs*. Après le premier passage que j'ai cité , il prétend que tout intérêt est détruit dans l'*Iliade*. Or, ce passage se trouve au huitième livre du poème ; de sorte que les seize derniers livres seraient sans aucun agrément. Cependant, ces seize derniers livres renferment la séduction de Jupiter par le moyen de la ceinture de Vénus, la mort de Patrocle, les funérailles de ce guerrier, la description du bouclier d'Achille, le combat des dieux , la mort d'Hector, la douleur d'Andromaque, et l'entrevue de Priam et d'Achille.

Dans l'*Énéide*, même inconvénient. Les sept premiers vers, en commençant le poème par *Arma virumque cano*, apprennent aux lecteurs qu'Énée, longtemps poursuivi par la colère de Junon,



abordera enfin en Italie, qu'il livrera de rudes combats pour établir ses dieux dans le Latium, et pour y fonder la cité d'où sortira le peuple latin, les rois d'Albe, et l'empire de la grande Rome. Jupiter apprend ensuite à Vénus l'histoire entière d'Énée et de ses descendants.

La première strophe de la *Jérusalem* nous annonce que Godefroi délivrera le sépulcre de Jésus-Christ; qu'en vain l'enfer s'armera contre lui, etc.

Milton déclare qu'il chante la désobéissance de l'homme et le fruit défendu qui fit entrer la mort dans le monde, etc.

Ainsi, que le Dieu des chrétiens prononce des arrêts irrévocables, que le Jupiter des païens change de passions ou de projets, il n'en est pas moins que, dans toute épopée, la catastrophe est prévue d'avance. Est-ce un reproche que l'on doive faire à l'art? Je ne le crois pas. Il eût été facile aux poètes de masquer leur but, et de laisser les lecteurs dans l'incertitude; mais je ne pense point que l'intérêt du poème épique tienne à de petites surprises de romans, à des péripéties vulgaires. L'épopée tire cet intérêt du pathétique, de la richesse des tableaux, et surtout de la beauté du langage.

Disons quelque chose de plus : il n'est pas rigoureusement vrai que le Dieu de l'Écriture accomplisse toujours ses desseins; saint Augustin reconnaît que Dieu change quelquefois ses conseils. La justice du Tout-Puissant, par rapport à l'homme, n'est souvent que comminatoire; la miséricorde éternelle marche avec l'éternelle justice.

Ce sont là les inconcevables mystères de la grâce, les profondeurs impénétrables de la charité divine : Dieu permet que les prières des hommes ébranlent ses immuables décrets. Abraham ose entrer en contestation avec le Seigneur, sur la destruction des villes coupables :

« Seigneur, dit-il, perdrez-vous le juste avec l'impie? Peut-être  
« y a-t-il cinquante justes dans cette ville; les ferez-vous aussi  
« périr? »

« Si je trouve dans Sodome cinquante justes, dit le Seigneur, je pardonnerai à cause d'eux à toute la ville. »

La puissance éternelle, pour ainsi dire vaincue par la voix suppliante du patriarche, se réduisit à demander dix justes : ils n'y étaient pas ! Ninive fut condamnée ; Ninive fut sauvée par la pénitence. Magnifique privilège des larmes de l'homme, que pourrait-on vous préférer dans cette odieuse idolâtrie, où les pleurs coulaient vainement sur des autels d'airain, où des divinités inexorables contemplaient avec joie les inutiles malheurs dont elles accablaient les mortels ? Ne renonçons point à nos droits sur les décrets de la Providence : ces droits sont nos pleurs. Qui de nous est assuré de n'en jamais répandre ? Qui sait si ce Tout-Puissant, qu'on nous veut peindre inflexible, ne nous a pas pardonné nos excès criminels, par le mérite du sang et des larmes de quelques-unes de nos victimes ?

Vient ensuite l'objection contre les fonctions des anges. On s'est avancé jusqu'à dire que les anges présentés dans les *Martyrs* ne sont point les anges honorés par les chrétiens ; qu'on peut ainsi se permettre d'en rire, etc.

Il devrait me suffire de citer l'autorité des poètes. Je ne sache point qu'on ait demandé compte au Tasse, à Milton, à Klopstock, à Gessner, de la manière dont ils font voyager, parler, les messagers du Très-Haut ; mais quand il s'agit de me juger, on dénature toutes les questions. Écoutons donc encore mon défenseur ; c'est lui qui parle :

« Le nom d'ange veut dire *envoyé, messenger, ambassadeur*<sup>1</sup>. Si l'on eût réfléchi sur cette signification, on n'aurait pas été surpris que des *ambassadeurs* allassent en *ambassade*.

« Si l'on eût jeté un coup d'œil sur le catéchisme, on y aurait

<sup>1</sup> « Voyez, dans le *Dictionnaire hébraïque*, au mot *Malach* ; et dans le *Dictionnaire grec*, au mot *ἄγγελος*. Les noms propres des anges indiquent également leur ministère. *Michael* signifie semblable à Dieu ; *Gabriel*, force de Dieu, etc. ; ce n'est qu'à cause de la nature de leurs fonctions qu'on les représente avec des ailes. »

remarqué que Dieu envoie ses anges pour veiller sur nous, et être les ministres de notre salut<sup>1</sup>.

« Si on avait lu la Bible, on y aurait vu que quand le Dieu qui d'un mot a éclairé l'univers jusque dans ses immenses profondeurs veut faire connaître ses volontés aux hommes, les punir, les récompenser, annoncer la naissance des personnages célèbres, conduire ses serviteurs dans leurs voyages, leur donner des épouses vertueuses, il le fait par le ministère des anges<sup>2</sup>; on y aurait vu les maladies, les infirmités, la mort, les tempêtes, les stérilités, les guerres, les malheurs attribués aux mauvais anges<sup>3</sup>; on y aurait vu les anges de lumière en présence des anges des ténèbres, les bons anges luttant contre les mauvais<sup>4</sup>; on y aurait vu, chose qu'on n'eût pas manqué de reprocher à l'auteur des *Martyrs*, si celui-ci en eût fait usage, les anges prendre quelquefois le nom du Seigneur *Elohim*, et même le nom sacré et incommunicable de *Jehovah*<sup>5</sup>.

« Si on eût examiné les passages des saints Pères sur ce point<sup>6</sup>, on aurait vu saint Ambroise, saint Hilaire, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, parlant, d'après l'Écriture, des anges qui président aux actions des hommes, aux monarchies, aux empires, aux provinces, aux nations, aux lieux saints, etc.; on aurait vu dans Tertullien l'ange du baptême, l'ange de la prière<sup>7</sup>; on aurait vu dans Origène l'énumération des mauvais anges, l'ange de l'avarice,

<sup>1</sup> « Voyez le *Catéchisme*, pag. 473. »

<sup>2</sup> « Voyez, dans la Bible, l'histoire d'Isaac, de Samson, de Jean-Baptiste, de Jésus-Christ, l'histoire de Tobie, l'embrasement de Sodome, la défaite de Sennachérib, l'apparition des anges à Abraham, à Agar, à Daniel, à Zacharie, etc. »

<sup>3</sup> « Voyez, entre autres, le 1<sup>er</sup> liv. des *Paral.*, xxii, 1; le iii<sup>e</sup> liv. des *Rois*, chap. xxii, v. 24; et le psaume lxxvii, v. 49, où on lit: *Misit in eos iram indignationis suæ indignationem et iram et tribulationem, emmissiones per angelos malos.*

<sup>4</sup> « Voyez Job, chap. i, v. 6; et ZACHARIE, chap. iii, v. 1 et 2. »

<sup>5</sup> « Voyez la *Genèse*, chap. xvi, v. 43; et l'*Exode*, chap. iii, v. 4, chap. xxii, v. 20. Voyez aussi le *Dictionnaire de la Bible* et la *Dissertation* de dom CALMET sur ces passages. »

<sup>6</sup> « Voyez ces divers passages dans dom CALMET. »

<sup>7</sup> « Voyez TERTULL., de *Oratione*, 22; de *Baptis.*, 5, 6. »

l'ange de la fornication, l'ange de l'orgueil, etc.<sup>1</sup>; et alors on aurait reconnu que les *petits moyens* employés par M. de Chateaubriand lui ont été fournis par le témoignage unanime de l'Écriture et de la tradition.

« Mais peut-être les Pères de l'Église que je viens de citer *ont-ils aussi diminué l'idée que nous devons avoir de notre Dieu*, et peut-être leurs anges ne méritent-ils pas plus de respect que ceux de M. de Chateaubriand? En ce cas, il me reste encore une autorité à citer.

« Si on avait vu les écrits immortels d'un homme plus grand en matière de religion que tous les hommes de son siècle, qui cependant porte encore sans réclamation le nom de grand; d'un homme qui a parlé de la Divinité d'une manière si sublime, que la Postérité a dit de lui qu'il semblait avoir assisté aux conseils du Très-Haut, on y aurait lu :

« Quand je vois dans les prophètes, dans l'*Apocalypse* et dans  
 « l'*Évangile* même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet  
 « ange des Juifs, l'ange des petits enfants qui en prend la défense  
 « devant Dieu contre ceux qui les scandalisent; l'ange des eaux,  
 « l'ange du feu, et *ainsi des autres*; et quand je vois parmi tous  
 « ces anges celui qui mit sur l'autel le céleste encens des prières, je  
 « reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints  
 « anges; *je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion*  
 « *aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans*  
 « *les royaumes pour y présider* car toute erreur est fondée sur  
 « *quelques vérités dont on abuse*. Mais à Dieu ne plaise que je voie  
 « rien dans toutes ces expressions de l'Écriture, qui blesse la mé-  
 « diation de Jésus-Christ, que tous les esprits célestes reconnais-  
 « sent comme leur Seigneur, ou qui tienne des erreurs païennes,  
 « puisqu'il y a une différence infinie entre reconnaître, comme les  
 « païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui

<sup>1</sup> « Voyez ORIG., *hom. xv, in Josue.* »

« ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre dont la puissance est bornée, et un Dieu qui, faisant tout et pouvant tout, honore ses créatures en les associant, quand il lui plaît, et à la manière qu'il lui plaît, à son action. »

« L'homme qui *attribue ces petits moyens au suprême Ordonnateur des mondes*, et qui *nuit ainsi à la poésie et à la religion*, se nomme BOSSUET<sup>1</sup>; et je prie de remarquer qu'il n'écrivait ce que l'on vient de lire que « pour combattre *la GROSSIÈRE IMAGINATION de ceux qui croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'ils donnent à ses saints et à ses anges dans l'accomplissement de ses ouvrages*<sup>2</sup>. »

Mon défenseur ne me laisse presque plus rien à dire. Comment se fait-il que, dans le siècle où nous sommes, il y ait des critiques assez peu instruits des choses dont ils se mêlent de parler, pour s'exposer à recevoir de pareilles leçons? Y a-t-il des chrétiens assez ignorants des vérités de la foi pour avoir été dupes des assertions de ces théologiens équivoques? Couronnons les autorités produites ci-dessus par une autorité qui seule les vaut toutes.

Le Fils de l'Éternel va donner son sang pour racheter les hommes.

« Jésus alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers... Il se mit à genoux, et fit sa prière en disant :

« Mon père, éloignez de moi, s'il vous plaît, ce calice! Néanmoins, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. »

« Alors il lui apparut un *ange* du ciel qui le *fortifia*. »

Cet ange agissait donc en contradiction avec la volonté directe et du Fils et du Père? Et combien cet ange doit paraître à mes censeurs, petit, faible, déplacé? Car ce n'est pas un homme qu'il vient secourir, c'est le Fils même de l'Éternel! Que lui sert, d'ailleurs, de s'interposer entre les personnes divines, puisqu'il ne peut arra-

<sup>1</sup> • Voyez BOSSUET, sur l'*Apocal.*, n° XXVII. •

<sup>2</sup> *Ibid.*

cher à la croix le Sauveur du monde? L'Évangile vous répond : Il le *fortifiait!*

Ce dernier mot nous fait voir qu'une critique irréfléchie, en se récriant contre le ministère des anges, a attaqué une des doctrines les plus belles, les plus consolantes, les plus *poétiques* du christianisme.

On a dit : « Le Dieu des chrétiens sachant tout, ordonnant tout, il est ridicule de le voir employer des anges pour exécuter sa volonté, qui s'exécute d'elle-même. C'est bien pis quand ses anges agissent comme s'ils pouvaient changer ses décrets. Les anges qui viennent inspirer Eudore dans le sénat ne jouent-ils pas un rôle absurde, puisque l'Éternel veut laisser triompher l'enfer? etc. »

La première réponse à cette objection se trouve dans l'admirable passage de Bossuet, rapporté plus haut : « Il y a une différence infinie entre reconnaître, comme les païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre, dont la puissance est bornée, et un Dieu qui, faisant tout ou pouvant tout, honore ses créatures en les associant, *quand il lui platt*, et de la *manière qu'il lui platt*, à son action. »

Oui, Dieu associe *de la manière qu'il lui platt* ses anges à son action. Comment cela? Le voici :

Dieu a prononcé notre arrêt; mais est-ce tout? Tout est-il fini? De quelle manière cet arrêt s'accomplira-t-il? N'aurons-nous aucun délai? Le coup partira-t-il avec la sentence? Si Dieu est notre juge, n'est-il pas notre père? Il appelle ses anges :

« Allez, leur dit-il, adoucissez mes décrets; portez la consolation dans le cœur de ceux que je vais affliger pour leur bien; secourez-les contre ma propre colère; combattez l'enfer qui triomphera, parce que je le veux, mais qui ne fera pas tout le mal qu'il pourrait faire si vous ne vous opposiez à sa rage; recueillez les larmes que je vais faire couler; présentez-les à mon tabernacle.

« cle. Je commets à vos soins l'empire de ma miséricorde, et je me réserve celui de ma justice. »

Qui rejettera cette doctrine ? Qui n'y trouvera une foule de beautés touchantes ? Les anges sont des amis invisibles que Dieu nous a donnés pour nous protéger, pour nous consoler ici-bas. Un homme est condamné à perdre la tête sur l'échafaud ; il n'a plus qu'un instant à passer sur la terre : ses amis l'abandonnent-ils parce que le juge a prononcé ? Ils pénètrent dans les cachots, ils viennent s'associer aux douleurs d'un infortuné, et le soutenir dans ce moment d'épreuve : ces anges de la terre, comme les anges célestes, après lui avoir prodigué les derniers secours de l'amitié, lui promettent de se rejoindre à lui dans des régions plus heureuses.

Je passe à la grande accusation : « J'ai fait, disent les ennemis des *Martyrs*, un mélange profane des divinités païennes et des puissances divines honorées par les chrétiens ; j'ai confondu le merveilleux des deux religions, etc. »

Mon défenseur me fournira d'abord une partie de la réponse.

« A l'époque où M. de Chateaubriand place l'action qui fait le sujet de son livre, les chrétiens étaient entourés de païens, et vivaient au milieu d'eux. Quelquefois ils appartenaient à la même famille, et habitaient sous le même toit. Liés par une origine commune, par le sang ou par l'amitié, il ne se passait aucun jour qu'il ne fût question de la religion nouvelle, qui faisait alors des progrès si rapides. Il serait même absurde de supposer qu'ils ne s'en entretenissent pas habituellement, les uns pour la propager ou la défendre, les autres pour la connaître et l'embrasser, ou très-souvent pour la combattre et en persécuter les sectateurs. Rien ne devait donc être plus ordinaire que d'entendre parler, dans une même conversation, de Jésus-Christ et des divinités de l'empire, et de voir opposer Jupiter au vrai Dieu.

« Si on eût rappelé ces faits en rendant compte des *Martyrs* ; si on eût dit aux lecteurs que les personnages qui figurent dans ce livre professent une religion différente ; que chacun y parle confor-

mément à sa croyance, et qu'ainsi, selon le changement d'interlocuteurs, on a tour à tour sous les yeux le langage d'un disciple de Jésus-Christ et celui d'un adorateur des idoles, on eût indiqué, par ce moyen, de la manière la plus simple, ce qu'a fait M. de Chateaubriand. On n'eût vu en cela rien que de naturel, et l'on eût loué l'auteur d'avoir fidèlement suivi une marche qui lui était prescrite par le temps et le lieu de l'action, ainsi que par le caractère de ses héros...

« On a feint constamment d'ignorer que ce n'est pas *confondre* deux objets que de les placer à côté l'un de l'autre, en les présentant avec les différences qui les *distinguent*; et parce que dans la même page une fille d'Homère parle en prêtresse des Muses, et un chrétien en chrétien, il ne lui en faut pas davantage pour assurer que *Jekovah et Jupiter sont confondus*, et que l'un est *rival* de l'autre. Avec cette logique, on peut faire une imputation tout aussi grave à Corneille dans *Polyeucte*, à Voltaire dans *Zaïre*, et même à Racine dans *Esther*...

« — Le mélange du sacré et du profane est un grand scandale.

« — Dans ce poème bizarre, la religion devient une fable. »

« Ne s'imaginerait-on pas, d'après ce langage, que M. de Chateaubriand, à l'exemple de quelques poètes des siècles passés, faisait revivre les divinités du paganisme pour les associer au vrai Dieu et à ses anges? Qui n'aurait cru que, mettant les uns et les autres sur la même ligne, comme Sannazar ou comme le Comoëns, il leur prêtait indistinctement les mêmes attributs et la même autorité, mettait Jupiter, Mars, Bacchus, avec les saints, et plaçait Pluton, Cerbère et les Centaures à côté de Satan !

« Heureusement ces sottises et ces fables n'existent que dans l'esprit de ceux qui s'en sont rapportés aux journaux. On ne voit dans les *Martyrs* que l'action d'un Dieu unique, employant, conformément à la croyance chrétienne, le ministère des intelligences aux-

\* « Voyez le poème *De partu Virginis*, et le *Lusiade*. »



quelles il confie l'exécution de ses volontés. S'il y est question des faux dieux, ce n'est jamais que de la part de ceux qui, étant païens, croient à leur pouvoir; et loin qu'il y ait une *confusion* réelle, la *distinction* ne saurait être mieux établie et la supériorité plus marquée en faveur de la vraie religion. Je me refuse au plaisir de citer; mais on peut, à toutes les pages du livre, vérifier ce que j'avance. Je ne pense pas, au reste, qu'il en soit besoin. La force de la vérité est telle que, sans le vouloir, ses ennemis lui rendent souvent hommage au moment même où ils ne songent qu'à l'outrager. S'il est un endroit des *Martyrs* qui puisse fournir un prétexte pour accuser M. de Chateaubriand de ce prétendu mélange, c'est sans doute le deuxième livre, dans lequel Cymodocée chante les dieux et les muses, tandis qu'Eudore célèbre la grandeur du Dieu d'Israël en présence de Cyrille<sup>1</sup>, et cependant écoutons l'aveu involontairement échappé à un homme qui ne voit que *confusion* partout.

« L'auteur, dit-il, fait un tableau charmant d'une famille chrétienne. La situation est piquante par le *contraste* des deux religions. M. de Chateaubriand s'y montre avec tout son talent, c'est-à-dire qu'il en a beaucoup. »

« Or, ce *contraste* des deux religions, qui *produit des situations piquantes*, règne d'un bout de l'ouvrage à l'autre. Nulle part on ne les trouve *mêlées et confondues* »

Ainsi parle mon défenseur.

Véritablement, l'objection tirée de la prétendue confusion des cultes dans les *Martyrs* est si peu solide, qu'on s'étonne qu'elle ait jamais été faite : c'est vouloir que le quatrième siècle de notre ère ne soit pas le quatrième siècle. J'ai parlé comme l'histoire, et jamais poète n'observa plus strictement la vérité des mœurs. Ceux qui ne peuvent pas lire les originaux peuvent du moins consulter Crévier : ils y verront à chaque page les chrétiens et les païens figurés

<sup>1</sup> « Il est à propos de remarquer qu'en cette circonstance Cyrille ne manque pas de blâmer le sujet des chants de Cymodocée. »

ensemble. Ici se forme un concile, là se réunit une assemblée des prêtres de Cybèle ; plus loin les chrétiens célèbrent la Pâque, et les païens courent aux temples de Flore et de Vénus ; l'autel de la Victoire est au Capitole, celui du dieu des armées dans les Catacombes ; un édit de Dioclétien porte le sceau des divinités de l'empire, la lettre apostolique d'un évêque est souscrite du signe sacré de la croix. Ce mélange se retrouve jusque dans les Actes des martyrs : le bourreau interroge au nom de Jupiter, et la victime répond au nom de Jésus-Christ. On a dit qu'il fallait ignorer les premiers éléments de l'histoire, ou bien être de la plus insigne mauvaise foi, pour m'accuser d'avoir confondu le profane et le sacré dans les *Martyrs* : je ne vais pas si loin ; je crois à la science et à la candeur de certains critiques. A la vérité, ils ne se sont peut-être pas abaissés jusqu'à lire la *Vie des Saints* ; leur génie est au-dessus d'une pareille étude ; mais si mon heureuse étoile leur avait fait jeter un moment les yeux sur ces contes déplorables, ils auraient vu que je ne suis qu'un *copiste* fidèle. On a généralement remarqué le moment où Démodocus, se jetant aux pieds de Cymodocée, la conjure de renoncer à Jésus-Christ : eh bien ! le fond de cette scène est emprunté de l'entrevue de sainte Perpétue et de son père ! Il y a donc confusion de religion, mélange impie dans cette épreuve du martyr de Perpétue ? Le père de cette femme sainte était païen, car Perpétue observe qu'il était le seul de sa famille qui ne tirât aucun avantage de sa mort.

Un peu de cette bonne foi dont mes censeurs parlent tant, un peu de justice leur suffirait pour convenir que ce qui fait l'objet de leur critique devrait être celui de leurs éloges. L'abondance, et, comme auraient dit les Latins, la félicité de mon sujet, tient précisément au choix de ce sujet, qui met à ma disposition, sans profanation et sans mélange, les beautés d'Homère et de la Bible, la peinture d'un monde vieillissant dans l'idolâtrie, et d'un monde rajeuni dans le sein du christianisme. Quiconque eût pris comme moi le fond d'une épopée dans l'histoire de Constantin, eût nécessairement montré

comme moi la fable auprès de la vérité. Et ne voit-on pas dans la *Jérusalem* des mahométans et des chrétiens? N'y a-t-il pas des mosquées où l'image de Marie est transportée par l'ordre d'un magicien? A-t-on jamais fait au Tasse le reproche bizarre d'avoir confondu Jésus-Christ et Mahomet? Non-seulement le Tasse a eu raison de représenter les deux religions ensemble; mais peut-être a-t-il eu tort de ne pas tirer plus de parti du Coran et des traditions de l'islamisme.

Cette objection, une fois résolue, fait disparaître une misérable chicane, suite naturelle de cette misérable objection :

« Vos personnages, dit-on, ne doivent pas s'entendre. »

Quel homme de bon sens ne voit pas que des hommes vivant sous le même empire, quoique professant différentes religions, ont de nécessité une connaissance générale de leurs cultes respectifs? Au quatrième siècle Jésus-Christ n'était ignoré de personne, pas même de la plus vile populace, qui criait sans cesse : « Les chrétiens aux bêtes ! » Souvent la moitié d'une famille était chrétienne et l'autre païenne, comme nous l'avons déjà montré par l'exemple de sainte Perpétue. Je demande si, lorsque des païens et des chrétiens conversaient ensemble, et qu'ils venaient à nommer Jésus-Christ et Jupiter; je demande s'ils s'interrompaient les uns les autres pour se dire : Qu'est-ce que Jésus-Christ? qu'est-ce que Jupiter? Quand les premiers apologistes portent la parole à des empercurs païens, à des juges païens, à tout un peuple idolâtre, ne s'énoncent-ils pas au nom de Jésus-Christ? Il faut donc soutenir que Tertullien faisait une chose absurde lorsqu'il discourait sur la résurrection, sur l'incarnation et sur plusieurs autres mystères, en s'adressant aux gentils? *L'Apologie* de Minucius Félix est un dialogue à la manière de Platon, dans lequel un philosophe, un païen et un chrétien s'entretennent du culte des faux dieux et du culte du Dieu véritable. A l'époque de l'action des *Martyrs*, le Rédempteur du monde était si parfaitement connu, que l'on avait égorgé neuf fois ses serviteurs. Franchement, s'il y a une objection raisonnable à faire, c'est plutôt

contre l'ignorance où paraît être Cymodocée touchant l'existence des chrétiens. Les Turcs et les Grecs habitent aujourd'hui les mêmes villes. Quand un Turc s'écrie : « Mahomet! Allah! » et qu'un pauvre Grec lui répond : « Christos! » le maître et l'esclave sont-ils si fort étonnés? Je dis plus : non-seulement des peuples soumis à la même autorité, sans servir les mêmes autels, se comprennent par une suite de l'habitude; mais la nature apprend encore aux hommes à s'entendre à demi-mot, en matière de religion.

Comme j'étais à Sparte, un chef de la loi me fit demander ce que j'étais venu faire en Grèce. L'interprète répondit par mon ordre que j'étais venu voir des ruines. Le Turc se mit à rire aux éclats : il me prit pour un fou ou pour un stupide. J'ajoutai que je ne faisais que passer, et que j'allais en pèlerinage à Jérusalem; et le Turc se s'écrier en grec : « *Kalo! kalo!* bon! bon! » Il ne renouvela point ses questions, et parut complètement satisfait. Cet homme ne put concevoir que j'eusse quitté mon pays pour visiter des monuments peu éloignés de la France; mais il comprit très bien que j'abandonnasse mes foyers, que je traversasse la mer, que je m'exposasse aux poignards des Arabes pour aller prier sur un tombeau, et demander à mon Dieu le soulagement de mes peines ou la continuation de mon bonheur. Les peuples, ou tout à fait sauvages, ou demi barbares, chez lesquels j'ai voyagé, ne m'ont jamais paru attentifs qu'à deux choses, à mes armes et à ma religion. Si j'étais les pistolets de ma ceinture, ils s'en emparaient; les examinaient, les maniaient, les retournaient en tous sens; si je me mettais en prière, ils faisaient silence, paraissaient eux-mêmes se recueillir, et me regardaient avec une sorte de curiosité respectueuse. La religion est la défense de l'âme, comme les armes sont la défense du corps; et l'homme, lorsqu'il est encore près de la nature, a le sentiment vif et répété de ces deux besoins.

Passons à un autre reproche. En affectant de louer mon talent, fort peu digne de louanges, on prétend tourner contre moi mes propres armes. On dit :

« Vous prouvez précisément le contraire de ce que vous voulez prouver; vos tableaux empruntés de l'idolâtrie sont supérieurs à ceux que vous tirez de la vraie religion; on est païen en vous lisant. »

S'il en était ainsi, je répondrais : « Accusez le peintre et non le sujet du tableau. » Mais je soupçonne que les personnes qui m'attaquent de cette manière n'ont pas considéré la question sous son véritable point de vue.

Il ne s'agit pas de comparer dans les *Martyrs*, scène à scène, et page à page : il s'agit de prononcer sur le résultat général. Il est évident que les deux cultes ont des beautés d'un genre différent : l'un est riant, l'autre est sévère; l'un est gracieux et léger, l'autre est grave et dramatique. Les souvenirs de la mythologie, quelques phrases homériques, l'harmonie des noms, le prestige des lieux, peuvent, dans certains livres des *Martyrs*, faire une impression agréable sur l'esprit du lecteur; encore faudrait-il remarquer, pour être juste, que la peinture des mœurs de la famille chrétienne, le portrait de Marie dans le ciel, la cérémonie des fiançailles, la description du baptême de Cymodocée, ont paru, sous les rapports riants, n'avoir rien à craindre des tableaux opposés de l'idolâtrie. Mais, je le demande : en marchant vers la fin de l'ouvrage, l'avantage ne demeure-t-il pas tout entier au christianisme? Qu'est-ce que Jupiter quand on est dans l'infortune? Toutes les fois que l'homme souffre, il faut appeler Jésus-Christ. Est-ce le paganisme qui aurait pu m'offrir les scènes des prisons? Ces vieux évêques abattus aux pieds d'un jeune homme désigné martyr, le banquet funèbre, la tentation, le mariage de Cymodocée et d'Eudore au milieu de l'amphithéâtre, appartiennent-ils à la religion de Mercure et de Vénus? Démocodocus pleure, souille ses cheveux de cendres, déchire ses vêtements, maudit les hommes et les dieux; Eudore, qui perd aussi Cymodocée, une grande renommée, la fortune, la beauté, la jeunesse, l'espoir d'être un jour le premier homme de l'empire par la faveur d'un prince héritier des Césars; Eudore expire dans les tourments, pardonnant à ses ennemis, et bénissant la main qui le

frappe; il meurt avec le courage d'un héros, ou plutôt d'un martyr. Quelle différence entre deux hommes! Disons plutôt : quelle différence entre deux religions !

Ainsi le paganisme peut, si l'on veut, s'associer au plaisir, mais il est inutile à la douleur; le christianisme, également ami d'une joie modeste et favorable à la sérénité de l'âme, est surtout un baume pour les plaies du cœur : le premier est une religion d'enfants; le second est une religion d'hommes. Ne méconnaissons pas les beautés de la dernière, parce qu'elle semble mieux convenir au deuil qu'aux fêtes : les larmes ont aussi leur éloquence, et les yeux pleurent plus souvent que la bouche ne sourit.

Comparez donc ce que le christianisme a de consolant, de tendre, de sublime, de pathétique dans les peines, à ce que le paganisme a de brillant dans la prospérité : prononcez alors, et voyez si, dans les *Martyrs*, le nombre des images riantes produites par les dieux du mensonge l'emporte sur le nombre des tableaux graves offerts par le Dieu de la vérité. Je ne le crois pas; il me semble même, pour m'appuyer d'un exemple, que les chants de Bacchus au **XXIII<sup>e</sup>** livre (imités cependant des plus grands poètes) sont petits au milieu de cette espèce de haute poésie qui naît de la raison, de la vertu et de la douleur chrétiennes.

Un critique, qui m'a traité d'ailleurs avec une rare politesse, prétend que les Français ne s'accoutumeront jamais à l'emploi du merveilleux chrétien, parce que notre école n'a pas pris cette direction dans le siècle de Louis XIV. « Si Racine (c'est le raisonnement du critique) comme le Tasse en Italie, comme Milton en Angleterre, avait écrit une épopée chrétienne, nous aurions été dès notre enfance accoutumés à voir agir les saints et les anges dans la poésie : cela nous paraîtrait aussi naturel qu'aux Anglais et aux Italiens. » Cet aperçu est très délicat, très ingénieux; mais qu'un nouveau Racine paraisse, et j'ose assurer qu'il n'est pas trop tard pour avoir une épopée chrétienne : *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie* et la *Henriade* même ne permettent pas d'en douter.

Ceux qui sont encore sous le joug des plaisanteries de Voltaire préféreront sans doute, dans mon ouvrage, le merveilleux païen au merveilleux du christianisme; mais je m'adresse aux gens raisonnables : le merveilleux proprement dit est-il inférieur, dans les *Martyrs*, aux autres parties de l'ouvrage? Je puis me tromper, et, dans ce cas, ce ne sera qu'amour-propre d'auteur sans conséquence. Il me semble que la description du Purgatoire (aux erreurs près) a été reçue avec indulgence, comme un morceau pour lequel je n'ai eu aucun secours. Mes plus grands ennemis ont cité avec éloge plusieurs passages du livre de l'*Enfer*; le livre du *Ciel* a essuyé des critiques; mais certainement, si j'ai jamais écrit quelques pages dignes d'être lues, il faut les chercher dans ce livre. Les discours des puissances créées n'ont pas paru répondre à la majesté divine. Milton avant moi avait-il mieux réussi? Je m'étais contenté de faire de ces discours un morceau d'art, d'y placer l'exposition de l'action, le motif du récit, l'élection des personnages vertueux, comme on voit dans l'*Enfer* le choix des personnages criminels : c'était sous ces rapports qu'il fallait juger ces discours; c'était ainsi que l'avaient fait les hommes de goût que j'avais pris soin de consulter. Ils avaient examiné la *machine* du poète, ils n'avaient pas demandé une éloquence qu'on ne pourra jamais rendre digne de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'ai retranché ces discours. Si j'avais, comme le Tasse, mis le Mouvement, le Temps, l'Espace, aux pieds de l'Éternel; si j'avais, comme le Dante, imaginé un grand cône renversé, où les damnés et les démons sont retenus dans des cercles de douleur, on n'aurait point eu assez de risées pour mes folles imaginations, assez d'insultes pour mon défaut de goût et de convenance : ce que l'on eût trouvé, dans les *Martyrs*, trivial, extravagant, impie, on le trouve excellent dans l'*Enfer* du poète florentin, et peut-être dans le *Saint-Louis* du père Lemoine.

Je touche à une accusation à laquelle je n'ai rien à répondre. Il est certain qu'en faisant la peinture du Purgatoire j'étais tombé dans de graves erreurs; une entre autres semblait rappeler un peu

celle qui fit le succès du *Bélisaire*. J'avouerai à ma honte que j'ai peu lu le *Bélisaire* : je m'en souviens à peine, et très certainement je ne l'ai pas imité. Le duelliste, le prêtre faible, les sages selon la terre, ne pouvaient entrer dans un lieu d'expiation chrétienne. Tout cela est effacé. J'ai porté un œil sévère sur le reste de l'ouvrage ; et, ne me fiant plus à mes lumières, j'ai soumis mon nouveau travail à de pieux et savants ecclésiastiques : il ne reste pas désormais dans les *Martyrs* le moindre mot dont la foi puisse s'alarmer.

Je viens à l'épisode de Velléda.

Il semble que, dans la querelle excitée au sujet des *Martyrs*, tout dût avoir un côté dégoûtant et risible. Si les personnes qui se formalisent de l'épisode de Velléda étaient non des prêtres austères, non de rigides solitaires de Port-Royal, mais des auteurs connus par des ouvrages d'une morale peu sévère, que faudrait-il penser de leur bonne foi ?

Depuis l'apparition des *Martyrs*, on a rappelé plusieurs fois dans les journaux la brochure que Faydit publia jadis contre le *Télémaque*<sup>1</sup>, et dont j'avais cité des fragments dans la *Défense du Génie du Christianisme* ; je vais rassembler ici les jugements singuliers de Faydit sur l'épisode de Calypso, et sur le *Télémaque* en général. Les lecteurs y verront une conformité incroyable entre les reproches que l'on me fait et ceux que l'on fit à l'archevêque de Cambrai ; ce qui prouve qu'une critique sans bonne foi est bien peu capable de mesure et de décence, puisque les beaux talents de Fénelon n'ont pu le sauver des outrages auxquels la faiblesse des miens m'a naturellement exposé.

La *Télémacomanie* est un volume in-12 de quatre cent soixante-dix pages, imprimé en 1700 à *Éleutéropole*, chez Pierre *Philalèthe*. Mes censeurs, qui savent le grec, entendront d'abord la bonne plaisanterie renfermée dans ces deux noms. Je saute les épigraphes

<sup>1</sup> A la honte de la France, cette brochure a eu trois éditions.



charmantes du livre, et je passe à l'Avis au lecteur. Il commence ainsi :

« Le profond respect et la haute estime que j'ai toujours eue  
« pour le grand homme que la voix publique fait auteur de l'*Histoire des aventures de Télémaque*, m'avaient fait prendre une  
« ferme résolution de supprimer et de jeter au feu les critiques que  
« j'avais faites de ce livre. » (*Télémacomanie*, pag. 1.)

Faydit déduit les raisons qui l'ont déterminé à publier son libelle et il ajoute :

« Je l'ai intitulé *Télémacomanie*, pour marquer l'injustice de la  
« passion et de la fureur avec laquelle on court à la lecture du roman de *Télémaque*, comme à quelque chose de fort beau, au lieu  
« que je prétends qu'il est plein de défauts et indigne de l'auteur. »  
(Pag. 8.)

Après l'Avis au lecteur, on passe à la critique. Faydit démontre que la vogue d'un livre ne signifie rien pour le mérite réel de ce livre.

Le procès aux éditions étant fait, Faydit, homme fort grave, fort scrupuleux, excellent chrétien, s'élève avec force contre les tableaux voluptueux du *Télémaque*.

« Je n'ai presque vu autre chose, dans les premiers tomes du  
« *Télémaque* de M. de Cambrai, que des peintures vives et naturelles de la beauté des nymphes et des naïades... de leurs intrigues  
« à se faire aimer, et de la bonne grâce avec laquelle elles nagent  
« toutes nues aux yeux d'un jeune homme pour l'enflammer... La  
« description de l'île de Chypre et des plaisirs de toutes les sortes  
« qui sont permis en ce charmant pays, aussi bien que les fréquents  
« exemples de toute la jeunesse qui, sous l'autorité des lois et sans  
« le moindre sentiment de pudeur, s'y livre impunément à toutes  
« sortes de voluptés et de dissolutions, occupe une bonne partie  
« du premier et du second tome du roman de votre prélat. »  
(Pag. 5.)

« Je voudrais bien savoir à quoi peuvent servir de pareilles lec-

« tures, qu'à corrompre l'esprit des jeunes gens qui les font, et  
 « qu'à exciter en eux des images que la religion nous oblige au  
 « contraire d'écarter et d'étouffer. » (Pag. 6.)

La colère de Faydit va plus loin : il déclare nettement que ce  
*roman inspire les images du vice et du libertinage* (pag. 7) ; et il  
 ajoute « que M. de Cambrai a fait plus de tort à la religion par son  
 « *Télémaque* que par son livre des *Maximes des Saints*, et que le  
 « premier est plus pernicieux que le second. » (Pag. 16.)

Voilà, si je ne me trompe, tout le raisonnement sur Velléda.

Après avoir reproché à Fénelon les longs voyages de *Télémaque*,  
 Faydit passe à la seconde partie de sa critique. C'est là qu'il étale  
 son érudition, et qu'il montre très pertinemment que Fénelon ne  
 savait ni l'histoire, ni la Fable, ni la géographie. Anachronisme  
 pour Pygmalion, anachronisme pour Sésostris, anachronisme pour  
 Aceste, etc., etc. (Pag. 75 et suiv.) Quant à Bocchoris, il y a non-  
 seulement anachronisme, mais faute grossière contre l'histoire, car  
 Fénelon nous le représente comme un insensé, et l'histoire en fait  
 un sage. (Pag. 313.)

Faydit ne veut pas qu'on emprunte un nom dans l'histoire pour  
 le donner à un personnage d'invention, et il faut absolument que  
 le Bocchoris du *Télémaque* soit le Bocchoris de Diodore de Sicile  
 comme la Valléda des *Martyrs* est de toute nécessité la Valléda de  
 Tacite.

Ailleurs Faydit trouve, en trois mots, *trois insignes bévues*.  
 (Pag. 272.) « C'est le reproche qu'on a à faire à M. de Cambrai, de  
 « n'avoir su ni la Fable ni l'histoire, et d'avoir fait presque autant  
 « de fausses histoires qu'il a parlé de choses. Fondation de villes,  
 « invention des arts, portraits des grands hommes, éloges des bons,  
 « satyres contre les prétendus méchants, descriptions des pays,  
 « mœurs des peuples, tout est faux. » (Pag. 142.)

« Ce grand homme, qui se mêle de parler de tout, de la théolo-  
 « gie, de l'histoire et de la Fable, et même de faire des romans, ne  
 « sait pas les premiers éléments de la *romanographie*. » (Pag. 173.)

C'est la cause de la religion, des bonnes mœurs et du bon goût, qui met à Faydit la plume à la main. On ne sait pourtant comment il arrive que certain article inspire au censeur une étrange galeté : Faydit rencontre sur son chemin les flagellations des prêtres égyptiens, et tout à coup sa verve s'allume. Puis vient l'article de la circoncision.

« Il faut nécessairement que puisque Télémaque eut l'honneur  
 « de converser, et même de se familiariser avec un prêtre égyptien  
 « du temple d'Apollon, nommé Termosiris, qu'il se soit fait cir-  
 « concire. Que dis-je? circoncire... il faut... (Voyez le texte). A  
 « l'égard de Télémaque, il faut que ni Calypso, ni la jeune Eucha-  
 « ris, ni la charmante Antiope, fille du roi Idoménée, ni aucune  
 « des belles nymphes de l'île d'Amour ou de Chypre, ni Vénus  
 « même, n'aient point eu le vent de son infirmité secrète; car as-  
 « surément elles n'auraient point été si empressées de l'avoir pour  
 « époux ou pour galant, et n'auraient pas été si affolées de lui que  
 « le roman les représente. » (Pag. 369-70-71.)

Enfin, dans une troisième partie, dont Faydit ne donne cependant qu'une *idée* (et quelle idée!) il attaque le *Télémaque* sous les rapports littéraires.

« Je voulais donc, dit-il, relever en dernier lieu les absurdités,  
 « les fatuités et pauvretés d'esprit et fautes de jugement qui sont  
 « répandues dans cet ouvrage, et surtout dans les épisodes, dans  
 « les dénouements des intrigues, dans les portraits des personnes  
 « vivantes, dans les instructions et les leçons de sagesse et de phi-  
 « losophie que Mentor donne à son élève. » (Pag. 452.)

Suit la critique de la scène admirable où Mentor précipite Télémaque dans la mer. Ensuite viennent des plaisanteries sur le naufrage. Mentor et Télémaque sont à *califourchon* sur un mât, « comme  
 « font les enfants qui mettent un bâton entre leurs jambes, et le  
 « tournent comme ils veulent deçà et delà, et l'appellent leur petit  
 « dada. » (Pag. 456.) Mais comment Mentor et Télémaque ne  
 « glisseraient-ils point sur ce mât! Apparemment qu'ils avaient

« mis chacun un clou derrière eux, qui les empêchait de couler. Pag. 356.)

Plus loin, vous lisez que, « dans le roman de *Télémaque*, tout est hors de sa place et de travers. » (Pag. 464.) « Dans le roman de « *Télémaque*, tout est guindé, singulier, extraordinaire : l'historien « est toujours monté sur des échasses; les moindres bergères y « parlent toujours phébus et poétiquement. » (*Ibid.*) « Les proues- « ses de don Quichotte et de Gusman d'Alfarache, ni celles des « Amadis et de Roland le Furieux, n'ont rien de semblable. » (Pag. 476.)

Enfin, sur quelques expressions employées par Fénelon pour peindre la beauté d'Antiope, Faydit s'écrie :

« A quoi peuvent servir, après cela, toutes les belles instruc- « tions de morale et de vertu chrétienne et évangélique que M. de « Cambrai fait donner par Mentor à Télémaque? N'est-ce pas mê- « ler Dieu avec le démon, Jésus-Christ avec Bélial, la lumière avec « les ténèbres, comme dit saint Paul; faire un mélange ridicule et « monstrueux de la religion chrétienne avec la païenne, et des « idoles avec la Divinité?... Bien loin que la vérité, débitée par ces « sortes de prédicateurs, fasse impression et porte à la dévotion, elle « ne peut tout au plus porter les lecteurs qu'à la leur rendre sus- « pecte, et même méprisable. » (Pag. 462.)

Ces derniers passages de la *Télémacomanie* tombent si juste sur les *Martyrs*, c'est là si parfaitement les reproches que l'on a faits au style, au sujet et à l'effet du livre (galimatias, phébus, caractères ridicules, péril pour les mœurs et la religion, profanation, scandale), que mes censeurs semblent avoir copié les pensées, les plaisanteries et les phrases même de Faydit.

J'étais destiné à éprouver un genre de critique tout particulier. Il a fallu, pour m'attaquer, changer de poids et de mesures, et reprocher aux *Martyrs* ce qu'on approuve partout ailleurs : car ce n'est pas la manière, mais le fond qu'on censure dans l'épisode de Velléda ; et pourtant Velléda est-elle autre chose que Circé, Didon, Armide,

Eucharis, Gabrielle? Je n'ai fait que suivre les traces de mes devanciers, en ajoutant à ma peinture un correctif qu'aucun auteur n'a mis à la sienne. Renaud ne se repent point de ses erreurs comme amant, il rougit seulement de sa mollesse comme guerrier. Il retrouve Armide, il la console, il s'en va de nouveau avec elle : et quel tableau que celui de Renaud couché sur le sein d'Armide, et puisant tous les feux de l'amour dans les regards de l'enchanteresse! Si j'avais retracé de pareilles images, que n'eût-on point dit, que n'eût-on point fait? Et remarquez toutefois que l'écrivain de ces scènes voluptueuses allait être couronné de la main d'un pape au Capitole, lorsqu'il mourut la veille de sa gloire; Eudore se repent, Eudore combat sa faiblesse; après sa chute, il la déplore; il se soumet à une pénitence publique, il retourne à la religion; et son repentir est si grand, si sincère, qu'il le conduit au martyre. Les saints eux-mêmes, et les plus grands, ont donné de pareils exemples de faute et d'expiation. Saint Augustin ne nous a-t-il pas peint ses désordres? Son fils Adéodat ne fut-il pas le fruit d'un amour criminel! Soit qu'on examine l'épisode de Velléda dans ses conséquences pour Eudore, soit qu'on le considère sous d'autres rapports, cet épisode n'a aucun danger; l'effet même de la passion de la druidesse en amortit l'effet pour le lecteur. L'espèce de folie dont Velléda est atteinte, le malheur de cette femme, l'indifférence d'Eudore, ses remords après sa chute, ne laissent que de la tristesse au fond de l'âme. Observons de plus que Velléda ne détruit point l'intérêt pour Cymodocée, comme Didon pour Lavinie. C'est peut-être la première fois que la passion a moins intéressé que le devoir, et l'amante moins que l'épouse : espèce de tour de force dans ce genre, qui rend l'épisode très moral. Cette observation n'est pas de moi; elle est d'un homme supérieur, sur l'autorité duquel j'aime à m'appuyer.

Il faut dire pourtant que j'ai remarqué dans le dixième livre des tours un peu trop vifs, des expressions qui pouvaient être adoucies sans rien perdre de leur chaleur. J'ai retranché les blasphèmes

et les imprécations d'Eudore au moment de sa chute ; j'ai épaissi les voiles ; en un mot, tel que cet épisode reparait aujourd'hui, il serait impossible au chrétien le plus scrupuleux de s'en plaindre ; à plus forte raison à des critiques qui visiblement ne sont pas fort chrétiens.

Si j'examine ensuite le caractère de l'autre héroïne des *Martyrs*, je vois que Cymodocée a trouvé grâce aux yeux de la plupart des critiques ; mais on s'écrie : « Cymodocée ne meurt pas chrétienne, « elle meurt pour son époux. »

Je ne m'attendais pas à ce reproche. Si je croyais mériter quelque louange, c'était précisément par ce côté. Des hommes faits pour avoir une opinion en littérature en avaient jugé ainsi. Quoi ! on voudrait que Cymodocée, à peine âgée de seize ans, élevée toute sa vie dans le paganisme, ayant à peine reçu au milieu des persécutions quelques instructions chrétiennes ; on voudrait qu'elle fût tout à coup aussi ferme dans la foi qu'une sainte Félicité ou qu'une sainte Eulalie ! On a vu, dit-on, de pareils miracles. D'accord ; mais en poésie il faut suivre la règle :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce mélange de timidité et de fermeté, d'ignorance et de lumières ; ces hésitations d'une femme demi païenne, demi chrétienne, qui confond dans son amour et sa religion nouvelle et son nouvel époux, sont des traits qu'il m'était impossible d'omettre, si je voulais conserver la vraisemblance du caractère. Cymodocée subitement inspirée, renversant les idoles, demandant le martyre, bravant les bourreaux, maudissant la religion de son père, eût été le comble de l'absurdité en fait d'art et de mœurs. Outre que la violence ne plait point dans les femmes, et qu'en général on aime peu les héroïnes, Cymodocée eût encore offert le grand inconvénient d'une ressemblance parfaite avec Eudore. Que fût-il resté à celui-ci, si la fille d'Homère eût lutté avec lui de courage et de zèle ? Cymo-

docée meurt, c'est assez. Dieu accepte le sacrifice de cette colombe son ingénuité et son innocence seront comptées pour ce qui manque à la perfection de sa foi. Tous les saints ne vont pas au ciel par la même vertu : les uns brillent par la charité, les autres éclatent par la simplicité du cœur. Il ne faut pas croire aussi que tous les martyrs apportent au combat la même ardeur et la même force : on a vu dans les forêts du Canada de jeunes missionnaires pousser des cris dans l'excès des tourments que leur faisaient souffrir les Sauvages, tandis qu'auprès d'eux un vieil apôtre expirait sans faire entendre d'autres soupirs que ceux de l'amour divin<sup>1</sup>. Faites de Cymodocée une chrétienne emportée et farouche, il faudra jeter le livre au feu.

Cependant, on doit toujours reconnaître ce qu'il peut y avoir de fondé en raison, même dans la critique la moins raisonnable. Pour éviter tout reproche, j'ai fait un changement considérable dans cette édition. Cymodocée n'est plus demandée *directement* par le ciel, comme victime expiatoire, mais *indirectement*, comme une victime dont le sacrifice doit augmenter le sacrifice d'Eudore, et rendre plus efficace l'holocauste du martyr. La foi de Cymodocée n'exige plus, dans ce plan, la même force, et la religion et l'art sont satisfaits.

Telles sont à peu près les objections morales et religieuses que l'on a faites aux *Martyrs*. Veut-on savoir la vérité? Si j'avais originairement retranché une douzaine de lignes de la préface, et si j'avais donné un autre titre à l'ouvrage, je ne sais pas sur quoi on se serait disputé. On s'est jeté sur le passage où je parlais du merveilleux chrétien, et l'on s'est battu contre ce qu'on appelle mon système : il ne s'agissait point d'un système ; il n'était question que de juger un livre, d'en considérer le style et le plan, d'en examiner les transitions ; de voir si j'avais heureusement rajeuni des comparaisons antiques, trouvé des comparaisons nouvelles ; de prononcer sur la vérité des tableaux ; de dire en quoi je différerais de mes prédécesseurs,

<sup>1</sup> Voyez l'histoire du père Brébeuf et de son jeune compagnon, citée dans le *Génie du Christianisme*, d'après l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par CHARLEVOIX.

en quoi je leur ressemblais; de montrer les écueils que j'avais évités, ceux ou j'avais fait naufrage : on n'a point songé à tout cela. Qu'importent à la critique la bonne foi et la justice quand elle veut aveuglément condamner? On saisit quelques phrases au hasard, on ferraille avec l'auteur, et l'examen se réduit à une amplification injurieuse, où l'on tâche de faire briller par-ci par-là un peu d'esprit.

Il est certain aussi que le titre du livre, connu d'avance, avait préparé l'esprit du public chrétien à un ouvrage d'un tout autre genre. On s'attendait à trouver une espèce de martyrologe, une narration historique des persécutions de l'Église, depuis Néron jusqu'à Robespierre. La surprise a été grande lorsque, frappées de cette idée, des personnes simples se sont trouvées, en ouvrant le livre, au milieu de la famille d'Homère. Des gens un peu moins simples se sont vite aperçus de cette surprise, et ils en ont profité pour augmenter l'humeur qui s'empare involontairement de notre esprit lorsque nous sommes trompés en quelque chose. Si j'avais intitulé mon livre *les Aventures d'Eudore*, on n'y aurait cherché que ce qui s'y trouve. Il est trop tard pour revenir à ce titre; et d'ailleurs le véritable titre de l'ouvrage est certainement celui qu'il porte. La surprise passera; elle est déjà passée; et l'ouvrage ne tardera pas à être considéré sous son véritable jour.

Si le *Génie du Christianisme* a été de quelque utilité à la religion, les *Martyrs*, je l'espère, partageront avec lui cet inestimable honneur. L'homme est plus sensible aux exemples qu'aux préceptes. La peinture des souffrances de tant de martyrs (car, après tout, cette peinture n'est pas une fiction) ne sera point sans effet sur les lecteurs. Heureux si j'ai prouvé que notre religion peut lutter sans crainte avec les plus grandes beautés d'Homère, et qu'elle donne, dans l'infortune, un courage au-dessus de la rage des persécuteurs et de la cruauté des bourreaux!

#### OBJECTIONS LITTÉRAIRES.

Un homme de beaucoup d'esprit, de goût et de mesure, et qui



de plus est poète, et poète d'un vrai talent, ce qui ne gâte rien à la présente discussion, n'a fait que trois objections contre les *Martyrs*, après lesquelles il semble tout approuver :

1° Le héros n'est pas historique ;

2° Le triomphe de la religion, où le but de l'ouvrage n'est pas assez annoncé ;

3° Le récit n'est point assez lié à l'action.

Il y a en littérature des principes immuables, et d'autres qui n'ont pas la même certitude. La règle des trois unités, par exemple, est de tout temps, de tout pays, parce qu'elle est fondée sur la nature, et qu'elle produit la plus grande perfection possible. Je crois qu'il n'en est pas ainsi de la règle du personnage historique, parce qu'il est prouvé qu'on peut intéresser aussi vivement pour un personnage d'invention que pour un personnage réel. Aussi voyons-nous qu'Aristote et Horace laissent à ce sujet plus de liberté à l'auteur.

On convient que la plupart des préceptes d'Aristote pour la tragédie s'appliquent également à l'épopée. Dacier, dont j'emprunterai la traduction, s'explique ainsi en commentant le vingt-quatrième chapitre de la *Poétique* :

« Aristote a dit, dans le cinquième chapitre, que l'épopée a cela  
 « de commun avec la tragédie, qu'elle est une imitation des actions  
 « des plus grands personnages, et il a eu soin de nous avertir que  
 « toutes les parties de ce poème héroïque se trouvent dans la tra-  
 « gédie. Ainsi, ayant expliqué parfaitement et en détail tout ce qui  
 « regarde la composition du poème dramatique, il n'a presque plus  
 « rien à dire de l'épopée. Voilà pourquoi il est si court dans le  
 « traité ; il n'y emploie que deux chapitres, qui ne sont, à propre-  
 « ment parler, qu'une récapitulation sommaire, et une applica-  
 « tion qu'il fait à l'épopée des règles qu'il a données à la tragé-  
 « die. » (*Poëtiq.* d'ARIST., pag. 374.)

Ce point établi, nous trouvons qu'Aristote dit :

« Il arrive fort souvent que dans les tragédies on se contente

« d'un ou de deux noms connus, et que tous les autres sont inven-  
 « tés. Il y a même des pièces où pas un mot n'est connu, comme  
 « dans la tragédie d'Agathon, qu'il a appelée *la Fleur*; car, dans  
 « cette pièce, tous les noms sont feints comme les choses, et elle ne  
 « laisse pas de plaire.

« C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de s'attacher scrupuleu-  
 « sement à suivre toujours les fables reçues d'où l'on tire ordinai-  
 « rement les sujets de tragédie. *Cela serait ridicule; car ce qui est*  
 « *connu l'est ordinairement de peu de personnes, et cependant il*  
 « *divertit tout le monde également.*

« Il est donc évident par là, que le poète doit être *l'auteur de son*  
 « *sujet*, encore plus que de ses vers. » (*Poétiq.* d'ARIST., chap. IX,  
 pag. 426 et 427.)

En examinant ce passage, où brille l'excellent jugement d'Aris-  
 tote, le savant traducteur observe « qu'Horace était du même senti-  
 « ment; mais qu'il s'est cru obligé d'avertir les Romains que ces  
 « sujets, entièrement inventés, *étaient plus difficiles* à traiter que  
 « les autres, et de leur conseiller de s'attacher plutôt à des sujets  
 « connus :

Difficile est proprie communia dicere, tuque  
 Rectius Iliacum carmen deducis in actus,  
 Quam si proferres ignota indictaque primus. »

Ainsi, d'après le premier législateur du Parnasse, j'ai pu inven-  
 ter mon sujet et mes personnages, et d'après le second, cela m'a  
 jeté seulement dans une route *plus difficile*. Aristote cite Agathon,  
 qui réussit en inventant ses héros; et parmi nous on peut s'autori-  
 ser de l'exemple de Voltaire, dans *Zaïre*, *Alzire* et *Tancredé*, et  
 même de celui de Racine, dans *Bajazet*.

Appliquons cette règle à l'épopée, et attachons-nous à ces mots  
 remarquables du Stagyrite : « Ce qui est connu l'est ordinairement  
 « de peu de personnes, et cependant il divertit tout le monde éga-  
 « lement. »

En effet, tous ces grands personnages de l'épopée, que nous regardons aujourd'hui comme historiques, le sont-ils bien réellement? Seraient-ils connus comme Alexandre et César, s'ils n'avaient été chantés par les poètes? Prenons le premier de tous, Achille : je doute fort que, sans Homère, son nom fût venu jusqu'à nous. Allons plus loin : connaissions-nous beaucoup Télémaque avant que Fénélon nous eût donné son épopée? Cependant Télémaque, nommé deux fois dans *Illiade*, est encore un des acteurs de *l'Odyssée*. Si l'on veut juger cette question, que l'on considère combien peu de gens savent qu'il existe dans les poèmes d'Homère un personnage appelé Eumée. Ce personnage joue toutefois dans *l'Odyssée* un rôle aussi important que celui de Télémaque; et, quoique pasteur de troupeaux, Eumée est le descendant d'un roi. Si quelque poète chantait aujourd'hui le fidèle serviteur d'Ulysse, pourrait-on dire que ce poète n'aurait pas créé son héros? Et ce même Eumée, historique par l'autorité d'Homère, n'est-il point, dans l'origine, un personnage d'invention? On rencontre dans l'histoire de l'enfance des peuples une foule de noms que la mémoire laisse échapper. L'auteur qui s'en empare pour les placer sur la scène épique, et qui les fait passer de l'oubli à la gloire, en doit être regardé comme le véritable créateur. Si le pieux Énée ne se trouvait pas dans *l'Illiade*, et surtout dans *l'Énéide*, beaucoup de lecteurs se souviendraient-ils de l'avoir entrevu dans Tite-Live et dans Denys d'Halicarnasse?

On convient que des noms trop éclatants, trop historiquement connus, ne sont pas favorables à l'épopée. Que gagne-t-on alors à ne pas inventer ses héros?

Addison et Louis Racine ont fort bien démontré, au sujet du *Paradis perdu*, que c'est l'action et non pas le héros qui fait l'épopée. Homère chante la colère d'Achille; il ne chante pas Achille : cela est si vrai, que si vous ôtez de *l'Illiade* le nom d'Achille, et que vous donniez à la colère d'un autre Grec l'influence que celle du fils de Pélée a sur les événements du siège de Troie, le poème existe encore avec tout son intérêt et toutes ses beautés. Le héros

est donc en soi-même peu de chose dans l'épopée, pourvu que l'action soit grande et intéressante. Et de quelle complaisance Aristote n'use-t-il pas alors envers les poètes, puisqu'il leur permet d'inventer même leur action!

Je soumetts ces doutes à l'excellent critique dont j'ose me permettre de combattre l'opinion. Je me suis appuyé : 1° de l'autorité d'Aristote, qui permet d'inventer les personnages et le sujet; j'ai fait voir : 2° que les personnages épiques doivent être regardés presque tous comme des créations du poète; je vais ajouter l'autorité d'un grand exemple : le Renaud du Tasse est un personnage d'invention.

On trouve dans les historiens des croisades six Godefridi, neuf Gaudefridi, quatorze Beaudouin, un Tancrede, vingt-deux Roger, sept Raimond, une foule de Robert, de Gautier, de Richard et de Guillaume; cinq Renaud écrits Rainaldi, un écrit Reinoldus, un autre Rainoldus, et trois écrits Reinauldi.

Ces chevaliers et comtes du nom de Renaud sont répandus dans les historiens des croisades, l'Anonyme donné par Campden, Robert Moine, Baldric, Raimond d'Agiles, Fulcher, Gautier, Guibert et Guillaume de Tyr. De tous les Renaud qui se montrent à diverses époques, dans les différentes croisades, aucun ne paraît avoir été de la maison d'Est. Il faudrait surtout chercher le Renaud du Tasse au temps de l'entreprise de Pierre l'Ermite. Or, on ne rencontre dans l'Anonyme de Campden, Robert Moine et Baldric, historiens de cette première croisade, qu'un seul Renaud : ce Renaud trahit les croisés, se fit mahométan, et ne semble pas avoir porté un grand nom. Besoldo, dans son histoire *De regibus Hierosolymorum*, garde le même silence. Quand, en fouillant les vieilles chroniques et les titres des grandes maisons d'Italie, on découvrirait qu'un Renaud de la maison d'Est accompagna Godefroi de Bouillon à Jérusalem, de bonne foi, serait-ce un personnage historique? Dans ce cas, il y a tel gentilhomme breton ou périgourdin qui pourrait figurer dans l'épopée. Le nom du comte de Saint-Gilles est certainement beaucoup plus connu dans la première croisade que la plupart des

noms que j'ai cités, parce qu'il se lit à la fois dans Anne Comnène et dans les chroniqueurs latins, et pourtant combien y a-t-il de lecteurs qui aient entendu parler du comte de Saint-Gilles ?

Ainsi ce fameux Renaud d'Est est sorti tout entier du cerveau du poète, puisque son nom n'est pas même dans les récits du temps. Quant à Soliman, son rival de gloire, on trouve un Soliman, fils d'un soudan de Nicée, qui battit le renégat Renaud ; mais c'est tout, et le reste du caractère est formé d'après celui de Saladin. Et Argant, Clorinde, Herminie, sont-ils des noms historiques ? Et Armide, qu'en dirons-nous ? Ce n'est point un personnage épisodique ; car, si on le retranche du poème, le poème n'existe plus. Armide cause l'absence de Renaud, et l'absence de Renaud établit l'action de la *Jérusalem*, comme le repos d'Achille donne naissance à l'*Iliade*. Ainsi, le premier héros du Tasse est d'invention<sup>1</sup> ; la plupart des caractères inférieurs sont d'invention ; et Armide, sur qui roule la machine poétique, doit également sa naissance aux Muses. Observons que le roi de Jérusalem, Aladin, est encore un enfant du poète. Le père Maimbourg avait remarqué avant moi les *imaginations* du Tasse : « Le fameux bols enchanté, dit-il, Ismen, Clorinde, Renaud, Armide, et cent autres pareilles choses de l'*invention* du Tasse, ne sont que d'agréables visions d'un poète qui prend plaisir, pour en donner aux autres, à faire de *nouvelles créatures qui ne furent jamais*. (*Hist. des Crois.*, liv. III.)

Muratori et Gibbon conviennent aussi que le Tasse a inventé son héros.

Si je passe de ces autorités à mon sujet, on va voir que tout me faisait une loi d'inventer mon principal personnage.

Le caractère grave, froid et tranquille de Constantin, est précisément l'opposé du caractère épique. Qui pourrait se représenter le

<sup>1</sup> Le critique à qui je m'adresse ici a trop de candeur pour m'objecter que c'est Godefroi qui est le premier héros de la *Jérusalem*. Je sais bien que le Tasse chante *il gran Capitano* ; mais c'est à Renaud que le sort de Jérusalem est attaché, comme celui de Troie au fils de Pélée.

père temporel du concile de Nicée, livré à ces aventures de guerre et d'amour qu'amène le développement d'une épopée ? La vie de ce prince est d'ailleurs trop connue, et malheureusement un crime pèse sur elle. Le poème héroïque exige des passions, mais il rejette les crimes : noble dédain des Muses, qui n'accordent leur plus beau chant qu'à la vertu !

Je voulais en outre peindre les mœurs homériques, et les scènes tranquilles de l'*Odyssee*, au milieu des scènes sanglantes d'une persécution. Comment, sans absurdité, conduire Constantin sous le toit de Démocodocus ? Comment produire des rivalités, des jalousies ? Aurais-je jeté tout cela dans les épisodes ? Dans ce cas, l'unité d'action était détruite. J'avais pour but de retracer la persécution des fidèles sous Dioclétien. Où l'aurais-je placée, cette persécution ? Constantin, trop jeune alors, n'y joua aucun rôle. Si l'on dit que j'aurais pu mettre le massacre des chrétiens sur l'avant-scène, en le comprenant dans le récit, mon sujet n'aurait donc pas été la dernière persécution de l'Église ? Et c'est pourtant le sujet que je me proposais de traiter. On pouvait trouver autre chose dans la vie de Constantin. Sans doute il y a mille plans, qui tous peuvent être meilleurs que le mien ; mais enfin c'est sur le mien qu'il faut me juger. Combien de fois n'a-t-on pas refait l'*Énéide* et la *Henriade* !

Il demeure à peu près certain que Constantin, pour des raisons tirées de son caractère et de la nature du sujet, ne pouvait pas être mon héros. Qui donc aurais-je choisi à cette époque ? Un martyr connu ? C'est ici que les jeux de l'imagination sont impérieusement interdits ; c'est ici qu'on aurait crié avec raison au sacrilège. Un confesseur de la foi, devenu l'objet d'un culte sacré, a ses traditions immuables, dont on ne peut s'écarter sans impiété ; les actes de son martyre sont là : les éloquents témoins de Dieu s'élèveraient contre la Muse qui oserait changer un seul mot à l'histoire de la religion et du malheur.

D'après ces considérations, je n'avais plus qu'une ressource : celle

d'inventer mes principaux personnages; il nous reste à voir si, dans ce cas, j'ai usé de tous les moyens de l'art.

Afin d'ennoblir Eudore, et de le rendre, pour ainsi dire, historique, je le fais descendre d'une famille de héros, et surtout du dernier des Grecs, Philopœmen. Racine emploie le même artifice pour rehausser l'importance de Monime. Ainsi c'est dans Eudore que l'Évangile va faire la conquête du sang de ces grands hommes dont Plutarque nous a transmis l'histoire. Inventée sur le même modèle, Cymodocée est la fille d'Homère; et c'est en elle que le christianisme doit triompher des grâces, des beaux-arts et des divinités de la Grèce. Le critique a déjà trouvé cette réponse assez ingénieuse; il semble même, en ce cas, approuver mes personnages d'invention: mais il aurait voulu que j'eusse insisté davantage sur mon idée, et qu'elle eût été mise d'une manière plus frappante sous les yeux du lecteur. Il a raison; et c'est ce que j'ai fait dans cette édition nouvelle<sup>1</sup>.

Si l'art trouve ces explications suffisantes, on doit remarquer que la religion, et c'est la chose importante, est pleinement satisfaite par l'invention de mon héros.

Dieu choisit souvent dans les conditions les plus humbles l'homme dont les épreuves attirent la bénédiction du ciel sur les nations.

« Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé, selon le monde, pour confondre les sages; et ce qui est faible, selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort.

« Et il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable, selon le monde, et ce qui n'est rien, pour détruire ce qui est grand<sup>2</sup> »

Cette première vérité reconnue, on voit ensuite que la hiérarchie des vertus, et conséquemment l'efficacité plus ou moins grande des sacrifices, est admise par tous les Pères d'après l'histoire de Caïn et d'Abel.

<sup>1</sup> Voyez le livre du Ciel.

<sup>2</sup> S. PAUL., *Epist. ad Corinth.*, 1, cap. 1.

Je puis donc supposer, dans toutes les analogies de la foi, qu'au temps de la persécution, un martyr dont les actes se sont perdus s'offrit en holocauste volontaire, et que cet holocauste, par un mérite intérieur connu de Dieu seul, parut plus agréable au Très-Haut que toutes les autres victimes. Combien, en effet, de confesseurs obscurs moururent sous Dioclétien, pour la conversion du monde ! Outre les fameux athlètes qui brillent dans l'histoire, et qui révélèrent leurs cendres à l'Église par des miracles, « Que de saintes « reliques, s'écrie Prudence, la terre dérobe à nos hommages ! O « Italie, qui dira les tombes sans honneurs dont les champs sont « couverts<sup>1</sup> ! » Eudore sera donc le représentant des héros des deux religions : les uns ignorés du monde, mais couronnés de gloire dans le ciel ; les autres, illustres sur la terre, mais privés de la gloire divine. J'aurai célébré dans sa personne ces pauvres que Galérius faisait jeter dans la mer, ces milliers de chrétiens attachés à des gibets, brisés par des roues, déchirés par des ongles de fer : sublimes victimes, qui, ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, ont laissé leurs propres noms inconnus aux hommes : *Stat nominis umbra !*

Je passe à l'objection touchant le but de l'ouvrage.

Dans aucune épopée le résultat de l'action n'est plus souvent indiqué que dans les *Martyrs*. L'*Énéide* est la fondation de l'empire romain. Virgile en dit un mot au commencement de son poème ; ensuite Jupiter explique à Vénus la suite des destins d'Énée ; mais, après le premier livre, il est à peine question de ces destins. Si vous retrouvez les Romains sur le bouclier d'Énée et dans les Champs Élysées, ce ne sont que de beaux épisodes ; ce n'est point une marche directe vers le but que le poète a d'abord marqué. A chaque pas, au contraire, le triomphe de la religion est rappelé dans les *Martyrs* : il est annoncé dans l'exposition ; il est prédit dans le ciel : je répète en vingt endroits que Constantin régnera

<sup>1</sup> *Lib. Coron.*



sur les nations devenues chrétiennes; que l'ambition de ce prince est l'espoir du monde: j'avertis sans cesse que l'enfer sera confondu. Dans le dernier livre, Michel, en précipitant les démons dans l'abîme, déclare que leur empire est passé, que le règne du Christ est établi. Eudore, en allant au supplice, prophétise le règne de Constantin; et Galérius, en se rendant à l'amphithéâtre, apprend que Constantin, proclamé César, marche à Rome, et s'est déclaré chrétien. Jamais rien fut-il plus clair, plus précis? Toutefois, j'ai cru devoir céder encore à la critique: après ces mots, *les dieux s'en vont*, j'ai ajouté quelques lignes qui justifient mieux le second titre de l'ouvrage: Galérius meurt; Constantin arrive à Rome, il venge les martyrs; il reçoit la dignité d'Auguste sur la tombe d'Eudore, et la religion chrétienne est proclamée religion du monde romain.

Cette nouvelle conclusion satisfera surtout ceux qui, daignant applaudir aux *Martyrs*, ne leur reprochaient qu'une seule chose: c'était d'intéresser le lecteur aux scènes d'une action *privée*, plutôt qu'au développement d'une action *publique*. Mais en contentant sur ce point quelques esprits éclairés, je dois dire toutefois que l'action *publique* n'est point une règle de l'épopée; il serait même aisé de prouver la vérité contraire. Toute action, fondement de l'épopée, du moins de l'épopée telle qu'elle existe dans l'*Illiade*, l'*Odyssée*, l'*Énéide* et le *Télémaque*, tient à une action publique; mais cette action en elle-même est une action privée. Ainsi la colère d'Achille n'est point la journée fatale d'Iliou, et l'arrivée d'Énée en Italie n'est point la fondation de Rome, qui n'eut lieu que longtemps après. Dans l'*Odyssée* et dans le *Télémaque*, l'action est encore bien plus particulière, bien plus domestique: c'est un fils qui cherche son père; c'est un mari qui retrouve sa femme dans une petite île obscure; et tout cela sans qu'il en résulte aucun événement dans l'avenir. L'action d'Eudore est absolument de la même nature que celle d'Achille et d'Énée: elle tient à une action publique, mais elle est privée; elle produit ensuite le règne de Con-

stantin et le triomphe de la religion , comme la colère du fils de Pélée et l'exil du fils de Vénus amènent la chute de Troie et l'établissement de l'empire romain. Si la *Pharsale* et la *Jérusalem* ont pour sujet une action historique achevée dans le cours de ces deux poèmes, l'autorité de Lucain et du Tasse ne peut balancer celle d'Homère et de Virgile. C'est encore une erreur de croire que le héros d'une épopée doit être nécessairement roi ou fils de roi. Renaud et Godefroi même ne sont que de simples chevaliers , ou de très petits souverains, et leur naissance n'a pas plus d'éclat que celle du descendant de Phocion et de Philopœmen. Les personnes qui ont pris quelque plaisir à la lecture des *Martyrs* peuvent être tranquilles : elles se sont *amusées dans les règles*. Jamais ouvrage ne fut plus conforme à la doctrine poétique, plus orthodoxe au Parnasse. Je dirai plus : la conclusion que j'ai ajoutée est, je crois, mieux appropriée au goût du temps où j'écris ; mais elle n'eût point été demandée dans le siècle de Louis XIV. Elle n'est point nécessaire selon les lois du genre épique. Homère ne s'est pas donné la peine de faire un seul vers après les funérailles d'Hector, pour annoncer la chute de Troie ; et Virgile, après la mort de Turnus , n'a point songé à marier le pieux Énée. Pourquoi cela ? Parce que c'est au lecteur à tirer une conclusion trop manifeste, et que le poète n'est pas obligé de tout achever et de tout dire, comme l'historien et le romancier. Ma complaisance à cet égard a donc été extrême, et je pouvais, sans scrupule, laisser les choses comme elles étaient.

Venons au récit.

J'ose dire encore que dans aucune épopée le récit n'est rattaché aussi fortement à l'action qu'il l'est dans les *Martyrs*.

Le récit de l'*Odyssée* n'a point de rapport à la catastrophe ; celui de l'*Énéide* est court et admirable : mais revoit-on, dans la suite du poème, les principaux acteurs qu'Énée fait agir dans sa narration, et la scène en Italie se lie-t-elle à la scène de Troie ? L'épisode de Didon, qui n'est ni de l'action ni du récit, tiend-il au fond du sujet comme l'histoire de Velléda tient au fond des *Martyrs* ?

Le récit du *Télémaque* est magnifique ; mais les personnages de ce récit, excepté Narbal, qu'on revoit un moment, disparaissent sans retour.

Dans le récit des *Martyrs*, vous trouvez d'abord la peinture des caractères qu'il sera essentiel de connaître dans le développement de l'action ; vous y trouvez le tableau du christianisme dans toute la terre, au moment d'une persécution qui va frapper tous les chrétiens ; vous y trouvez l'excommunication d'Eudore, qui fait prendre à l'action le tour qu'elle doit prendre ; vous y trouvez la grande faute qui sert à ramener le héros dans le sein de l'Église : faute qui, répandant sur le fils de Lasthénès l'éclat de la pénitence, attire sur lui le regard des chrétiens, et le fait choisir pour défenseur de l'Église ; vous y trouvez le commencement de la rivalité d'Eudore et d'Hiéroclès, l'annonce des victoires de Galérius sur les Parthes : ces victoires achèvent de rendre ce prince maître absolu de l'esprit de Dioclétien, et préparent ainsi l'abdication qui amène la persécution ; enfin vous y trouvez, par la vision de saint Paul ermite, la prédiction du martyre d'Eudore, et du triomphe complet de la religion. Pour comble de précautions, ce récit est motivé dans le ciel : Dieu déclare qu'il a conduit Eudore par la main, afin d'éprouver sa foi et de préparer sa victoire. Ajoutons que ce récit a de plus l'avantage de faire naître l'amour de Cymodocée, d'inspirer à cette jeune païenne les premières pensées du christianisme, et de concourir ainsi par un double moyen au but de l'action. Il ne vient donc pas là sans raison, pour satisfaire la curiosité d'un personnage, comme la plupart des récits épiques.

Quant à sa longueur, il n'est pas plus long, proportion gardée, que le récit de l'*Odyssee* et que celui du *Télémaque* ; je dis proportion gardée, parce que je crois que les *Martyrs* ont un peu plus d'étendue que ces deux ouvrages. Il me semble, si je ne me trompe, que je suis assez fort sur ce point : une critique généreuse reconnaîtra sans peine que la raison est de mon côté.

Restent quelques difficultés présentées par divers journaux. J'ai

répondu à ces chicanes de détails dans les remarques : quant aux caractères de mes personnages, je ne sais trop à quoi m'en tenir. Démodocus est traité, par un censeur, comme un vieillard imbécile et ennuyeux ; un autre censeur, très peu favorable aux *Martyrs*, compare la douleur de Démodocus à celle de Priam, c'est-à-dire au plus beau morceau qui nous soit resté de l'antiquité : comment ferai-je ?

Le même critique qui met Démodocus à côté de Priam veut que les *Martyrs* soient une espèce de parc anglais, de vastes campagnes, où l'on trouve des lieux déserts, des lieux parés, des montagnes, des précipices. Il faut bien que je me console : Pope a représenté les poèmes d'Homère sous l'image d'un grand jardin, et Addison se sert de la même comparaison pour le *Paradis perdu*.

Le même critique a dit encore que les *Martyrs* étaient un voyage, et toujours un voyage. Mais l'*Odyssée* est-elle autre chose qu'un voyage ? Ulysse touche à tous les rivages connus de son temps. On disait dans l'antiquité : les *Erreurs d'Ulysse*. L'*Énéide* n'est qu'un voyage ; la *Lusiade* du Camoëns n'est qu'un voyage : que de voyages dans la *Jérusalem* ! Le *Télémaque* est non-seulement un voyage depuis la première ligne jusqu'à la dernière ; mais le but de l'ouvrage en lui-même, ou l'action proprement dite, est un voyage. Le critique s'écrie : « L'auteur est allé là, une description ; l'auteur est allé ici, son héros y passera. » J'ai une chose bien simple à répondre : les *Martyrs* étaient achevés en grande partie, principalement le récit d'Eudore, lorsque je suis parti pour l'Orient ; c'est un fait que beaucoup de témoins pourraient affirmer. Ainsi ce n'est point Eudore qui voyage en Égypte, en Syrie, en Grèce, parce que j'ai voyagé dans ces contrées célèbres ; mais c'est moi qui suis allé voir les bords que mon héros a parcourus. Je ne sache pas qu'on ait jamais reproché à Homère d'avoir visité les lieux dont il nous a laissé d'admirables tableaux. Je n'ai point, au reste, l'intention de choquer le censeur en répondant à ses objections : je reconnais qu'en attaquant les *Martyrs* il m'a traité avec décence, indulgence

même, et avec ces égards qu'un honnête homme doit à un honnête homme. Sa critique est celle d'un écrivain de talent ; et, bien qu'elle m'ait semblé rigoureuse, elle m'a paru très digne d'être méditée.

Les imitations ont été un autre objet de controverse. Je ne puis mieux faire que de citer à ce sujet mon défenseur :

« La plus ancienne épopée que nous ayons après celle d'Homère, dit-il, c'est l'*Énéide*. Virgile ne se contenta pas d'imiter l'*Odyssée* et l'*Iliade*, il traduisit et abrégéa la plupart des batailles du poète grec ; il copia pour ainsi dire, selon Macrobe, un autre poète nommé Pisandre, pour en former le deuxième livre. Il prit de nombreux fragments, non seulement dans les écrivains de sa nation qui l'avaient précédé, mais encore dans quelques-uns de ses plus illustres contemporains, tels que Lucrèce, Catulle, Varius, etc. ; en sorte que l'on peut dire que cette épopée fut la première véritable *mosaïque* <sup>1</sup>.

« Le Tasse, le plus célèbre poète épique des temps modernes, enleva à son tour des fragments aux Grecs et aux Latins. Ses héros furent, autant que son sujet le lui permettait, une copie de ceux d'Homère. Il fit passer dans sa *Jérusalem* des tableaux, des comparaisons, des descriptions, tellement imités de Virgile, qu'on reconnaît la construction et l'expression même du poète latin jusque dans le nouvel idiome dans lequel elles ont été transportées. La *Bible* lui fournit aussi des fragments, et c'est ainsi qu'il légua à

« Mon défenseur ne va pas assez loin. Les *Argonautes* d'Apollonius de Rhodes, *Médée* d'Euripide, la *Guerre de Troie* de Quintus de Smyrne (c'est l'opinion de Lacerda), ont été mis à contribution par Virgile. Croira-t-on qu'on reprochait à l'*Énéide* d'être écrite d'un style commun, et de tenir le milieu entre l'enflure et la sécheresse ? Pôrius Faustinus avait fait un livre pour rassembler tous les vols de Virgile ; Octavius Avitus composa plusieurs volumes des seuls vers pillés et des passages des divers auteurs imités par ce grand poète. On sait généralement que Virgile a traduit Homère, mais on ne sait pas jusqu'à quel point cela est porté. Si on entreprenait de vérifier les imitations, la plume à la main, je ne sais pas s'il resterait vingt vers de suite, je ne dis pas seulement à l'*Énéide*, mais encore aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*. Qu'est-ce que tout cela prouve contre Virgile ? Rien du tout.

M. de Chateaubriand l'exemple d'une seconde véritable *mosaïque*.

« Milton vint ensuite, et prit dans le quatrième livre du Tasse le sujet de son *Paradis perdu*. Il copia le fameux discours de Satan, qui commence par ces mots : *Tartarei Numi*; il emprunta d'un comique italien quelques pensées qu'il jugea dignes de son sujet; il ne craignit pas de s'approprier ce qu'il trouva de bon dans la tragédie de Grotius, intitulée *Adam exilé*. La *Sarcotée*, mauvais poème d'un jésuite allemand nommé Masenius, lui fournit quelques centaines de vers; il puisa dans la *Bible* plus que tout autre, et son poème fut la troisième véritable *mosaïque*.

« Il me serait aisé de pousser cet examen jusqu'au *Télémaque* de Fénelon, et même à la *Henriade* de Voltaire; mais je crois en avoir assez dit. Lorsqu'un écrivain traite un sujet sur lequel d'autres se sont déjà exercés, il y a certaines idées principales qui doivent nécessairement se présenter, qui par là même sont à tout le monde. Les poètes ne diffèrent entre eux sur ce point que par les couleurs dont ils ornent leurs tableaux. Personne d'ailleurs, avant les censeurs des *Martyrs*, ne leur a contesté le privilège de transporter dans leurs ouvrages les beautés de ceux qui les ont précédés, pourvu qu'ils sachent se les rendre propres par la manière dont ils les emploient.

« On sait, dit M. de La Harpe, que faire passer ainsi dans sa langue les beautés d'une langue étrangère, a toujours été regardé comme une des conquêtes du génie; et pour juger si cette conquête est aisée, il n'y a qu'à se rappeler ce que disait Virgile, qu'il était moins difficile de prendre à Hercule sa massue que de dérober un vers à Homère. »

« Longin, dans son *Traité du Sublime*, va plus loin encore que M. de La Harpe : parmi les Grecs, il cite Hérodote, Stésichore et Archiloque; puis il ajoute : « Platon est celui de tous qui a le plus imité Homère; car il a puisé dans ce poète comme dans une vive source dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux... Au reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais

« comme une belle idée qu'il a eue, et qu'il s'est formée sur les  
« mœurs, l'invention et les ouvrages d'autrui <sup>1</sup>. »

Le choix des autorités citées par mon défenseur est excellent, et me justifie assez sur un point qui ne méritait guère la peine qu'on s'y arrêtât.

Quelques lecteurs ont cru que j'avais transporté trop littéralement dans mon ouvrage des morceaux choisis de poésie antique; c'est une erreur que les notes dissiperont : ces lecteurs ont été trompés par un ou deux vers placés dans les strophes ou dans les chœurs des hymnes à Diane, à Bacchus, à Vénus. Pour en donner un exemple, le *Pervigilium Veneris*, chanté dans l'île de Chypre, n'est point le *Pervigilium* faussement attribué à Catulle; je n'ai emprunté de lui que le *Cras amet* et un demi-couplet. La première strophe est imitée en grande partie de Lucrèce, et la seconde entière est de moi.

J'ai peu puisé chez les anciens pour les comparaisons : celles des *Martyrs* m'appartiennent presque toutes. Les personnes dont le jugement fait ma loi pensent que c'est peut-être, avec les transitions, la partie la plus soignée de l'ouvrage. On paraît surtout avoir remarqué la comparaison du lion dans la bataille des Francs, celle de la voile repliée autour du mât pendant la tempête, celle du chant du coq sur un vaisseau, celle de l'homme qui remonte les bords d'un torrent dans la montagne, et qui arrive à la région du silence et de la sérénité; mais enfin j'ai dérobé quelques comparaisons à la *Bible*, à Homère, à Virgile; et la critique, qui prend tout cela pour imitation littérale, ne s'aperçoit pas que ces comparaisons sont totalement changées.

La comparaison de l'Égypte à une génisse est de l'Écriture. Ayant à peindre l'Égypte après l'inondation, j'ai ajouté : « L'Égypte, toute  
« brillante d'une inondation nouvelle, ressemble à une génisse fé-  
« conde qui vient de se baigner dans les flots du Nil. » Ai-je eu

<sup>1</sup> *Traité du Sublime*, chap. xi.

tort d'imiter ainsi, et ne pourrais-je pas revendiquer la comparaison entière ?

On connaît la description du chêne dans les *Géorgiques*; description qui, pour le dire en passant, est tirée d'une comparaison de l'*Iliade*. Comme Homère, j'ai mis cette description en comparaison; et voulant peindre la fortune décroissante d'Hiéroclès, j'ai dit : « Le père qui contemple le roi des forêts du haut de la colline, le voit élever au-dessus de ses rameaux verdoyants une couronne desséchée. » Ce trait ne me rend-il pas propre le passage imité ?

On a blâmé ma comparaison d'Homère avec un serpent qui fascine par ses regards une colombe, et la fait tomber du haut des airs. La colombe est Cymodocée. Cette critique, si je ne m'abuse, est peu raisonnable. Le serpent, chez les poètes, est un animal fort noble. Hector, dans l'*Iliade*, est comparé à un serpent. Le serpent était mêlé à toutes les choses sacrées : un serpent sort du tombeau d'Anchise, en Sicile, et vient goûter aux gâteaux des sacrifices. Le serpent était l'emblème du génie : cela convient-il à Homère ? Le serpent était consacré à Apollon : Apollon n'a-t-il aucune analogie avec Homère ? Au temple de Delphes, l'oracle, dans les premiers âges, était rendu par un serpent : ce serpent ne peut-il être l'emblème du plus grand des poètes, inspiré par le souffle du dieu des vers ? Le serpent était l'image de l'univers et de l'éternité : cela convient-il mal à un poète dont les ouvrages dureront autant que le monde ? Enfin, dans l'Écriture, le serpent, animé par le *père des mensonges*, séduit la belle compagne de l'homme : Homère, *père des fables*, qui charme l'esprit de Cymodocée, n'offre-t-il pas ainsi tous les rapports nécessaires à la comparaison qu'on attaque ?

Si d'une part on a cru que j'imitais, quand je n'imitais pas, de l'autre on a mis sur mon compte des choses qui appartenaient à l'antiquité. Eudore, au milieu de son épreuve, dit à Festus : « Regardez bien mon visage, afin de me reconnaître au jugement de Dieu. » Je ne sais pas ce que cela peut avoir de risible ; mais je sais que quand on se mêle de critiquer, il ne faut pas pousser le



défaut de mémoire jusqu'à méconnaître un passage de l'Écriture ; passage qui se retrouve mot à mot dans le *Martyre de sainte Perpétue*<sup>1</sup>. J'aurais ici un beau sujet de triomphe : je ne triompherai point cependant, car le plus habile homme se trompe quelquefois, quoique la méprise soit un peu forte ; il n'y a qu'un certain ton qu'un habile homme ne prend jamais.

Au reste, mes remarques épargneront à Homère, à Moïse, aux prophètes, mille petites tracasseries qu'on leur a faites sous mon nom : ils ont bien de quoi se défendre par eux-mêmes ; et vraiment je suis trop sujet à faillir pour me charger encore des sottises de l'*Iliade* et des erreurs de la *Bible*. On saura donc, en consultant la note, s'il y a sûreté, et si l'on peut me traiter comme je le mérite. Toutefois, je m'accuserai d'un peu de malice : je n'ai pas tout cité dans les remarques ; et je ne serais pas surpris que tel malheureux fragment que j'aurais négligé de dénoncer à la critique n'attirât aux anciens une nouvelle avanie. Dans ce cas, je promets le silence : je recevrai avec humilité les réprimandes adressées à Platon, Sophocle, Euripide ; je serai même charmé qu'on apprenne à vivre à tous ces Grocs imprudents fourvoyés dans les *Martyrs*.

Il me reste à dire quelques mots du style des *Martyrs* : on l'a beaucoup moins attaqué que celui de mes premiers ouvrages. Autrefois on me battait avec mes propres armes ; on citait des phrases, des pages même du *Génie du Christianisme* véritablement répréhensibles. Mais quant aux *Martyrs*, il semble qu'on ait évité avec soin d'en mettre de longs morceaux sous les yeux des lecteurs. Il paraît qu'on s'est généralement accordé, amis et ennemis, à remarquer dans ma manière des progrès du côté du goût et de l'art. Si je m'en tiens au jugement des censeurs opposés aux *Martyrs*, le second livre, presque tout le récit, le combat des Francs surtout, une partie de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, le livre des harangues, le caractère

<sup>1</sup> Notate tamen nobis facies nostras diligenter, ut recognoscatis nos in die illo judicii. (*Act. Martyr. Passio Sancti. Perpet. et Felicit.*, cap. xvii, pag. 94.)

de Cymodocée et de Démodocus, sont les meilleures choses qui soient échappées à ma plume; il n'y a pas assez d'expressions pour les louer. Comment donc croire qu'un livre qui, d'après ses plus violents détracteurs, renferme un personnage comparable à Priam, et un combat qui n'est point effacé par les plus beaux combats d'Homère; comment croire que ce livre est oublié, mort, enseveli pour jamais? On va tous les jours à la postérité avec moins de titres; et, grâce à l'imprimerie, l'avenir ne pourra se sauver de nous.

Selon les partisans des *Martyrs*, c'est le second volume qui l'emporte : le livre d'Athènes, celui de Jérusalem; les quatre derniers livres, et particulièrement le dernier, sont ce qu'il y a de préférable dans l'ouvrage. Voilà certes des jugements bien divers, et d'après lesquels il me serait difficile de me corriger. Les opinions semblent d'accord sur quelque partie du travail, par exemple, sur la prophétie de saint Paul, sur la tentation d'Eudore au repas funèbre, et sur les adieux à la Muse. Ces adieux n'ont cependant d'autre mérite que d'exprimer un sentiment vrai, et de montrer en moi ce qu'on voit dans tous les hommes, la fuite du temps, le changement des idées, et l'approche rapide de ce moment où tout finit. Si ce n'est pas sans quelques regrets, c'est du moins sans remords que j'ai jeté un regard sur les premiers jours de ma vie; et si j'en vois beaucoup d'inutiles, je n'en compte pas un dont je doive rougir.

Je ne sais si je dois revenir sur la question de l'épopée en prose. Les littérateurs de toutes les opinions semblent l'avoir abandonnée, comme une inutile dispute de mots. Car il est certain que d'un côté (ainsi qu'on le prouve judicieusement) la prose n'est pas des vers, et que de l'autre on ne peut anéantir l'autorité d'Aristote et l'exemple du *Télémaque*. Je renvoie le lecteur à la préface des premières éditions. Je rapporterai seulement la réflexion d'un critique : « Si la versification fait l'épopée, a-t-il dit, il en résulte que l'*Iliade*, l'*Odyssee*, l'*Énéide*, la *Jérusalem*, sont des romans dans nos traductions en prose, et des poèmes en grec, en latin et en italien. » L'éloge le plus délicat qu'on ait peut-être fait du *Télémaque*, est

celui que j'ai lu dans je ne sais quel journal<sup>1</sup>. Le censeur, pour mettre tous les partis d'accord, suppose que les aventures du fils d'Ulysse sont un beau poème traduit du grec par Fénelon. On s'est donné la peine de citer Anacréon, pour prouver que les compatriotes d'Homère pouvaient avoir une épopée en prose, mais que nous autres Français, nous ne sommes pas si heureux. On a eu tort d'aller si loin. Les hellénistes se taisent, mais ils rient. Je ne relèverai point des erreurs trop affligeantes. En tout, je veux donner à mes censeurs l'exemple de la modération. S'ils n'ont pas craint de blesser mon amour-propre, je me fais un devoir d'épargner leur vanité. Ils attachent sans doute à leurs ouvrages beaucoup plus d'importance que je n'en attache aux miens : puisqu'ils ont mis leur bonheur dans leurs succès littéraires, à Dieu ne plaise que je prétende le troubler. Ces censeurs ont quelquefois écrit des choses agréables et spirituelles ; ce n'est qu'en parlant de moi qu'ils semblent parler de leur talent : je conçois qu'ils doivent me haïr. D'ailleurs, si j'ai sur eux l'avantage de quelques lectures, je n'ai que ce que je dois avoir, puisque je me mêle de faire des livres.

Tout ceci soit dit sans ôter à qui que ce soit le droit de courir sus aux *Martyrs*, comme épopée. Veut-on que ce soit un *roman*? je le veux bien ; un *drame*? j'y consens ; un *mélodrame*? de tout mon cœur ; une *mosaïque*? j'y donne les mains. Je ne suis point poète, je ne me proclame point poète, pas même littérateur, comme on me fait l'honneur de me nommer ; je n'ai jamais dit que j'avais fait un poème ; j'ai protesté et je proteste encore de mon respect pour les *Muses*. Rien ne m'enchanté comme les vers. Et n'ai-je pas passé une grande partie de ma jeunesse à ranger deux à deux des milliers de rimes qui n'étaient guère plus mauvaises que celles de mes voisins? Dans la suite, j'ai préféré un langage inférieur sans doute à la poésie, mais qui me permettait d'exprimer avec moins d'entraves l'enthousiasme que m'inspirent les sentiments des grands cœurs,

<sup>1</sup> Dans le *Mercur*, peut-être : l'article, à ce qu'il me semble, était de M. Auger.

les caractères élevés, les actions magnanimes, et le mépris souverain que j'ai voué aux bassesses de l'âme, aux petites intrigues de l'envie, et à ces affectations effrontées de courage et de noblesse, que dément à chaque pas une conduite servile.

**CHANGEMENTS FAITS A CETTE ÉDITION, ET REMARQUES  
AJOUTÉES A LA FIN DE CHAQUE LIVRE.**

Dans le troisième livre, les discours des puissances divines sont retranchés : comme ces discours contiennent l'exposition complète du sujet, et le mot du récit, j'ai été obligé d'en conserver la substance. M. de la Harpe, dans son chant du *Ciel*, avait commis la même faute que moi, et faisait parler Dieu, à l'exemple du Tasse et de Milton, d'après l'autorité de l'Écriture. On lui fit remarquer que ces discours étaient trop longs, et qu'on ne saurait jamais prêter à Dieu un langage digne de lui. Il changea son plan, et, par une heureuse idée, il mit ce qu'il voulait dire dans la bouche du prophète Isaïe. Debout au milieu des saints et des anges, le fils d'Amos lit dans le *Livre de Vie* les destins de la terre. Je n'ai pu m'approprier cette belle fiction : j'ai eu recours à un autre moyen que l'on jugera.

Dans ce même livre du *Ciel*, Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate, mais elle est annoncée comme une victime secondaire, qui doit augmenter le mérite du sacrifice d'Eudore. Les passages de l'*Apocalypse* qui avaient servi de prétexte aux plaisanteries bonnes ou mauvaises d'un journal ont disparu : tout ce qui pouvait blesser la doctrine ou le dogme, dans le *Purgatoire*, l'*Enfer* et le *Ciel*, a été scrupuleusement effacé. Je ne m'en suis pas rapporté là-dessus à mes lumières, je me suis soumis à la censure de quelques savants ecclésiastiques.

J'ai insisté davantage sur la naissance d'Eudore et de Cymodocée, et sur ce qu'ils sont, l'un et l'autre, les représentants des grands hommes et des beaux-arts de la Grèce.

Dans le livre de l'esclavage d'Eudore chez les Francs, j'ai rétabli un morceau que j'avais supprimé sur l'épreuve, et que plusieurs personnes regrettaient.

Dans le livre de Velléda, on ne trouvera plus les imprécations d'Eudore, les couleurs trop vives sont adoucies.

J'ai abrégé la scène de l'entrevue de Cymodocée et d'Hiéroclès : elle sentait trop le roman.

J'ai annoncé plus fortement et plus clairement le triomphe de la religion.

J'avais quelquefois parlé moi-même comme poète (qu'on me passe le mot) le langage de la mythologie : j'ai fait disparaître ces légères inadvertances ; j'ai retranché plusieurs comparaisons, abrégé quelques détails de mœurs, et corrigé quelques fautes contre l'histoire et la géographie.

Enfin j'ai ajouté des remarques à chaque livre.

Ces remarques contiennent les imitations d'Homère, de Virgile, etc., etc. Les autorités historiques se trouveront aussi dans ces notes. On y verra enfin d'assez longs morceaux de mon *Itinéraire de Paris à Jérusalem, en passant par la Grèce*, etc. Ces morceaux serviront de commentaires aux descriptions de la Grèce, de la Syrie et de l'Égypte. Je n'ai passé en Orient que pour visiter les lieux où j'ai placé la scène des *Martyrs* ; il est donc tout simple que le voyage justifie les tableaux du voyageur.

J'ai écrit ces notes avec une grande répugnance, et seulement pour obéir au conseil de mes amis. Ils m'ont représenté que beaucoup de lecteurs, étrangers au langage de l'antiquité, avaient besoin d'une espèce d'explication pour lire les *Martyrs* ; que c'était l'unique moyen de faire tomber une foule de critiques. J'ai cédé à ces raisons ; mais j'aurais mieux aimé que l'avenir, s'il y a un avenir pour moi, se fût chargé du commentaire. J'ai développé mon plan dans ces remarques, et montré la suite de mes idées et de ma composition. Je l'ai fait avec sincérité, et comme j'en aurais agi pour l'ouvrage d'un autre. Ces remarques apprendront du moins

quelque chose à quelques lecteurs, et elles seront un monument de ma bonne foi.

Tout ceci prouve, j'espère, ce qui est déjà prouvé, mon obéissance à la critique. Elle est telle, que souvent mes amis n'osent me faire des objections, dans la crainte de me voir changer et bouleverser tout au moindre mot. Je n'ai point cet orgueil qui se complait dans une erreur. Si quelque chose me rendait indocile à la leçon, c'est la manière dont elle est donnée. Je ne reçois point un conseil sous la forme d'un outrage ; autant je pourrais craindre la séduction de la bienveillance, de l'estime, des prévenances, des égards, autant je repousse le ton impérieux et les airs de maître.

Il faut parler à présent de certains reproches qui me sont beaucoup plus sensibles que tous les autres, parce qu'ils semblent tomber sur mes amis.

On a voulu faire entendre que des hommes distingués, dont le jugement est une autorité puissante, après s'être prononcés pour les *Martyrs*, se sont ensuite *prudemment retirés* lorsqu'ils ont vu déchirer l'ouvrage.

Qu'on sache que les amis qui me restent, tout petit que soit le nombre, ne sont pas de ceux qui se retirent au jour du combat : ils ont un jugement formé, et ils n'attendent point l'approbation ou l'animadversion d'un bureau d'esprit pour savoir à quel rang ils doivent placer un ouvrage : ils regardent les *Martyrs* comme le meilleur, ou, si l'on veut, comme le moins faible de mes très faibles écrits. Est-ce un homme dont le beau talent, comme écrivain, surpasse encore la pureté du goût comme critique, que l'on a voulu désigner par cette étrange assertion ? Mon illustre ami a dit et redit cent fois à quiconque a voulu l'entendre ce qu'il pense de mes derniers travaux littéraires ; ses sentiments à cet égard sont bien loin d'être changés : le temps et les satires publiées contre mon livre n'ont fait que l'affermir dans l'opinion qu'il a des *Martyrs*, et aucune opinion, sur tous les points et sous tous les rapports, ne leur est plus complètement favorable.

Si l'on trouve mauvais que je me vante ici des suffrages que j'ai obtenus, si je sors des bornes d'une modestie que la faiblesse de mes talents me prescrit, et que je n'ai jamais franchies jusqu'à présent, qu'on s'en prenne à l'indigne manière dont on m'a traité. Il est aisé de comprendre pourquoi on avait hasardé une accusation qui jetait de la défaveur sur mon ouvrage, et même temps qu'elle flétrissait le caractère de mes amis. On savait que les dignités dont le premier d'entre eux est revêtu lui interdisait toute espèce de lutte dans les journaux ; on n'a pas craint alors de l'appeler dans une arène où il ne pouvait descendre. Si l'indignation que cause l'injustice l'avait engagé malgré moi dans ce combat, eh bien ! on avait encore tout à gagner : on eût fait du bruit en s'attaquant à un nom célèbre.

Enfin, s'il faut en croire les adversaires des *Martyrs*, ce sont les coteries, les cabales, les partis, qui agissent en ma faveur.

Depuis mon entrée dans la carrière des lettres, tous mes pas ont été marqués par des orages. J'ai été accablé d'injures, de pamphlets, de parodies, de critiques, de plaisanteries en prose et en vers ; mes phrases traînent dans toutes les saletés des boulevards ; mon nom se rencontre dans toutes les satires. Qu'ai-je opposé à cela ? Une seule défense où, en répondant d'une voix ferme, je n'ai point rendu l'insulte pour l'insulte<sup>1</sup>. Me rencontre-t-on dans ces salons et sur ces théâtres où se forge la renommée ? Suis-je de quelque assemblée littéraire ? Vais-je lisant mes ouvrages à quiconque veut les écouter ? Je vis seul ; je n'ai point d'école, point de jeunes gens qui viennent recueillir les paroles du maître. Si j'en crois pourtant la faveur publique, il ne tiendrait qu'à moi de m'entourer de nombreux disciples. Avant la révolution, étant encore dans ma plus grande jeunesse, un heureux hasard me jeta dans la société de M. de la Harpe, et j'eus le bonheur de recevoir les leçons de cet excellent maître. Il a daigné me rappeler dans son testament, et je déplore tous les jours la perte d'un homme si utile aux lettres. Quel

<sup>1</sup> *Défense du Génie du Christianisme.*

défenseur n'ai-je pas perdu ! Tout le monde sait l'amitié qui me lie au digne successeur de l'Aristarque français ; amitié qui compte déjà bien des années, puisqu'elle remonte à l'époque où j'ai connu M. de la Harpe. D'autres littérateurs distingués, que je fréquentais à cette même époque, ont suivi des routes différentes de la mienne : ils se sont déclarés mes ennemis sans que je les aie provoqués ; ils m'ont attaqué dans leurs écrits avec violence. Je ne me suis pas plaint de leur infidélité au souvenir d'une ancienne liaison ; j'ai lu les critiques qu'ils ont faites de mes premiers ouvrages, j'y ai remarqué du goût, de l'esprit, du talent, du savoir. S'ils m'ont paré quelquefois aller trop loin, j'ai pensé ou que mon amour-propre me trompait, ou qu'ils étaient emportés malgré eux au delà des bornes, par cette chaleur d'opinion dont on a tant de peine à se défendre. Je me plais même à reconnaître que les rudes leçons d'une amitié changée m'ont été utiles, et que si les *Martyrs* ont moins de taches que mes précédents écrits, je le dois à ces jugements, peut-être un peu rigoureux. Je ne pense nullement comme ces hommes de lettres en matière de religion ; mais cela ne me rend point leur ennemi, et je ne le dis point par une hypocrisie superbe<sup>1</sup>.

Ce ton n'est guère, il me semble, celui d'un chef de *parti*, d'un homme de *coterie*. Aujourd'hui que l'on a passé envers moi toutes les bornes ; aujourd'hui que l'on a tenu, en parlant des *Martyrs*, un langage que l'on ne m'avait jamais adressé dans la plus grande chaleur de la controverse sur *Atala*, qu'ai-je opposé à cette attaque ? Pendant huit mois un profond silence ; maintenant cet *Examen*, où je n'ai pas même employé les réponses personnelles que je trouvais dans la brochure d'un défenseur inconnu.

Ne pourrais-je point à mon tour, avec plus de justice, accuser mes adversaires de cabale et d'esprit de parti ? Je demanderais si

<sup>1</sup> Tandis que j'écrivais ceci, les littérateurs distingués dont je parle avec cette modération remplissaient les almanachs de vers injurieux contre les *Martyrs*. La meilleure réponse que je puisse faire à ces littérateurs, c'est de laisser subsister tel qu'il est le paragraphe qui a donné lieu à cette note.



des gens pleins de bonne foi et de droiture ne se sont point assemblés pour délibérer sur le sort qu'on ferait aux *Martyrs*? Je demanderais si, dans l'incroyable chaleur de la haine, on n'est point allé jusqu'à proposer d'insulter ma personne autant que mon ouvrage? Ceux qui connaissent à fond l'odieuse intrigue montée contre les *Martyrs*, verront bien que je ne dis pas tout. Et quel moment a-t-on choisi pour m'attaquer! moment où la moindre noblesse de caractère eût suffi pour interdire toute critique injurieuse! Mais on n'a respecté ni ma douleur ni mes regrets.

J'entends d'ici mes adversaires me répondre :

« Vos études, vos voyages, vos sacrifices, vos douleurs, vos regrets ne font rien à l'affaire; le public n'entre point dans toutes ces raisons. Les *Martyrs* sont-ils une bonne ou une méchante épopée? voilà la question. Il n'y a point d'auteur censuré qui ne crie à l'injustice, à la persécution; qui n'en appelle à la postérité; qui ne se compare à Racine outragé, quoiqu'il n'ait rien de commun avec Racine. Les droits de la critique sont de dire nettement et clairement son avis, de juger impitoyablement un livre sans considérations aucunes, sans ménagements, sans égards aux réclamations de l'auteur. »

Non, ce ne sont point là les droits de la critique; et puisqu'elle ignore ses véritables droits, je vais tâcher de les lui faire connaître.

Un homme prend tout à coup le titre d'auteur; il se présente au public sans nom, sans talent, sans bonnes études; tout annonce en lui une incapacité absolue pour l'art du poète, de l'orateur, de l'historien: c'est alors que la critique a le droit incontestable de repousser cet homme, sans égards, sans ménagements, sans considérations aucunes. Elle peut employer contre lui toutes sortes d'armes, hors celles qu'interdit l'honneur. Raisonnements, plaisanteries, vérités dures et tranchantes, tout est bon, parce qu'elle fait alors une œuvre charitable: elle arrête un malheureux au commencement d'une carrière où l'attendent les humiliations et le ridicule, s'il est riche,

le mépris et la misère si la fortune lui a refusé ses dons. Les lettres, sans le talent propre à les rendre utiles ou agréables, ne servent qu'à corrompre le cœur, qu'à nous gonfler de haine et d'envie, qu'à nous arracher aux devoirs de la société, et à nourrir en nous un amour-propre féroce aux dépens de tous les sentiments généreux.

Mais quand la critique croit avoir le droit d'user de la même rigueur dans toute occasion et avec toute espèce d'hommes, dès qu'un ouvrage lui déplaît, elle est dans une grossière erreur. Il résulterait de là que Boileau pourrait être traité comme Chapelain, si le *Lutrin* ou l'*Art poétique* encouraient la disgrâce d'un censeur, et que le premier barbouilleur de jugements littéraires pourrait manquer impunément au génie de Corneille.

Il y a donc nécessairement une règle qu'il n'est permis à personne de violer. Or, cette règle, la voici :

Ce qui décide du ton et des égards que l'on doit employer dans l'examen d'un ouvrage, c'est le plus ou moins de renommée, le plus ou moins d'estime qui s'attache au nom de l'écrivain, et, jusqu'à un certain degré, le plus ou moins de temps, de veilles, d'études, de travaux, que cet écrivain a consacrés aux lettres.

Qu'un auteur ait donc obtenu un succès incontestable, puisque c'est un fait; que ce succès se soutienne après dix ans révolus; que des éditions sans cesse renouvelées, des traductions dans toutes les langues, aient fait, à tort ou à raison, connaître le nom de cet auteur dans toute l'Europe; que cet auteur jouisse d'ailleurs de la réputation d'un honnête homme, la critique qui ne lui oppose qu'une parodie burlesque passe les bornes de son pouvoir : elle doit se souvenir que ce n'est plus un écolier qu'elle corrige; mais qu'elle est appelée à juger un homme vieilli dans l'art, et dont elle ne peut relever les erreurs qu'avec défiance, mesure et politesse : elle sera d'autant plus tenue à ces égards, que l'auteur aura mieux connu le prix de l'estime publique, et que, respectant cette estime, il n'aura point broché son nouvel ouvrage, mais aura fait tous les sacrifices pour rendre cet ouvrage digne du succès qu'ont obtenu

ses premiers écrits. Ajoutons que, dans ce cas, l'auteur a le droit de demander que son juge ait au moins cette compétence qui tient à la gravité des études et du caractère, et d'exiger que le peintre en grotesque ne soit pas admis à prononcer sur les tableaux du peintre d'histoire.

Si cette opinion sur les devoirs des juges littéraires n'était que la mienne, elle ne mériterait pas sans doute la peine qu'on s'y arrêtât ; mais c'est aussi celle du maître de tous les critiques, d'un homme qui se connaissait en bons et en mauvais ouvrages, et qui se fit un jeu toute sa vie de tourmenter les Cassagne et les Cotin. « Traiter  
« de haut en bas, dit Boileau, un auteur approuvé du public,  
« c'est traiter de haut en bas le public même<sup>1</sup>. »

Tels sont les devoirs que la raison, l'équité, la modération, l'honneur, prescrivent à la critique. Ont-ils été remplis envers moi, ces devoirs, et dois-je être placé ou dans la classe de l'homme nouveau qui cède imprudemment à la dangereuse tentation d'écrire, ou dans celle de l'homme connu qui a fait des lettres l'occupation principale de sa vie ? Ce n'est pas à moi à répondre à cette question.

Disons plutôt, afin de quitter ce triste sujet, et pour faire voir que ce n'est point ma vanité blessée qui se lamente, disons que, si j'ai le droit d'être choqué de certaines leçons, cela ne me rend point injuste. Je sais que je suis amplement dédommagé d'une persécution passagère, par le suffrage des hommes supérieurs, par les critiques décentes de la plupart des journaux, par le jugement favorable de cette société polie que recherchaient surtout Boileau, Racine et Voltaire ; enfin, par les applaudissements de la grande majorité du public. Je n'ai jamais espéré d'ailleurs que les *Martyrs* obtinssent, dans le premier moment, un succès aussi populaire que celui du *Génie du Christianisme*. Les temps sont changés : l'ouvrage n'est pas du même genre ; il convient à beaucoup moins de lecteurs. Jamais un livre de cette nature ne fut reçu d'abord avec

<sup>1</sup> *Lettres à Brossette*, tom. 1, pag. 61.

enthousiasme, le *Télémaque* excepté; et l'on sait que sa prompte renommée tint à des causes indépendantes de son mérite réel. S'il paraissait aujourd'hui, il est hors de doute que le vulgaire des lecteurs et des critiques le trouveraient froid, trainant, ennuyeux, et même écrit avec une négligence impardonnable; et cependant quel chef-d'œuvre de goût, de style et de simplicité!

Malgré l'opposition de mes ennemis, malgré les préjugés de toute espèce qu'on a voulu faire naître contre les *Martyrs*, j'ai encore réussi beaucoup au-delà de mon attente : il s'est plus écoulé d'exemplaires de mon dernier ouvrage en quelques mois, qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du *Génie du Christianisme* en plusieurs années. Sans parler des juges qui se sont déclarés pour moi, ceux qui ont condamné les *Martyrs* m'ont donné, pour ces mêmes *Martyrs*, des éloges que je n'ai jamais obtenus pour mes autres écrits; éloges tels qu'ils semblaient devoir exclure ensuite le ton qu'on a pris avec moi. Mon amour-propre, comme auteur, a donc de quoi se consoler; mais je ne puis m'empêcher de gémir sur le misérable esprit qui règne dans notre littérature. Quelle idée doivent prendre de nous les étrangers, en lisant ces critiques, moitié furibondes, moitié bouffonnes, d'où la décence, l'urbanité, la bonne foi, sont bannies; ces jugements où l'on n'aperçoit que la haine, l'envie, l'esprit de parti, et mille petites passions honteuses? En Italie, en Angleterre, ce n'est pas ainsi qu'on accueille un ouvrage : on l'examine avec soin, même avec rigueur, mais toujours avec gravité. S'il renferme quelque talent, on s'en fait un titre d'honneur pour la patrie. En France, on dirait qu'un succès littéraire est une calamité pour tous ceux qui se mêlent d'écrire. Je l'avouerai : quand je vois traîner dans la fange les lambeaux de mes ouvrages, je regrette quelquefois cette carrière où personne n'avait le droit de prononcer mon nom publiquement sans mon aveu, et où je disposais seul d'une noble obscurité.

Enfin on a parlé, à mon sujet, de philosophe et de philosophie, et cela d'un ton qui n'a fait tort qu'à celui qui l'a pris. Expliquons-nous :

S'il faut, pour être philosophe, applaudir aux progrès des lumières, honorer les sciences, aimer les lettres et les arts, désirer le bonheur des hommes, idolâtrer la patrie, je suis philosophe.

Si, pour mériter ce titre, il faut mépriser la sagesse et la gloire de nos ancêtres, blasphémer une religion qui a civilisé, éclairé et consolé la terre, substituer à l'éternelle parole et aux commandements immuables de Dieu le vain langage et la raison changeante de l'homme; s'il faut vanter l'indépendance avec un cœur d'esclave, n'avoir pour soi que les crimes et jamais les vertus d'une opinion, je n'ai point été, je ne suis point, et je ne serai jamais philosophe.

C'est ici mon dernier combat : il est temps de mettre un terme à ces vaines agitations. J'ai passé l'âge des chimères, et je sais à quoi m'en tenir sur la plupart des choses de la vie. Quelle que soit désormais la justice ou l'injustice de la critique, je lui abandonne mes ouvrages : on pourra les ensevelir, les exhumer, les ensevelir de nouveau, je ne réclamerai plus. Je suis las de recevoir des insultes pour remerciements des plus pénibles travaux. Dans aucun temps, dans aucun pays, un homme qui aurait consacré huit années de sa vie à un long ouvrage; qui, pour le rendre moins imparfait, eût entrepris des voyages lointains, dissipé le fruit de ses premières études, quitté sa famille, exposé sa vie; dans aucun temps, dis-je, dans aucun pays, cet homme n'eût été jugé avec une légèreté si déplorable. Je n'ai jamais senti le besoin de la fortune qu'aujourd'hui. Avec quelle satisfaction je laisserais le champ de bataille à ceux qui s'y distinguent par tant de hauts faits, pour l'honneur des Muses et l'encouragement des talents! Non que je renonçasse aux lettres, seule consolation de la vie; mais personne ne serait plus appelé, de mon vivant, à me citer à son tribunal pour un ouvrage nouveau.



# MOÏSE

TRAGÉDIE

## PERSONNAGES.

**MOÏSE.**

**AARON**, frère de Moïse.

**MARIE**, sœur de Moïse et d'Aaron.

**NADAB**, fils d'Aaron.

**CALEB**, prince de la tribu de Juda, attaché à celle de Lévi.

**DATHAN**, compagnon de Nadab.

**ARZANE**, reine des Amalécites.

**NÉBÉE**, jeune Tyrienne de la suite d'Arzane.

**CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.**

**CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.**

**CHŒUR DE LÉVITES.**

**VIEILLARDS, PRINCES DU PEUPLE, PASTEURS, PEUPLE ET SOLDATS.**

Le théâtre représente le désert de Sinai. On voit à droite le camp des douze tribus, dont les tentes, faites de peaux de brebis noires, sont entremêlées de troupeaux de chameaux, de dromadaires, d'onagres, de cavales, de moutons et de chèvres ; on voit à gauche le rocher d'Oreb frappé par Moïse, et d'où sort une source ; quelques palmiers, sous ces palmiers le cercueil ou le tombeau de Joseph, dépose sur des pierres qui lui servent d'estrade. Le fond du théâtre offre de vastes plaines de sable, parsemées de buissons de nopals et d'aloès, terminées d'un côté par la mer Rouge, et de l'autre par les monts Oreb et Sinai, dont les croupes viennent border l'avant-scène.

La scène est sous les palmiers, près de la source, à la tête du camp.



100



# MOÏSE

Tragédie (5<sup>e</sup> Acte)

# PRÉFACE



Les Israélites, conduits par Moïse et poursuivis par Pharaon, sortirent d'Égypte et passèrent la mer Rouge ; ils emportaient avec eux les os de Joseph, selon que Joseph le leur avait fait promettre sous serment, en leur disant : « Dieu vous visitera ; emportez d'ici mes os avec vous. »

Le passage de la mer Rouge accompli, Marie, prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, chanta le cantique d'actions de grâces au Seigneur, qui avait enseveli Pharaon et son armée dans les flots. Le peuple de Dieu entra dans la solitude de Sur, puis il vint à Mara, où Moïse adoucit les eaux amères. De Mara, les Israélites arrivèrent à Élim ; il y avait là douze fontaines. D'Élim ils passèrent à Sin ; ils y murmurèrent contre Moïse et Aaron, regrettant l'abondance de la terre d'Égypte. Dieu envoya la manne qui tombait le matin comme une rosée, et que l'on recueillait chaque jour. Les Hébreux, partis de Sin, campèrent à Raphidim, où le peuple murmura de nouveau. Moïse, par l'ordre du Seigneur, frappa la pierre d'Oreb avec la verge dont il avait frappé le Nil, et il en sortit de l'eau.

Les Amalécites vinrent à Raphidim attaquer Israël : ils descendaient d'Amalec, petit-fils d'Ésaü. Ésaü, fils d'Isaac, avait été supplanté par son frère Jacob, auquel il avait vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Dans la suite, Dieu voulut que Saül extermînât la race entière des Amalécites.

Josué combattit les ennemis à Raphidim, et remporta la victoire. Moïse priaït sur le haut d'une colline, en tenant les mains élevées vers le ciel : Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés, car Amalec avait l'avantage lorsque les mains de Moïse s'abaissaient de lassitude.

De Raphidim, les Hébreux gagnèrent le désert de Sinai. Moïse alla parler à Dieu, qui l'avait appelé au haut de la montagne : il était accompagné de Josué. Le troisième jour, on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très épaisse couvrit la montagne; une trompette sonnait avec grand bruit; Moïse parlait à Dieu, et Dieu lui répondait. Le Seigneur promulgua ses lois au milieu de la foudre; il donna à Moïse les deux Tables du Témoignage, qui étaient de pierre, et écrites du doigt de Dieu. Moïse descendit de la montagne avec les Tables. Josué ouït du tumulte dans le camp. Moïse reconnut que ce n'étaient point les voix confuses de gens qui poussaient leur ennemi, mais les voix de personnes qui chantaient.

Pendant l'absence de Moïse, le peuple s'était élevé contre Aaron, et lui avait dit : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous. » Un veau d'or avait été formé, et les Hébreux l'avaient adoré avec des chants et des danses. Moïse brisa les Tables de la loi et le Veau d'or. Ensuite il se tint à la porte du camp, et dit : « Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi. » Et les enfants de Lévi s'assemblèrent autour de lui. Moïse ordonna à chacun d'eux de passer et de repasser au travers du camp, d'une tente à l'autre, et de tuer chacun son frère, son ami, et celui qui lui était le plus proche; et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là.

Nadab, fils d'Aaron, ayant offert un feu étranger au Seigneur, fut dévoré par le feu du ciel. Caleb et Josué furent les seuls des Hébreux sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre Promise; Moïse même n'y entra point, et ne la vit que du sommet du mont Abarim.

C'est de cette histoire que j'ai tiré le fond de la tragédie de *Moïse*. Le sujet de cette tragédie est la *première idolâtrie des Hébreux*, idolâtrie qui compromettait les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention, je reste

encore fidèle à l'Histoire sainte ; toute l'Écriture nous apprend que les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères. Il suffit de citer l'exemple de Salomon : « Le roi Salomon aima « passionnément plusieurs femmes étrangères... Le Seigneur avait « dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez point des femmes de « Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, des Sidoniennes et du « pays Héthéen, car elles vous pervertiront le cœur pour vous faire « adorer leurs dieux... » Salomon servait Astarté, déesse des Sido- « niens, et Moloch, l'idole des Ammonites... Il bâtit un temple à « Chamos, l'idole des Moabites. »

La tragédie apprendra aux lecteurs quelle est Arzane : je ne sais si l'on a jamais remarqué que Judith, qui cause une si grande admiration aux soldats d'Holopherne, est le premier modèle de l'Armide du Tasse dans le camp de Godefroi de Bouillon. Arzane, reine des Amalécites, environnée de jeunes filles de Tyr et de Sidon, adorant Astarté et les divinités de la Syrie, m'a mis à même d'opposer des fables voluptueuses à la sévère religion des Hébreux. Les personnes versées dans la lecture des livres saints verront ce que j'en ai imité ; elles auront lieu de le remarquer dans le rôle entier de Moïse et dans les chœurs. Le chant de la *Courtisane*, dans le chœur des Amalécites, est tiré du chapitre VII des *Proverbes* de Salomon, *Victimas pro salute voti, hodie reddidi vota mea*. Le chœur du troisième acte rappelle le XVIII<sup>e</sup> psaume, *Cœli enarrant gloriam Dei*, et le chœur du IV<sup>e</sup> reproduit le cantique de Marie après le passage de la mer Rouge : *Equum et ascensorem ejus dejecit in mare*.

A Dieu ne plaise que je prétende un seul instant avoir soutenu l'éloquence de l'Écriture ! je dis ce que j'ai tenté, non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il était, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène, non pas Joad, mais Moïse même, ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivrait Israël, frappait l'Égypte, entr'ouvrait la mer, écrivait l'histoire de la Création, peignait d'un mot la naissance de la lumière,

et parlait au Seigneur face à face, bouche à bouche : *Ore ad os loquor ei.* (*Num.*, cap. XII.)

Le lieu de la scène est fixé dès les premiers vers de *Moïse*, l'exposition vient tout de suite après. Les trois unités sont observées, toutes les entrées et les sorties motivées; enfin c'est un ouvrage strictement classique. L'auteur en demande de grandes excuses.

Pardonne à sa *faiblesse* en faveur de son âge!

J'avais autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique dans le système complet de la tragédie grecque; la seconde, sur un sujet emprunté de l'Écriture; la troisième, sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes.

Je n'ai exécuté mon dessein qu'en partie : j'ai le plan en prose et quelques scènes en vers de ma tragédie grecque, *Astyanax*. Saint Louis eût été le héros de ma tragédie *romantique*; je n'en ai rien écrit. Pour sujet de ma tragédie hébraïque, j'ai choisi *Moïse*. Cette tragédie en cinq actes, avec des chœurs, m'a coûté un long travail; je n'ai cessé de la revoir et de la corriger depuis une vingtaine d'années. Le grand tragédien Talma, qui l'avait lue, m'avait donné d'excellents conseils, dont j'ai profité : il avait à cœur de jouer le rôle de *Moïse*, et son incomparable talent pouvait laisser la chance d'un succès.

La tragédie de *Moïse* appartenait, par mon contrat de vente, aux propriétaires de mes œuvres; je ne m'étais réservé que le droit d'accorder ou de refuser la permission de la mise en scène. Je résistai longtemps aux sollicitations des propriétaires; mais enfin, soit faiblesse, soit mauvaise tentation d'auteur, je cédai. *Moïse*, lu au comité du Théâtre-Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld se prêta avec beaucoup de complaisance à tous les arrangements; M. Taylor s'occupait des ordres à donner pour les décorations et les costumes avec cet amour des arts qui le distingue; M. Halévy, dont le beau talent est si connu, se voulut bien charger d'écrire la musique nécessaire; et

les chœurs de l'Opéra se devaient joindre à la Comédie-Française pour l'exécution de la pièce telle que je l'avais conçue.

Plusieurs personnes désiraient encore voir donner *Moïse*, afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devais bien quelque réparation, moi l'aïeul du romantique par mes enfants sans joug, *Atala* et *René*. Ces personnes espéraient quelque succès dans la pompe du spectacle de *Moïse*, la multitude des personnages, le contraste des chœurs, la manière dont ces chœurs (marquant le midi, le coucher du soleil, le minuit, le lever du soleil) se trouvent liés à l'action. Je pense moi-même, et je puis le dire sans amour-propre, puisqu'il ne s'agit que d'un effet tout matériel indépendant du talent de l'auteur, je pense que la descente de Moïse du mont Sinaï, à la clarté de la lune, portant les Tables de la loi; que le chœur du troisième acte avec sa double musique, l'une lointaine dans le camp, l'autre grave et plaintive sur le devant de la scène; que le chœur du quatrième acte groupé sur la montagne au lever de l'aurore; que le dénouement en action amené par le sacrifice; que les décorations représentant la mer Rouge au loin, le mont Sinaï, le désert avec ses palmiers, ses nopals, ses aloès; le camp avec ses tentes noires, ses chameaux, ses onagres, ses dromadaires; je pense que cette variété de scène donnerait peut-être à *Moïse* un mouvement qui manque trop, il faut en convenir, à la tragédie classique. Une autre innovation que je conseillais pouvait encore ajouter à cet intérêt de pure curiosité : selon moi, les chœurs doivent être déclamés et non chantés, soutenus seulement par une sorte de mélopée, et coupés par quelques morceaux d'ensemble de peu de longueur : autrement vous mêlez deux arts qui se nuisent, la musique à la poésie, l'opéra à la tragédie. Ainsi, par exemple, la prière du troisième chœur :

N'écoute point, dans ta colère,  
O Dieu, le cri de ces infortunés !

me semblerait d'un meilleur effet débité que chanté.

Quoi qu'il en soit de mes faiblesses et de mes rêves, aussitôt que

l'on sut que *Moïse* allait être joué, des représentations m'arrivèrent de toutes parts : les uns avaient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets ; les autres pensaient que j'allais gâter ma vie politique et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchaient avec moi. Quand j'aurais fait *Athalie*, le temps était-il propre aux ouvrages de cette nature, aux ouvrages entachés de classique et de religion ? Le public ne voulait plus que de violentes émotions, que des bouleversements d'unités, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, des effets inattendus, des coups de théâtre et de poignard. Que serait-ce donc si, menacé même pour un chef-d'œuvre, je n'avais fait (ce qui était possible et même extrêmement probable) qu'une pièce insipide ? car enfin, puisque j'écrivais passablement en prose, n'était-il pas évident que je devais être un très méchant poète ? Les considérations qui ne s'appliquaient qu'à moi m'auraient peu touché : je n'avais aucune envie d'être président du conseil, et la liberté de la presse m'avait aguerri contre les sifflets ; mais quand je vis que d'autres destinées se croyaient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce ; si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins.

La fortune, qui s'est constamment jouée de mes projets, n'a pas même voulu me passer une dernière fantaisie littéraire. Je ne puis plus attendre une occasion incertaine et éloignée de voir jouer *Moïse*. Que de trônes auront croulé avant qu'on soit disposé à s'enquérir comment Nadab prétendait élever le sien ! *Moïse* ne m'appartient pas ; il a dû entrer dans la collection de mes œuvres, qu'il était plus que temps de compléter. On lira donc cette tragédie, si on la lit, dans la solitude et le silence du cabinet, au lieu de la voir environnée des prestiges et du bruit du théâtre ; c'est la mettre à une rude épreuve : si elle était jouée après avoir été imprimée, elle aurait perdu son puissant et peut-être son seul attrait, la nouveauté.



# MOÏSE

TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, seul.

(Il regarde quelque temps autour de lui, comme pour reconnaître les lieux où il se trouve.)

A la porte du camp, sous ces palmiers antiques  
Où des vieillards hébreux les sentences publiques  
Des diverses tribus terminent les débats,  
Par quel nouveau sentier ai-je égaré mes pas ?

(Après un moment de silence, en s'avançant sur la scène.)

Silencieux abris, profonde solitude,  
Ne pouvez-vous calmer ma noire inquiétude ?  
Soulève enfin, Nadab, ton œil appesanti ;  
Vois les fils de Jacob au pied du Sinaï,  
Le désert éclatant de miracles sans nombre,  
La colonne à la fois et lumineuse et sombre,  
L'eau sortant du rocher, des signes dans les airs,  
Dieu prêt à nous parler du milieu des éclairs :  
Prétends-tu, sourd au bruit de la foudre qui gronde,  
Coupable fils d'Aaron, changer le sort du monde ?  
Mais que te fait, Nadab, le Seigneur et sa loi ?  
Le monde et les Hébreux ne sont plus rien pour toi.

(Il s'approche du cercueil de Joseph.)

Ma main au bord du Nil déroba cette cendre ;  
Je pouvais sans rougir alors m'en faire entendre.  
O Joseph, fils aimé, qui dors dans ce tombeau,  
A l'épouse du roi, toi qui parus si beau,

Rends mon cœur moins ardent ou ma voix plus puissante,  
 Ou donne-moi ton charme ou ta robe innocente !  
 De Joseph retrouvé je n'ai point la grandeur,  
 Mais de Joseph perdu j'ai l'âge et le malheur.

## SCÈNE II.

AARON , DATHAN.

AARON, appelant Nadab qui s'éloigne et disparaît sous les palmiers.

Nadab ! Il n'entend point ! Dans sa mélancolie  
 Son âme est à présent toujours ensevelie.  
 O mon cher fils ! reçois mes bénédictions :  
 Tes maux doublent le poids de mes afflictions :  
 Mes jours ont été courts et mauvais sur la terre,  
 Et n'ont point égalé ceux d'Isaac mon père.  
 Nadab, que l'Éternel prenne pitié de toi !

DATHAN.

Sur le sort des Hébreux, Aaron, éclairez-moi.  
 Par Moïse envoyé vers le Madianite,  
 Depuis trois mois sorti du camp israélite,  
 Je trouve à mon retour le peuple menaçant,  
 L'Iduméen détruit et le prophète absent ;  
 J'ignore également nos maux et notre gloire :  
 Daignerez-vous, Aaron, m'en raconter l'histoire ?

AARON.

Dathan, cher compagnon que regrettait mon fils,  
 Quand Israël, fuyant les princes de Memphis,  
 Eut franchi de la mer les ondes divisées,  
 Nos tribus, par le ciel toujours favorisées,  
 En suivant du désert le merveilleux chemin,  
 Non loin du Sinai s'arrêtèrent enfin.  
 Ce fut là qu'Amalec, à sa haine fidèle,  
 Nous chercha pour vider son antique querelle.  
 Thémair régnaît alors sur ce peuple nombreux ;  
 Il vint à Raphidim attaquer les Hébreux.  
 Aux autels d'Adonis son épouse attachée,  
 Méprisant du fuseau la gloire humble et cachée,

Arzane, dans l'orgueil de toute sa beauté,  
 Presse, anime Thëmar, et marche à son côté :  
 De sa main au vainqueur une palme est promise.  
 La trompette a sonné, les traits sifflent : Moïse,  
 Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,  
 Priait le Dieu par qui les flots sont soulevés.  
 Ses redoutables bras, étendus sur nos têtes,  
 Paraissaient dans le ciel assembler les tempêtes.  
 Quand il les abaissait, de fatigue vaincu,  
 Amalec triomphait d'Israël abattu ;  
 Mais quand ses bras au ciel reportaient sa prière,  
 Nos plus fiers ennemis roulaient sur la poussière.  
 Soutenant dans les airs ce bras fort et puissant,  
 Qui sans porter de coups versait des flots de sang,  
 J'achevai parmi nous de fixer la victoire.  
 Un seul jour vit périr Thëmar et sa mémoire :  
 Sa veuve, à des dieux sourds ayant ses vœux offerts,  
 N'en fut pas entendue, et tomba dans nos fers.

DATHAN.

Je ne vois jusqu'ici que d'heureuses prémices.

AARON.

Écoute. Après avoir réglé les sacrifices,  
 Mon frère, qu'en secret appelle l'Éternel,  
 Moïse se dérobe aux regards d'Israël,  
 Il monte au Sinaï ; Josué l'accompagne :  
 Depuis quarante jours caché sur la montagne,  
 Mille bruits de sa mort dans le camp répandus  
 Tiennent de nos vieillards les esprits suspendus.  
 On s'agite au milieu du peuple qui murmure ;  
 Je ne sais quel démon souffle une flamme impure ;  
 Le soldat se soulève, et proclame en ce lieu  
 Et Nadab pour son chef, et Baal pour son dieu.

DATHAN.

Nadab accepte-t-il cet honneur populaire ?

AARON.

De ses mâles vertus rejetant le salaire,  
 Mon fils porte en son sein un trait qu'il veut cacher,  
 Et que toi seul, Dathan, tu pourras arracher.  
 Pâle et silencieux dans sa marche pensive,  
 Il erre autour du camp comme une ombre plaintive ;  
 Il prononce tout bas le nom de ses aïeux ;  
 Son regard languissant se tourne vers les cieux .

La nuit, à sa douleur se livrant sans obstacles,  
 On l'a trouvé pleurant autour des tabernacles.  
 Mais j'aperçois Caleb, ce flambeau de la loi,  
 Et ma sœur, dont les chants raniment notre foi.  
 Dathan, cherche Nadab, et dis-lui que son père  
 L'attend ici.

## SCÈNE III.

AARON, MARIE, CALEB.

AARON, à Marie.

Marie, en qui Jacob espère,  
 Dans vos yeux attristés quels malheurs ai-je lus ?  
 Qu'allez-vous m'annoncer ?

MARIE.

Notre frère n'est plus !

Josué, de Moïse héritier prophétique,  
 De même a disparu sur la montagne antique :  
 Ils n'ont pu sans mourir contempler Jéhovah.  
 Comme ils priaient, dit-on, au sommet du Sina,  
 Du Seigneur à leur voix la gloire est descendue,  
 Dans une ombre effrayante, au milieu d'une nue ;  
 La nue en s'entr'ouvrant les a couverts de feux,  
 Et le ciel tout à coup s'est refermé sur eux ;  
 Ils sont morts consumés.

AARON.

O ma sœur, ô Marie !

O promesse du ciel ! ô future patrie !  
 Par qui du saint prophète a-t-on su le trépas ?

MARIE.

Par les chefs envoyés pour découvrir ses pas.

CALEB.

Jettons, pleurons, veillons revêtus du cilice ;  
 Crions vers le Très-Haut du fond du précipice.  
 Le destin de la terre est au nôtre lié...  
 Et Nadab, que je vois, l'a peut-être oublié.

SCÈNE IV.

NADAB, AARON, MARIE, CALEB.

NADAB, à Aaron.

Dathan, qui m'a rejoint au mont de la Gazelle,  
M'a dit que dans ces lieux votre voix me rappelle,  
Aaron.

AARON.

Oui, je voulais vous parler sans témoins ;  
Mais ce moment, Nadab, réclame d'autres soins.

NADAB.

Ma volonté toujours à la vôtre est soumise ;  
Commandez.

AARON.

L'Éternel nous a ravi Moïse.

NADAB.

(A part.)

Moïse ? Est-ce, ô Seigneur, ou grâce ou châtement ?

AARON.

Que de maux produira ce triste événement !

NADAB.

Il change nos devoirs avec nos destinées.  
Aux sables d'Ismaël désormais confinées,  
Nos tribus, qui n'ont plus les doux regards du ciel,  
Ne verront point la terre et de lait et de miel.  
De cent peuples voisins calmant la défiance,  
Élevons avec eux la pierre d'alliance,  
Et fixons de Jacob l'avenir incertain,  
Sans regretter le Nil, sans chercher le Jourdain.

CALEB.

Eh quoi ! le fils d'Aaron tient un pareil langage !  
A rester dans ces lieux c'est lui qui nous engage  
Ami, si nous perdons notre libérateur,  
Toi, sorti de son sang, sois notre conducteur :  
Atteins, perce et détruis cette race proscrite,  
Dont au livre éternel la ruine est écrite.

NADAB.

Je laisse à ta valeur ces sanglants embarras.

MOÏSE,

CALEB.

Ah ! je sais quelle main a désarmé ton bras.  
 Le conseil de nos chefs, par qui tout se décide,  
 Dira s'il faut sauver une race homicide,  
 Qui jusque dans ce camp, avec un art fatal,  
 Introduit et répand le culte de Baal.

NADAB.

Charitable Caleb, sont-ce là les cantiques  
 Que du temple promis rediront les portiques ?  
 Sur un autel de paix, au Dieu que tu défends,  
 Tu veux donc immoler des femmes, des enfants ?

CALEB.

Quand on est criminel, on subit sa sentence.

NADAB.

Quand on est sans pitié, croit-on à l'innocence ?

CALEB.

A de trop doux penchants crains de t'abandonner.

NADAB.

Toi, sache quelquefois pleurer et pardonner.

CALEB.

La rigueur est utile.

NADAB.

Et la clémence auguste.

CALEB.

Le faible est méprisable.

NADAB.

Et le fort est injuste.

CALEB.

Retourne à tes devoirs, au Jourdain viens mourir.

NADAB.

Un peu de sable ici suffit pour me couvrir.

AARON.

Jeunes hommes, cessez ; n'augmentez pas nos larmes ;  
 Confondez vos regrets et mariez vos armes.  
 Vous, Caleb, de ma sœur adoucissez l'ennui :  
 La publique douleur me réclame aujourd'hui.  
 Que Dieu de ses desseins dissipe les ténèbres !  
 Vous, Nadab, ordonnez aux trompettes funèbres  
 De convoquer trois fois, dans un morne appareil,  
 Les princes des tribus aux tentes du conseil.

## SCÈNE V.

MARIE, CALEB.

CALEB.

Exemple d'Israël, prophétesse Marie,  
 La source de nos pleurs n'est donc jamais tarie ?  
 D'invisibles filets Nadab environné  
 D'Arzane n'a pu fuir le trait empoisonné.  
 Je crains encor sur lui la perverse puissance  
 Du dangereux ami dont il pleurait l'absence,  
 De l'inique Dathan, froidement factieux,  
 Ennemi de Moïse et contempteur des cieux.

MARIE.

Et que fait Israël ? quel espoir le soulage ?

CALEB.

Ce peuple à l'esprit dur, au cœur faible et volage,  
 Déjà las de la gloire et de la liberté,  
 Regrette lâchement le joug qu'il a porté.  
 « Abandonnons, dit-il, ces plages désolées.  
 « Retournons à Tanis, où des chairs immolées,  
 « Où des plantes du Nil l'Égyptien pieux  
 « Nourrissait nos enfants à la table des dieux. »  
 Peuple murmureur, race ingrate et perfide !

MARIE.

La terre, cher Caleb, pour le juste est aride ;  
 Mais il s'élève à Dieu : le palmier de Jeddil  
 A ses pieds dans le sable et son front dans le ciel.

CALEB.

Des chefs séditieux pour combattre l'audace,  
 Il est temps qu'au conseil j'aie prendre ma place.  
 Dans ce triste moment les vierges d'Israël,  
 Instruites par vos soins à prier à l'autel,  
 Pour plaindre et partager votre douleur auguste  
 S'avancent.

(Le chœur des jeunes filles israélites entre dans ce moment sur la scène : Caleb sort.)

MARIE, au chœur.

Approchez, postérité du juste,  
 Doux trésor de Jacob, par le ciel réclamé.

Désarmez du Seigneur le carquois enflammé ;  
 Au père qui nous frappe, au Dieu qui nous châtie,  
 Présentez de vos pleurs la pacifique hostie ;  
 Il est pour l'affligé des cantiques touchants,  
 Et souvent la douleur s'exprime par des chants.

## SCÈNE VI.

### MARIE, LE CHOEUR DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Cette scène est en partie déclamée, en partie chantée. Le chœur est divisé en deux demi-chœurs qui se placent l'un à droite et l'autre à gauche de Marie : le premier demi-chœur tient à la main des harpes, et le second des tambours.)

#### PREMIER DEMI-CHOEUR.

Imitons dans nos concerts  
 Le pélican des déserts ;  
 Jacob, ta gloire est passée,  
 Et de ton Dieu la clémence est lassée.

#### SECOND DEMI-CHOEUR.

Au divin Maître ayons recours ;  
 A ses douces lois qu'on se range ;  
 Qu'il soit la vigne de secours  
 Où le pécheur toujours vendange.  
 Sa grâce est au cœur pur, au cœur religieux,  
 Ce qu'est à nos autels un parfum précieux.

#### UN ISRAÉLITE DU PREMIER DEMI-CHOEUR.

N'espérons rien pour finir nos souffrances  
 De ses bontés.

#### UNE ISRAÉLITE DU SECOND DEMI-CHOEUR

A ses clartés  
 Nous voulons rallumer nos vives espérances.

#### UNE ISRAÉLITE SEULE.

Suspendons notre harpe, en ces temps de regrets,  
 Au palmier de la solitude.  
 Jourdain ! fleuve espéré, séjour de quiétude,  
 Mes yeux ne te verront jamais.  
 Où sont les cèdres superbes,  
 Liban, que tu devais au temple projeté ?  
 Jacob, de son Dieu rejeté,  
 Rampe plus bas que les herbes  
 Dans le lit du torrent desséché par l'été.



DEUX ISRAÉLITES.

Douloureux mystères  
D'un trépas caché,  
Pleurons à la terre  
Moïse arraché.  
Loin du frais rivage  
Où fut son berceau,  
L'onagre sauvage  
Foule son tombeau.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Mais qui me gardera sous l'aile de ma mère?  
Moïse a disparu, Moïse était mon père.  
O terre de Gessen ! prés émaillés de fleurs  
Où je cueillais ma parure !  
Comme un jeune olivier privé d'une onde pure,  
Je languis et je meurs.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu nourrit de ses dons l'innocente colombe,  
Le juste au temps marqué sortira de sa tombe.

D'Amalec les dieux mortels

Ne peuvent renverser les desseins éternels.

UNE ISRAÉLITE.

Ma sœur, avez-vous vu cette superbe Arzane?  
De quel regard profane  
Elle insultait nos autels !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Plus inconstante que les ondes,  
Ses démarches sont vagabondes ;  
Ses lèvres et son cœur pour tromper sont d'accord ;  
Sa douce volupté d'amertume est suivie ;  
Et quand sa bouche invite à jouir de la vie,  
Ses pas nous mènent à la mort.

UNE TROISIÈME ISRAÉLITE.

De nos jeunes guerriers le prince et le modèle,  
Nadab était auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,  
Des passions les trompeuses douceurs !

TROIS ISRAÉLITES.

Ne vous reposez point à la source étrangère ;  
Buvez l'onde de vos ruisseaux.  
Qu'une épouse fidèle, à l'ombre des berceaux,

Soit plus belle à vos yeux que la biche légère !

TOUT LE CHOEUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,  
Des passions les trompeuses douceurs !

PREMIER DEMI-CHOEUR.

L'homme marche à travers une nuit importune.

SECONDE DEMI-CHOEUR.

Attachons-nous au Dieu qui bénit l'infortune ;

UNE ISRAÉLITE.

Qui sur un lit de pleurs mouillé  
Retourne le mourant, soutient son front livide.

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Qui mesure le vent à l'agneau dépouillé  
Par le pasteur avide.

TOUT LE CHOEUR.

Ingrats mortels, en vain vous résistez  
Au Dieu qui vous conduit dans ses sublimes voies,  
Et qui d'interminables joies  
Rassasiera les cœurs en son nom contristés.

MARIE.

Mes enfants, c'est assez : allez, toujours dociles,  
Vous livrer au repos sous vos tentes tranquilles.  
Voici l'heure pesante accordée au sommeil :  
Tout se tait à présent sous les feux du soleil ;  
Les vents ont expiré : du palmier immobile  
L'ombre se raccourcit sur l'arène stérile ;  
L'Arabe fuit du jour les traits étincelants,  
Et le chameau s'endort dans les sables brûlants.



## ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARZANE, NÉBÉE.

NÉBÉE.

Nadab veut vous parler dans ce lieu solitaire.  
Arzane, expliquez-moi cet étonnant mystère.  
Quelle joie inconnue éclate dans vos yeux ?  
Dormirons-nous bientôt aux champs de nos aïeux ?  
Par votre ordre à Séir un moment retournée,  
Je n'ai point vu d'Oreb la funeste journée ;  
Mais je suis revenue au bruit de vos malheurs,  
Pour vous offrir du moins le secours de mes pleurs.

ARZANE.

Qu'il en coûte, Nébée, à servir l'infortune !  
Qu'un sceptre brisé pèse à l'amitié commune !  
La tienne est rare et grande : oui, tu mérites bien  
Que je t'ouvre mon cœur dans un libre entretien.

NÉBÉE.

J'ai su que, par Moïse à mourir condamnées,  
Les femmes d'Amalec qui comptaient seize années,  
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,  
Devaient livrer leur sang au glaive du bourreau.

ARZANE.

On m'arracha des rois les saintes bandelettes,  
Et le malheur me mit au rang de mes sujettes.

NÉBÉE.

Ciel !

ARZANE.

Dans un parc formé par d'épineux rameaux,  
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.  
L'Hébreu vient; on entend un long cri d'épouvante.  
Déjà brillait du fer la lumière mouvante,

Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,  
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.  
Il contemple attendri ces femmes éplorées,  
Qui lui tendaient de loin leurs mains décolorées.  
Je paraissais surtout attirer ses regards ;  
Soit qu'un habit de deuil et des cheveux épars  
A ma frêle beauté prêtassent quelques charmes ;  
Soit enfin qu'une reine, en répandant des larmes,  
Trouve dans ses revers de nouvelles splendeurs,  
Et n'ait fait seulement que changer de grandeurs.

NÉBÉE.

Nadab au doux pardon inclina ses pensées.

ARZANE.

« Femmes, vivez, dit-il : nos tribus offensées  
M'ont vainement chargé d'un devoir trop cruel,  
« Et je vais implorer les anciens d'Israël. »  
Coré, Sthur, Abiron, dans un conseil propice,  
Firent avec Nadab suspendre mon supplice.  
D'un ramas d'affranchis digne législateur,  
Moïse alla chercher quelque oracle menteur.  
Resté maître en ce camp, Nadab, qu'un dieu possède,  
De soins officieux incessamment m'obsède :  
Il m'aime, et toutefois n'ose me découvrir  
Le feu qui le dévore et que j'ai su nourrir.  
Aujourd'hui même enfin, par sa bouche informée  
De la mort du tyran qui gourmandait l'armée,  
Ici plus longuement il veut m'entretenir,  
Et de ma délivrance avec moi convenir.

NÉBÉE.

Je conçois maintenant l'espoir qui vous enflamme.  
Vous êtes adorée et l'amour dans votre âme...

ARZANE.

Non ! je n'ai point trahi mes aïeux, mes revers.  
Lorsque le sort me livre à ce peuple pervers,  
Reine malgré le sort, je n'ai point la faiblesse  
De partager les feux d'un amour qui me blesse,  
Mais je sais écouter des soupirs ennemis,  
Pour sortir de l'abîme où le ciel nous a mis :  
De l'odieux Jacob je troublerai la cendre.

NÉBÉE.

Arzane, de l'amour on ne peut se défendre !

ARZANE.

Tu te trompes, Nébée, et dans mon sein ce cœur  
 Au nom du peuple juif ne bat que de fureur.  
 Faut-il te rappeler nos discordes antiques,  
 Des deux fils d'Isaac les haines domestiques,  
 Le droit du premier-né si follement vendu,  
 Et l'innocent festin qui perdit Ésaü ?  
 Nous, d'un prince trahi postérité fidèle,  
 Lorsque nous embrassons une cause si belle,  
 Nous voyons triompher les ignobles drapeaux  
 Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux !

NÉBÉE.

Maïs Nadab lui succède.

ARZANE.

A Nadab, à sa gloire  
 Mon époux doit la mort, et l'Hébreu la victoire.

NÉBÉE.

Quel est votre projet, votre espoir ?

ARZANE.

Me venger ;  
 Écouter les aveux du soldat étranger ;  
 Fcindre pour l'asservir, et par quelque artifice  
 Nous sauver, en poussant Jacob au précipice.  
 Oui, je triompherai, si Nadab amoureux  
 Au culte d'Abraham arrache les Hébreux.

NÉBÉE.

Vous croyez donc leur Dieu puissant et redoutable ?

ARZANE.

Je sais, du moins, je sais qu'il est impitoyable :  
 Amalec autrefois déserta son autel,  
 Lorsqu'il maudit Édom et bénit Israël.  
 Jaloux de son pouvoir, jamais il ne pardonne :  
 Il frappera Jacob, si Jacob l'abandonne.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

Est l'ennemi du sang de mes aïeux.

NÉBÉE.

Il est sincère.

ARZANE.

Eh bien ! je le tromperai mieux.

MOÏSE,

NÉBÉE.

Il fait de vous servir sa plus constante étude,  
On vous reprochera...

ARZANE.

Poursuis !

NÉBÉE.

L'ingratitude.

ARZANE.

Non, si par le succès mes vœux sont couronnés :  
On ne traite d'ingrats que les infortunés.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

M'est odieux.

NÉBÉE.

Sa clémence...

ARZANE.

M'outrage.

NÉBÉE.

Il veut votre bonheur.

ARZANE.

Ma honte est son ouvrage.

NÉBÉE.

Il vous rendra le trône.

ARZANE.

Il m'a donné des fers.

NÉBÉE.

S'il s'attache à vos pas ?

ARZANE.

Je le mène aux enfers.

NÉBÉE.

A vos desseins secrets que je prévois d'obstacles !

ARZANE.

L'amour de la patrie enfante des miracles.  
Mais j'aperçois Nadab..... Reine de la beauté,  
Prête-moi ta ceinture, ô brillante Astarté !  
Donne à tous mes discours ta grâce souveraine ;  
Déesse de l'amour, sers aujourd'hui la haine.  
Descends ! à ton secours amène tous les dieux :  
Si Jéhovah triomphe, ils tomberont des cieus.

## SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE.

ARZANE.

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaine  
 Accourt à votre voix près de cette fontaine.  
 Si par ces yeux baissés je juge de mon sort,  
 Je crains bien qu'Amalec ne soit pas libre encor.

NADAB.

Étrangère, il me faut vous le dire sans feinte :  
 Les vieillards de Caleb ont écouté la plainte.  
 Le conseil, à qui seul le pouvoir appartient,  
 Pour quelques jours encore dans ce camp vous retient.  
 Sans gardes cependant vous pouvez de la plage  
 Parcourir les sentiers et l'arène sauvage.  
 Dathan, dont l'amitié ne craint aucun péril,  
 Amène auprès de vous vos compagnes d'exil.  
 On vous rend des honneurs inconnus sous nos tentes,

(Dathan entre en ce moment sur la scène, suivi du chœur des jeunes filles amalécites, il se retire ensuite, et Nébée va se placer à la tête du chœur au fond du théâtre.)

Et bientôt, au milieu des pompes éclatantes,  
 Rendue à vos sujets, embrassant l'avenir,  
 Vous perdrez de Nadab l'importun souvenir.

ARZANE.

Arzane par vos mains à la mort fut ravie,  
 Et d'un nouveau bienfait cette grâce est suivie !  
 Mon cœur reconnaissant ne peut s'exprimer mieux  
 Que par mon peu d'ardeur à sortir de ces lieux.

NADAB.

A ce langage adroit je ne puis me méprendre :  
 Vous flattez l'ennemi dont vous croyez dépendre.  
 Mais, nourrie à Séir, pour plaire et pour aimer,  
 Nos farouches vertus ne peuvent vous charmer.

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,  
 Il est vrai, nous croyons, sans nous en faire un crime,  
 Qu'aimer est le bonheur, plaire, un don précieux,  
 Et que la volupté nous rapproche des dieux.

Sous des berceaux de fleurs nos heures fortunées  
 S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées.  
 Le dieu que nous servons approuve nos désirs :  
 Dans une île féconde, aux doux chants des plaisirs,  
 La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie ;  
 Il préside en riant aux banquets de la vie.  
 Pour attirer sur vous ses bienfaisants regards,  
 J'ai déjà, les pieds nus et les cheveux épars,  
 De nos rites sacrés suivant l'antique usage,  
 Trois fois pendant la nuit conjuré son image...  
 Mais n'ai-je point, Nadab, armé votre courroux ?  
 Vous détestez le dieu que je priais pour vous.  
 Pardonnez à ces vœux que dans mon innocence  
 M'arracha le transport de la reconnaissance.

NADAB.

Qu'entends-je ! Amalécite, apprenez donc mon sort.  
 Longtemps de mon amour je captivai l'essor :  
 Vous adorant toujours, mais respectant vos larmes,  
 Je n'aurais pas osé vous parler de vos charmes :  
 Un mot, dont l'homme heureux ne sent pas la valeur  
 Trop souvent peut blesser l'oreille du malheur.  
 Quand Moïse vivait vous aviez tout à craindre ;  
 A. cacher mon ardeur je savais me contraindre :  
 Aujourd'hui que le ciel pour vous se veut calmer,  
 Votre bonheur me rend le droit de vous aimer.

ARZANE.

Épargnez...

NADAB.

Vous sauver changea ma vie entière.  
 Ce cœur que vous avez habité la première,  
 Vit l'amour se lever terrible et violent  
 Comme l'astre de feu dans ce désert brûlant.  
 Le repos pour jamais s'envola de mon âme ;  
 Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.  
 Abjurant la grandeur promise à nos neveux,  
 A l'autel des Parfums je n'offrais plus mes vœux ;  
 Je n'allais plus, lévite innocent et modeste,  
 Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.  
 Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,  
 Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.  
 De toi seule connue, à toi seule asservie,  
 L'Orient solitaire aurait caché ma vie.



Pour appui, du dattier empruntant un rameau,  
 Le jour j'aurais guidé ton paisible chameau ;  
 Le soir, au bord riant d'une source ignorée,  
 J'aurais offert la coupe à ta bouche altérée,  
 Et sous la simple tente, oubliant Israël,  
 Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

ARZANE.

Confuse, à vos regards je voudrais disparaître ;  
 Mais je suis votre esclave, et vous êtes mon maître.

NADAB.

A qui maudit vos fers le reproche est bien dur !  
 Mais de vous délivrer il est un moyen sûr.  
 Vous connaissez du camp le trouble et les alarmes :  
 De la féconde Égypte on regrette les charmes :  
 On veut que des tribus je conduise les pas.  
 Épouse de Nadab, ouvrez-nous vos États ;  
 D'un peuple de bannis soyez la souveraine :  
 Le soldat à l'instant va briser votre chaîne.

ARZANE.

Je vois Marie.

### SCÈNE III.

MARIE, ARZANE, NABAB, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES  
 FILLES AMALÉCITES.

MARIE.

Aaron n'est point ici, Nadab ?

NADAB.

Il pleure le prophète au torrent de Cédab.

MARIE.

Rendez grâce au Seigneur ; sa paix nous accompagne.  
 Moïse reparait sur la sainte montagne.  
 Cherchant partout Aaron, je cours lui répéter  
 Ce qu'un chef des pasteurs vient de me raconter.

## SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES  
AMALÉCITES.

ARZANE.

Fils d'Aaron, à mon sort il faut que je succombe !  
Vous me parliez d'hymen, et je touche à ma tombe.

NADAB, sans écouter Arzane.

Nous allons te revoir enfin, fameux mortel,  
Encor tout éclatant des feux de l'Éternel.  
Honneur à tes vertus, et gloire à ton génie !

ARZANE.

Veillé-je ? dans mes maux quelle affreuse ironie !  
Quoi ! Nadab, ces desseins où tous deux engagés,  
Ces projets de l'amour...

NADAB.

Ils ne sont point changés.

ARZANE.

Entre Moïse et moi vous tenez la balance :  
De votre passion je vois la violence.

NADAB.

Femme, je suis sans force à tes pieds abattu ;  
Mais ne puis-je du moins admirer la vertu ?

ARZANE.

Qui pourra m'arracher de ce sanglant théâtre  
Où la mort me poursuit ?

NADAB.

Ce cœur qui t'idolâtre.

ARZANE.

Mais les remords viendront arrêter vos efforts.

NADAB.

Mais si je t'obéis, que te font mes remords ?

ARZANE.

De ces hauts sentiments je serai la victime.

NADAB.

Laisse-moi m'enchanter d'innocence et de crime,  
Connaitre mes devoirs sans te manquer de foi,  
Apercevoir l'abîme, et m'y jeter pour toi.

ARZANE.

Je ressens vos douleurs, et n'en suis point complice.

NADAB.

Cesse de t'excuser : j'adore mon supplice,  
 Ma souffrance est ma joie, et je veux à jamais  
 Conserver la douceur du mal que tu me fais.  
 Hélas ! mon fol amour m'épouvante moi-même ;  
 Je me sens sous le coup de quelque arrêt suprême :  
 D'involontaires pleurs s'échappent de mes yeux ;  
 La nuit, dans mon sommeil, j'entends parler tes dieux.  
 Prêt à sacrifier à leurs autels coupables,  
 Je me réveille au bruit de mes cris lamentables.  
 Dis : n'est-ce pas ainsi, dans ses tourments divers,  
 Qu'une âme est par le ciel dévouée aux enfers ?

ARZANE.

On va vous délivrer du joug de l'étrangère.

NADAB.

Des légers fils d'Agar la voix est mensongère ;  
 L'Arabe aime à conter : je veux sonder des bruits  
 Aisément élevés, plus aisément détruits.  
 De Moïse en ces lieux je viendrai vous apprendre  
 Le destin. Quel parti qu'alors vous vouliez prendre  
 Contre tout ennemi prompt à vous secourir,  
 Arzane, je saurai vous sauver ou mourir.

(Nadab sort.)

## SCÈNE V.

ARZANE, NÉBÉE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Ah ! Nébée, à ce coup je ne saurais survivre !  
 L'implacable destin s'attache à me poursuivre.

NÉBÉE.

Et moi je ressentais un doux enchantement  
 En écoutant des vœux si chers !

ARZANE.

Autre tourment !

Incestueux projet, effroyable à mon âme !  
 Je hais du fils d'Aaron et la main et la flamme.

Amalec recevoir Israël dans ses bras!  
 Recueillir dans mon sein une race d'ingrats!  
 Je légitimerais ces exécrables frères,  
 Qui menacent nos fils, qui trahirent nos pères;  
 Ces esclaves du Nil, bâtisseurs de tombeaux,  
 Ignobles artisans flétris par leurs travaux,  
 Qui d'Égypte chassés avec tous leurs prophètes,  
 Proclament en tremblant d'insolentes conquêtes,  
 Se disent héritiers des florissants États  
 De cent peuples divers qu'ils ne connaissent pas!

NÉBÉE.

Sauvez, sauvez vos jours!

ARZANE.

Voudrais-tu donc, Nébéc,

Aux autels de Jacob voir Arzane courbée,  
 Contrainte d'embrasser le culte menaçant  
 Du Dieu cruel qui veut exterminer mon sang?  
 S'il faut suivre aujourd'hui la fortune jalouse,  
 S'il faut que de Nadab je devienne l'épouse,  
 Que lui-même, parjure au culte de Nachor,  
 Serve avec moi Baal, et Moloch, et Phogor;  
 Que son hymen des Juifs brise les lois publiques;  
 Qu'il me donne sa main aux autels domestiques  
 Des dieux de mon palais, des dieux accoutumés  
 A couronner les vœux contre Jacob formés!

NÉBÉE.

Du retour de Moïse on n'a pas l'assurance.  
 Espérons.

ARZANE.

Laisse là ta menteuse espérance.

NÉBÉE.

L'étoile d'Astarté paraît sur l'horizon :  
 Pour hâter le retour du jeune fils d'Aaron,  
 Saluons l'astre heureux par des chants agréables.

ARZANE, au chœur.

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables.  
 Voici l'instant prédit où les filles d'Édom  
 Vont sauver d'Amalec et la race et le nom.  
 Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore :  
 Formez les chœurs brillants des peuples de l'Aurore.  
 Des femmes de Byblos répétez les soupirs;  
 Du farouche Israël enflammez les désirs.

Loin d'ici la pudeur et la froide innocence !  
 Il nous faut des plaisirs conduits par la vengeance.  
 Chantez l'amour ; c'est lui qui du Dieu d'Israël  
 Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,  
 Tout suit tes gracieuses lois,  
 L'hirondelle au palais des rois,  
 L'aigle sur les monts solitaires,  
 Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Ton vieux temple, entouré des peuples de la terre,  
 S'élève révééré de chaque âge nouveau,  
 Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,  
 Ou la tour du pasteur au milieu du troupeau.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,  
 Tout suit tes gracieuses lois,  
 L'hirondelle au palais des rois,  
 L'aigle sur les monts solitaires,  
 Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante !  
 De nos longs cheveux d'or que la tresse élégante  
 Tombe en sacrifice à l'Amour.

Soulevons les enfers, répétons tour à tour  
 Du berger chaldéen la parole puissante.

UNE AUTRE AMALÉCITE.

Qui méprise l'Amour dans ses fers gémera.

DEUX AMALÉCITES.

De prodiges divers l'Amour remplit l'Asie,  
 Il embauma l'Arabie

Des pleurs de la tendre Myrrha ;  
 Du pur sang d'Adonis il peignit l'anémone :  
 Fleur des regrets, symbole du plaisir,  
 Elle vit peu de temps ; et le même zéphyr  
 La fait éclore et la moissonne.

UNE AMALÉCITE.

Prenons notre riche ceinture,  
 Nos réseaux les plus fins, nos bagues, nos colliers ;  
 Vengeons aujourd'hui nos guerriers ;

Les remparts et les boucliers  
Sont vains contre l'Amour dans toute sa parure.

## LE CHOEUR.

Que dit à son amant, de plaisir transporté,  
Cette prêtresse d'Astarté  
Qui voudrait attirer le jeune homme auprès elle,  
Et lui percer le cœur d'une flèche mortelle?

## UNE AMALÉCITE.

« Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux  
« Sur la tendre Abigail que ta froideur opprime.  
    « Je viens d'immoler la victime,  
    « Et d'implorer la faveur de nos dieux.  
    « Viens, que je sois ta bien-aimée.  
    « J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi;  
    « D'aloès je l'ai parfumée.  
    « Sur un riche tapis je recevrai mon roi;  
    « Dans l'albâtre éclatant la lampe est allumée;  
    « Un bain voluptueux est préparé pour moi.  
« L'époux qu'on a choisi, mais qui n'a pas mon âme,  
« Est parti ce matin pour ses plants d'oliviers :  
    « Il veut écouler ses viviers;  
    « Sa vigne ensuite le réclame.  
« Il a pris dans sa main son bâton de palmier,  
« Et mis deux sicles d'or dans sa large ceinture;  
« Il ne reviendra point que de son orbe entier  
    « L'astre des nuits n'ait rempli la mesure.  
    « Tandis qu'en son champ il vendangé,  
    « Enivrons-nous de nos désirs.  
« De tant de jours perdus qu'un jour heureux nous venge :  
    « Il n'est de bon que les plaisirs. »

## DEUX AMALÉCITES.

O filles d'Amalec! si par un tel langage  
De nos tyrans nous embrasions les cœurs,  
Nous verrions à nos pieds cette race sauvage,  
Et les vaincus deviendraient des vainqueurs!

## LES MÊMES, AVEC UNE TROISIÈME AMALÉCITE.

Arzane, lève-toi dans l'éclat de tes larmes!  
Triomphe par tes charmes!  
Que l'amour sur ton front s'embellissant encor  
Attaque des Hébreux les princes redoutables,  
Et livre tout Jacob à nos dieux formidables.

LE CHOEUR.

Baal, Moloch et Phogor !

ARZANE.

Nadab ne revient pas. Déjà la lune éclaire  
Des rochers du Sina le sommet solitaire :  
De la garde du camp on voit briller les feux.

(Au chœur.)

Retournez vers Jacob ; mêlez-vous à ses jeux ;  
Pour subjuguier son cœur faites briller vos grâces.

(A Nébés.)

Et toi, du fils d'Aaron cherche et poursuis les traces :  
J'attendrai ton retour auprès des pavillons  
Où depuis si longtemps dans les pleurs nous veillons.



## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MOÏSE, seul.

(Il fait nuit; on voit à la clarté de la lune Moïse qui descend du mont Sinaï, portant les Tables de la loi. Il s'avance vers le bocage des palmiers, et dépose les Tables de la loi au tombeau de Joseph.)

Sur ces tableaux divins la main de l'Éternel  
Grava toutes les lois du monde et d'Israël.  
O toi qui déroulas tous les cieus comme un livre,  
Qui détruis d'un regard et d'un souffle fais vivre,  
Qui traças au soleil sa course de géant,  
Qui d'un mot fis sortir l'univers du néant!  
Dis par quelle bonté, maître de la nature,  
Tu daignas t'abaisser jusqu'à ta créature,  
Et parler en secret à mon cœur raffermi  
Comme un ami puissant cause avec son ami.  
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,  
Je ne puis attacher mes regards à la terre,  
Et mon œil cherche encor, frappé de ta splendeur,  
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur.

(Moïse s'assied sur une pierre auprès du tombeau de Joseph.)

Avant de me montrer à la foule empressée,  
Je veux de nos tribus connaître la pensée;  
Josué, descendu par un chemin plus court,  
Doit avoir à mon frère annoncé mon retour;  
Attendons, sous cette ombre au conseil favorable,  
Du grand Melchisédech l'héritier véritable.

(Il regarde quelque temps le camp en silence.)

Qu'avec un doux transport je vois ce camp tranquille,  
D'un peuple fugitif unique et noble asile!  
Peuple que j'ai sauvé, que je porte en mon cœur,  
De tous tes ennemis sois à jamais vainqueur!



Servant au monde entier de modèle et d'exemple,  
 Garde du Tout-Puissant la parole et le temple !  
 Séparé par ta loi, ton culte, tes déserts,  
 Du reste corrompu de ce vaste univers,  
 O Jacob, sois en tout digne du droit d'aïnesse !  
 Je veux, en dirigeant ta fougueuse jeunesse,  
 En profitant du feu de ton esprit hautain,  
 Te forger en un peuple et de fer et d'airain.  
 Ouvrage des mortels, et prompt à se dissoudre,  
 Les empires divers rentreront dans la poudre ;  
 Toi seul subsisteras parmi tous ces débris ;  
 Les ruines du temps t'offriront des abris.  
 En te voyant toujours, les races étonnées  
 Iront se racontant tes longues destinées,  
 Et se montrant du doigt ce peuple paternel  
 Que Moïse marqua du sceau de l'Éternel !  
 Mais, Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,  
 Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :  
 Sous le courroux du ciel tu pourrais succomber,  
 Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.  
 Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles.

(Il se lève, et étend ses bras vers le ciel.)

Dieu de paix !...

(On entend des sons lointains de musique, et des bruits de danses.)

Mais quel son vient frapper mes oreilles ?

Ce n'est point là le cri du belliqueux soldat  
 Qui chante Sabaoth en courant au combat !  
 Je reconnais l'accent d'une race coupable.  
 Quel noir pressentiment et me trouble et m'accable ?  
 Aaron sous ces palmiers est bien lent à venir.  
 Fidèle Josué, qui te peut retenir ?  
 Laissons à ce tombeau ces Tables tutélaires.  
 Marchons... Qui vient ici ?

## SCÈNE II.

NADAB, MOÏSE.

NADAB, sans voir Moïse, qui reste appuyé sur le tombeau de Joseph.

Ces lieux sont solitaires.

Elle est rentrée au camp... Oui, j'aurai trop tardé.  
 Le retour de Moïse est un bruit hasardé,

D'un Arabe menteur la nouvelle incertaine.

(Il avance au bord de la scène, et demeure quelque temps en silence.)

Que mon sein oppressé se soulève avec peine !  
Que cet air est brûlant ! Pour achever son tour,  
La nuit semble emprunter le char ardent du jour  
Image de mon cœur, cette arène embrasée  
Reçoit en vain du ciel la bénigne rosée.

(Autre silence.)

Ici de la beauté j'entendis les accents.  
Sur sa trace de feu qu'on répande l'encens !  
Qu'on l'adore !... Où m'emporte une imprudente ivresse !  
On n'a point jusqu'ici couronné ma tendresse :  
Si j'étais le jouet de quelque illusion !  
Connaissons notre sort.

(Il va pour rentrer au camp : en passant devant le bocage de palmiers il aperçoit Moïse.)

O sainte vision !

N'est-ce pas de Joseph l'ombre majestueuse ?  
Viens-tu me consoler ? Que ta voix vertueuse  
Des chagrins de mon cœur adoucisse le fiel,  
Et donne-moi la paix que tu goûtes au ciel !

MOISE, sans quitter le tombeau.

Le ciel des passions n'entend point la prière.

NADAB.

Moïse !

MOISE, descendant du tombeau.

C'est lui-même.

NADAB.

En touchant la poussière,  
Prophète du Seigneur, je m'incline à vos pieds,  
Et baisse devant vous mes yeux humiliés.

MOISE.

De quelque noir chagrin votre âme est agitée.

NADAB.

Le camp, qui déplorait votre mort racontée,  
Voulait mettre en mes mains un dangereux pouvoir.

MOISE.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

NADAB.

J'espérais vous revoir.

MOISE.

Et n'avez-vous. Nadab, rien de plus à m'apprendre ?

**NADAB.**

Sans doute ici bientôt les vieillards se vont rendre.

*(On entend la musique du camp.)*

**MOISE.**

Vous me dites, Nadab, que les tribus en deuil  
Gémissent sur le sort de Moïse au cercueil ;  
Et j'entends les concerts, horribles ou frivoles,  
Dont les fils de Baal fatiguent leurs idoles.  
Qui produit ces clameurs ? qui peut y prendre part ?

**NADAB.**

Nos captives souvent, assises à l'écart,  
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

**MOISE.**

Des captives ici ? des femmes étrangères ?  
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur ?  
Elle vit ; et peut-être, écoutant votre ardeur,  
Elle reçoit ces vœux sortis d'une âme impure,  
Dont le vent de la nuit m'apportait la souillure  
Jusqu'au chaste tombeau du pudique Joseph ?

**NADAB.**

Des Hébreux triomphants le magnanime chef  
Craindrait-il une femme esclave de nos armes,  
Qui mange un pain amer détrempe de ses larmes ?  
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect :  
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.  
Je hais le Pharaon que l'éclat environne ;  
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne ;  
Il devient à mes yeux roi par l'adversité.  
Des pleurs je reconnais l'auguste autorité.  
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune,  
Tel est de mon esprit la pente peu commune :  
Je m'attache au mortel que mon bras a perdu,  
Et je voudrais sauver la race d'Ésaü.

**MOISE.**

Vous, sauver d'Astarté la nation flétrie !  
Regarder sans horreur l'infâme idolâtrie,  
Quand j'apporte aux Hébreux les lois de Jéhovah !  
Sur ce marbre sacré lui-même les grava ;  
Lisez : l'astre des nuits vous prête sa lumière.

**NADAB, lisant.**

**N'ADORE QU'UN SEUL DIEU,**

MOÏSE.

elle est la loi première

Et vous seul, immolant l'avenir d'Israël  
 De cet unique Dieu renversez-vous l'autel ?  
 Jacob, trahirais-tu tes hautes destinées ?  
 Ne veux-tu point, courbé sous le poids des années,  
 T'avancer sur la terre, antique voyageur,  
 Pour apprendre aux humains le grand nom du Seigneur ?  
 Tu portes dans tes mains ce livre salubre  
 Où je traçai de Dieu le sacré caractère :  
 Contrat original, titre où l'homme enchanté  
 Retrouvera ses droits à l'immortalité.  
 L'infidèle Jacob perdrait son rang suprême !  
 Mais entrons dans ce camp ; voyons tout par nous-même.

NADAB.

Arrêtez !

MOÏSE.

Et pourquoi ?

NADAB.

Pour soustraire au danger  
 Des jours qu'au prix des miens je voudrais protéger

MOÏSE.

Vous !

NADAB.

Je dois l'avouer...

MOÏSE.

Eh bien !

NADAB.

Dans votre absence

Le camp, s'abandonnant à l'aveugle licence,  
 A rejeté vos lois.

MOÏSE.

Par Jacob annoncé,  
 Dieu ne retranche point l'avenir menacé !

NADAB.

Écoutez un moment.

MOÏSE.

Laissez-moi, téméraire !  
 J'ai prévu ta faiblesse, Aaron ! Malheureux frère  
 Qu'as-tu fait ?

NADAB.

Permettez que je guide vos pas.

MOISE.

Non : j'affronterai seul tes coupables soldats ;  
Demeure, ou va plutôt (car j'entrevois ton crime),  
Dans son bercail impur va chercher la victime  
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

NADAB.

Ne vous obstinez pas, Moïse, à tout braver.  
J'irai vous annoncer aux troupes alarmées.

MOISE.

Tu n'es plus le soldat du Seigneur des armées.

NADAB.

Vous repoussez mon bras ?

MOISE.

Qu'ai-je besoin de toi ?

L'ange exterminateur marchera devant moi.

(Moïse sort.)

### SCÈNE III.

NADAB, seul.

Moi, livrer aux bourreaux une femme éplorée !  
Que plutôt par l'enfer mon âme dévorée...

### SCÈNE IV.

NADAB, ARZANE.

ARZANE.

N'espérant plus, Nadab, votre prochain retour,  
J'avais quitté ces lieux avec la fin du jour :  
Vainement sur vos pas j'ai fait voler Nébée.  
Dans mes pensers amers tristement absorbée,  
J'ai mouillé quelque temps ma couche de mes pleurs •  
La nuit, en accroissant mes nouvelles douleurs,  
A redoublé ma crainte, et je suis revenue  
Aux bords, où je le vois, vous m'avez attendue.

NADAB.

Arzane, de nos jours le sort est éclairci :  
Avec moi, dans l'instant, Moïse était ici.

ARZANE.

Ici ! quelle fureur sera bientôt la sienne

NADAB.

Il menace déjà votre vie et la mienne.

ARZANE.

Eh bien ! que ferez-vous ?

NADAB.

Ce que j'avais promis.

Devenez mon épouse, et mes nombreux amis,  
Annonçant aux soldats la fertile Idumée,  
Rangeront à vos pieds le conseil et l'armée.  
Je ferai plus : il faut à la fille d'Élom  
Un époux revêtu des pompes de Sidon.  
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,  
L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.  
Donnez par votre amour une âme à mes projets,  
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

ARZANE, à part.

Ciel ! (Haut.) Le dessein est grand ! je le pense moi-même ;  
Il n'est pour nous, Nadab, d'abri qu'au rang suprême.  
Mais mesurez la cime avant que d'y monter ;  
Dans l'arène glissante où vous voulez lutter,  
En songeant au succès prévoyez la défaite.  
Pourrez-vous étouffer la voix d'un vieux prophète  
Parlant au nom des cieux à des hommes tremblants,  
Dans l'imposant éclat de ses longs cheveux blancs ?

NADAB.

Si vous m'aimez, alors tout me sera facile.

ARZANE.

Voulez-vous, d'un esprit aussi ferme qu'habile,  
D'un pouvoir souverain créer les éléments ?  
De la foi d'Israël changez les fondements.  
Si le peuple, poussé vers des dieux qu'il appelle,  
Est plus que vous encore à Moïse rebelle,  
Les Juifs craignant ce chef implacable et jaloux,  
Pour se sauver de lui se donneront à vous.  
Tout indique à vos yeux la route qu'il faut suivre :  
Onze de vos tribus aujourd'hui veulent vivre

Sous le dieu d'Amalec : secondez leurs efforts ;  
 Dans cette arche nouvelle enfermez des ressorts ;  
 A des miracles feints opposez des miracles ;  
 Comme Moïse, ayez des prêtres, des oracles,  
 Et bientôt le soleil vous verra dans ces lieux  
 Le pontife et le roi d'un peuple glorieux.

NADAB.

Nadab, lâche apostat ! Arzane en vain l'espère !  
 Vous-même chérissez les dieux de votre père :  
 Si je vous proposais aussi de les quitter ?

ARZANE.

Quand auprès d'Astarté je voudrais m'acquitter  
 Des tendres et doux vœux que son culte réclame,  
 La faiblesse me sied : et que suis-je ? une femme !  
 Mais un homme au-dessus des vulgaires mortels  
 Prend conseil de sa gloire, et choisit ses autels.  
 Votre Dieu vous menace et sa loi vous condamne ;  
 Vous ne pouvez régner que par le dieu d'Arzane.  
 Régniez sur elle ; allez au premier feu du jour  
 Chercher votre couronne au temple de l'Amour ;  
 Et, tandis qu'Amalec frappera la victime,  
 Vous offrirez des fleurs : ce n'est pas un grand crime.

NADAB.

O magique serpent ! décevante beauté,  
 Par quels secrets tiens-tu tout mon cœur enchanté ?  
 Es-tu fille d'enfer ou des esprits célestes ?  
 Réponds-moi !

ARZANE

Du malheur je suis les tristes restes.  
 Suppliante à vos pieds, sans trône et sans époux,  
 Je n'ai d'autre soutien ni d'autre espoir que vous.

NADAB.

C'en est fait : il le faut ! A toi je m'abandonne !  
 Qu'importe le poison, quand ta main me le donne ?  
 Mais en goûtant au fruit, présent de ton hymen,  
 Du moins entre avec moi sous les berceaux d'Eden,  
 Ève trop séduisante ! au jardin des délices  
 Que nos félicités précèdent nos supplices !  
 Tu ne m'as point encore révélé tes secrets,  
 Et même en ce moment tes regards sont muets.  
 Un mot peut tout fixer dans mon âme incertaine.

MOISE,

Dis : ai-je mérité ton amour ou ta haine ?  
Si tu l'aimes, Nadab est prêt à s'immoler.

ARZANE.

Que faire ?

NADAB.

Explique-toi.

ARZANE.

Je ne saurais parler.

NADAB.

M'aimes-tu. m'aimes-tu, divine Amalécite ?

ARZANE.

Ma voix s'éteint...

NADAB.

Promets à ce cœur qui palpite

Que demain à l'autel...

ARZANE.

A l'autel de mes dieux ?...

NADAB.

O douleur !

ARZANE, à part.

En formant un hymen odieux,

Du moins perdons Jacob.

NADAB, à part.

Dans ta juste colère,

Ne te souviens, Seigneur, que d'Abraham mon père.

*(A Arzane.)*

Achevons.

ARZANE.

Vous m'aimez ?

NADAB.

Ah ! cent fois plus que moi !

Puisqu'aux feux éternels je me livre pour toi !

ARZANE.

Vous dites que demain, au lever de l'aurore,

A l'autel de mes dieux...

NADAB.

Je n'ai rien dit encore.

ARZANE.

Je mourrai donc ?



## SCÈNE V.

NÉBÉE, ARZANE, NADAB.

NÉBÉE, accourant précipitamment.

Fuyez ! le péril est pressant :

Tout prend autour de vous un aspect menaçant.  
 Je veillais près d'ici dans mon inquiétude,  
 Quand j'ai vu s'avancer vers cette solitude,  
 A pas lents et légers, Caleb avec Lévi.  
 De cent prêtres armés ce cruel est suivi ;  
 Leurs yeux sinistrement étincellent dans l'ombre ;  
 Ils se parlent tout bas d'une voix triste et sombre.  
 J'ai surpris quelques mots de leur noir entretien :  
 De vous donner la mort ils cherchent le moyen

NADAB.

Contre vos jours, Arzane, un lévite conspire !  
 Tout est fini ; demain je vous rends votre empire.  
 De Pharaon vaincu prenez le plus beau char ;  
 Des soldats éblouis enchantez le regard.  
 Je vous déclarerai mon épouse adorée.  
 Du sceptre d'Ésaü vous serez décorée.  
 D'Édom et de Jacob que les dieux fraternels  
 Soient enfin encensés sur les mêmes autels.

(Arzane et Nébée sortent ; à un côté du théâtre ; Nadab les suit de loin pour les protéger contre les lévites, qui entrent sur la scène du côté opposé ; il s'arrête quand Arzane a disparu, et parle aux lévites du fond du théâtre.)

## SCÈNE VI.

NADAB, CALEB, CHOEUR DE LÉVITES.

NADAB.

Lévites ! je me ris de vos sourdes pratiques ;  
 Je brave vos poignards et crains peu vos cantiques.  
 Vous m'y forcez ; je vais aussi porter des coups :  
 Que le crime et la honte en retombent sur vous !

## SCENE VII.

CALEB, CHOEUR DE LÉVITES.

UN LÉVITE.

Quel reproche insensé ! quelle voix ! Ce profane  
Ne craint plus d'annoncer ses projets pour Arzane.

CALEB.

osué m'avait dit que notre auguste chef  
Devait attendre Aaron au tombeau de Joseph ;  
Je venais avec vous lui porter nos épées,  
Au sang de l'ennemi plus d'une fois trempées :  
Mais déjà dans le camp il aura pénétré.

LE MÊME LÉVITE.

Au négligent pasteur l'aigle enfin s'est montré.

CALEB.

Adultère Israël, dans ton brutal caprice,  
Tu désertes d'Abel l'innocent sacrifice,  
Et, cessant d'immoler la colombe et l'agneau,  
Du meurtrier Caïn tu rejoins le troupeau !  
Vous, par qui l'esprit saint s'explique et prophétise,  
Prêtres sacrés, avant d'aller trouver Moïse,  
Que l'ange du Seigneur, dans ce ciel de saphirs,  
Porte jusqu'au Très-Haut nos chants et nos soupirs.  
La lune est au milieu de sa belle carrière,  
Et c'est l'heure où des nuits nous offrons la prière.

CALEB.

PRIÈRE.

Dieu, dont la majesté m'accable,  
Pure essence, divine ardeur,  
Qui peut comprendre la grandeur  
De ton nom incommunicable ?

Je me retire, à ta lumière,  
Au tabernacle de ta loi ;  
Des nuits où nous veillons pour toi,  
C'est peut-être ici la dernière.

Si nous tombons dans les tempêtes  
Qu'excitent de noirs assaillants,

Nous dormirons près des vaillants,  
Un glaive placé sous nos têtes.

Mais que plutôt par toi nos bras soient affermis :  
Et de tes saints dissipe les alarmes ;  
Par la bride et le mors dompte tes ennemis !

LES LÉVITES, tirant leurs épées qu'ils élèvent vers le ciel en fléchissant le genou.

Bénis nos armes !

CHOEUR DES LÉVITES.

CHANT NOCTURNE.

Les cieux racontent la gloire  
Du souverain Créateur ;  
La nuit garde la mémoire  
Du sublime Ordonnateur  
Qui fit camper sous ses voiles  
Cette milice d'étoiles  
Dont les bataillons divers,  
Dans leur course mesurée,  
Traversent de l'empyrée  
Les magnifiques déserts.

UN LÉVITE.

Le soleil, élevant sa tête radieuse,  
Ferme de ce grand chœur la marche harmonieuse ;  
Ainsi, de l'autel d'or franchissant le degré,  
Un pontife éclatant et consomme et termine  
Une pompe divine  
Dans un temple superbe au Seigneur consacré.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Image de la mort du juste,  
Douce nuit, où du ciel éclate la beauté,  
Se peut-il que l'impie, en son iniquité,  
Profane ton silence auguste ?

(On entend la musique du camp.)

UN LÉVITE.

Oh ! quels horribles sons s'échappent de ce lieu !  
Oh ! de l'enfer détestable puissance !  
Dans ce camp perverti c'est Baal qu'on encense ;  
Ici nous prions le vrai Dieu !

(Mouvement de silence pendant lequel on entend une seconde fois la musique du camp.)

UN AUTRE LÉVITE.

Méchants, votre hymne criminelle.  
De la nuit des enfers ranime tous les feux :

**Vous invoquez Satan ; qu'il exauce vos vœux !  
Tombez dans la nuit éternelle !**

*(Nouveau silence et musique du camp.)*

**UN TROISIÈME LÉVITE.**

**Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,  
Esclaves malheureux des femmes étrangères !**

**LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.**

**Prions pour eux, ce sont nos frères ;  
Ils ont bu comme nous le vin de nos pressoirs,  
Et sucé le lait de nos mères !**

**PRIÈRE GÉNÉRALE**, prononcée par Caleb:

**N'écoute point dans ta colère,  
O Dieu ! le cri de ces infortunés :  
Prends pitié de leurs nouveau-nés  
Donne la paix à leur misère.**

**Que le bruit des astres roulants  
Te rende sourd aux clameurs de l'impie,  
Et n'entends que la voix qui prie  
Pour le péché de tes enfants.**

**La fraîche et brillante rosée,  
Au bord des flots les tamarins en fleur,  
Le vent qui, perdant sa chaleur  
Glisse sur la mer apaisée,**

**Tout rit : du firmament serein  
S'ouvre à nos yeux le superbe portique ;  
O Dieu ! sois doux et pacifique  
Comme l'ouvrage de ta main !**



## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MOÏSE, AARON, DATHAN, VIEILLARDS ET CHEFS D'ISRAËL.

MOÏSE.

Terre, frémis d'horreur ! Pleurez, portes du ciel !  
Sur la fleur de Juda l'enfer vomit son fiel.  
La maison de Jacob, par Nadab corrompue,  
Aux princes des démons ici se prostitue ;  
Et déjà, consultant les devins et les sorts,  
Rugit devant ses dieux comme au festin des morts.

AARON.

Moïse, ma douleur à la vôtre est égale.  
Sitôt que Josué, dans cette nuit fatale,  
Est venu m'annoncer votre étonnant retour,  
J'ai rassemblé ces chefs, et par un long détour,  
Choisissant avec eux les routes les plus sombres,  
Je vous ai rencontré seul, errant dans les ombres.  
Daignez me pardonner si, malgré mes efforts,  
J'ose vous ramener à ces tranquilles bords.  
Le conseil des vieillards comme moi vous conjure  
D'éviter d'Amalec la faction impure.  
Vos jours sont menacés ; à des hommes ingrats  
La nuit qui règne encore a dérobé vos pas :  
Que de périls divers pour mon fils et mon frère !

MOÏSE.

Ne pleurez pas sur moi ; pleurez d'un cœur sincère  
Sur ce peuple infecté du poison de l'erreur,  
Et que Dieu va punir dans toute sa fureur.  
Profitez, ô vieillards, du moment qui vous reste,  
Et détournez Nadab de son projet funeste.

UN VIEILLARD.

Hélas ! nous voudrions secourir Israël,  
Mais Dieu même a rompu son pacte solennel.

MOÏSE.

Peuple de peu de foi ! vous doutez des oracles !  
Vos yeux ont oublié l'éclat de cent miracles !  
Dieu vous semble impuissant dans vos dégoûts amers,  
Et du haut de ce roc on aperçoit les mers  
Naguère sous vos pas par Moïse entr'ouvertes !  
Et de la manne encor vos tentes sont couvertes !  
Seigneur, ils ont osé murmurer contre toi,  
Te trahir au moment où j'apportais la loi  
Qui promet à Jacob une terre féconde,  
Le sceptre à ses enfants, et le Sauveur au monde !

AARON.

Béni soit l'Éternel, qui ne trompe jamais !

DATHAN.

Et pourquoi donc ce Dieu, si prodigue en bienfaits,  
Égare-t-il nos pas au désert où nous sommes !

MOÏSE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes ;  
Pour former aux combats nos faibles légions,  
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.  
Toi qui, jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,  
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire ?  
Vis-tu le créateur, dans les premiers moments,  
De ce vaste univers creuser les fondements,  
Des vents et des saisons mesurer la richesse,  
Et jusque sous les flots promener sa sagesse ?  
Des portes de l'abîme as-tu posé le seuil ?  
As-tu dit à la mer : « Brise ici ton orgueil. »  
Misérable Dathan ! quoi ! vermisseau superbe,  
Tu veux comprendre Dieu quand tu rampes sous l'herbe .  
Admire et soumets-toi : le néant révolté  
Peut-il dans ses desseins juger l'éternité ?

UN CHEF.

J'entends des pas, vers nous chacun se précipite.

AARON.

Qui s'avance ? Est-ce toi, mon fils ?

UN VIEILLARD.

C'est un lévite.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

Interprète du ciel, confident d'Éloé,  
 Moïse, je vous cherche : au nom de Josué,  
 Du progrès de nos maux j'accours pour vous instruire.  
 L'ouvrage de vos mains est prêt à se détruire,  
 Le camp vous a proscrit ; et ces chefs assemblés,  
 S'ils reviennent à vous seront tous immolés.  
 Marie, avec Caleb, retirés vers l'oracle,  
 S'efforcent de sauver le sacré tabernacle.  
 Ici même l'aurore et le nouveau soleil  
 Des noces de Nadab mèneront l'appareil :  
 Une idole y sera brillante et parfumée,  
 Et soudain les tribus marchent vers l'Idumée  
 Déjà l'on a donné le signal du départ ;  
 On abaisse la tente, on lève l'étendard,  
 Et le lâche Israël, que corrompent des traîtres,  
 Va fuir en reniant le dieu de ses ancêtres.

LES VIEILLARDS, à Moïse immobile qui commence à servir l'inspiration.

O Moïse !

AARON.

Il redit l'oracle du saint lieu,  
 Et pour l'homme attentif il est l'écho de Dieu !

LES VIEILLARDS.

Écoutons !

MOÏSE, inspiré.

Anathème à ta race volage,  
 Jacob, si par tes mains tu te fais une image !  
 Que maudit soit ton champ, ton pavillon, ton lit,  
 Et que sur Gelboé ton figuier soit maudit !  
 Tombant dans l'avenir d'abîmes en abîmes,  
 De malheurs en malheurs et de crimes en crimes,  
 Un jour on te verra couronner tes forfaits  
 En égorgeant l'Agneau descendu pour la paix.  
 Alors, peuple proscrit, dispersé sur la terre,  
 Tu traîneras partout ta honte et ta misère ;

Tu viendras, pauvre et nu, enfant déshérité,  
 Pleurer sur les débris de ta triste cité,  
 Dans ces débris épars trouver, pour ton supplice,  
 D'un Dieu ressuscité la tombe accusatrice,  
 Et mourir de douleur près du seul monument  
 Qui n'aura rien à rendre au jour du jugement.

LES VIEILLARDS.

Ciel !

AARON.

Arrachons Nadab à son indigne flamme.  
 Je l'ai fait appeler pour attendrir son âme ;  
 Sans doute il va venir, il m'obéit encor.

(A Moïse.)

Prêtez-moi de vos vœux le fraternel accord ;  
 Brisez de Jéhovah la flèche dévorante ;  
 Éteignez le courroux dans sa droite fumante.  
 Vous avez comme moi de chers et doux liens :  
 Pensez à vos enfants, vous prierez pour les miens.

MOÏSE.

Il reste au Tout-Puissant une tribu fidèle ;  
 Je vais m'y réunir ; je marche où Dieu m'appelle.

AARON.

Prophète, que Nadab ne soit pas condamné !  
 Si mon fils est coupable, il est infortuné.

MOÏSE.

Vous allez voir Nadab ; eh bien ! qu'il se repente,  
 Que du chemin du crime il remonte la pente !  
 Ce qu'il dénie au ciel, tâchez de l'obtenir ;  
 J'attendrai vos succès pour régler l'avenir :  
 Adieu. Lévités saints, je vous porte ces Tables,  
 Que souilleraient ici des hommes détestables.

(Il prend les Tables de la loi au tombeau de Joseph, et s'éloigne suivi du lévite.)

DATHAN, aux vieillards.

Et nous, sans redouter sa menace et ses cris,  
 De l'union d'Arzané acceptons le haut prix.

(Il sort avec les chefs et les vieillards.)

### SCÈNE III.

AARON seul.

Tout fuit ! Moment affreux ! la céleste colère  
 Me laisse seul chargé du dessein de la terre.



Pourrai-je triompher d'un amour criminel?  
Sauverai-je mon fils en sauvant Israël?  
O Père des humains, inspire ma tendresse!

SCÈNE IV.

AARON, NADAB.

NADAB, parlant à des soldats qu'on ne voit pas

Fidèles compagnons que mon sort intéresse,  
Je ne crains plus ici les prêtres conjurés;  
N'allez pas plus avant. Vous, Ruben, demeurez.

AARON.

Approche, infortuné; dans le sein de ton père  
Viens confesser ta faute et cacher ta misère.

NADAB.

Ciel, qui savez mes maux, fortifiez mon cœur!

(A Aaron.)

Vous me désirez voir?

AARON.

Ferais-tu mon malheur,  
Toi dont j'ai soutenu la paisible jeunesse?  
Instruisant ton berceau, protégeant ta faiblesse,  
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom  
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Édom.  
Non, mon fils bien-aimé n'est point inexorable;  
Il m'entendra.

NADAB.

Aaron, votre bonté m'accable.  
Craignez mon désespoir; ne me condamnez pas  
De conduire aujourd'hui mon Arzane au trépas.

AARON.

Tu peux aimer encor cette femme étrangère?

NADAB.

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.  
Me condamnez-vous?

AARON.

Je te plains seulement;  
Je te viens consoler dans ton égarement.

Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie ?  
 Chaque jour à nos cœurs une joie est ravie :  
 J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,  
 Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.  
 Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,  
 Souffrir que le ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB.

Ma parole est liée.

AARON.

Aurais-tu donc promis  
 D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis ?

NADAB.

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON.

Ainsi ton cœur se tait quand je le sollicite.

NADAB.

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.  
 Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc,  
 J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre ;  
 Je pleure, je souris, et ma raison s'égare ;  
 Je touche également aux vertus, aux forfaits ;  
 Des sépulcres, la nuit, je viole la paix ;  
 Altéré de combats, quelquefois j'en frissonne...  
 J'irais du Roi des rois attaquer la couronne !  
 Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,  
 Je songe à votre peine, et je gémis sur vous.  
 Longtemps dans ce chaos je tourne, je me lasse.  
 Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,  
 Dans mon cœur, éclairé d'un tendre et nouveau jour,  
 Je ne retrouve plus que mon funeste amour

AARON.

Formidable peinture ! étrange frénésie !  
 Serais-tu donc, Nadab, la victime choisie ?  
 Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers.  
 Si le ciel te frappait, parjure à tes foyers,  
 Sur ma tête plutôt que ton péché retombe !  
 Moi, marqué pour la mort, je creuserais la tombe  
 De cet enfant chéri dont les saintes douleurs  
 A mon dernier linceul réservaient quelques pleurs :  
 Jeune guerrier, ma main desséchée et débile  
 Viendrait t'ensevelir dans ce sable stérile !

Mes os, à ce penser, ont tressailli d'effroi.  
 Dieu d'Abraham, Dieu fort, Dieu bon, épargne-moi!  
 Ne me demande pas, souveraine Justice,  
 Même pour m'éprouver, un cruel sacrifice;  
 Je me dirais toujours, tremblant et peu soumis,  
 « Si l'ange va tarder, que deviendra mon fils? »  
 Je n'ai point, j'en conviens, la fermeté d'un père,  
 J'ai plutôt la faiblesse et le cœur d'une mère.  
 Rachel pleura ses fils au tombeau descendus;  
 Rien ne la consola, parce qu'ils n'étaient plus.

NADAB.

Père compatissant!

AARON.

Enfant de ma tendresse,  
 N'es-tu pas le soleil qui charme ma vieillesse,  
 La lumière du jour, le doux rayon des cieux  
 Qui réchauffe mon cœur, qui réjouit mes yeux?  
 Si Nadab à ton joug, Seigneur, est indocile,  
 Tout homme est ton ouvrage, et tout homme est fragile:  
 Dans ta miséricorde attends le criminel.  
 O Dieu! sois patient! n'es-tu pas éternel?

NADAB.

Malheur à moi! d'Aaron je vois couler les larmes!  
 Il faut de l'étrangère oublier tous les charmes.  
 Mon père, entre tes bras recueille ton enfant:  
 Sur ton paisible sein presse mon sein brûlant;  
 Que j'y trouve un asile, et que dans la tempête  
 Tes bénédictions reposent sur ma tête!

AARON.

Honneur de mes vieux ans, couronne de mes jours,  
 Donne à ton repentir un large et libre cours;  
 Laisse à ton père Aaron achever la victoire.  
 Nadab, tu t'attendris; tes pleurs feront ma gloire.  
 Prie avec moi le Dieu que tu voulais quitter:

(Il prie.)

« Dieu clément, contre nous cesse de t'irriter,  
 « Reçois dans ton bercail la brebis égarée,  
 « Par des loups ravissants à moitié déchirée. »  
 As-tu prié, mon fils? es-tu calmé? sens-tu  
 Cette tranquillité que nous rend la vertu?  
 Moïse nous attend prosterné sur la pierre:  
 Viens avec le prophète achever ta prière;

Gravissons du Sina le roc silencieux,  
Et pour trouver la paix rapprochons-nous des cieux.

(Il entraîne Nadab, et tout à coup il aperçoit Arzane.

Quel fantôme envieux épouvante ma vue!

## SCÈNE V.

AARON, NADAB, ARZANE

ARZANE, à Nadab.

Ma présence est ici sans doute inattendue ;  
Mais pardonnez, Nadab, si la fille des rois  
Demande à vous parler pour la dernière fois.  
On dit que dans ces lieux, écoutant votre père,  
Recevant ses conseils, cédant à sa colère,  
Vous allez par ma mort noblement consentir  
Au pardon qu'on promet à votre repentir.  
Voilà ce que Dathan s'est hâté de m'apprendre.  
A des reproches vains je ne sais point descendre ;  
Je dédaigne la vie, et je viens seulement  
Entendre mon arrêt, subir mon jugement.

NADAB.

Arzane !

AARON.

Quelle femme insolente et rebelle  
Ose mêler sa voix à la voix paternelle ?  
Du sang et du devoir respecte le lien,  
Mon fils.

ARZANE.

Nadab, aussi ne me devez-vous rien ?  
Moi, des rois d'Amalec et la veuve et la fille,  
Je vous livrais mes dieux, mon peuple et ma famille.  
Fallait-il, puisqu'enfin vous vouliez m'immoler,  
Par des aveux trompeurs chercher à me troubler,  
A ternir sur mon front l'éclat du diadème ?

NADAB.

Soupçonner mon amour ! j'en appelle à vous-même.  
Que diriez-vous, Arzane, en cet affreux moment,  
Si je vous accusais de me tromper ?

ARZANE, surprise et troublée:

Comment!

Qui? moi?

AARON, à Nadab.

N'en doute pas, c'est le ciel qui t'inspire.  
 A perdre les Hébreux cette étrangère aspire,  
 Sans partager ta flamme. Altier, dur et moqueur,  
 Son regard a trahi le secret de son cœur.  
 Elle te hait, Nadab, comme elle hait ta race.  
 Aussitôt qu'à tes yeux elle aura trouvé grâce,  
 Tu la verras, quittant un langage suspect,  
 Redevenir pour toi la veuve d'Amalec.  
 Tes fils, dignes enfants de cette digne mère,  
 Sortiront de son sein en maudissant leur père;  
 Et peut-être, effaçant le crime de Cain,  
 Ils lèveront sur toi leur parricide main.

ARZANE, à part:

Ne laissons pas la haine altérer mon visage.

(Haut.)

Le ciel lit mieux au fond de ce cœur qu'on outrage.

NADAB.

Aaron aurait-il dit la triste vérité?

ARZANE.

Que son reproche, hélas! n'était-il mérité!  
 Je m'égare...

NADAB.

Achez!

ARZANE.

Un dieu qui m'humilie  
 Me force à révéler ma honte et ma folie.  
 Cruel, quand, sans remords, tu manques à ta foi..

AARON, l'interrompant.

Nadab, crains des aveux qui ne trompent que toi.

ARZANE.

Jusqu'au fond du tombeau bénissant ta mémoire...

AARON, l'interrompant.

Regarde-la, mon fils, pour cesser de la croire.

ARZANE.

Je ne regretterai, dans le sombre séjour,  
 Que de ne pouvoir plus t'exprimer mon amour.

NADAB.

Aveux délicieux! douce et divine flamme,  
 Qui pénètre et descend dans le fond de mon âme

Qu'est-ce que l'univers au prix d'un tel bonheur ?  
Et qu'importent Moïse et toute sa grandeur,  
Et les desseins du ciel et le sort de la terre ?  
Nadab, sûr d'être aimé, redevient téméraire.

AARON.

Quel blasphème est sorti de ta bouche, ô Nadab !

*(Arzane s'incline aux pieds d'Aaron ; Aaron la repousse.)*

Fuis, exécration enfant de Loth et de Moab,  
Et reçois, pour présent de l'hymen qui s'apprête,  
La malédiction dont je frappe ta tête.

*(Arzane se relève.)*

NADAB, égaré tout le reste de la scène.

*(Arzane le prend par la main.)*

Femme, as-tu disparu ? Ta main brûle ma main.

ARZANE.

Des tentes d'Israël c'est ici le chemin.

AARON.

N'engage pas mon fils dans le sentier du crime.

NADAB.

Arzane, suis mes pas..... Évite cet abîme.

J'entends gronder la foudre, et la terre a tremblé.

AARON.

Malheureux, par l'enfer ton esprit est troublé.

NADAB.

Silence !... c'est sa voix ; c'est la voix de Moïse.

AARON.

Il te montre la terre à tes aïeux promise.

NADAB.

Il fait rouler du Nil les flots ensanglantés ;  
L'ange pâle des morts se tient à ses côtés ;  
Le feu du ciel descend sur ma tête profane.

AARON.

Demeure avec Aaron.

NADAB.

Il a maudit Arzane !

AARON.

Il bénira Nadab.

NADAB.

Rejeté loin du port,  
D'Arzane désormais je partage le sort.

AARON.

Ne revendique point l'anathème d'un père.  
J'aucantis l'arrêt lancé dans ma colère,

S'il atteint jusqu'à toi.

NADAB.

Vous ne le pouvez plus :  
Par le Dieu paternel vos vœux sont entendus.

(Il suit Arzane.)

Astarté, qu'à tes chants notre union s'achève :  
Marchons ; l'autel est prêt et l'aurore se lève.

AARON.

Arrête !

NADAB.

Il est trop tard.

AARON.

Viens.

NADAB.

Je suis entraîné.

AARON.

Dieu te pardonnera.

NADAB.

Vous m'avez condamné.

AARON, à Marie, qui s'avance à la tête des chœurs.

Ma sœur, secourez-moi ! Priez tous ! Au prophète,  
Pour racheter mon fils, je vais offrir ma tête.

## SCENE VI.

MARIE, CALEB ; CHŒUR DE LÉVITES, CHŒUR DE JEUNES  
FILLES ISRAÉLITES.

(Le jour commence à paraître : les lévites, ceints de leurs épées, tiennent dans la main droite un bâton blanc, et dans la gauche une trompette. Quatre lévites portent le tabernacle, qu'ils ont élevé du camp. Les jeunes filles israélites portent des harpes et des tambourins.)

CALEB.

Moïse nous ordonne, au matin renaissant,  
D'aller le retrouver près du puits d'Élissant,  
Tandis qu'à nos autels les vierges retirées  
Rediront au Seigneur les plaines consacrées.  
Partons. Que de l'enfer soit confondu l'orgueil !

MARIE.

Mais de Joseph ici laissons-nous le cercueil ?  
Verra-t-il des faux dieux les infâmes emblèmes ?

Non : les morts ont horreur de ces dieux morts eux-mêmes  
 Dérobons ce cercueil, et courons le cacher  
 Auprès du tabernacle, à l'abri d'un rocher  
 C'est Jacob tout entier qui fuit l'idolâtrie :  
 Les enfants, les tombeaux, font toute la patrie.

(Caleb à la tête des lévites, Marie à la tête des jeunes filles israélites, gravissent le Sinaï. Six lévites emportent le cercueil de Joseph ; quatre autres lévites portent le tabernacle. L'aurore paraît ; les lévites commencent de temps en temps de la trompette, les deux chœurs se groupent diversement sur les rochers, et chantent ou déclament en marchant ce qui suit :)

**CHŒUR DES LÉVITES.**

Emportons les os de nos pères ;  
 De nos trésors c'est le plus beau.  
 Joseph vivant fut trahi par ses frères,  
 Ne trahissons point son tombeau.

**CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.**

Nous gardons la douceur de nos foyers antiques  
 Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux ;  
 En conservant nos autels domestiques  
 Et les cendres de nos aïeux.

**DEUX LÉVITES.**

Quel pouvoir est le sien ! que d'œuvres redoutables  
 Moïse, aimé du ciel, accomplit à la fois !

**DEUX JEUNES FILLES.**

Il commande : la mer aux vagues indomptables,  
 Comme un enfant docile, exécute ses lois.

**CALEB.**

Que notre bouche répète,  
 Au fracas des tambours, au son de la trompette,  
 L'hymne qu'au bord des flots chantait en son honneur  
 Marie, instruite du Seigneur.

**CHŒUR GÉNÉRAL.**

Dieu protège et défend l'innocent qu'on opprime :  
 Du cruel Pharaon pour sauver la victime,  
 Il a paru comme un guerrier  
 Et précipité dans l'abîme  
 Le cheval et le cavalier.

**UN ISRAÉLITE.**

Mezraïm disait, dans sa rage :  
 « Frappons les Hébreux fugitifs,  
 « La mer ne leur ouvre un passage  
 « Que pour nous livrer nos captifs  
 « Qu'Israël au joug indocile,  
 « De nos murs pétrissant l'argile,



« Accomplisse ses vils destins,  
« Et que la Juive la plus fière  
« S'épuise à broyer sur la pierre  
« Le pur froment de nos festins. »

UN LÉVITE.

Le Seigneur entendit ces clameurs insolentes,  
Et, se levant soudain,  
Sur la mer partagée en deux vagues roulantes,  
Il étendit sa main :

UN AUTRE LÉVITE.

De la mer aussitôt les ondes suspendues  
Cèdent au bras puissant,  
Et sur les Égyptiens les vagues répandues  
Tombent en mugissant.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Oh ! quel spectacle !  
Les chars, les javelots,  
Engloutis au sein des flots,  
Les hurlements et les sanglots,  
La noire mort croissant dans ce chaos,  
Du vengeur d'Israël attestent le miracle.

CHOEUR DE JEUNES ISRAÉLITES

O des méchants inutiles complots !

CHOEUR DES LÉVITES.

Oh ! quel spectacle !

UN LÉVITE.

Des ossements muets les arides monceaux  
S'entassèrent au bord où tant de voix gémissent.

UNE ISRAÉLITE.

Les princes de Tanis aux enfers descendirent  
Comme une pierre au fond des eaux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu protège et défend l'innocent qu'on opprime.  
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,  
Il a paru comme un guerrier,  
Et précipité dans l'abîme.  
Le cheval et le cavalier.

MARIE.

Du favori de Dieu vivo l'antique gloire,  
Qui présage à nos cœurs sa nouvelle victoire !

Que du lâche Éphraïm nos concerts méritants  
Attirent les regards sur ces sommets distants ;  
Qu'il voie avec remords nos cohortes fidèles  
Couronnant du Sina les roches éternelles ;  
Abraham et Jacob penchés du haut des cieux  
Les anges se mêlant à nos hymnes pieux ;  
Et Moïse à l'écart, prosterné sur la poudre,  
Suppliant le Seigneur et retenant la foudre.

(Les chœurs disparaissent peu à peu derrière les r. bords.)



## ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, DATHAN.

*(Dans cet acte, Nadab est revêtu d'armes brillantes, et porte le manteau royal.)*

DATHAN.

Votre absence, Nadab, va surprendre l'armée;  
Elle en paraît déjà justement alarmée :  
Objet de tant de vœux, vous les devez combler.

NADAB.

N'est-ce donc pas ici qu'on se doit rassembler ?

DATHAN.

Sans doute ; mais du camp, que votre absence trompe,  
Il ne vous convient pas de devancer la pompe.  
Montrez-vous radieux aux soldats satisfaits.

NADAB.

Sais-je ce que je veux ? sais-je ce que je fais ?  
A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent,  
L'amour et le remords tour à tour me ramènent.

DATHAN.

Cachez du moins le trouble où flotte votre esprit.

NADAB.

Que plutôt sur mon front ce trouble soit écrit.

DATHAN.

Les conseils éternels ont rejeté Moïse ;  
Et c'est vous à présent que le ciel favorise.

NADAB.

Pure religion, dont je souille l'autel,  
J'entends en ce moment ton soupir maternel.  
Combien j'étais heureux quand tes chastes entraves  
Au pied d'un Dieu jaloux tenaient mes sens esclaves ;  
Quand un simple bandeau, déroulé par ta main,  
Sous un lin virginal cachait mon front serein !

Dathan, j'ai tout perdu par ma coupable audace;  
 J'ai trahi le passé, l'avenir et ma race.  
 Oh ! que le premier crime est pesant sur le cœur !

DATHAN.

Calmez l'empportement d'une injuste douleur :  
 Aux rives de Scîr tout vous sera prospère.

NADAB.

Je ne chanterai point dans la terre étrangère.

DATHAN.

Sous le manteau des rois le chagrin est léger.

NADAB.

Que ne suis-je vêtu du sayon du berger !  
 Et que n'ai-je, innocent au jour de la tempête,  
 Une pierre au désert pour reposer ma tête !

DATHAN.

Venez : pour votre hymen tout s'apprête en ce lieu.

NADAB.

Il ne manque à l'autel que mon père et mon Dieu.

DATHAN.

Éloignez ces ennuis : voilà, plein d'espérance,  
 Au-devant de vos pas le peuple qui s'avance.

NADAB.

Quel charme ! quel éclat ! Fuyez, tristes remords  
 L'aspect de la beauté me rend tous mes transports.

## SCÈNE II.

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, DATHAN; CHOEUR DE JEUNES  
 FILLES AMALÉCITES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

(Arzane paraît traîné sur un char; onze drapeaux annoncent les onze tribus présentes au sacrifice. Les jeunes Amalécites déposent au milieu du théâtre un autel sur lequel on voit une idole : elles placent devant cet autel un trépied allumé; quelques-unes tiennent les corbeilles des offrandes. Dathan porte le flambeau nuptial, et Nébée, le vase à l'oncens.)

NADAB, à Arzane.

Arzane, qu'au bonheur l'heureux Nadab invite,  
 Sous le sceptre d'Édom rangez l'Israélite.

(Aux soldats.)

Soldats, que votre sort à mon sort doit unir,  
 N'accusez plus vos chefs : tous vos maux vont finir.

Vous avez demandé des dieux dont la puissance  
 Vous guidât à des lieux de paix et d'abondance,  
 Où vous puissiez fixer, à l'abri des tyrans,  
 Vos tombeaux voyageurs et vos berceaux errants :  
 Ces biens, qu'en soupirant vous espérez à peine  
 Vous sont tous accordés par une grande reine.  
 Née aux monts de Sêir, du sang de nos aïeux,  
 Elle va réunir notre race et nos dieux.

UN DES CHEFS DES SOLDATS.

Qu'Arzane et que Nadab règnent pour nos délices,  
 Et conduisent nos pas sous des cieux plus propices !

UN DES PRINCES DU PEUPLE.

Sauvez-nous du désert ; nous vous en prions tous,  
 Et faites-nous des dieux qui marchent devant nous.

NADAB, à Dathan.

Cher Dathan, préparez la pompe nuptiale.

ARZANE, à part.

Je règne, et meurs.

NADAB, à part.

D'où sort cette nuit infernale ?

*(Dathan allume le flambeau nuptial ; les Amalécites déposent les offrandes au pied de l'idole ; le peuple les imite. Nebéc présente l'encens à Arzane. Arzane prend l'encens des mains de Nebéc, l'élève au-dessus du trépied devant l'idole, et dit :)*

ARZANE.

Puissant Dieu d'Amalec, dont Jacob aujourd'hui  
 Reconnaît la grandeur et recherche l'appui,  
 Ouvre tes bras d'airain, ta poitrine enflammée,  
 Pour verser sur Jacob la faveur réclamée.  
 O Moloch ! sois propice à tes nouveaux sujets :  
 Les mères d'Israël payeront tes bienfaits.

*(Elle répand l'encens sur le trépied, et passe l'urne à Nadab.)*

NADAB.

Nadab sacrifier au dragon de l'abîme !

DATHAN

Le temps fuit.

NADAB.

Puisse-t-il toujours manquer au crime !

DATHAN.

Tous les yeux sont sur vous.

NADAB.

Sinai ! Sinai !

ARZANE.

Répandez donc l'encens.

350

**MOISE,**

**NADAB.**

Jacob, je t'ai trahi !

**ARZANE.**

Acnevez.

**NADAB.**

Je ne puis.

**ARZANE.**

Qu'attendez-vous ?

**NADAB.**

Mon père.

**ARZANE.**

Couronne mon amour.

**NADAB.**

Et s'il me trompe !

**ARZANE.**

Espère !

**NADAB.**

Pense au ciel qui me voit !

**ARZANE.**

Songe à tes derniers vœux !

**NADAB.**

Consommons le forfait !

**MOISE,** du haut du Sinai, où il apparaît tenant les Tables de la loi

Arrête, malheureux !

*(L'urne à l'encens tombe des mains de Nadab ; il se fait un moment de silence.)*

### SCÈNE III.

**MOISE, NADAB, ARZANE, DATHAN, NÉBÉE; SOLDATS,  
PEUPLE, ETC.**

**ARZANE.**

Jacob ! je reconnais ton malfaisant génie.

**MOISE,** toujours sur les rochers :

De mon front sillonné dernière ignominie !  
Veillé-je, ou n'est-ce pas l'idolâtre Israël  
Qui d'un monstre du Nil environne l'autel ?

O Tables de la loi, du ciel présent insigne,  
De vos commandements ce peuple n'est plus digne!  
Tombez et brisez-vous!

(Il brise les Tables de la loi, descend des rochers, et marche à l'autel.)

Disparais à mes yeux,  
Disparais à jamais, simulacre odieux.

(Il renverse l'autel et l'idole.)

Vous qu'un ange toujours protège de son aile,  
Lévites, accourez : Moïse vous appelle.  
Et toi, noble Marie, amène dans ce lieu  
Ton faible bataillon, si puissant devant Dieu.

(Les lévites et les jeunes Israélites, entrant de tous côtés sur la scène, se rangent autour de Moïse.)

NADAB, tirant son épée.

Soldats! livrez-vous mon épouse à ces traîtres  
Défendez votre roi contre la main des prêtres.

MOÏSE.

Que tout fidèle Hébreu, par son zèle emporté,  
D'un repentir soudain passe de mon côté.

(Le peuple fait un mouvement.)

NADAB.

Infâmes déserteurs!

MOÏSE.

N'écoutez point l'impie,  
Et qu'à la voix des saints Israël se rallie!

(Le peuple et les soldats passent du côté de Moïse.)

NADAB, à Arzane.

Je te défendrai seul, objet cher et cruel,  
Contre ce peuple entier, Moïse et l'Éternel.

MOÏSE.

Vengeurs du sanctuaire, entourez la victime,  
Et désarmez le bras qu'avait armé le crime.

(Des lévites environnent Arzane et désarment Nadab, d'autres emmènent Da than.)

ARZANE.

Cessez, vils meurtriers; je saurai bien sans vous  
Mourir comme une reine. Oui, je vous brave tous.  
Heureuse, en expirant j'ai vengé ma patrie;  
C'est par moi que Jacob connaît l'idolâtrie.  
Retourne si tu veux, ô peuple renié,  
A ton Dieu dévorant, à ton Dieu sans pitié.  
Je te livre à l'arrêt qui déjà te condamne.  
Et ton sang va couler après celui d'Arzane.

MOÏSE.

Qu'on l'entraîne!

*NADAB, s'arrachant des mains des lévites et se précipitant vers Arzane.*

Sur moi tournez votre poignard

Arzane, que mon corps te serve de rempart ;  
Permis avec le tien que mon sang se confonde ;  
Que nos âmes ensemble abandonnent le monde,  
Et que le dernier souffle exhalé de mon cœur  
Des feux qui me brûlaient te porte encor l'ardeur !

*ARZANE, le repoussant.*

Quoi ! jusque dans la mort m'accabler de ta flamme !  
Laisse, laisse aux enfers descendre en paix mon âme.  
Disons-le maintenant à la face des cieux :  
Comme tout Israël tu m'étais odieux.  
Fils d'Aaron, dans l'espoir de te perdre toi-même,  
J'avais, pour mon supplice, eu la faiblesse extrême  
De me vouloir sauver en me donnant à toi ;  
Mais cet effort était trop au-dessus de moi ;  
Et lorsque de l'amour j'affectais le langage,  
Les pleurs le démentaient sur mon pâle visage.  
Je suis enfin soustraite à ces secrets tourments ;  
Le tombeau me dérobe à tes embrassements.  
Quel bonheur d'échapper à l'amant qu'on déteste !  
Adieu, parjure enfant d'une race funeste ;  
De mon dernier aveu que le dur souvenir  
Augmente la douleur de ton déviler soupir ;  
Et songe, en expirant à ton culte infidèle  
Que je n'avais pour toi qu'une haine immortelle !

*(Elle arrache son voile, et sort avec les Amalécites sous la garde d'une troupe de lévites.)*

MOÏSE.

Allez, brisez la tête à cet ingrat serpent,  
Et tarissez les flots du venin qu'il répand.

## SCÈNE IV.

MOÏSE, NADAB, MARIE; PEUPLE ET SOLDATS.

MARIE.

Du Très-Haut, pour Nadab, implorons la clémence.

*NADAB, dans la stupeur.*

Mon songe disparaît dans un abîme immense.  
Ta malédiction, Aaron infortuné,  
Comme un manteau brûlant couvrit ton premier-né.



Tu ne m'entendras plus te parler, te sourire ;  
 Tu ne me verras plus chaque matin te dire :  
 • Viens, mon père, au soleil réchauffer tes vieux ans ;  
 • Viens prier l'Éternel et bénir tes enfants. »

(Il fait quelques pas sur le théâtre.)

Mais par quel corps sanglant est ma marche heurtée ?  
 Aux corbeaux du désert une femme jetée....  
 Noirs vautours attachés à ce sein éclatant,  
 Je demande ma part du festin palpitant.  
 Tu ne peux plus du moins repousser ma tendresse,  
 Arzane ; dans mes bras je te tiens, je te presse.  
 Nous aurons au soleil montré dans un seul jour  
 Des prodiges nouveaux et de haine et d'amour.  
 Jéhovah! puisqu'Arzane à ma flamme est ravie,  
 Je te rends tes présents, je renonce à la vie :  
 Pour aller aux enfers m'unir à la beauté,  
 Je cours t'offrir l'encens que respire Astarté.

(Il fait-)

**MOÏSE**, aux lévites.

Suivez-le, gardez-le de sa propre misère.  
 Ne verse point sur lui, Seigneur, dans ta colère  
 Les feux dont Séboïn jadis fut consumé,  
 Et que de ton courroux le trésor soit fermé !

(Les lévites suivent Nadab. Moïse parlant à Marie :)

Vous, femme forte et sage, à la vertu nourrie,  
 Soignez l'âme d'Aaron d'un coup affreux meurtrie :  
 Par mes ordres secrets Benjamin et Caleb  
 Ont arrêté mon frère à la source d'Oreb.

Marie sort : le ciel commence à se couvrir ; on entend un coup de tonnerre. Moïse, après avoir regardé le ciel et la montagne, dit :)

Quel présage effrayant ! Dieu vient : à sa présence  
 La mer a fui ; la terre attend dans le silence ;  
 Et les cieus, dont il fait trembler l'immensité,  
 S'abaissent sous les pas de son éternité.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

LE LÉVITE.

Par la fureur du peuple Arzane lapidée  
 Est rendue aux démons qui l'avaient obsédée.

Mais Nadab l'a suivie : en proie au désespoir,  
Chargeant de feux impurs un impur encensoir,  
Il souillait l'holocauste, alors que sur la poudre  
Il est tombé soudain.

MOÏSE.

Qui l'a frappé !

LE LÉVITE.

La foudre.

MOÏSE.

O Justice incréée, Arbitre souverain,  
Je n'ai donc plus l'espoir de désarmer ta main !

(Au peuple.)

Oui, vous serez punis : il faudra que l'épée  
Cherche encor parmi vous la victime échappée.  
Vous mourrez au désert, et vos jeunes enfants  
Dans Jéricho sans vous entrèrent triomphants.  
Caleb et Josué, sauvés par le Dieu juste,  
Seuls du sacré Jourdain passeront l'onde auguste.  
Moi-même, tout flétri de votre iniquité,  
Du pays de Jacob je serai rejeté.  
Salut, mont Abarim, d'où les yeux de Moïse  
Découvriront les bords de la Terre-Promise ;  
Abarim, où, chantant mon cantique de mort,  
Je bénirai ce peuple en un tendre transport.

(Il étend les mains sur le peuple, qui s'incline.)

Tribus, je vous bénis comme à ma dernière heure.  
Au sein de mes enfants que je vive et je meure,  
Et qu'après mon trépas un voyageur divin  
Des vrais champs d'Abraham leur montre le chemin !

FIN DE MOÏSE.

# POÉSIES



## PRÉFACE.

Dans l'avertissement placé à la tête du premier volume des *Oeuvres complètes* (édition de 1829,) j'ai dit : « J'ai longtemps fait des vers avant de descendre à la prose. Ce n'était qu'avec regret que M. de Fontanes m'avait vu renoncer aux Muses : moi-même je ne les ai quittées que pour exprimer plus rapidement des vérités que je croyais utiles. »

Dans la préface des ouvrages politiques j'ai dit . « Les Muses furent l'objet du culte de ma jeunesse; ensuite je continuai d'écrire en prose avec un penchant égal sur des sujets d'imagination, d'histoire, de politique, et même de finances. Mon premier ouvrage, l'*Essai historique*, est un long traité d'histoire et de politique. Dans le *Génie du Christianisme*, la politique se trouve partout, et je n'ai pu me défendre de l'introduire jusque dans l'*Itinéraire* et dans les *Martyrs*. Mais, par l'impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit, on ne voulut sortir pour moi du préjugé commun qu'à l'apparition de la *Monarchie selon la Charte*. »

Vous avez fait beaucoup de vers, me dira-t-on : soit ; mais sont-ils bons ? voilà toute la question pour le public.

Je sais fort bien que ce n'est pas à moi, mais au public, à trancher cette question. Je ne pourrais appuyer mes espérances que sur une autorité grave, à la vérité, mais peut-être fascinée par les illusions de l'amitié. Je vais présenter quelques observations dont je ne prétends faire aucune application à ma personne : je le dis avec sincérité, et j'espère qu'on le croira.

Les grands poètes ont été souvent de grands écrivains en prose ; qui peut le plus peut le moins ; mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poètes. La difficulté est de déterminer, lorsqu'on écrit aussi facilement en prose qu'en vers, et en

vers qu'en prose, si la nature vous avait fait poète d'abord et prosateur ensuite, ou prosateur en premier lieu, et poète après.

Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de vers, on vous range dans la catégorie des écrivains en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

Si l'un des deux talents domine chez vous, vous êtes vite classé.

Si les deux talents sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, par *cette impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit*, comme je l'ai déjà remarqué. On vous loue même excessivement de ce que vous avez, pour déprécier ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne veut pas reconnaître; on vous élève aux nues, pour vous rabaisser au-dessous de tout. L'envie est fort embarrassée, car elle se voit obligée d'accroître votre gloire pour la détruire; et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine.

Répétez, par exemple, jusqu'à satiété que presque tous les grands talents politiques et militaires de la Grèce, de l'Italie ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allemagne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands talents littéraires; vous ne parviendrez jamais à convaincre de cette vérité de fait la partie médiocre et envieuse de notre société. Ce préjugé barbare qui sépare les talents n'existe qu'en France, où l'amour propre est inquiet, où chacun croit perdre ce que son voisin possède, où enfin on avait divisé les facultés de l'esprit comme les classes des citoyens. Nous avons nos trois ordres intellectuels, le génie politique, le génie militaire, le génie littéraire, comme nous avons nos trois ordres politiques, le clergé, la noblesse et le tiers état; mais dans la constitution des trois ordres intellectuels, *il était de principe* qu'ils ne pouvaient jamais se trouver réunis dans la même chambre, c'est-à-dire dans la même tête.

Le gouvernement public dont nous jouissons maintenant fera disparaître peu à peu ces notions dignes des Welches. Il était tout simple que dans une monarchie militaire, où l'on avait besoin ni de l'étude politique ni de l'éloquence de la tribune, les lettres parussent un amusement de cabinet ou une occupation de collège. Force sera aujourd'hui de reconnaître que le consul Cicéron était non-seulement un grand orateur, mais encore un grand écrivain, comme César était un grand historien et un grand poète.

De ces considérations (que, pour le dire encore une fois, je pré-

sente dans un intérêt général, nullement dans celui de la vanité) je passe à l'*historique* de mes poésies.

Si j'avais voulu tout imprimer, le public n'en aurait pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisais des vers au collège, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour : *Je me suis gardé de les montrer aux gens*. Les Muses ont été pour moi des divinités de famille, des lares que je n'adorais qu'à mes foyers.

Les poésies, en très petit nombre, que je me suis déterminé à conserver, sont divisées en deux classes, savoir : les poésies échappées à ma première jeunesse, et celles que j'ai composées aux différentes époques de ma vie. J'en ai marqué les dates autant que possible, afin qu'on pût suivre dans mes vers, comme on a suivi dans ma prose, l'ordre chronologique des idées, et le développement graduel de l'art.

Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs; ils forment une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*. J'ai compris les vers de 1784 à 1790, sous ce titre : *Tableaux de la nature*. Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés, quoique disposés à se former en dix syllabes. On retrouve dans ces essais de ma Muse des descriptions que j'ai transportées depuis dans ma prose.

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1791; il y figure à la page 205, sous ce titre que je lui ai conservé : *L'Amour de la campagne*, par le chevalier de C\*\*\*. On en parla dans la société de Ginguéné, de le Brun, de Chamfort, de Parny, de Flins, de la Harpe et de Fontanes, avec lesquels j'avais des liaisons plus ou moins étroites. Je prenais mal mon temps pour faire *ma veille des armes* dans l'*Almanach des Muses*; on était déjà en pleine révolution, et ce n'était plus avec des quatrains qu'on pouvait aller à la renommée.

Voici ce que je lis dans les Mémoires inédits de ma vie, au sujet

de mon début dans la carrière littéraire. Après avoir fait le tableau des diverses sociétés de Paris à cette époque et le portrait des principaux acteurs, je dis :

« On me demandera : Et l'histoire de votre présentation , que devint-elle? — Elle resta là — Vous ne chassâtes donc plus avec le roi après avoir monté dans les carrosses ? — Pas plus qu'avec l'empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la cour ? — J'allai deux fois jusqu'à Sèvres , et revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position et de celle de votre frère ? — Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — Je m'en nuyais. — Ainsi vous ne sentiez aucune ambition ? — Si fait : à force d'intrigues et de soucis , je parvins , par la protection de Delisle de Sales , à la gloire de faire insérer dans l'*Almanach des Muses* une idylle (*L'Amour de la campagne*) dont l'apparition me pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

Au retour de l'émigration , mon ami M. de Fontanes , qui connaissait mes secrets poétiques , m'engagea à laisser insérer dans le *Mercur* les vers intitulés *la Forêt*. Tandis que j'étais à Londres , M. Peltier avait publié dans son journal mon imitation de l'épigramme de Gray sur un *Cimetière de campagne*. Cette imitation a été réimprimée en 1828 dans les *Annales romantiques*. Les autres pièces ont été publiées pour la première fois en 1828 , dans l'édition de mes *Œuvres complètes*.

---

# POÈMES DIVERS

---

## TABLEAUX DE LA NATURE

(DE 4784 A 4790.)

---

### PREMIER TABLEAU.

#### INVOCATION.

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus  
Les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus,  
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,  
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,  
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux  
Qui parfume les airs et s'approche des cieux,  
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,  
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,  
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais  
Remplit de bruits légers les antiques forêts,  
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,  
Semble l'écho plaintif des mers et des orages :  
L'innocente nature et ses tableaux touchants  
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants,

---

### SECOND TABLEAU.

#### LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,  
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!  
Dans vos sombres détours en rêvant égaré,  
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.

**Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler**  
**Des arbres, des gazons, une douce tristesse :**  
**Cette onde que j'entends murmure avec mollesse ,**  
**Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.**  
**Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière**  
**Ici loin des humains ! — Au bruit de ces ruisseaux,**  
**Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,**  
**Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !**  
**Tout parle, tout plaît sous ces voûtes tranquilles :**  
**Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit ;**  
**Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,**  
**Balacent tour à tour leurs guirlandes mobiles.**  
**Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts ,**  
**A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?**  
**D'autres vous rediront des amours étrangères ;**  
**Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts <sup>1</sup>.**



### TROISIEME TABLEAU.

#### LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

**Les bois épais, les sirtes mornes, nues,**  
**Mélangent leurs bords dans les ombres chenues.**  
**En scintillant dans le zénith d'azur,**  
**On voit percer l'étoile solitaire ;**  
**A l'occident, séparé de la terre,**  
**L'écueil blanchit sous un horizon pur,**  
**Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,**  
**Flotte la nue, en vapeurs purpurines.**  
**D'un carmin vif les monts sont dessinés ;**  
**Du vent du soir se meurt la voix plaintive ;**  
**Et, mollement l'un à l'autre enchaînés,**  
**Les flots calmés expirent sur la rive.**  
**Tout est grandeur, pompe, mystère, amour**  
**Et la nature, aux derniers feux du jour,**  
**Avec ses monts, ses forêts magnifiques,**

<sup>1</sup> Vers imprimés dans le *Mercur*. Voyez la Préface.



Son plan sublime et son ordre éternel,  
 S'élève ainsi qu'un temple solennel,  
 Resplendissant de ses beautés antiques.  
 Le sanctuaire où le Dieu s'introduit  
 Semble voilé par une sainte nuit ;  
 Mais dans les airs la coupole hardie,  
 Des arts divins gracieuse harmonie,  
 Offre un contour peint des fraîches couleurs  
 De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.



### QUATRIÈME TABLEAU.

#### LE SOIR DANS UNE VALLÉE.

Déjà le soir de sa vapeur bleuâtre  
 Enveloppait les champs silencieux ;  
 Par le nuage étaient voilés les cieux :  
 Je m'avançais vers la pierre grisâtre.

Du haut d'un mont une onde, rugissant,  
 S'élançait : sous de larges sycomores,  
 Dans ce désert d'un calme menaçant,  
 Roulaient les flots agités et sonores.  
 Le noir torrent, redoublant de vigueur,  
 Entrait fougueux dans la forêt obscure  
 De ces sapins, au port plein de langueur,  
 Qui, négligés comme dans la douleur,  
 Laisent tomber leur longue chevelure,  
 De branche en branche errant à l'aventure.  
 Se regardant dans un silence affreux,  
 Des rochers nus s'élevaient ténébreux ;  
 Leur front aride et leurs cimes sauvages  
 Voyaient glisser et fumer les nuages :  
 Leurs longs sommets, en prisme partagés,  
 Étaient des eaux et des mousses rongés.  
 Des liserons, d'humides capillaires,  
 Couvraient les flancs de ces monts solitaires ;  
 Plus tristement des lierres encor

Se suspendaient aux rocs inaccessibles ;  
 Et contrasté, teint de couleurs paisibles,  
 Le jonc, couvert de ses papillons d'or,  
 Riait au vent sur des sites terribles.

Mais tout s'efface ; et, surpris de la nuit,  
 Couché parmi des bruyères laineuses,  
 Sur le courant des ondes orageuses  
 Je vais pencher mon front chargé d'ennui.



### CINQUIÈME TABLEAU.

#### NUIT DE PRINTEMPS.

Le ciel est pur, la lune est sans nuage :  
 Déjà la nuit au calice des fleurs  
 Verse la perle et l'ambre de ses pleurs ;  
 Aucun zéphir n'agite le feuillage.  
 Sous un berceau, tranquillement assis,  
 Où le lilas flotte et pend sur ma tête,  
 Je sens couler mes pensers rafraîchis  
 Dans les parfums que la nature apprête.  
 Des bois dont l'ombre, en ces prés blanchissants,  
 Avec lenteur se dessine et repose,  
 Deux rossignols, jaloux de leurs accents,  
 Vont tour à tour réveiller le printemps  
 Qui sommeillait sous ces touffes de rose.  
 Mélodieux, solitaire Ségrais,  
 Jusqu'à mon cœur vous portez votre paix !  
 Des prés aussi traversant le silence,  
 J'entends au loin, vers ce riant séjour,  
 La voix du chien qui gronde et veille autour  
 De l'humble toit qu'habite l'innocence.  
 Mais quoi, déjà, belle nuit, je te perds !  
 Parmi les cieux à l'aurore entr'ouverts,  
 Phébé n'a plus que des clartés monrantes ;  
 Et le zéphir, en rasant le verger,  
 De l'orient, avec un bruit léger,  
 Se vient poser sur ces tiges tremblantes.

## SIXIÈME TABLEAU.

## NUIT D'AUTOMNE.

Mais des nuits d'automne  
Goûtons les douceurs ;  
Qu'aux aimables fleurs  
Succède Pomone  
Le pâle couchant  
Brille encore à peine ;  
De Vénus, qu'il mène,  
L'astre va penchant ;  
La lune, emportée  
Vers d'autres climats,  
Ne montrera pas  
Sa face argentée.  
De ces peupliers,  
Au bord des sentiers,  
Les zéphirs descendent,  
Dans les airs s'étendent,  
Effleurent les eaux,  
Et de ces ormeaux  
Raniment la sève :  
Comme une vapeur,  
La douce fraîcheur  
De ces bois s'élève.  
Sous ces arbres verts,  
Qu'un vent frais balance,  
J'entends en silence  
Leurs légers concerts :  
Mollement bercée,  
La voûte pressée  
En dôme orgueilleux  
Serre son ombrage,  
Et puis s'entr'ouvrant,  
Du ciel lentement  
Découvre l'image.  
Là, des nuits l'azur  
Dans un cristal pur

Déroule ses voiles,  
Et le flot brillant  
Coule en sommeillant  
Sur un lit d'étoiles.

O charme nouveau !  
Le son du pipeau  
Dans l'air se déploie,  
Et du fond des bois  
M'apporte à la fois  
L'amour et la joie.  
Près des ruisseaux clairs,  
Au chaume d'Adèle  
Le pasteur fidèle  
Module ses airs.  
Tantôt il soupire,  
Tantôt il désire,  
Se tait : tour à tour  
Sa simple cadence  
Me peint son amour  
Et son innocence.  
Dans son lit heureux  
La pauvre attentive  
Écoute, pensive,  
Ces sons dangereux :  
Le drap qui la couvre  
Loin d'elle a roulé,  
Et son œil troublé  
Mollement s'entr'ouvre.  
Tout entière au bruit  
Qui pendant la nuit  
La charme et l'accuse,  
Adèle au vainqueur  
Son aveu refuse,  
Et donne son cœur.

## SEPTIÈME TABLEAU.

## LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER.

Vallée au nord, onduleuse prairie,  
 Déserts charmants, mon cœur, formé pour vous,  
 Toujours vous cherche en sa mélancolie.  
 A ton aspect, solitude chérie,  
 Je ne sais quoi de profond et de doux  
 Vient s'emparer de mon âme attendrie.  
 Si l'on savait le calme qu'un ruisseau  
 En tous mes sens porte avec son murmure,  
 Ce calme heureux que j'ai sur la verdure  
 Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,  
 Les froids amants du froid séjour des villes  
 Rechercheraient ces voluptés faciles.

Si le printemps les champs vient émailler,  
 Dans un coin frais de ce vallon paisible  
 Je lis assis sous le rameux noyer,  
 Au rude tronc, au feuillage flexible.  
 Du rossignol le suave soupir  
 Enchaîne alors mon oreille captive,  
 Et, dans un songe au-dessus du plaisir,  
 Laisse flotter mon âme fugitive.  
 Au fond d'un bois quand l'été va durant,  
 Est-il une onde aimable et sinucuse  
 Qui, dans son cours, lente et voluptueuse,  
 A chaque fleur s'arrête en soupirant?  
 Cent fois au bord de cette onde infidèle  
 J'irai dormir sous le coudre odorant,  
 Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,  
 Fleuve témoin de mes soupirs,  
 Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphyrs,  
 Ton passage offre ici l'image de la vie.  
 En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,  
 Tu conduis tes ondes errantes :  
 Ainsi nos heures inconstantes  
 Passent des plaisirs aux douleurs.

**Mais si voluptueux, du moins dans notre course,**  
 Du printemps nous savons jouir,  
 Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,  
 Emportant avec eux un tendre souvenir :  
**Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire**  
 Vers ces bois où tu fuis toujours ,  
 Si de ces prés ton heureux cours  
 Entraîne quelque fleur légère.

De mon esprit ainsi l'enchantement  
 Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.  
 L'aquilon vient, et l'on voit tristement  
 L'arbre isolé, sur le coteau sauvage,  
 Se balancer au milieu de l'orage.  
 De blancs oiseaux en troupes partagés  
 Quittent les bords de l'Océan antique :  
 Tous, en silence à la file rangés,  
 Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.  
 J'erre aux forêts où pendent les frimas ,  
 Interrompu par le bruit de la feuille  
 Que lentement je traîne sous mes pas,  
 Dans ses pensers mon esprit se recueille.

Qui le croirait? plaisirs solacieux,  
 Je vous retrouve en grand deuil des cieux :  
 L'habit de veuve embellit la nature.  
 Il est un charme à des bois sans parure :  
 Ces prés riants entourés d'aulnes verts,  
 Où l'onde molle énerve la pensée,  
 Où sur les fleurs l'âme rêve, bercée  
 Aux doux accords du feuillage et des airs ;  
 Ces prés riants que l'aquilon moissonne  
 Plaisent aux cœurs. Vers la terre courbés,  
 Nous imitons, ou flétris ou tombés,  
 L'herbe en hiver et la feuille en automne.

**HUITIÈME TABLEAU.****LA MER.**

Des vastes mers tableau philosophique,  
Tu plais au cœur de chagrins agité :  
Quand de ton sein par les vents tourmenté,  
Quand des écueils et des grèves antiques  
Sortent des bruits, des voix mélancoliques,  
L'âme attendrie en ses rêves se perd,  
Et, s'égarant de penser en penser,  
Comme les flots de murmure en murmure,  
Elle se mêle à toute la nature :  
Avec les vents, dans le fond des déserts,  
Elle gémit le long des bois sauvages,  
Sur l'Océan vole avec les orages,  
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.  
Mais quand le jour sur les vagues tremblantes  
S'en va mourir ; quand, souriant encor,  
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or  
Le vert changeant des mers étincelantes,  
Dans des lointains fuyants et veloutés,  
En enfonçant ma pensée et ma vue,  
J'aime à créer des mondes enchantés,  
Baignés des eaux d'une mer inconnue.  
L'ardent désir, des obstacles vainqueur,  
Trouve, embellit des rives bocagères,  
Des lieux de paix, des îles de bonheur,  
Où transporté par les douces chimères,  
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.

---

**NEUVIÈME TABLEAU.****L'AMOUR DE LA CAMPAGNE.**

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur !  
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse !  
Quand je quittai cette onde enchanteresse,  
L'hiver régnait dans toute sa fureur.

Et cependant mes yeux demandaient ce rivage :  
 Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,  
 Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,  
 Je regrettais partout mes amis du village.  
 Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.  
 Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines,  
 Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,  
 Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.  
 Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,  
 J'irai seul et content gravir ce mont paisible ;  
 Souvent tu me verras, inquiet et sensible,  
 Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.

J'y veux terminer ma carrière ;  
 Rentré dans la nuit des tombeaux,  
 Mon ombre, encore tranquille et solitaire,  
 Dans les forêts cherchera le repos.  
 Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire ;

Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux ;  
 Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,  
 Des bergers attendris feront ma cour.e histoire :

- « Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau ;
- « Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes ;
- « Il la passa couché près de cette eau,
- « Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines ! »



## DIXIÈME ET DERNIER TABLEAU.

### LES ADIEUX.

Le temps m'appelle : il faut finir ces vers.  
 A ce penser défailit mon courage.  
 Je vous salue, ô vallons que je perds !  
 Écoutez-moi : c'est mon dernier hommage.

\* Vers imprimés dans l'*Almanach des Muses*, année 1790, pag. 205. Voyez la Préface.



Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,  
 Je vais traîner une importune vie ;  
 Mais, quelque part que j'habite, ignoré,  
 Ne craignez point qu'un ami vous oublie.  
 Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,  
 Ces monts déserts qui remplissaient mon cœur  
 Et de silence et de mélancolie ;  
 Surtout ces bois chers à ma rêverie,  
 Où je voyais, de buisson en buisson,  
 Voler sans bruit un couple solitaire,  
 Dont j'entendais, sous l'orme héréditaire  
 Seul, attendri, la dernière chanson.  
 Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne ?  
 Parmi ces bois, ah ! qu'il vous en souviene.  
 En te quittant je chante tes attraits,  
 Bord adoré ! de ton maître fidèle  
 Si les talents égalaient les regrets,  
 Ces derniers vers n'auraient point de modèle.  
 Mais aux pinceaux de la nature épris  
 La gloire échappe, et n'en est point le prix.  
 Ma muse est simple, et rougissante, et nue ;  
 Je dois mourir ainsi que l'humble fleur  
 Qui passe à l'ombre et seulement connue  
 De ces ruisseaux qui faisaient son bonheur.



## LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES

ÉLÉGIE IMITÉE DE GRAY <sup>1</sup>.

Londres, 1796.

Dans les airs frémissants j'entends le long murmure  
 De la cloche du soir qui tinte avec lenteur.  
 Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure ;  
 Le berger se retire, et livre la nature  
 A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.

<sup>1</sup> Cette imitation a été imprimée à Londres, dans le journal de Peltier. Voyez la Préface.

Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,  
 Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.  
 Du vieux temple, verdi sous ce lierre immortel,  
 L'oiseau de la nuit seul trouble le grand silence.  
 On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,  
 Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,  
 Les sons interrompus des sonnettes champêtres  
 Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.

Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique  
 Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,  
 Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux,  
 Au bruit du vent des nuits, dorment sous l'if antique.  
 De la jeune Progné le ramage confus,  
 Du zéphyr, au matin, la voix fraîche et céleste,  
 Les chants perçants du coq ne réveilleront plus  
 Ces bergers endormis sous cette couche agreste.  
 Près de l'âtre brûlant une épouse modeste  
 N'apprête plus pour eux le champêtre repas;  
 Jamais à leur retour ils ne verront, hélas !  
 D'enfants au doux parler une troupe légère,  
 Entourant leurs genoux et retardant leurs pas,  
 Se disputer l'amour et les baisers d'un père.

Souvent, ô laboureurs ! Cérès mûrit pour vous  
 Les flottantes moissons dans les champs qu'elle dore ;  
 Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups  
 Les pins retentissants dans la forêt sonore.  
 En vain l'ambition, qu'enivre ses désirs,  
 Méprise et vos travaux et vos simples loisirs :  
 Eh ! que sont les honneurs ? l'enfant de la victoire,  
 Le paisible mortel qui conduit un troupeau,  
 Meurent également ; et les pas de la gloire,  
 Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.  
 Qu'importe que pour nous de vains panégyriques  
 D'une voix infidèle aient enflé les accents ?  
 Les bustes animés, les pompeux monuments  
 Font-ils parler des morts les muettes reliques ?

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,  
 Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,  
 Peut-être ici la mort enchaîne en son empire  
 De rustiques Newtons de la terre ignorés,

D'illustres inconnus dont les talents sacrés  
 Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :  
 Ainsi brille la perle au fond des vastes mers :  
 Ainsi meurent aux champs des roses passagères  
 Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,  
 D'inutiles parfums enbaument les déserts.

Là, dorment dans l'oubli des poètes sans gloire,  
 Des orateurs sans voix, des héros sans victoire :  
 Que dis-je ! des Titus faits pour être adorés.  
 Mais si le sort voila tant de vertus sublimes  
 Sous ces arbres en deuil, combien aussi de crimes  
 Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés !  
 Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,  
 Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,  
 Sur le fleuve du temps passagers incontinus,  
 Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.  
 Une pierre, aux passants demandant un soupir,  
 Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire ;  
 Une muse ignorante y grava leur histoire,  
 Et le texte sacré qui nous aide à mourir. -

En fuyant pour toujours les champs de la lumière,  
 Qui ne tourne la tête au bout de la carrière ?  
 L'homme qui va passer cherche un secours nouveau :  
 Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres  
 Entr'ouvrent doucement la pierre du tombeau !  
 Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi, qui célébrai ces tombes sans honneurs,  
 Si quelque voyageur, attiré sur ces rives  
 Par l'amour du rêver et le charme des pleurs,  
 S'informe de mon sort dans ses courses pensives,  
 Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,  
 Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

- « Souvent nous l'avons vu, dans sa marche posée,
- « Au souris du matin, dans l'orient vermeil,
- « Graver les frais côteaux à travers la rosée,
- « Pour admirer au loin le lever du soleil.
- « Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
- « A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
- « Immobile, il rêvait, tout le jour demeurant
- « Les regards attachés sur l'onde passagère.

- « Quelquefois dans les bois il méditait ses vers  
 « Au murmure plaintif du feuillage et des airs.  
 « Un matin nos regards, sous l'arbre centenaire,  
 « Le cherchèrent en vain au repli du ruisseau ;  
 « L'aurore reparut ; et l'arbre et le coteau,  
 « Et la bruyère encor, tout était solitaire  
 « Le jour suivant, hélas ! à la file allongé,  
 « Un convoi s'avança par le chemin du temple.  
 « Approche, voyageur ! lis ces vers, et contemple  
 « Ce triste monument que la mousse a rongé. »

## ÉPITAPHE.

Ici dort, à l'abri des orages du monde,  
 Celui qui fut longtemps jouet de leur fureur.  
 Des forêts il chercha la retraite profonde,  
 Et la mélancolie habita dans son cœur.  
 De l'amitié divine il adora les charmes ;  
 Aux malheureux donna tout ce qu'il eut, des larmes.  
 Passant, ne porte point un indiscret flambeau  
 Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue :  
 Laisse-le reposer sur la rive inconnue,  
 De l'autre côté du tombeau.



## A LYDIE.

IMITATION D'ALCÉE, POÈTE GREC.

Londres, 1797.

Lydie, es-tu sincère ? excuse mes alarmes :  
 Tu t'embellis en accroissant mes feux ;  
 Et le même moment qui t'apporte des charmes  
 Ride mon front et blanchit mes cheveux.

Au matin de tes ans, de la foule chérie,  
 Tout est pour toi joie, espérance, amour :  
 Et moi, vieux voyageur, sur ta route fleurie  
 Je marche seul et vois finir le jour.

Ainsi qu'un doux rayon, quand ton regard humide  
 Pénètre au fond de mon cœur ranimé,  
 J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide  
 De ton beau front le voile parfumé.

Tout à la fois honteux et fier de ton caprice,  
 Sans croire en toi je m'en laisse enivrer.  
 J'adore tes attraits, mais je me rends justice :  
 Je sens l'amour, et ne puis l'inspirer.

Par quel enchantement ai-je pu te séduire ?  
 N'aurais-tu point, dans mon dernier soleil,  
 Cherché l'astre de feu qui sur moi semblait luire,  
 Quand de Sapho je chantais le réveil ?

Je n'ai point le talent qu'on encense au Parnasse :  
 Eussé-je un temple au sommet d'Hélicon,  
 Le talent ne rend point ce que le temps efface ;  
 La gloire, hélas ! ne rajeunit qu'un nom.

*Le Guerrier de Samos, le berger d'Alphélie*<sup>1</sup>,  
 Mes fils ingrats, m'ont-ils ravi ta foi ?  
 Ton admiration me blesse et m'humilie :  
 Le croirais-tu ? je suis jaloux de moi.

Que m'importe de vivre au-delà de ma vie ?  
 Qu'importe un nom par la mort publié ?  
 Pour moi-même un moment aime-moi, ma Lydie,  
 Et que je sois à jamais oublié !



## MILTON ET DAVENANT.

Londres, 1797.

Charles avait péri : des bourreaux commissaires,  
 Des lois qu'on appelait révolutionnaires,  
 L'exil et l'échafaud, la confiscation....  
 C'était la France enfin sous la Convention.

<sup>1</sup> Deux ouvrages d'Alcée.

Dans les nombreux suivants de l'étendard du crime ,  
 L'Angleterre voyait un homme magnanime :  
 Milton, le grand Milton (pleurons sur les humains !)  
 Prodiguait son génie à de sots puritains ;  
 Il détestait surtout, dans son indépendance,  
 Ce parti malheureux qu'une noble constance  
 Attachait à son roi. Par ce zèle cruel,  
 Milton s'était flétri des honneurs de Cromwell.

Un matin que du sang il avait appétence,  
 Des prédicants-soldats traînent en sa présence  
 Un homme jeune encor, mais dont le front pâli  
 Est prématurément par le chagrin vieilli,  
 Un royaliste enfin. Dans le feu qui l'anime,  
 Milton d'un œil brûlant mesure sa victime,  
 Qui loin d'être sensible à ses propres malheurs,  
 Semble admirer son juge et plaindre ses erreurs.  
 « Dis-nous quel est ton nom, sycophante d'un maître,  
 « Vassal au double cœur d'un esclave et d'un traître.  
 « Réponds-moi. — Mon nom est Davenant. » A ce nom  
 Vous eussiez vu soudain le terrible Milton  
 Tressaillir, se lever, et renversant son siège,  
 Courir au prisonnier que la cohorte assiège.

« Ton nom est Davenant, dis-tu ? ce nom chéri !  
 « Serais-tu ce mortel par les Muses nourri,  
 « Qui, dans les bois sacrés égarant sa jeunesse,  
 « Enchantait de ses vers les rives du Permesse ? »

Davenant repartit : « Il est vrai qu'autrefois  
 « La lyre d'Aonie a frémi sous mes doigts. »

A ces mots, répandant une larme pieuse,  
 Oubliant des témoins la présence envieuse,  
 Milton serre la main du poète admiré.  
 Et puis de cette voix, de ce ton inspiré  
 Qui d'Ève raconta les amours ineffables :  
 « Tu vivras, peintre heureux des élégantes fables ;  
 « J'en jure par les arts qui nous avaient unis,  
 « Avant que d'Albion le sort les eût bannis.  
 « A des cœurs embrasés d'une flamme si belle,  
 « Eh ! qu'importe d'un Pym la vulgaire querelle ?  
 « La mort frappe au hasard les princes, les sujets ;  
 « Mais les beaux vers, voilà ce qui ne meurt jamais,

« Soit qu'on chante le peuple ou le tyran injuste ;  
 « Virgile est immortel en célébrant Auguste !  
 « Quoi ! la loi frapperait de son glaive irrité  
 « Un enfant d'Apollon?... Non, non, postérité !  
 « Soldats, retirez-vous ; merci de votre zèle.  
 « Cet homme est sûrement un citoyen fidèle,  
 « Un grand républicain : je sais de bonne part  
 « Qu'il s'est fort réjoui de la mort de Stuart. »

« — Non ! » criait Davenant que ce reproche touche.  
 Mais Milton, de sa main en lui couvrant la bouche,  
 Au fond d'un cabinet le pousse tout d'abord,  
 L'enferme à double tour, puis avec un peu d'or  
 Éconduit poliment la horde jacobine.

Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,  
 Fait apporter du vin qu'il lui verse à grands flots,  
 Sème le déjeuner d'agréables propos :  
 De politique point, mais beaucoup de critiques  
 Sur l'esprit des Latins et les grâces attiques.  
 Davenant récita l'idylle du *Ruisseau* ;  
 Milton lui repartit par le vif *Allegro* ;  
 Du doux *Penseroso* redit le chant si triste,  
 Et déclama les chœurs du *Samson agoniste*.  
 Les poètes, charmés de leurs talents divers,  
 Se quittèrent enfin, en murmurant leurs vers.

Cependant, fatigué de ses longues misères,  
 Le peuple soupirait pour les lois de ses pères :  
 Il rappella son roi ; les crimes refrénés  
 Furent par un édit sagement pardonnés.  
 On excepta pourtant quelques hommes perfides,  
 Complices et fauteurs des sanglants régicides :  
 Milton, au premier rang, s'était placé parmi.

Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami  
 Il avait espéré trouver ombre et silence.  
 De son sort une nuit il pesait l'inconstance :  
 D'une lampe empruntée à la tombe des morts  
 La lueur pâlisante éclairait ses remords.  
 Il entend tout à coup vers la douzième heure  
 Heurter de son logis la porte extérieure ;  
 Les verrous sont brisés par de nombreux soldats.  
 La fille de Milton accourt ; on suit ses pas.

Dans l'asile secret un chef se précipite :  
Un chapeau, de ses yeux venant toucher l'orbite,  
Voile à demi ses traits; il a les yeux remplis  
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.

Milton ne le voit point : privé de la lumière,  
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.

« Eh bien ! que me veut-on ? dit le chantre d'Adam.  
« Parlez : faut-il mourir ? — C'est encor Davenant , »  
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie :  
« O noire trahison ! moi qui sauvai ta vie !

« — Oui, repart le poète interdit, rougissant ;  
« Mais vous êtes coupable, et j'étais innocent.  
« Ferme stoïcien, montrez votre courage !  
« Mon vieil ami, la mort est le commun partage :  
« Ou plus tôt ou plus tard, le trajet est égal  
« Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal. »

La fille de Milton, objet rempli de charmes,  
Ouvre l'affreux papier, qu'elle baigne de larmes :  
C'est elle qui souvent dans un docte entretien  
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien ;  
Et des textes sacrés, interprète modeste,  
A son père elle rend la lumière céleste,  
En échange du jour qu'elle reçut de lui.  
Au chevet paternel empruntant un appui,  
D'une voix altérée elle lit la sentence :

« *Voulant à la justice égaler la clémence,*  
« *Il nous platt d'octroyer, de pleine autorité,*  
« *A Davenant, pour prix de sa fidélité,*  
« *La grâce de Milton.* CHARLES. »

Qu'on se figure  
Les transports que causa la touchante aventure,  
Combien furent de pleurs dans Londres répandus  
Pour les talents sauvés et les bienfaits rendus !





## CLARISSE.

IMITATION D'UN POÈTE ÉCOSSAIS.

Londres, 1797.

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,  
Image de cet âge où le temps m'a conduit ;  
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive  
Durant la longue nuit.

Philomèle a cherché des climats plus propices ;  
Progné fuit à son tour : sans en être attristé,  
Des beaux jours près de toi retrouvant les délices,  
Ton vieux cygne est resté.

Viens, dans ces champs déserts où la bise murmure,  
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous ;  
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure  
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes  
Voltige dans les airs le défaillant essaim :  
Ah ! puissé-je en mourant me reposer comme elles  
Un moment sur ton sein !

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,  
La Veilleuse<sup>1</sup> en ces prés peint mon sort et ma foi :  
De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,  
Et je veille pour toi.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre  
Son cours silencieux et ses flots oubliés :  
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,  
Ainsi passe à tes pieds !

Aux portes du couchant le ciel se décolore ;  
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :  
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore  
Plus charmant que le tien ?

<sup>1</sup> Nom populaire du colchique.

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :  
 Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur  
 Qui de mon front troublé dissipe les nuages,  
 Et fait rêver mon cœur.



## L'ESCLAVE.

Tunis, 1807.

Le vigilant derviche à la prière appelle  
 Du haut des minarets teints des feux du couchant.  
 Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :  
 Une rose au jardin moi je m'en vais cherchant.  
 Musulmane aux longs yeux d'un maître que je brave ,  
 Fille délicieuse, amante des concerts,  
 Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,  
 Toi que je sers, toi que je sers ?

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la prame  
 Sur le fluide azur de l'abîme calmé,  
 Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rampe :  
 Un charme m'a guéri, j'aime et je suis aimé.  
 Le noir rocher me plaît ; la tour que le flot lave  
 Me sourit maintenant aux grèves de ces mers :  
 Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,  
 Toi que je sers, toi que je sers ?

Belle et divine es-tu dans toute ta parure,  
 Quand la nuit au harem je glisse un pied furtif !  
 Les tapis, l'aloès, les fleurs et l'onde pure  
 Sont par toi prodigués à ton jeune captif.  
 Quel bonheur ! au milieu du péril que j'aggrave,  
 T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,  
 Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,  
 Toi que je sers, toi que je sers ?

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire  
 Je reconnais de loin le pas sûr et léger ;  
 Tu m'apparais soudain : un astre solitaire  
 Est moins doux sur la vague au pauvre passager ;

Du matin parfumé le souffle est moins suave,  
 Le palmier moins charmant au milieu des déserts.  
 Quel sultan glorieux égale ton esclave,  
 Toi que je sers, toi que jè sers !

Mon pays, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,  
 N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson :  
 Je ne regrette plus ma mère et ma patrie ;  
 Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.  
 Ne m'affranchis jamais ! laisse-moi mon entrave !  
 Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers !  
 Viens sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,  
 Toi que je sers, toi que je sers !

---

### NOUS VERRONS.

Paris, 1810.

Le passé n'est rien dans la vie,  
 Et le présent est moins encor :  
 C'est à l'avenir qu'on se fie  
 Pour nous donner joie et trésor.  
 Tout mortel dans ses vœux devance  
 Cet avenir où nous courons ;  
 Le bonheur est en espérance ;  
 On vit en disant : Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,  
 Qu'est-il lorsqu'il est arrivé ?  
 C'est le présent qui de nos larmes  
 Matin et soir est abreuvé !  
 Aussitôt que s'ouvre la scène  
 Qu'avec ardeur nous désirons,  
 On baille, on la regarde à peine ;  
 On voit en disant : Nous verrons.

Ce vieillard penché vers la terre ;  
 Il touche à ses derniers instants :  
 Y pense-t-il ? Non, il espère  
 Vivre encore soixante et dix ans.

Un docteur, fort d'expérience,  
Veut lui prouver que nous mourons,  
Le vieillard rit de la sentence,  
Et meurt, en disant : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme;  
C'est le modèle des amis  
Valère en un malheur réclame  
La bourse et les soins de Damis :  
« Je viens à vous, ami sincère,  
« Ou ce soir au fond des prisons...  
« — Quoi ! ce soir même ? — Oui ! — Cher Valère,  
« Revenez demain : Nous verrons. »

Gare ! faites place aux carrosses  
Où s'enfle l'orgueilleux manant  
Qui jadis conduisait deux rosses  
A trente sous, pour le passant !  
Le peuple, écrasé par la roue,  
Maudit l'enfant des Porcherons.  
Moi, du prince évitant la boue,  
Je me range, et dis : Nous verrons.

*Nous verrons* est un mot magique  
Qui sert dans tous les cas fâcheux :  
Nous verrons, dit le politique ;  
Nous verrons, dit le malheureux.  
Les grands hommes de nos gazettes,  
Les rois du jour, les fanfarons,  
Les faux amis et les coquettes,  
Tout cela vous dit : Nous verrons.



## PEINTURE DE DIEU.

TIRÉE DE L'ÉCRITURE.

Paris, 1810.

Savez-vous, ô pécheur ! quel est ce Dieu jaloux,  
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux ?  
Sur un char foudroyant il roule dans l'espace ;  
La Mort et le Démon volent devant sa face ;

Les trois cieus dont il fait trembler l'immensité  
 S'abaissent sous les pas de son éternité;  
 Le soleil pâissant et la lune sanglante!  
 Marchent à la lueur de sa lance brûlante;  
 Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit;  
 Il parle, et tout se fait; la mer le voit et fuit,  
 Et l'Abîme, du fond des vagues tourmentées,  
 Lève en criant vers lui ses mains épouvantées.  
 Au crime couronné ce Dieu redit : « Malheur ! »  
 Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur.



POUR

## LE MARIAGE DE MON NEVEU.

Au Ménéil, 1812.

L'autel est prêt, la foule l'environne :  
 Belle Zélie, il réclame ta foi.  
 Viens! de ton front est la blanche couronne  
 Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grâce ingénue,  
 Et la pudeur sous ses voiles nouveaux :  
 Ah! si mes yeux plus tôt t'avaient connue,  
 On aurait moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère  
 Tu n'iras point t'égarer comme moi :  
 A qui la suit la fortune est légère;  
 Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,  
 Au ciel pour toi je demande ici-bas  
 Les jours heureux retranchés à ton père,  
 Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie ;  
 Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,  
 Et ne permets qu'à la seule Zélie  
 Pour un moment de rougir à ton nom.

POUR

## LA FÊTE DE MADAME DE \*\*\*.

Verneuil, 1812.

De tes amis vois la troupe fidèle  
 Pour te fêter s'unir à tes enfants :  
 Tu nous parais toujours fraîche et nouvelle  
 Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.  
 Par la vertu quand la grâce est produite ;  
 Son charme au temps ne peut être soumis ;  
 Des jours pour toi nous seuls marquons la fuite :  
 Tu restes jeune avec de vieux amis.

## VERS

TROUVÉS SUR LE PONT DU RHÔNE.

1812.

Il est minuit, et tu sommeilles ;  
 Tu dors, et moi je vais mourir.  
 Que dis-je ? hélas ! peut-être que tu veilles !  
 Pour qui ?... l'enfer me fera moins souffrir.  
 Demain, quand, appuyée au bras de ta conquête,  
 Lasse de trop d'amour et cherchant le repos,  
 Tu passeras ce fleuve, avance un peu la tête,  
 Et regarde couler ces flots.

## ODE.

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION.

Paris, 1813.

Sors des demeures souterraines,  
 Néron, des huffains le fléau !  
 Que le triste bruit de nos chaînes  
 Te réveille au fond du tombeau.

Tout est plein de trouble et d'alarmes ;  
Notre sang coule avec nos larmes ;  
Ramper est la première loi :  
Nous trainons d'ignobles entraves ;  
On ne voit plus que des esclaves ;  
Viens, le monde est digne de toi.

Ils sont dévastés dans nos temples ,  
Les monuments sacrés des rois :  
Mon œil effrayé les contemple ;  
Je tremble et je pleure à la fois.  
Tandis qu'une fosse commune  
Des grandeurs et de la fortune  
Reçoit les funèbres lambeaux,  
Un spectre, à la voix menaçante,  
A percé la tombe récente  
Qui dévora les vieux tombeaux.

Sa main d'une pique est armée,  
Un bonnet cache son orgueil ;  
Par la mort sa vue est charmée :  
Il cherche un tyran ' au cercueil.  
Courbé sur la poudre insensible,  
Il saisit un sceptre terrible  
Qui du lis a flétri la fleur ;  
Et d'une couronne gothique  
Chargeant son bonnet anarchique,  
Il se fait roi de la douleur.

Voilà le fantôme suprême,  
Français, qui va régner sur vous.  
Du républicain diadème  
Portez le poids léger et doux.  
L'anarchie et le despotisme  
Au vil autel de l'athéisme  
Serrent un nœud ensanglanté ;  
Et, s'embrassant dans l'ombre impure,  
Ils jouissent de la torture  
De leur double stérilité.

Louis XI. Ce roi ne fut point enterré à Saint-Denis : peu importe au poète.

L'échafaud, la torche fumante,  
 Couvrent nos campagnes de deuil :  
 La Révolution béante  
 Engloutit le fils et l'aïeul.  
 L'adolescent qu'atteint sa rage  
 Va mourir au champ du carnage ;  
 Ou, dans un hospice exilé,  
 Avant qu'en la tombe il s'endorme,  
 Sur un appui de chêne ou d'orme  
 Il traîne un buste mutilé.

Ainsi, quand l'affreuse Chimère<sup>1</sup>  
 Apparut non loin d'Ascalon,  
 En vain la tendre et faible mère  
 Cacha ses enfants au vallon.  
 Du Jourdain les roseaux frémirent,  
 Au Liban les cèdres gémirent,  
 Les palmiers à Jézeraël,  
 Et le chameau, laissé sans guides,  
 Pleura dans les sables arides  
 Avec les femmes d'Ismaël.

Napoléon, de son génie,  
 Enfin écrase les pervers ;  
 L'ordre renait : la France unie  
 Reprend son rang dans l'univers.  
 Mais, géant, fils aîné de l'homme,  
 Faut-il d'un trône qu'on te nomme  
 Usurpateur ? Mal fécondé,  
 L'illustre champ de ta victoire,  
 Devait-il renier la gloire  
 Du vieux Cid et du grand Condé ?

Racontez, nymphe de Vincenne,  
 Racontez des faits inouïs<sup>2</sup>,  
 Vous qui présidiez sous un chêne  
 A la justice de Louis !  
 Oh ! de la mort chantre sublime<sup>3</sup>,  
 Toi qui d'un héros magnanime

<sup>1</sup> Prise ici pour le monstre marin d'Andromède.

<sup>2</sup> Mort du duc d'Enghien.

<sup>3</sup> Bossuet.



Rends plus grand le grand souvenir,  
 Quels cris aurais-tu fait entendre,  
 Si, quand tu pleurais sur sa cendre,  
 Ton œil eût sondé l'avenir?

Le vieillard-roi, dont la clé sainte  
 De Rome garde les débris,  
 N'a pu, dans l'éternelle enceinte,  
 A son front trouver des abris.  
 On peut charger ses mains débiles  
 De fers ingrats <sup>1</sup>, mais inutiles ;  
 Car il reste au Juste nouveau  
 La force de sa croix divine,  
 Et de sa couronne d'épine,  
 Et de son sceptre de roseau.

Triomphateur, notre souffrance  
 Se fatigue de tes lauriers :  
 Loin du doux soleil de la France  
 Devais-tu laisser nos guerriers <sup>2</sup> ?  
 La Duna, que tourmente Éole,  
 Au Neptune inconnu du pôle  
 Roule leurs ossements blanchis,  
 Tandis que le noir Borysthène  
 Va conter le deuil de la Seine  
 Aux mers brillantes de Colchis.

A l'avenir ton âme aspire :  
 Avide encore du passé,  
 Tu veux Memphis; du temps l'empire  
 Par l'aigle sera traversé.  
 Mais, Napoléon, ta mémoire  
 Ne se montrera dans l'histoire  
 Que sous le voile de nos pleurs ;  
 Lorsqu'à t'admirer tu m'entraînes,  
 La liberté me dit ses chaînes,  
 La vertu m'apprend ses douleurs.

<sup>1</sup> Le pape à Fontainebleau.

<sup>2</sup> Campagne de Moscou.

## VERS

ÉCRITS SUR UN SOUVENIR<sup>1</sup> DONNÉ PAR MADAME LA MARQUISE DE GROLLIER A  
M. LE BARON DE HUMBOLDT.

Paris, 1818.

Vous qui vivrez toujours, comment pourrez-vous eroire  
Qu'on vous offre des fleurs si promptes à mourir ?  
« Présentez, direz-vous, ces filles du zépher  
« A la beauté, mais non pas à la gloire. »  
Des dons de l'amitié connaissez mieux le prix;  
Dédaignez moins ces fleurs nouvelles :  
En les peignant sur vos écrits,  
J'ai trouvé le secret de les rendre immortelles.



## CHARLOTTEBOURG,

ou

## LE TOMBEAU DE LA REINE DE PRUSSE.

Berlin, 1821.

## LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protègent ces sources,  
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau ?

## LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses :  
O voyageur ! c'est un tombeau.

## LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux ?

## LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

<sup>1</sup> Ce *Souvenir* renfermait des pensées de l'illustre voyageur, et était orné de fleurs peintes par madame de Grollier.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aime ?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,

N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

*(Le voyageur et le gardien entrent.)*

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie

On a ravi ce marbre à la pompe des morts.

Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords ?

Est-ce Antigone ou Cornélie ?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports

Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,

A suspendu ces couronnes fanées ?

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus

Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux ; il porte ici ses pas,

Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu ?

LE GARDIEN.

Non : un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

## LES ALPES OU L'ITALIE.

1822.

Donc reconnaissez-vous au fond de vos abîmes  
 Ce voyageur pensif,  
 Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,  
 Au pas lent et tardif?

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide  
 Je sondais l'épaisseur,  
 Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,  
 Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées ;  
 Le temps ne vous peut rien ;  
 Vos fronts légèrement ont porté les années  
 Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois quand, rempli d'espérance,  
 Je franchis vos remparts,  
 Ainsi que l'horizon, un avenir immense  
 S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde,  
 Quel champ pour mes désirs !  
 Je volai, j'évoquai cette Rome féconde  
 En puissants souvenirs.

Du Tasse une autre fois je revis la patrie :  
 Imitant Godefroi,  
 Chrétien et chevalier, j'allai vers la Syrie  
 Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie !  
 Et ce cœur aujourd'hui,  
 Sous le brillant soleil de la belle Italie,  
 Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,  
 Ministres, valez-vous  
 Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse,  
 Et mes plaisirs si doux ?

Vos noms aux bords rians que l'Adige décore  
 Du temps seront vaincus,  
 Que Catulle et Lesbie enchanteront encore  
 Les flots du Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre  
 Dans la postérité,  
 J'y consens : mais on peut arriver sans vous suivre  
 A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire  
 Au milieu des frimas,  
 Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire  
 Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du génie,  
 Serez-vous plus connus  
 Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie  
 Les tourments de Vénus ?

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,  
 Fictions des amours !  
 Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse  
 Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie,  
 Qui sitôt se ternit :  
 Le roman la commence, et lorsqu'elle est flétrie,  
 L'histoire la finit.



## LE DÉPART.

Paris, 1827.

Compagnons, détachez des voûtes du portique  
 Ces dons du voyageur, ce vêtement antique,  
 Que j'avais consacrés aux dieux hospitaliers.  
 Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,  
 Remettez dans ma main le vieil appui de chêne  
 Qui reposait à mes foyers.

Où vais-je aller mourir? dans les bois de Florides?  
Aux rives du Jourdain? Aux monts des Thébaides?  
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,  
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,  
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave  
M'offrit dans son lit embaumé?

Ah! qu'importe le lieu? Jamais un peu de terre,  
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,  
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.  
Nul ne rira du moins de ma mort advenue;  
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue  
Du moins le poids sera léger.

# POÈMES

TRADUITS DU GALLIQUE EN ANGLAIS

PAR JOHN SMITH



## PRÉFACE.

Le succès des poèmes d'Ossian en Angleterre fit naître une foule d'imitateurs de Macpherson. De toutes parts on prétendit découvrir des poésies erses ou galliques; trésors enfouis que l'on déterrait, comme ceux de quelques mines de la Cornouaille, oubliées depuis le temps des Carthaginois. Les pays de Galles et d'Irlande rivalisèrent de patriotisme avec l'Écosse; toute la littérature se divisa: les uns soutenaient avec Blair que les poèmes d'Ossian étaient originaux; les autres prétendaient avec Johnson qu'Ossian n'était autre que Macpherson. On se porta des défis; on demanda des preuves matérielles: il fut impossible de les donner, car les textes imprimés des chants du fils de Fingal ne sont que des traductions galliques des prétendues traductions anglaises d'Ossian.

Lorsqu'en 1793 la Révolution me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du barde écossais: j'aurais, la lance au poing, soutenu son existence envers et contre tous, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule de poèmes inconnus en France, lesquels, mis en lumière par divers auteurs, étaient indubitablement à mes yeux, du père d'Oscar tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais<sup>1</sup>, je traduisis quelque productions *ossianiques* de John Smith. Smith n'est pas l'inventeur du genre; il n'a pas la noblesse et la verve épique de Macpherson; mais peut-être son talent a-t-il quelque chose de plus élégant et de plus tendre. Au reste, ce pseudonyme, en voulant

<sup>1</sup> Voyez la préface de l'*Essai historique*.

peindre des hommes barbares et des mœurs sauvages, trahit à tout moment, dans ses images et dans ses pensées, les mœurs et la civilisation des temps modernes.

J'avais traduit Smith presque en entier : je ne donne que les trois poèmes de *Dargo*, de *Duthona* et de *Gaul*. C'est pour l'art une bonne étude que celle de ces auteurs ou de ces langues qui commencent la phrase par tous les bouts, par tous les mots, depuis le verbe jusqu'à la conjonction, et qui vous obligent à conserver la clarté du sens, au milieu des inversions les plus audacieuses. J'ai fait disparaître les redites et les obscurités du texte anglais : ces chants qui sortent les uns des autres, ces histoires qui se placent comme des parenthèses dans des histoires, ces lacunes opposées d'un manuscrit inventé, peuvent avoir leur mérite chez nos voisins; mais nous voulons en France des choses qui se conçoivent bien et s'énoncent clairement. Notre langue a horreur de ce qui est confus, notre esprit repousse ce qu'il ne comprend pas tout d'abord. Quant à moi, je l'avoue, le vague et le ténébreux me sont antipathiques : un nominatif qui se perd, des relatifs qui embarrassent, des amphibologies qui se forment, me désolent. Je suis persuadé qu'on peut toujours dégager une pensée des mots qui la voilent, à moins que cette pensée ne soit un lieu commun guindé dans des nuages : l'auteur qui a la conscience de ce lieu commun n'ose le faire descendre du milieu des vapeurs, de crainte qu'il ne s'évanouisse.

Je répète ici ce que j'ai dit ailleurs : je ne crois plus à l'authenticité des ouvrages d'Ossian, je n'ai plus aussi pour eux le même enthousiasme; j'écoute cependant encore la harpe du barde, comme on écouterait une voix monotone, il est vrai, mais douce et plaintive. Macpherson a ajouté aux *Chants des Muses* une note jusqu'à lui inconnue; *Œdipe et Antigone* sont les types d'Ossian et de Malvina, déjà reproduits dans *le Roi Léur*. Les débris des tours de Morven, frappés des rayons de l'astre de la nuit, ont leur charme; mais combien est plus touchante dans ses ruines la Grèce éclairée, pour ainsi dire, de sa gloire passée !

---



# POÈMES DIVERS

---

## DARGO

POÈME.

### CHANT PREMIER.

Dargo est appuyé contre un arbre solitaire ; il écoute le vent qui murmure tristement dans le feuillage : l'ombre de Crimoïna se lève sur les flots azurés du lac. Les chevreuils l'aperçoivent sans en être effrayés, et passent avec lenteur sur la colline ; aucun chasseur ne trouble leur paix, car Dargo est triste, et les ardents compagnons de ses chasses aboient inutilement à ses côtés. Et moi aussi, ô Dargo ! je sens tes infortunes. Les larmes tremblent dans mes yeux comme la rosée sur l'herbe des prairies, quand je me souviens de tes malheurs.

Comhal était assis au lieu où les daims paissent maintenant sur sa tombe : un chêne sans feuillage, et trois pierres grisâtres rongées par la mousse des ans, marquent les cendres du héros. Les guerrier de Comhal étaient rangés autour de lui : penchés sur leurs boucliers, ils écoutaient la chanson du barde. Tout à coup ils tournèrent les yeux vers la mer : un nuage paraît parmi les vagues lointaines ; nous reconnaissons le vaisseau d'Inisfail ; au haut de ses mâts est suspendu le signal de détresse. « Déployez mes voiles ! s'écrie Comhal ; volons pour secourir nos amis ! »

La nuit nous surprit sur l'abîme. Les vagues enflaient leur sein écumant, et les vents mugissaient dans nos voiles : la nuit de la tempête est sombre, mais une île déserte est voisine, et ses bras se courbent comme mon arc lorsque j'envoie la mort à l'ennemi. Nous abordons à cette île ; là nous attendons le retour de la lumière ; là les matelots rêvent aux dangers qui ne sont plus.

Nous sommes dans la baie de Botha. L'oiseau des morts crie ; une voix triste sort du fond d'une caverne. « C'est l'ombre de Dargo qui gémit, dit Comhal ; de Dargo que nous avons perdu en revenant des guerres de Lochlin. »

« Les vagues confondaient leurs sommets blanchis parmi les nuages, et leurs flancs bleuâtres s'élevaient entre nous et la terre. Dargo monte au haut du mât pour découvrir Morven, mais il ne voit point Morven. Les cuirs humides glissent dans ses mains ; il tombe et s'ensevelit dans les flots ; un tourbillon chasse au loin nos navires ; notre chef échappe

« à nos yeux. Nous chantâmes un chant à sa gloire ; nous invitâmes les  
 « ombres de ses pères à le recevoir dans leur palais de nuages : ils n'é-  
 « coutèrent point nos vœux. L'ombre de Dargo habite encore les rochers :  
 « elle n'est point errante sur les blondes collines , dans les détours ver-  
 « doyants des vallées. Chante , ô Ullin ! les louanges du héros, il recon-  
 « naitra ta voix, et se réjouira au bruit de sa renommée. »

Ainsi parle Comhal , et le barde saisit sa harpe : Paix à ton ombre, toi  
 « qui as soutenu quelquefois seul les efforts de toute une armée ! paix à  
 « ton ombre, ô Dargo ! que ton sommeil soit profond, enfant de la ca-  
 « verne, sur un rivage étranger ! »

A peine Ullin a-t-il cessé ses chants, qu'une voix se fait entendre :  
 « M'ordonnes-tu de demeurer sur ces roches désertes , ô barde de Com-  
 « hal ? les guerriers de Morven abandonnent-ils leurs amis dans l'infor-  
 « tune ? » Ainsi disait Dargo lui-même en descendant de la colline.

Galchos, ancien ami de Dargo , reconnaît sa voix ; il y répond par les  
 cris joyeux dont jadis il appelait son ami à la poursuite des hôtes des fo-  
 rêts : il est déjà dans les bras de Dargo ; les étoiles virent entre les nuages  
 brisés le bonheur des deux guerriers. Dargo se présente à Comhal. « Tu  
 « vis ! s'écria Comhal ; comment échappas-tu à l'Océan lorsqu'il roula  
 « ses flots sur ta tête ?

— « La vague , répondit Dargo , me jeta sur ces bords. Depuis ce  
 « temps, la lune a vu sept fois s'éteindre et sept fois se rallumer sa lu-  
 « mière ; mais sept années ne sont pas plus longues sur la cime rem-  
 « brunie de Morven. Toujours assis sur le rocher, en murmurant les  
 « chants de nos bardes , je prêtai l'oreille, ou au bruit des vagues , ou  
 « au cri de l'oiseau qui planait sur leurs déserts , en jetant des voix  
 « plaintives. Ce temps marcha peu, car lents sont les pas du soleil, et pa-  
 « resseuse la lumière de la lune sur cette rive solitaire.

« Dargo s'interrompit tout à coup. « Pourquoi, reprit-il en regardant  
 « Comhal, pourquoi ces larmes silencieuses, pourquoi ces regards atten-  
 « dris ? Ah ! ils ne sont pas pour le récit de mes peines, ils sont pour la  
 « mort d'Évella ! Oui, je le sais, Évella n'est plus ; j'ai vu son ombre  
 « glisser dans la vapeur abaissée, lorsque l'astre des nuits brillait à tra-  
 « vers le voile d'une légère ondée, sur la surface unie de la mer. J'ai vu  
 « mon amour, mais son visage était pâle ; des gouttes humides tom-  
 « baient de ses beaux cheveux, comme si elle eût sorti du sein de l'O-  
 « céan ; le cours de ses larmes était tracé sur ses joues. J'ai reconnu  
 « Evella, j'ai presque senti son malheur. En vain j'ai appelé mon amante ;  
 « les ombres des vierges de Morven me l'ont ravie ; elles chantaient au-  
 « tour d'elle : leurs voix ressemblaient aux derniers soupirs du vent  
 « dans un soir d'automne, lorsque la nuit descend par degrés dans la  
 « vallée de Cona, et que de faibles murmures se font entendre parmi les  
 « roseaux qui bordent les ondes. Évella suivit les gracieux fantômes ;  
 « mais elle me jeta un regard douloureux sur mon rocher. La suave  
 « musique cessa, la belle vision s'évanouit. Depuis ce temps, je n'ai

« cessé de pleurer au lever du soleil, de pleurer au coucher du soleil.  
 « Quand te reverrai-je, Évella ? Dis-moi, Comhal, quelle fut la destinée  
 « de la fille de Morven.

— « Évella apprit ton malheur, répondit Comhal. Durant trois soleils,  
 « elle reposa sa tête inclinée sur son bras d'albâtre ; au quatrième soleil,  
 « elle descendit sur le rivage de la mer, et chercha le corps de Dargo.  
 « Les filles de Morven la virent du sommet de la colline ; elles essuyèrent  
 « leurs larmes avec les boucles de leur chevelure. Elles s'avancèrent  
 « en silence pour consoler Évella ; mais elles la trouvèrent affaissée  
 « comme un morceau de neige, et belle encore comme un cygne du ri-  
 « vage. Les filles de Morven pleurèrent, et les bardes firent entendre des  
 « chants. Puisse-tu, ô Dargo ! vivre comme Évella dans la renommée !  
 « puisse ainsi durer notre mémoire, quand nous nous enfoncerons dans  
 « la tombe ! »

Ainsi dit Comhal. Mais nous apercevons une grande lumière dans Inisfail ; nous découvrons le signal qui annonce le danger du roi. Aussitôt nous nous précipitons dans nos vaisseaux ; Dargo est avec nous, nous quittons l'île déserte ; nous nous hâtons pour disperser les ennemis d'Inisfail.

Les vents de Morven viennent à notre aide ; ils remplissent le sein de nos voiles ; les mariniers se courbent et se redressent sur la rame, qui brise, en écumant, la tête sombre et mobile des flots. Chaque héros a les yeux fixés sur le rivage : toutes les âmes sont déjà dans le champ du carnage ; mais l'on est encore à quelque distance d'Inisfail. Dargo seul ne ressent point la joie du péril ; ses yeux sont baissés, son front est appuyé sur son bras, qui repose sur le bord d'un bouclier. Comhal observe la tristesse de ce chef ; il fait un signe à Ullin, afin que le chant du barde réveille le cœur de Dargo. Ullin chante au bruit des vaisseaux qui sillonnent les vagues :

« Colda vivait aux jours de Trenmor. Il poursuivait les daims autour  
 « de la baie d'Étha : les rochers, couverts de forêts, repondaient à ses  
 « cris, et les fils légers de la montagne tombèrent. Mélina l'aperçut d'un  
 « autre rivage : elle veut traverser la baie sur un esquif bondissant. Un  
 « tourbillon descend du ciel, et renverse la nef ; Mélina s'attache à la ca-  
 « rène. Je meurs ! s'écrie-t-elle : Colda, mon guerrier, viens à mon  
 « secours !

« La nuit déploya ses ombres ; plus faiblement alors la voix murmura  
 « des plaintes, plus faiblement encore elle fut répétée par les échos du  
 « rivage ; elle s'évanouit enfin dans les ténèbres. Colda trouva Mélina à  
 « demi ensevelie dans le sable ; il éleva pour elle la pierre du tombeau  
 « sous un chêne, auprès d'un torrent : le chasseur aime ce lieu solitaire,  
 « il s'y repose à l'ombre quand le soleil brûle la plaine. Colda fut long-  
 « temps triste ; il s'égarait seul à travers les bois des coteaux d'Étha ;  
 « chaque nuit, les oiseaux des mers écoutaient ses soupirs : mais l'en-  
 « nemi vint, et le bouclier de Trenmor retentit ; Colda saisit sa lance,  
 « et fut vainqueur. La joie reparut peu à peu sur son visage, comme le  
 « soleil sur la bruyère quand la tempête est passée.

— « Le souvenir de ce chef, dit Dargo, revit dans ma mémoire, mais  
 « comme les faibles traces d'un songe depuis longtemps évanoui. Colda  
 « conduisit souvent les pas de mon enfance au chêne d'Étha ; les larmes  
 « tombaient de ses yeux, en s'avancant sur les grèves abandonnées. Je  
 « lui demandais pourquoi il pleurait ; il me répondit : C'est ici que dort  
 « Mélina. O Colda ! je me suis reposé sur sa tombe et sur la tienne !  
 « Puisse ma renommée me survivre de même que ta gloire est restée  
 « après toi, lorsque je serai errant dans les nuages avec la belle Évella ! »

— « Oui, ton nom demeurera parmi les hommes, dit Comhal. Mais  
 « nous touchons au rivage. Vois-tu ces boucliers roulant comme la lune  
 « à travers le brouillard ? Leurs hesses reluisent aux rayons du matin.  
 « Les guerriers d'Inisfail sont là ; le roi regarde par la fenêtre. De son  
 « palais il aperçoit un nuage grisâtre : des larmes tombent sur la pierre  
 « de la fenêtre. Nos voiles sont le nuage grisâtre ; le roi les a reconnues ;  
 « la joie éclate dans ses yeux ; il s'écrie : Voici Comhal ! »

Les chefs de Lochlin ont aussi reconnu les guerriers de Morven, qui  
 viennent au secours d'Inisfail. Leur armée se courbe, et s'avance à la  
 rencontre de ces guerriers. Armor la conduit : il s'élève au-dessus des  
 héros comme le chef rougeâtre au-dessus des troupeaux de biches dans  
 les bois de Morven. Comhal s'écrie : « Ceignez vos épées ; rappelez les  
 « jours de votre gloire, et les anciennes batailles de Morven. Dargo,  
 « présente ton large bouclier ; Carril, que ton glaive rapide jette encore  
 « des ondes de lumière ; lève cette lance, ô Connal ! qui si souvent jon-  
 « cha la terre de morts ; et toi, Ullin, que ta voix nous anime aux com-  
 « bats sanglants ! »

Nous fondons sur l'ennemi : il était immobile comme le chêne de Ma-  
 laor, que ne peut ébranler la tempête. Inisfail nous vit, et se précipita  
 dans la vallée pour se joindre à nous. Lochlin plie sous les coups de l'o-  
 rage ; ses branches arrachées couvrent les champs. Armor combattit le  
 chef d'Inisfail, mais la lance du roi cloua le bouclier d'Armor à sa poi-  
 trine. Lochlin, Morven et Inisfail pleurèrent la mort du jeune chef sitôt  
 abattu. Son barde entonna le chant de la tombe :

« Ta taille, ô Armor ! était celle du pin. L'aile de l'aigle marin n'é-  
 « galait pas la rapidité de ta course ; ton bras descendait sur les guer-  
 « riers comme le tourbillon de Loda ; et mortelle était ton épée comme  
 « les brouillards du Légo.

« Pourquoi, ô mon héros ! es-tu tombé dans ta jeunesse ? comment  
 « apprendre à ton père qu'il n'a plus de fils ? comment dire à Crimoïna  
 « qu'elle n'a plus d'amant ? Je vois ton père courbé sous le poids des  
 « années : sa main est incertaine sur le bâton qui l'appuie ; sa tête,  
 « qu'ombragent encore quelques cheveux gris, vacille comme la feuille  
 « du tremble. Chaque nuage éloigné trompe ses débiles regards, lorsqu'ils  
 « cherchent ton navire sur les flots.

« Comme un rayon de solcil sur la fougère desséchée, l'espérance  
 « brille sur le front du vieillard. Quand le vénérable guerrier, s'adres-  
 « sant aux enfants qui jouent autour de lui, leur dit : Ne vois-je pas le

« vaisseau de mon fils ! les enfants regardent aussitôt la mer bleuâtre, et ils répondent au vieillard : Nous n'apercevons qu'une vapeur passagère.

« Crimoïna, tu souris dans le songe du matin, tu crois recevoir ton amant dans toute sa beauté ; tes lèvres l'appellent par des mots à demi formés ; tes bras s'entr'ouvrent, et s'avancent pour le presser contre ton sein : ah ! Crimoïna, ce n'est qu'un songe !

« Armor est tombé, il ne reverra plus sa terre natale ; il dort dans la poussière d'Inisfail.

« Crimoïna, tu sortiras de ton sommeil ; mais quand Armor se réveillera-t-il ?

« Quand le son du cor fera-t-il tressaillir le jeune chasseur ? quand le choc des boucliers l'appellera-t-il au combat ? Enfants des forêts, Armor est couché ; n'attendez pas qu'il se lève. Fils de la lance, la bataille rugira sans Armor.

« Ta taille était comme celle du chêne, ô chef de Lochlin ! l'aile de l'aigle marin était moins rapide que ta course ; ton bras descendait sur les guerriers comme le tourbillon de Loda, et mortelle était ton épée comme les brouillards du Légo. »

Ainsi chantait le barde. La tombe d'Armor s'élève ; les guerriers de Lochlin fuient ; leurs vaisseaux repassent les mers, pèsent sur l'abîme : par intervalles on entendait la chanson des bardes étrangers ; leurs accents étaient tristes.

## CHANT II.

L'histoire des temps qui ne sont plus est pour le barde un trait de lumière ; c'est le rayon de soleil qui court légèrement sur les bruyères, mais rayon bientôt effacé, car les pas de l'ombre le poursuivent ; ils le joignent sur la montagne : le consolant rayon a disparu. Ainsi le souvenir de Dargo brille rapidement dans mon âme, de nouveau bientôt obscurci.

Après la bataille où tomba le vaillant Armor, Morven passa la nuit dans les tours grisâtres d'Inisfail ; par intervalles une plainte lointaine frappait nos oreilles. « Bardes, dit Comhal, Ullin, et vous, Salma, cherchez l'enfant des hommes qui gémit. » Nous sortons, nous trouvons Crimoïna assise sur le tombeau d'Armor ; elle avait suivi en secret son amant aux champs d'Inisfail. Après la bataille, elle se fit un lit de douleur de la dernière couche de son héros : nous l'enlevâmes de ce lieu funeste. Nos larmes descendaient en silence : l'infortune de cette femme était grande, et nous n'avions que des soupirs. Nous transportâmes Crimoïna dans la salle des fêtes. La tristesse, comme une obscure vapeur, se répandit sur tous les visages. Ullin saisit sa harpe ; il en tira des sons mélodieux : ses doigts erraient sur l'instrument ; une douce et religieuse mélancolie semblait s'échapper des cordes tremblantes. La musi-

que attendrit les âmes, elle endort le chagrin dans les cœurs agités. Il chantait :

« Quelle ombre se penche ainsi sur sa nue vaporeuse ? La profonde  
« blessure est encore dans sa poitrine ; le chevreuil aérien est à ses cô-  
« tés. Qui peut-elle être, cette ombre, si ce n'est celle du beau Mor-  
« glan ? »

« Morglan vint avec l'ennemi de Morven. Son amante l'accompagnait,  
« la fille de Sora, Minona à la main blanche, à la longue chevelure.  
« Morglan poursuivit les daims sur la colline ; Minona demeure sous le  
« chêne. L'épais brouillard descend ; la nuit arrive avec tous ses nuages ;  
« le torrent rugit, les ombres crient le long de ses rives profondes. Mi-  
« nona regarde autour d'elle : elle croit entrevoir un chevreuil à travers  
« le brouillard, et pose sur l'arc sa main de neige. La corde est tendue,  
« la flèche vole : ah ! que n'a-t-elle erré loin du but ! la flèche s'est en-  
« foncée dans le jeune sein de Morglan. »

« Nous élevâmes la tombe du héros sur la colline : nous plaçâmes la  
« flèche et le bois d'un chevreuil dans l'étroite demeure. Là fut aussi  
« couché le dogue de Morglan, pour poursuivre devant l'ombre du chas-  
« seur les cerfs dans les nuages. Minona voulait dormir auprès de son  
« amant ; nous la transportâmes au palais de ses pères ; longtemps elle y  
« parut triste. Les rapides années emportent la douleur : à présent Mi-  
« nona se réjouit avec les filles de Sora, bien qu'elle soupire quelquefois  
« encore. »

Ainsi chantait le barde. L'aube peignit de sa lumière d'albâtre les ro-  
« chers d'Inisfail : « Ullin, dit Comhal, conduis sur ton vaisseau Crimoïna  
« à sa patrie ; qu'au milieu de ses compagnes elle puisse encore se lever  
« comme la lune, lorsqu'elle montre sa tête au-dessus des nuages, et  
« qu'elle sourit aux vallées silencieuses. »

— « Béni soit, dit Crimoïna, le chef de Morven, l'ami du faible dans  
« les jours du danger ! Mais que ferait Crimoïna aux champs de ses  
« pères, où chaque rocher, chaque arbre, chaque ruisseau réveillerait  
« ses chagrins assoupis ? Les jeunes filles me diraient : Où est ton Armor  
« Vous pourrez le dire, ô jeunes filles ! mais je ne vous entendrai pas.  
« J'irai vivre dans une terre éloignée ; j'achèverai mes jours avec les  
« vierges de Morven : leur cœur, comme celui de leur roi, s'ouvre aux  
« pleurs des infortunés. »

Nous emmenâmes Crimoïna avec nous dans notre patrie : nous joi-  
gnîmes sa main à celle de Dargo ; mais la fille étrangère ne souriait plus :  
elle confiait souvent des soupirs au cours d'une onde ignorée. Crimoïna,  
tes heures furent rapides : les cordes de ta harpe sont humides quand le  
barde soupire ton histoire.

Un jour, comme nous poursuivions les daims sur les bruyères de Mor-  
ven, les vaisseaux de Lochlin apparurent avec leurs voiles blanches et  
leurs mâts élevés. Nous crûmes qu'ils venaient réclamer Crimoïna. « Je  
« ne combattrai pas pour elle, dit Connas, un de nos chefs, avant que je  
« ne sache si cette étrangère aime notre race. Percions le sanglier, toi-

« gnons avec son sang la robe de Dargo ; nous porterons Dargo au palais :  
« Crimoïna déplorera-t-elle sa perte ? »

O malheur ! nous écoutons l'avis de Connas ! nous terrassons le sanglier écumant ; Connas le frappe de son épée. Nous enveloppons Dargo dans une robe ensanglantée ; nous le portons sur nos épaules à Crimoïna. Connas marchait devant nous avec la dépouille du sanglier : « J'ai tué le  
« monstre, disait-il ; mais auparavant sa dent mortelle a percé ton amant,  
« ô Crimoïna ! »

Crimoïna écouta ces paroles de mort : silencieuse et pâle, elle reste immobile comme les colonnes de glace que l'hiver fixe au sommet du Mora. Elle demande sa harpe ; elle la fait résonner à la louange du héros qu'elle croyait expiré. Dargo voulait se lever ; nous l'en empêchâmes jusqu'à la fin de la chanson, car la voix de Crimoïna était douce comme la voix du cygne blessé, lorsque ses compagnons nagent tristement autour de lui.

« Penchez-vous, disait Crimoïna, sur le bord de vos nuages, ô vous,  
« ancêtres de Dargo ! et transportez votre fils au palais de votre repos.  
« Et vous, filles des champs aériens de Trenmor, préparez la robe de  
« vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait oublier Armor ? Pourquoi t'aimais-je tant ? Pourquoi étais-je tant aimée ?  
« Nous étions deux fleurs qui croissaient ensemble dans les fentes du  
« rocher ; nos têtes humides de rosée souriaient aux rayons du soleil.  
« Ces fleurs avaient pris racine dans le roc aride, les vierges de Morven  
« disaient : Elles sont solitaires, mais elles sont charmantes. Le daim  
« dans sa course s'élançait par-dessus ces fleurs, et le chevreuil épar-  
« gnait leurs tiges délicates.

« Le soleil de Morven est couché pour moi. Il brilla pour moi, ce soleil, dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de ma patrie ; mais il vient de disparaître à son tour ; il melaïse dans une ombre éternelle.

« Dargo, pourquoi t'es-tu retiré si vite ? pourquoi ce cœur brûlant  
« s'est-il glacé ? Ta voix mélodieuse est-elle muette ? Ta main, qui naguère  
« maniait la lance à la tête des guerriers, ne peut plus rien tenir ; tes pieds  
« légers, qui ce matin encore devançaient ceux de tes compagnons, sont à  
« présent immobiles comme la terre qu'ils effleuraient.

« Partout, sur les mers, au sommet des collines, dans les profondes  
« vallées, j'ai suivi ta course. En vain mon père espéra mon retour, en  
« vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux mesurèrent souvent l'é-  
« tendue des flots, souvent les rochers répétèrent leurs cris. Parents,  
« amis, je fus sourde à votre voix ! toutes mes pensées étaient pour  
« Dargo ; je l'aimais de toute la force de mes souvenirs pour Armor.  
« Dargo, l'autre nuit j'ai goûté le sommeil à tes côtés sur la bruyère.  
« N'est-il pas de place cette nuit dans ta nouvelle couche ? Ta Crimoïna  
« veut reposer auprès de toi, dormir pour toujours à tes côtés. »

Le chant de Crimoïna allait en s'affaiblissant à mesure qu'il approchait de sa fin ; par degrés s'éteignait la voix de l'étrangère : l'instru-

ment échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin. Dargo se lève : il était trop tard ! l'âme de Crimoïna avait fui sur les sons de la harpe. Dargo creusa la tombe de son épouse auprès de celle d'Évella, et prépara pour lui-même la pierre du sommeil.

Dix étés ont brûlé la plaine, dix hivers ont dépouillé les bois ; durant ces longues années, l'enfant du malheur, Dargo, a vécu dans la caverne ; il n'aime que les accents de la tristesse. Souvent je chante au chef infortuné des airs mélancoliques dans le calme du midi, lorsque Crimoïna se penche sur le bord de sa nue pour écouter les soupirs du barde.

---

## DUTHONA

POÈME.

« Pourquoi, ô mers ! élevez-vous votre voix parmi les rochers de Morven ? Vent du midi, pourquoi épuise-tu ta rage sur mes collines ? Est-ce pour retenir ma voile loin du rivage de l'ennemi, pour arrêter le cours de ma gloire ? Mais, ô mers ! vos flots mugissent en vain ; vent du midi, tu peux souffler, mais tu n'empêcheras point les vaisseaux de Fingal de voler à la contrée lointaine de Dorla : ta fureur se calmera, et la surface azurée de l'Océan deviendra tranquille et brillante. Oui, le bruit de la tempête cessera, mais la mémoire de Fingal ne périra point. »

Ainsi parla le roi, et ses guerriers se rangèrent autour de lui. Le vent siffle dans les cheveux touffus de Dumolac ; Leth se penche sur son bouclier d'airain, tout ridé de mille cicatrices ; Molo agit dans les airs sa lance étincelante ; la joie de la bataille est dans les yeux de Gormalon.

Nous cinglons à travers l'écume houleuse de l'Océan : les baleines effrayées plongent au fond de l'abîme, les îles fuient ; elles s'abaissent tour à tour derrière nous sous l'onde, et Duthona sort peu à peu devant nous du sein des flots. Les vagues roulantes et élevées nous en dérobent de temps en temps la vue. « C'est la terre de Connar, dit Fingal, le pays de l'ami de mon peuple. »

La nuit descend, le ciel est ténébreux, le pilote cherche en vain de ses regards l'étoile qui nous guide ; il l'entrevoit quelquefois à travers la voile déchiré d'un nuage : mais l'ouverture se referme, et le flambeau de notre route se cache. « Les pas de la nuit sur l'abîme, dit Fingal, sont menaçants ; que notre vaisseau se repose au rivage jusqu'au retour de la lumière. »

Nous entrons dans la baie de Duthona. Quelle ombre terrible se tient sur le rocher, en s'appuyant sur un pin ? Son bouclier est un nuage ; derrière ce bouclier passe la lune errante. L'ombre a pour lance une colonne de brouillard d'un bleu sombre, surmontée d'une étoile sanglante ; un



météore lui sert d'épée ; les vents, dans leurs jeux, élèvent la chevelure du fantôme comme une fumée ; deux flammes qui sortent de deux cavernes creusées dans les nuages sont les yeux menaçants de cet enfant de la nuit. Souvent Fingal a vu se manifester ainsi le signe de la bataille ; mais qui pourrait y croire dans la patrie de Connar, ami du peuple de Fingal ?

Le roi monte sur le rocher, le glaive de Luno jette dans sa main des ondes de lumière ; Carrill marche derrière le roi. Le fantôme aperçoit Fingal, et sur l'aile d'un tourbillon s'envole ; le héros le poursuit du geste et de la voix. Cette voix est entendue sur les collines de Duthona, qui s'agitent avec tous leurs rochers et tous leurs arbres ; le peuple tressaille, se réveille en rêvant le péril, et les feux d'alarme sont allumés de toutes parts.

« Levez-vous, dit le roi revenant parmi ses guerriers ; levez-vous :  
 « que chacun endosse son armure et place devant lui son bouclier. Il  
 « nous faut combattre. Nos amis nous vont attaquer au milieu de la nuit ;  
 « Fingal ne leur dira pas son nom, car nos ennemis s'écriraient ensuite :  
 « Les guerriers de Morven furent effrayés ! ils dirent leur nom pour évi-  
 « ter le combat ! Que chacun endosse son armure et place devant lui son  
 « bouclier ; mais que nos lances errent loin du but, que nos flèches soient  
 « emportées par les vents. A la lumière du matin, nos amis nous recon-  
 « naitront, et la joie sera grande dans Duthona. »

Nous rencontrâmes la colonne mouvante et sombre des guerriers de Duthona. Comme la grêle échappée des flancs de l'orage, leurs flèches tombent sur nos boucliers, nous environnent comme un rocher entouré par les flots. Fingal vit que son peuple allait périr, ou qu'il serait forcé de combattre : il descendit de la colline, ainsi qu'une ombre qui se plaît à rouler avec les tempêtes. La lune, dans ce moment, leva sa tête au-dessus de la montagne, et réfléchit sa lumière sur l'épée de Luno ; l'épée étincelle dans la main du roi, comme un pilier de glace pendant l'hiver, à la chute devenue muette du Lora. Duthona vit la flamme, et n'en put supporter la splendeur ; ses guerriers se retirèrent comme les ténèbres devant le jour ; ils s'enfoncèrent dans un bois.

Avançant à leur suite, nous nous arrêtâmes au bord d'un profond ruisseau qui coulait devant nous à travers la bruyère. Son lit se creusait entre deux rivages semés de fougères et ombragés de quelques bouleaux vieilliss. Là, nous nous entretenmes du récit des combats et des actions des premiers héros. Carrill redit les faits du temps passé, Ossian célébra la gloire de Connar : sa harpe ne put oublier la tendre beauté de Minla.

Les chants cessèrent, une brise murmura le long du ruisseau ; elle nous apporta les soupirs de l'infortune : ils étaient doux comme la voix des ombres au milieu d'un bois solitaire, quand elles passent sur la tombe des morts.

« Allez, Ossian, dit le roi, quelque guerrier languit sur son bouclier ;  
 « qu'il soit apporté à Fingal : s'il est blessé, qu'on applique les herbes

« de la montagne sur sa plaie. Aucun nuage ne doit obscurcir notre joie  
« dans la terre de Duthona.

Je marchai guidé par la chanson du malheur.

« Triste et abandonnée est ma demeure, disait la chanson ; aucune voix  
« ne s'y fait entendre , si ce n'est celle de la chouette. Nul barde ne  
« charme la longueur de mes nuits ; les ténèbres et la lumière sont éga-  
« les pour moi. Le soleil ne luit point dans ma caverne ; je ne vois point  
« flotter la chevelure dorée du matin, ni couler les flots de pourpre que  
« verse l'astre du jour à son couchant. Mes yeux ne suivent point la lune  
« à travers les pâles nuages ; je ne vois point ses rayons trembler à tra-  
« vers les arbres dans les ondes du ruisseau : ils ne visitent point la  
« caverne de Connar.

« Ah ! que ne suis-je tombé dans la tempête de Dorla ! ma renommée  
« ne serait pas évanouie comme le silencieux rayon de l'automne qui  
« court sur les champs jaunés entre les ombres et les brouillards. Les en-  
« fants sous le chêne ont senti un moment la chaleur du rayon , et l'ont  
« bénie ; mais il passe : les enfants poursuivent leurs jeux , et le rayon  
« est oublié.

« Oubliez-moi aussi, enfants de mon peuple, si vous n'êtes pas tom-  
« bés comme moi, si Dorla, qui a envahi Duthona, n'a point soufflé sur  
« vous dans votre jeunesse, comme l'haleine d'une gelée tardive sur  
« les bourgeons du printemps. Que n'ai-je autrefois trouvé la mort à  
« vos yeux, quand je marchais avec Fingal au-devant des forces de  
« Swaran ! Le roi eût élevé ma tombe, Ossian eût chanté ma gloire ; les  
« bardes des futures années , en s'asseyant autour du foyer, eussent dit  
« à l'ouverture de la fête : Écoutez la chanson de Connar.

« A présent, enchaîné dans cette caverne, je mourrai tout entier :  
« ma tombe ne sera point connue ; le voyageur écartera sous ses pas,  
« avec la pointe de sa lance, une herbe longue et flétrie ; il découvrira  
« une pierre poudreuse : Qui dort dans cette étroite demeure ? deman-  
« dera-t-il à l'enfant de la vallée ; et l'enfant de la vallée lui répondra :  
« Son nom n'est point dans la chanson.

— « Ton nom sera dans la chanson, m'écriai-je ; tu ne seras point  
« oublié par Ossian. Sors de la caverne où t'a caché la destinée, et viens  
« lever encore la lance dans la bataille. Viens, Fingal sera auprès de toi ;  
« il te vengera. Viens, les oppresseurs de Duthona sécheront à ton as-  
« pect comme la fougère atteinte par la brise : ton nom fleurira comme  
« le chêne qui ombrage les salles de tes fêtes, quand, après les rigueurs  
« de l'hiver, il se rajeunit au printemps. »

Connar prit la voix d'Ossian pour celle d'une ombre : « Ta voix m'est  
« agréable, enfant de la nuit, dit-il, car les fantômes n'effrayent point  
« mon âme ; ta voix est douce à Connar abandonné. Converse avec moi  
« dans la caverne ; notre entretien sera de la tombe et de la demeure  
« aérienne des héros. Nous ne parlerons point de Duthona ; nous serons  
« silencieux sur ma gloire, elle s'est évanouie. Mes amis aussi sont loin :

« ils dorment sur leurs boucliers ; mon souvenir ne trouble point leur repos. Ah ! qu'ils continuent de sommeiller en paix !

« Ombre amie, ma demeure sera bientôt avec la tienne. Nous visiterons ensemble les enfants du malheur dans leur caverne ; nous leur ferons oublier leurs chagrins dans les illusions des songes : nous les conduirons en pensée dans les champs de leur renommée : ils croiront briller dans les combats ; leur tunique d'esclave s'allongera en robe ondoiyante ; leurs prisons souterraines deviendront les nobles salles de Fingal ; le murmure du vent sera pour eux et pour nous la mélodie des harpes, le frissonnement des gazons deviendra le soupir des vierges. Ombre amie, en attendant que je m'unisse à toi dans les nuages, descends souvent à la caverne de Connar ! Fantôme de la nuit, ta voix est charmante à mon cœur. »

Je me plonge dans la caverne de Connar ; je coupe les liens dont les guerriers de Dorla avaient entouré les mains du chef ; je conduis le roi délivré à Fingal ; leurs visages brillèrent de joie au milieu de leurs cheveux gris, car Fingal et Connar se souviennent de leurs jeunes années, de ces premiers jours de la vie où ils tendaient ensemble leurs arcs au bord du torrent. « Connar, dit Fingal, qui a pu confiner l'ami de Morven dans la caverne ? Puissant devait être son bras, inévitable, son épée.

« — Dorla, répondit Connar, apprit que la force de mon bras s'était évanouie dans la vieillesse. Il attaqua mes salles pendant la nuit, lorsque j'étais seul avec ma fille Niala, et que mes guerriers étaient absents. Je combattis : le nombre prévalut. Dorla est resté dans Duthona, et mes peuples sont dispersés dans leurs vallons ignorés. »

Fingal entendit les paroles de Connar : il fronça le sourcil : les rides de son front sont comme les nuages qui couvrent la tempête. Il agite dans sa main sa lance mortelle, et regarde l'épée de Luno.

« Il n'est pas temps de reposer, s'écrie-t-il, quand celui qui dépouilla mon ami est si près. Les guerriers de Dorla sont nombreux ; ils nous ont attaqués cette nuit, et nous avons cru, en les respectant, que c'étaient les bataillons de Connar. Ossian et Gormalon, avancez le long du rivage. Dumolach et Leth, volez aux salles de Connar ; et si vous y trouvez Niala, étendez devant elle vos boucliers protecteurs. Molo, observe l'ennemi, afin qu'il ne puisse livrer ses voiles au vent sans combattre. Et toi, Carrill, où es-tu ? Barde aux douces chansons, reste auprès du chef de Duthona avec ta harpe : sa mélodie est un rayon de lumière qui se glisse au milieu de l'orage. »

Carrill vint avec sa harpe : les sons de cette harpe étaient légers comme le mouvement des ombres glissant dans un air pur sur les rivages de Lara. Coulez en silence, ruisseaux de la nuit, que nous entendions la chanson du barde.

« Au bord des torrents de Lara se penche un chêne qui laisse tomber de ses feuilles, sur le courant de l'eau, les pleurs de la rosée. Là, on voit errer deux ombres, lorsque le soleil illumine la plaine et que le silence est dans Morven : l'une est ton ombre, vénérable Uval ; l'autre

« est celle de ta fille, la belle chasseresse. Les jeunes guerriers de Lara  
 « poursuivaient les chevreuils ; ils célébraient la fête dans la cabane loin-  
 « taine du désert. Colgar les découvrit, et parut subitement à Lara comme  
 « le torrent qui fond du haut d'une montagne, quand l'ondée est encore  
 « sur les hauts sommets, et n'a point descendu dans la vallée. — Fille  
 « d'Uval, dit Colgar, il te faut me suivre ; j'enchaînerai ici ton père, car  
 « il frapperait sur le bouclier, et les jeunes guerriers pourraient entendre  
 « le son dans la solitude.

— « Colgar, je ne t'aime pas, dit la fille d'Uval ; laisse-moi avec mon  
 « père : ses yeux sont tristes, ses cheveux, blanchis. »

« Colgar est sourd à la prière ; la fille d'Uval est obligée de le suivre,  
 « mais ses pas sont tardifs. Un chevreuil bondit auprès de Colgar ; ses  
 « flancs bruns se montrent à travers les vertes bruyères. — Colgar, dit  
 « la fille d'Uval, prête-moi ton arc, j'ai appris à percer le chevreuil. Col-  
 « gar crut la beauté déjà consolée, et, plein d'amour, il donne son arc.  
 « La fille d'Uval tend la corde, la flèche part, Colgar tombe. La fille  
 « d'Uval retourne à Lara : l'âme de son père fut réjouie. Le soir de la  
 « vie d'Uval se prolongea ; il fut comme le coucher du soleil sur la mon-  
 « tagne des sources limpides ; les derniers jours d'Uval tombèrent comme  
 « les feuilles d'automne dans la vallée silencieuse. Les années de la fille  
 « d'Uval furent nombreuses ; quand elle s'éteignit, elle dormit en paix  
 « avec son père. »

Ainsi chantait Carrill ; et moi Ossian je m'avançais avec Gormalon sur  
 le rivage, selon les ordres de Fingal. Au pied d'un rocher nous trouvons  
 un jeune homme : son bras, sortant d'une brillante armure, reposait sur  
 une harpe brisée ; le bois d'une lance était à ses côtés. A travers les  
 herbes chevelues du rocher, la lune éclairait la tête du jeune homme :  
 cette tête était penchée ; elle s'agitait lentement dans la douleur, comme  
 la cime d'un pin qui se balance aux soupirs du vent.

« Quel est celui, dit Gormalon, qui demeure ici solitaire ? Es-tu un des  
 « compagnons de Dorla, ou l'un des guerriers de Connar ?

« — Je suis, » répondit le jeune homme tremblant comme l'herbe  
 dans le courant d'un ruisseau, « je suis un des bardes qui chantaient dans  
 « les salles de Connar. Dorla écouta mes chansons, et épargna ma vie  
 « après avoir livré bataille sur les champs de Duthona.

« — Souviens-toi de Dorla si tu le veux, répliqua Gormalon ; mais que  
 « peux-tu dire à sa louange ? Il attaqua Connar lorsque les amis du roi  
 « étaient absents ; son bras est faible dans le danger, fort quand per-  
 « sonne ne le repousse. Dorla est un nuage qui se montre seulement  
 « dans le calme, un brouillard qui ne se lève jamais du marais que  
 « quand les vents de la vallée se sont retirés. Mais la tempête de Fingal  
 « joindra ce nuage, et le déchirera dans les airs. »

« — Je me souviens de Fingal, dit le jeune homme ; je le vis jadis  
 « dans les salles de Duthona ; je me souviens de la voix d'Ossian et des  
 « fiers héros de Morven ; mais Morven est loin de Duthona. »

Les soupirs étouffèrent la voix du jeune homme ; ses sanglots éclatè-

rent comme la glace qui se fend sur le lac du Légo, ou comme les vents de la montagne dans la grotte d'Arven.

« Faible est ton âme, dit Gormalon indigné : non, tu n'es pas l'enfant des salles de Connar ; tu n'es pas des bardes de la race du roi. « Ceux-ci chantaient les actions de la bataille ; la joie du danger enflait leurs âmes, de même que s'enflent les voiles blanches de Fingal dans les tourbillons de la mer de Morven. Tu es des amis de Dorla ; va donc le rejoindre, enfant du faible, et dis-lui que Morven le poursuit : ja- mais il ne reverra les collines de sa patrie.

« — Gormalon, dis-je alors, n'outrage pas la jeunesse : l'âme du brave peut quelquefois faillir ; mais elle se relève. Le soleil sourit du haut de sa carrière lorsque la tempête est passée ; le pin cesse alors de secouer dans les airs sa pyramide de verdure, la mer calme sa surface azurée, et les vallées se réjouissent aux rayons de l'astre éclatant. »

Je pris le jeune homme par la main, et le conduisis vers Carrill, roi des chansons. La lumière commençait alors à briller sur l'armée de Dorla ; ses guerriers pâles et muets regardaient la lance de Morven et l'épée de Connar ; ils demeuraient immobiles : lorsque le chasseur est surpris par la nuit sur la colline de Cromla, la terreur des fantômes l'environne ; une sueur froide perce son front, ses pas tremblants se refusent à la fuite, ses genoux fléchissent au milieu de sa course.

Dorla vit les yeux égarés de son peuple ; une grosse larme roule dans les siens. « Pourquoi, dit-il à ses guerriers, demeurez-vous dans ce silence, comme les arbres qui s'élèvent autour de nous ? Votre nombre ne surpasse-t-il pas celui des fils de Morven ? Ils peuvent avoir leur renommée ; mais n'avons-nous pas aussi combattu avec les héros ? Si vous songez à la fuite, où est le chemin de nos vaisseaux, si ce n'est à travers l'ennemi ? Fondons sur eux dans notre colère ; que nos bras soient courageux, et la joie de mes amis sera grande quand nous retournerons chez nos pères. »

Connar, au milieu des héros de Morven, frappa sur le bouclier de Duthona. Ses guerriers dispersés entendirent le signal du roi ; ils levèrent la tête dans leurs vallons ignorés, comme les ruisseaux de Selma : dans les jours de sécheresse, ces ruisseaux se cachent sous les cailloux de leur lit ; mais, quand les tièdes ondées descendent, ils sortent tout à coup de leur retraite, rugissent, inondent et surmontent de leurs eaux les collines.

On combat : Dorla est abattu par la lance de Connar. Fingal le vit tomber ; il s'avance alors dans sa clémence, et parle aux guerriers de Dorla, qui n'est plus.

« Fingal, leur dit-il, ne se plaît point dans la chute de ses ennemis, quoiqu'ils l'aient forcé de tirer l'épée. Ne venez jamais à Morven, ne vous présentez plus aux rivages de Duthona. Rapide est le jour du peuple qui ose lever la lance contre Fingal ; une colonne de fumée chassée par la tempête est la vie de ceux qui combattent contre les héros de Morven. Retirez-vous : emportez le corps de Dorla.

« Pourquoi es-tu si matinale, épouse de Dorla ? continua Fingal. Que fais-tu, immobile sur le rocher. Tes cheveux sont trempés de la rosée du matin ; tes regards sont errants sur les vagues lointaines : ce que tu vois n'est pas l'écume du vaisseau de Dorla, c'est la mer qui se brise autour du flanc des baleines. Les deux enfants de l'épouse de Dorla sont assis sur les genoux de leur mère ; ils voient une larme descendre le long de la joue de la femme : ils lèvent leur petite main pour saisir la perle brillante : Mère, diront-ils, pourquoi pleures-tu ? Où notre père a-t-il dormi cette nuit ? »

« Ainsi peut-être, ô Ossian ! ton Éveralline est maintenant inquiète pour toi. Elle conduit peut-être ton Oscar au sommet de Morven, afin de découvrir la pleine mer. Ossian, souviens-toi d'Oscar et d'Éveralline ; ô mon fils ! épargne le guerrier qui, comme Dorla, peut laisser derrière lui une épouse dans les larmes. Hélas ! Dorla, pourquoi es-tu déjà tombé ? »

Ainsi me parlait Fingal, aux jours du passé, dans la terre de Duthona ; ainsi, pour m'enseigner la pitié, il mettait devant mes yeux l'image d'Éveralline mon épouse, d'Oscar mon jeune fils. Éveralline ! Oscar ! rayons de joie maintenant éteints ! comment m'avez-vous précédé dans l'étroite demeure ? Comment Ossian peut-il faire retentir la harpe et chanter encore les guerriers, lorsque votre souvenir, comme l'étoile qui tombe du ciel, traverse tout à coup son âme ? Oh ! que ne suis-je le compagnon de votre course azurée, brillants voyageurs des nuages ! Quand nos ombres se rejoindront-elles dans les airs ? quand glisseront-elles avec les brises sur la cime ondoyante des pins ? Quand élèverons-nous nos têtes ornées d'une chevelure brillante, comme les astres de la nuit dans le désert ? Puisse ce moment bientôt arriver ! Ce qu'est le lit de bruyère au chasseur fatigué sera la tombe au barde appesanti par les ans : je dormirai ! la pierre de ma dernière couche gardera ma mémoire.

Mais, ô pierre du tombeau ! la saison de ta vieillesse arrivera aussi ; tu t'enfonceras toi-même dans le lieu où les guerriers reposent pour jamais. L'étranger demandera où était ta place ; les fils du faible ne la connaîtront point.

Peut-être la chanson aura gardé le souvenir de cette pierre. La chanson se perdra à son tour dans la nuit des temps ; le brouillard des années enveloppera sa lumière. Notre mémoire passera comme l'histoire de Duthona, qui déjà s'éclipse dans l'âme d'Ossian.

Le peuple de Dorla fend la mer en silence ; les sons d'aucune chanson ne roulent devant lui sur les flots ; les bardes penchent la tête sur leur harpe, et leurs cheveux argentés crrent avec leurs armes le long des cordes humides. Les marins sont enfoncés dans leurs sombres pensées ; le rameur distrait suspend soudain la rame qu'il allait plonger dans les flots.

Nous montâmes au palais de Connar : mais le chef est triste malgré sa victoire ; son sein oppressé soulève son armure comme la vague qui renferme la tempête ; son œil éteint ne lance plus son regard brillant à tra-

vers la salle des fêtes. Personne n'ose demander au héros pourquoi il est triste, car absente est l'étoile de la nuit, la fille de Connar, la charmante Niala. Fingal voyait la douleur du chef, et cachait la sienne sous le panache de son casque. « Carrill, dit-il à voix basse, qu'as-tu fait de tes chants ? viens avec ta harpe soulager l'âme du roi. »

Carrill s'avance au milieu des salles de la fête, appuyé d'une main sur son bâton blanc, de l'autre portant sa harpe ; derrière lui marche le jeune barde de Duthona, qu'Ossian et Gormalon avaient trouvé sur le rivage pendant la nuit. Tout à coup son armure tombe à terre ; il lève une main pour cacher son trouble. Quelle est cette main si blanche ? Ce visage sourit si gracieusement à travers les boucles de ses beaux cheveux ! « Niala, » s'écria Connar, est-ce toi ? » Elle jette ses bras charmants autour de son père ; la joie revient au banquet des guerriers. Connar donna la beauté à Gormalon, et nous déployâmes nos voiles et nos chants pour Morven. Ossian est seul aujourd'hui dans les ruines des tours de Fingal, et l'épouse de mon Oscar, Malvina, la douce Malvina, ne sourira plus à son père.

Vallée de Cona, les sons de la harpe ne se font plus entendre le long de tes ruisseaux, dont la voix s'élève à peine sur les collines silencieuses. La biche dort sans frayeur dans la hutte abandonnée du chasseur ; le faon bondit sur la tombe guerrière, dont il creuse la mousse avec ses pieds. Je suis resté seul de ma race : je n'ai plus qu'un jour à passer dans un monde qui ne me connaît plus.



## GAUL

POÈME.

Le silence de la nuit est auguste. Le chasseur repose sur la bruyère : à ses côtés sommeille son chien fidèle, la tête allongée sur ses pieds légers ; dans ses rêves, il poursuit les chevreuils ; dans la joie confuse de ses songes, il aboie et s'éveille à moitié.

Dors en paix, fils bondissant de la montagne, Ossian ne troublera point ton repos : il aime à errer seul ; l'obscurité de la nuit convient à la tristesse de son âme ; l'aurore ne peut apporter la lumière à ses yeux depuis longtemps fermés. Retire tes rayons, ô soleil, comme le roi de Morven a retiré les siens ; éteins ces millions de lampes que tu allumes dans les salles azurées de ton palais, lorsque tu reposes derrière les portes de l'occident. Ces lampes se consumeront d'elles-mêmes : elles te laisseront seul, ô soleil ! de même que les amis d'Ossian l'ont abandonné. Roi des cieux, pourquoi cette illumination magnifique sur les collines de Fingal, lorsque les héros ont disparu, et qu'il n'est plus d'yeux pour contempler ces flambeaux éblouissants ?

.Morven, le jour de ta gloire a passé ; comme la lueur du chêne embrasé de tes fêtes, l'éclat de tes guerriers s'est évanoui : les palais ont croulé ; Témora a perdu ses hauts murs ; Tura n'est plus qu'un morceau de ruines, et Selma est muette. La coupe bruyante des festins est brisée ; le chant des bardes a cessé ; le son des harpes ne se fait plus entendre. Un tertre couvert de ronces, quelques pierres cachées sous la mousse, c'est tout ce qui rappelle la demeure de Fingal. Le marin, du milieu des flots, n'aperçoit plus les tours qui semblaient marquer les bornes de l'Océan, et le voyageur qui vient du désert ne les aperçoit plus.

Je cherche les murailles de Selma ; mes pas heurtent leurs débris : l'herbe croit entre les pierres, et la brise frémit dans la tête du chardon. La chouette voltige autour de mes cheveux blancs ; je sens le vent de ses ailes : elle éveille par ses cris la biche sur son lit de fougère ; mais la biche est sans frayeur, elle a reconnu le vieil Ossian.

Biche des ruines de Selma, ta mort n'est point dans la pensée du barde : tu te lèves de la même couche où dormirent Fingal et Oscar ! Non, ta mort n'est point le désir du barde ! J'étends seulement la main dans l'obscurité vers le lieu où était suspendu au dôme du palais le bouclier de mon père, vers ces voûtes que remplace la voûte du ciel. La lance qui sert d'appui à mes pas rencontre à terre ce bouclier : il retentit : ce bruit de l'airain plaît encore à mon oreille ; il réveille en moi la mémoire des anciens jours, ainsi que le souffle du soir ranime dans la ramée des bergers la flamme expirante. Je sens revivre mon génie ; mon sein se soulève comme la vague battue de la tempête, mais le poids des ans le fait retomber.

Retirez-vous, pensées guerrières ! souvenirs des temps évanouis, retirez-vous ! Pourquoi nourrirais-je encore l'amour des combats, quand ma main a oublié l'épée ? La lance de Témora n'est plus qu'un bâton dans la main du vieillard.

Je frappe un autre bouclier dans la poussière. Touchons-le de mes doigts tremblants. Il ressemble au croissant de la lune : c'était ton bouclier, ô Gaul ! le bouclier du compagnon de mon Oscar. Fils de Morni, tu as déjà reçu toute ta gloire, mais je te veux chanter encore : je veux pour la dernière fois confier le nom de Gaul à la harpe de Selma. Malvina, où es-tu ? Oh ! qu'avec joie tu m'entendrais parler de l'ami de ton Oscar !

« La nuit était sombre et orageuse, les ombres criaient sur la bruyère, les torrents se précipitaient du rocher ; les tonnerres à travers les nuages roulaient comme des monts qui s'écroulent, et l'éclair traversait rapidement les airs. Cette nuit même nos héros s'assemblèrent dans les salles de Selma, dans ces salles maintenant abattues : le chêne flamboyait au milieu ; à sa lueur, on voyait briller le visage riant des guerriers à demi cachés dans leur noire chevelure. La coquille des fêtes circulait à la ronde ; les bardes chantaient, et la main des vierges glissait sur les cordes de la harpe.

« La nuit s'envola sur les ailes de la joie : nous croyions les étoiles à peine au milieu de leur course, et déjà le rayon du matin entr'ouvrait



l'orient nébuleux. Fingal frappa sur son bouclier : ah ! qu'il rendait alors un son différent de celui qu'il a parmi ces débris ! Les guerriers l'entendirent ; ils descendirent du bord de tous leurs ruisseaux. Gaul reconnut aussi la voix de la guerre ; mais le Strumon roulait ses flots entre lui et nous : et qui pouvait traverser ses ondes terribles ?

« Nos vaisseaux abordent à Ifrona ; nous combattons, nous arrachons des mains de l'ennemi les dépouilles de notre patrie. Pourquoi ne restais-tu pas au bord de ton torrent, toi qui levais le bouclier d'azur ? Pourquoi, fils de Morni, ton âme respirait-elle les combats ? Sur quelque champ que ce fût, Gaul voulait moissonner. Il prépare son vaisseau dompteur des vagues, et déploie ses voiles au premier souffle du matin, pour suivre à Ifrona les pas du roi.

« Quelle est celle que j'aperçois au bord de la mer, sur le rocher battu des flots ? Elle est triste comme le pâle brouillard de l'aube ; ses cheveux noirs flottent en désordre ; des larmes roulent dans ses yeux, fixés sur le vaisseau fugitif de Gaul. De ses bras aussi blancs que l'écume de l'onde, elle presse sur son sein un enfant qui lui sourit ; elle murmure à l'oreille du nouveau-né un chant de son âge, mais un soupir entrecoupe la voix maternelle, et la femme ne sait plus quelle était la chanson.

« Tes pensées, Évircoma, n'étaient point pour des airs folâtres : elles volaient sur les flots avec ton amour. On n'aperçoit plus qu'à peine le vaisseau diminué : des nues abaissées étendent maintenant entre lui et le rivage leurs fumées onduleuses ; elles le cachent comme un écueil lointain sous une vapeur passagère. « Que ta course soit heureuse, dompteur des vagues écumantes ! Quand te reverrai-je, ô mon amant ?

« Évircoma retourne aux salles de Strumon ; mais ses pas sont tardifs, son visage est triste : on dirait d'une ombre solitaire qui traverse la brume du lac. Souvent elle se retourne pour regarder le vaste Océan. « Que ta course soit heureuse, dompteur des vagues écumantes ! Quand te reverrai-je, ô mon amant ? »

« La nuit surprit le fils de Morni au milieu de la mer ; la lune n'était point au ciel ; pas une étoile ne brillait dans la profondeur des nuages. La barque du chef glissait sur les flots en silence, et nous passons sans la voir, en retournant à Morven.

« Gaul aborde au village d'Ifrona. Ses pas étaient sans inquiétude : il erre çà et là ; il écoute ; il n'entend point rugir la bataille : il frappe avec sa lance sur son bouclier, afin que ses amis se réjouissent de son arrivée : il s'étonne du silence. « Fingal dort-il ? s'écrie Gaul en élevant la voix ; le combat n'est-il pas commencé ? Héros de Morven, êtes-vous ici ? »

Que n'y étions-nous, fils de Morni ! cette lance t'aurait défendu, ou Ossian serait tombé avec toi. Lance aujourd'hui sans force dans ma main, innocent appui de ma vieillesse, jadis ferme soutien de ceux qui versaient des larmes, tu étais la lance de Témora, tu étais le météore briseur du chêne orgueilleux. Ossian n'était pas comme aujourd'hui un roseau desséché qui tremble dans un étang solitaire ; je m'élevais comme le pin,

avec tous mes rameaux verdoyants autour de moi. Que n'étais-je auprès du chef de Strumon, quand l'orage d'Ifrona descendit!

Ombres de Morven, dormiez-vous dans vos grottes aériennes, ou vous amusiez-vous à faire voler les feuilles flétries, quand vous nous laissâtes ignorer le danger de Gaul? Mais non; ombres amies de nos pères, vous prîtes soin de nous avertir; deux fois vous repoussâtes nos vaisseaux au rivage d'Ifrona: nous ne comprimes pas ce présage, nous crûmes que des esprits jaloux s'opposaient à notre retour. Fingal tira son épée, et sépara les pans de leur robe de vapeur; à l'instant les ombres passèrent sur nos têtes. « Allez, impuissants fantômes, leur dit le chef, allez chasser le « duvet du chardon dans une terre lointaine; vous jouerez avec les fils « du faible. »

Les ombres amies méconnues s'envolèrent avec le vent: leurs voix ressemblaient aux soupirs de la montagne quand l'oiseau de mer prédit la tempête. Quelques-uns de nos guerriers crurent entendre le nom de Gaul à demi formé dans le murmure des ombres. . . . .

*(Le traducteur, ou plutôt l'auteur anglais, suppose qu'il y a ici une lacune dans le texte.)*

« Je suis seul au milieu de mille guerriers; n'est-il point quelque « épée pour briller avec la mienne? Le vent souffle vers Morven en « brisant le sommet des vagues. Gaul remontera-t-il sur son vaisseau? « ses amis ne sont point auprès de lui. Mais que dirait Fingal, mais que « diraient les bardes, si un nuage enveloppait la réputation du fils de « Morni? Mon père, ne rougirais-tu pas, si je me retirais sans combattre? « En présence des héros de notre âge, tu cacherais ton visage avec tes « cheveux blancs, et tu abandonnerais tes soupirs au vent solitaire de la « vallée; les ombres des faibles te verraient, et diraient: Voilà le père « de celui qui a fui dans Ifrona.

« Non, ton fils ne fuira point, ô Morni! son âme est un rayon de feu « qui dévore. O mon Évircoma! ô mon Ogal!... Éloignons ces souve- « nirs: le calme rayon du jour ne se mêle point à la tempête; il attend « que les cieus soient rassérénés. Gaul ne doit respirer que la bataille. « Ossian, que n'es-tu avec moi comme dans le combat de Lathmor! Je « suis le torrent qui précipite ses ondes dans les mille vagues de l'Océan, « et qui, vainqueur, s'ouvre un passage à travers l'abîme. »

Gaul frappe sur son bouclier, alors non rongé par la rouille des âges. Ifrona tremble; ses nombreux guerriers entourent le héros de Strumon; la lance de Morni est dans la main de Gaul; elle fait reculer les rangs ennemis.

Tu as vu, Malvina, la mer troublée par les bonds d'une immense baleine, qui, blessée et furieuse, se débat à la surface écumante des flots; tu as vu une troupe de mouettes affamées nager autour de la terrible fille de l'Océan, dont elles n'osent encore approcher, bien qu'elle soit expirante: ainsi s'agitent et se serrent les guerriers épouvantés d'Ifrona, hors de la portée du bras du héros.

Mais la force du chef de Strumon commence à s'épuiser ; il s'appuie contre un arbre ; des ruisseaux de sang errent sur son bouclier ; cent flèches ont déchiré sa poitrine ; sa main tient sa redoutable épée, et les ennemis frémissent.

Enfants d'Ifrona, quelle roche essayez-vous de soulever ? est-ce pour marquer aux siècles à venir votre renommée ou votre honte ? La gloire des braves n'est pas à vous ; vous êtes barbares, et vos cœurs sont inflexibles comme le fer. A peine seize guerriers peuvent détacher la roche du haut de la colline ; elle roule avec fracas, et vient heurter les pieds affaiblis de Gaul : il tombe sur ses genoux ; mais au-dessus de son bouclier roulent encore ses yeux terribles. Les ennemis n'ont pas l'audace de se jeter sur lui ; ils le laissent languir dans la mort, comme un aigle resté seul sur un rocher quand la foudre a brisé ses ailes. Que ne savions-nous dans Selma ta destinée ! que nous auraient fait alors les chansons des vierges et le son de la harpe des bardes ? la lance de Fingal n'eût pas reposé si tranquillement contre les murs du palais ; nous n'eussions pas été surpris, dans cette nuit funeste, de voir le roi se lever à moitié du banquet, en disant : « J'ai cru que la lance d'une ombre avait touché « mon bouclier ; ce n'est qu'une brise passagère. » O Morni ! que ne vins-tu réveiller Ossian ! que ne vins-tu lui dire : « Hâte-toi de traverser « la mer ! » Malheureux père, tu avais volé dans Ifrona pour pleurer sur ton fils.

Le matin sourit dans la vallée de Strumon ; Évircoma sort du trouble d'un songe ; elle entend le bruit de la chasse sur les côtes de Morven. Surprise de ne point distinguer la voix de Gaul au milieu des cris des guerriers, elle prête, le cœur palpitant, une oreille encore plus attentive ; mais les rochers ne renvoient point le son d'une voix connue ; les échos de Strumon ne répètent que les plaintes d'Évircoma.

Le soir attrista la vallée de Strumon : aucun vaisseau ne parut sur la mer. L'âme d'Évircoma était abattue : « Qui retient mon héros dans l'île « d'Ifrona ? Quoi ! mon amour, n'es-tu point revenu avec les chefs de « Morven ? Ton Évircoma sera-t-elle longtemps assise seule sur le rivage ? « les larmes descendront-elles longtemps de ses yeux ? Gaul, as-tu oublié « l'enfant de notre tendresse ? il demande le sourire accoutumé de son « père. Ses pleurs coulent avec les miens, ses soupirs répondent à mes « soupirs. Si Gaul entendait son fils balbutier son nom, il précipiterait « son retour pour protéger son Ogal. Je me souviens de mon songe ; je « crains que le jour du retour ne soit passé.

« Il me sembla voir les fils de Morven poursuivant les chevreuils. Le « chef de Strumon n'était point avec eux. Je l'aperçus à quelque dis-  
« tance, appuyé sur son bouclier. Un pied seulement soutenait le héros ;  
« l'autre paraissait être formé d'une vapeur grisâtre. Cette image variait  
« au souffle de chaque brise : je m'en approchai ; une bouffée de vent  
« vint du désert, le fantôme s'évanouit. Les songes sont enfants de la  
« crainte. Chef de Strumon, je te verrai encore, tu élèveras encore de-

« vant moi ta belle tête, comme le sommet de la colline religieuse de Cromla, éclairée des premiers rayons de l'aurore. Le voyageur égaré la nuit sur la bruyère tremble au milieu des fantômes ; mais au doux éclat du jour les esprits de ténèbres se retirent, le pèlerin rassuré reprend son bâton et poursuit sa route. »

Évircoma crut voir un vaisseau sur les vagues lointaines ; elle crut voir un mât blanchi, semblable à l'arbre qui, pendant l'hiver, balance sa cime couverte d'une neige nouvellement tombée. Ses yeux humides n'aperçoivent que des objets confus, bien qu'elle essayât de tarir ses larmes. La nuit descendit ; Évircoma se confia à un léger esquif, pour trouver son amant dans les replis des ombres. Elle vole sur les vagues, mais elle ne rencontre point de vaisseau : elle avait été trompée par un nuage, ou par la barque aérienne de l'ombre d'un nautonnier décédé, qui poursuivait encore les plaisirs des jours de sa vie.

La nacelle d'Évircoma fuit devant la brise ; elle entre dans la baie d'Ifrona, où la mer s'étend à l'ombre d'une épaisse forêt. Errant de nuage en nuage, la lune se montrait entre les arbres de la rive. Par intervalle, les étoiles jetaient un regard à travers le voile déchiré qui couvrait le ciel, et se cachaient de nouveau sous ce voile : à leur faible lumière, Évircoma contemplait la beauté d'Ogal. Elle donne un baiser à son enfant, le laisse couché dans la nacelle, et va chercher Gaul dans les bois.

Trois fois elle s'éloigne avec lenteur de son fils, trois fois elle revient en courant à lui. La colombe qui a caché ses petits dans la fente du rocher d'Oualla veut cueillir la baie mûrie qu'elle découvre dans la bruyère au-dessous d'elle ; mais le souvenir de l'épervier la trouble ; vingt fois elle revole vers ses petits pour les voir encore, et s'assurer de leur repos. L'âme d'Évircoma est partagée entre son époux et son enfant, comme la vague que brisent tour à tour et les vents et les rochers.

Mais quelle est cette voix que l'on entend parmi le murmure des flots ? Vient-elle de l'arbre solitaire du rivage ?

« Je péris seul. A qui la force de mon bras fut-elle utile dans la bataille ? Pourquoi Fingal, pourquoi Ossian, ignorent-ils mon destin ? Étoiles qui me voyez, annoncez-le dans Selma par votre lumière sanglante, lorsque les héros sortent de la salle des fêtes pour admirer votre beauté. Ombres qui glissez sur les rayons de la lune, si votre course se dirige à travers les bois de Morven, murmurez en passant mon histoire. Dites au roi que j'expire aussi ; dites-lui que dans Ifrona est ma froide demeure ; que depuis deux jours je languis blessé sans nourriture ; qu'au lieu de la douce eau du ruisseau, je n'ai pour éteindre ma soif que les flots amers.

« Mais, ombres compatissantes, gardez-vous d'apprendre mon sort aux murs de Strumon ; éloignez la vérité de l'oreille d'Évircoma. Que vos tourbillons passent loin de la couche de mon amour ; ne battez point

« violemment des ailes en rasant les tours de mon père : Évircoma vous  
 « entendrait, et quelque pressentiment s'élèverait dans son âme. Volez  
 « loin d'elles, ombres de la nuit ; que son sommeil soit paisible ; le  
 « matin est encore éloigné. Dors avec ton enfant, ô mon amour ! Puisse  
 « mon souvenir ne point troubler ton repos ! Toutes les peines de Gaul  
 « sont légères, quand les songes d'Évircoma sont légers.

— « Et penses-tu, » s'écrie l'épouse du fils de Morni, « qu'elle puisse  
 « reposer en paix quand son guerrier est en péril ? penses-tu que les  
 « songes d'Évircoma puissent être doux lorsque son héros est absent ?  
 « Mon cœur n'est pas insensible ; je n'ai point reçu la naissance dans la  
 « terre d'Ifrona. Mais comment te pourrai-je soulager, ô Gaul ! Évircoma  
 « trouvera-t-elle quelque nourriture dans la terre de l'ennemi ? »

Évircoma soutenait Gaul dans ses bras ; elle rappela l'histoire de Conglas son père.

Lorsque Évircoma, jeune encore, était portée dans les bras maternels, Conglas s'embarqua une nuit avec Crisollis, doux rayon de l'amour. La tempête jeta le père, la mère et l'enfant sur un rocher : là s'élevaient seulement trois arbres qui secouaient dans les airs leur cime sans feuillage. À leurs racines rampaient quelques baies empourprées ; Conglas les arracha, et les donna à Crisollis ; il espérait saisir le lendemain le daim de la montagne : la montagne était stérile, et rien n'en animait le sommet. Le matin vint et le soir suivit, et les trois infortunés étaient encore sur le rocher. Conglas voulut tresser une nacelle avec les branches des arbres, mais il était faible ; faute de nourriture.

« Crisollis, dit-il, je m'endors ; quand la tempête s'apaisera, retourne  
 « avec ton enfant à Idroulo ; l'heure où je pourrai marcher est éloignée. »

— « Jamais les collines ne me reverront sans mon amour, répliqua  
 « Crisollis. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ton âme était défaillante ?  
 « nous aurions partagé les baies de la bruyère ; mais le sein de Crisollis  
 « nourrira son amant. Penche-toi sur moi : non, tu ne dormiras point  
 « ici. »

Conglas reprit ses forces au sein de Crisollis ; le calme revint sur les flots ; Conglas, Crisollis et la jeune Évircoma atteignirent les rivages d'Idroulo. Souvent le père conduisit la fille au tombeau de Crisollis, en lui racontant la charmante histoire. « Évircoma, disait Conglas, aime de  
 « même ton époux, quand le jour de ta beauté sera venu. »

— « Oui, je l'aime ainsi, dit à Gaul Évircoma ; presse cette nuit, pour  
 « te ranimer, ce sein gonflé du lait qui nourrit ton fils : demain nous  
 « serons heureux dans les salles de Strumon. »

— « Fille la plus aimable de ta race, dit Gaul, retire-toi ; que les  
 « rayons du soleil ne te trouvent point dans Ifrona. Rentre dans ta na-  
 « celle avec Ogal. Pourquoi tomberait-il comme une fleur dont le guer-  
 « rier indifférent enlève la tête avec son épée ? Laisse-moi ici. Ma force,  
 « telle que la chaleur de l'été, s'est évanouie ; je me fane comme le gazon

« sous la main de l'hiver, et je ne renaîtrai point au printemps. Dis aux guerriers de Morven de me transporter dans leur vallée. Mais non, car l'éclat de ma gloire est couvert d'un nuage : qu'ils élèvent seulement ma tombe sous cet arbre. L'étranger la découvrira en passant sur la mer, et il dira : Voilà tout ce qui reste du héros. »

— « Et tout ce qui reste de la fille de Strumon, répondit Évircoma ; car je reposerai auprès de mon amant. Notre lit sera encore le même ; nos ombres voleront unies sur le même nuage. Voyageur des ondes, vous verserez la double larme, car avec son bien-aimé dormira la mère d'Ogal. »

Les cris de l'enfant se firent entendre. Le cœur d'Évircoma bat à coups redoublés dans sa poitrine, et semble vouloir s'ouvrir un passage dans son étroite prison. Un soupir échappe aussi du sein de Gaul. Il a reconnu la voix de son fils : « Guerrier, dit Évircoma, laisse-moi essayer de te porter à la barque où j'ai déposé notre enfant ; ton poids sera léger pour moi. Donne-moi cette lance, elle soutiendra mes pas. »

La fille de Crisollis parvint à conduire son époux dans la nacelle. Le reste de la nuit elle lutta contre les vagues. Les dernières étoiles virent ses forces s'éteindre ; elles s'évanouirent au lever de l'aurore, comme la vapeur des prairies se dissipe au lever du soleil. ●

Cette nuit même, il m'en souvient, Ossian dormait sur la bruyère du chasseur ; Morni, le père de Gaul, paraît tout à coup dans mes songes ; il s'arrête devant moi, appuyé sur son bâton tremblant : le vieillard était triste ; les rides profondes que le temps avait creusées dans ses joues étaient remplies des larmes qui descendaient de ses yeux ; il regarda la mer, et, avec un profond soupir : « Est-ce là, murmura-t-il faiblement, le temps du sommeil pour l'ami de Gaul ? » Une bouffée de vent agite les arbres ; le coq de bruyère se réveille sous la racine du buisson, relève précipitamment la tête qu'il tenait cachée sous son aile, et pousse un cri plaintif. Ce cri m'arrache à mes songes, j'ouvre les yeux ; je vois Morni emporté par le tourbillon. Je suis la route qu'il mène trace ; je fends la mer avec mon vaisseau ; je rencontre la nacelle d'Évircoma ; elle était arrêtée au rivage d'une île déserte : sur l'un des bords de la nacelle la tête de Gaul était inclinée. Je déliai le casque du héros ; ses blonds cheveux, trempés de la sueur des combats, flottèrent sur son front pâli. Aux accents de ma douleur, il essaya de soulever ses paupières ; mais ses paupières étaient trop pesantes ; la mort vint sur le visage de Gaul comme la nuit sur la face du soleil. O Gaul ! tu ne reverras jamais le père de ton ami Oscar.

Près du fils de Morni repose la beauté expirante, Évircoma ; son enfant était dans ses bras, et l'innocente créature promenait en se jouant sa faible main sur le fer de la lance de Gaul. Les paroles d'Évircoma furent courtes : elle se pencha sur la tête d'Ogal, et son dernier regard perça mon cœur. « Adieu, pauvre orphelin ! Ogal, Ossian te servira de père. » Elle expire.

— O mes amis ! qu'êtes-vous devenus ! Votre souvenir est plein de douceur, et pourtant il fait couler mes larmes.

J'aborde au pied des tours de Strumon ; le silence régnait sur le rivage ; aucune fumée ne s'élevait en colonne d'azur du faite du palais, aucun chant ne se faisait entendre. Le vent sifflait à travers les portes ouvertes, et jonchait le seuil de feuilles séchées ; l'aigle déjà perché sur le comble des tours, semblait dire : « Ici je bâtirai mon aire. » Le faon de la biche se cache sous les boucliers sans maîtres ; le compagnon des chasses de Gaul, le rapide Codula, croit reconnaître les pas du fils de Morni : dans sa joie il se lève d'un seul bond ; mais lorsqu'il a reconnu son erreur, il retourne se coucher sur la froide pierre, en poussant de longs hurlements.

Qui racontera la douleur des héros de Morven ? Ils vinrent silencieux de leurs ondoyantes vallées ; ils s'avancèrent lentement, comme un sombre brouillard. Gaul, Évircoma et Ogal lui-même n'étaient plus. Fingal se place sous un pin ; les guerriers l'entourent. Penché sur le front de Gaul, les cheveux gris de Fingal nous dérobent ses larmes ; mais le vent les décèle, en les chassant de sa barbe argentée.

« Es-tu tombé, dit-il enfin, es-tu tombé, ô le premier de mes héros ?  
 « N'entendrais-tu plus ta voix dans mes fêtes, le son de ton bouclier dans  
 « mes combats ? Ton épée n'éclairera-t-elle plus les sombres replis de la  
 « bataille ? ta lance ne renversera-t-elle plus des rangs entiers de mes  
 « ennemis ? Ton noir vaisseau surmontait hardiment la tempête, tandis  
 « que tes joyeux rameurs répétaient leurs chansons entre les montagnes  
 « humides. Les enfants de Morven m'arrachaient à mes pensées en  
 « criant : Voyez le vaisseau de Gaul ! La harpe des vierges et la voix des  
 « bardes annonçaient ton arrivée, tes bannières flottaient sur la bruyère.  
 « Je reconnaissais le sifflement de ta flèche et le bruit de tes pas.

« Force des guerriers, qu'es-tu ? Aujourd'hui tu chasses les vaillants  
 « devant toi, comme des nuages de poussière ; la mort marque ton pas-  
 « sage, comme la feuille séchée indique la course des fantômes : demain  
 « le court songe de la valeur est dissipé ; la terreur des armées s'est éva-  
 « nouie ; l'insecte ailé bourdonne sa victoire sur le corps du héros.

« Fils du faible, pourquoi désirais-tu la force du chef de Strumon,  
 « quand tu le voyais resplendissant sous ses armes ? Ne savais-tu pas que  
 « la force du guerrier s'évanouit ? Quand le chasseur regagne sa demeure,  
 « il contemple un nuage brillant que traversent les couleurs de l'arc-en-  
 « ciel ; mais les moments fuient sur leurs ailes d'aigles, le soleil ferme  
 « ses yeux de lumière, un tourbillon brouille les nues : une noire vapeur  
 « est tout ce qui reste de l'arc étincelant. O Gaul ! les ténèbres ont suc-  
 « cédé à ta clarté ; mais ta mémoire vivra ; il ne soufflera pas un seul  
 « vent sur Morven qui ne parle pas de ta renommée.

« Bardes, élevez la tombe du père, de la mère et du fils. La pierre  
 « mousseuse apprendra à l'étranger le lieu de leur repos, le chêne leur  
 « prêtera son ombre. Les brises visiteront cet arbre de la mort ; sous les  
 « fraîches ondées du printemps, il se couvrira de feuilles, longtemps

« avant que les autres arbres aient repris leur parure, longtemps avant  
 « que la bruyère se soit ranimée à ses pieds. Les oiseaux de passage  
 « s'arrêteront sur la cime du chêne solitaire : ils y chanteront la gloire de  
 « Gaul, tandis que les vierges des temps à venir rediront la beauté  
 « d'Évircoma, et que les mères pleureront Ogal.

« Mais, ô pierre ! quand tu seras réduite en poudre ; ô chêne ! quand  
 « les vers t'auront rongé ; ô torrent ! lorsque tu cesseras de couler, et que  
 « la source de la montagne ne fournira plus son onde à ta course ; lors-  
 « que vos chansons, ô bardes ! seront oubliées ; lorsque votre mémoire  
 « et celle des héros par vous célébrés auront disparu dans le gouffre des  
 « âges ; alors, et seulement alors, la gloire de Gaul périra, l'étranger  
 « pourra demander quel était le fils de Morni, quel était le chef de Stru-  
 « mon. »



## LETTRE

### SUR L'ART DU DESSIN DANS LES PAYSAGES.



A MONSIEUR \*\*\*.

Londres, 1795.

Voilà le petit paysage que vous m'avez demandé. Je vous l'ai fait attendre ; mais vous savez quels tristes soins m'appellent à d'autres études qui pourtant ne seront pas longues, s'il faut en croire les médecins <sup>1</sup> ; je suis prêt quand et comment il plaira à Dieu. Ces mêmes études m'ont fait abandonner cette grande *vue* du Canada, qui me plaisait par le souvenir de mes voyages. Quelle différence de ce temps-là à ce temps-ci ! Lorsque mes pensées se reportent vers le passé, je sens si vivement le poids de mes peines, que je ne sais ce que je deviens. Pardonnez à cet épanchement de mon cœur. Il y a tant de charme à parler de ses souffrances quand ceux qui vous écoutent peuvent vous comprendre ! Peu de gens me comprennent ici.

Le petit dessin que je vous envoie m'a fait faire quelques réflexions sur l'art du paysage : elles vous seront peut-être utiles. D'ailleurs nous sommes en hiver ; vous avez du feu : grande ressource contre les barbouilleurs de papier.

Élevé dans les bois, les défauts de l'art et la sécheresse des paysages m'ont frappé presque dès mon enfance, sans que je puisse dire ce qui constituait ces défauts. Lorsque je dessinais moi-même, je sentais que je

<sup>1</sup> Voyez la préface de l'*Essai historique*,



faisais mal en copiant des modèles ; j'étais plus content de moi, lorsque je suivais mes propres idées. Insensiblement cela m'engagea à rechercher les causes de cette bizarrerie ; car enfin ce que je retraçais d'après les règles valait mieux que ce que je créais d'après ma tête. Voici ce que l'examen m'apprit et la solution la plus satisfaisante que j'aie pu donner de mon problème.

En général, les paysagistes n'aiment point assez la nature, et la connaissent peu. Je ne parle point ici des grands maîtres, dont au reste il y aurait encore beaucoup de choses à dire ; je ne parle que des maîtres ordinaires, et des amateurs comme nous. On nous apprend à forcer ou à éclaircir les ombres, à rendre un trait net, pur, et le reste ; mais on ne nous apprend point à étudier les objets mêmes qui nous flattent si agréablement dans les tableaux de la nature ; on ne nous fait point remarquer que ce qui nous charme dans ces tableaux, ce sont les harmonies et les oppositions des vieux bois et des bocages, des rochers arides, et des prairies parées de toute la jeunesse des fleurs. Il semblerait que l'étude du paysage ne consiste que dans l'étude des coups de crayon ou de pinceau ; que tout l'art se réduit à assembler certains traits, de manière à ce qu'il en résulte des apparences d'arbres, de maisons, d'animaux et d'autres objets. Le paysagiste qui dessine ainsi ne ressemble pas mal à une femme qui fait de la dentelle, qui passe de petits bâtons les uns sur les autres, en causant et en regardant ailleurs ; il résulte de cet ouvrage des pleins et des vides qui forment un tissu plus ou moins varié : appelez cela un métier et non un art.

Il faut donc que les élèves s'occupent d'abord de l'étude même de la nature : c'est au milieu des campagnes qu'ils doivent prendre leurs premières leçons. Qu'un jeune homme soit frappé de l'effet d'une cascade qui tombe de la cime d'un roc, et dont l'eau bouillonne en s'enfuyant : le mouvement, le bruit, les jets de lumière, les masses d'ombres, les plantes échevelées, la neige de l'écume qui se forme au bas de la chute, les frais gazons qui bordent le cours de l'eau, tout se gravera dans la mémoire de l'élève. Ces souvenirs le suivront dans son atelier : il n'a pas encore touché le pinceau, et il brûle de reproduire ce qu'il a vu. Un croquis informe sort de dessous sa main : il se dépite ; il recommence son ouvrage et le déchire encore. Alors il s'aperçoit qu'il y a des principes qu'il ignore ; il est forcé de convenir qu'il lui faut un maître ; mais un pareil élève ne demeurera pas longtemps aux principes, et il avancera à pas de géant dans une carrière où l'inspiration aura été son premier guide.

Le peintre qui représente la nature humaine doit s'occuper de l'étude des passions : si l'on ne connaît le cœur de l'homme, on connaîtra mal son visage. Le paysage a sa partie morale et intellectuelle, comme le portrait ; il faut qu'il parle aussi, et qu'à travers l'exécution matérielle on éprouve ou les rêveries ou les sentiments que font naître les différents sites. Il n'est pas indifférent de peindre dans un paysage, par exemple, des chênes ou des saules : les chênes à la longue vie, *durando sæcula vincit*, aux écorces rudes, aux bras vigoureux, à la tête altière, *immota*

*manet*, inspirent sous leurs ombres des sentiments d'une tout autre espèce que ces saules au feuillage léger, qui vivent peu, et qui ont la fraîcheur des ondes où ils puisent leur sève : *umbræ irrigui fontis amica salix*.

Quelquefois le paysagiste, comme le poète, faute d'avoir étudié la nature, voile le caractère des sites. Il place des pins au bord d'un ruisseau, et des peupliers sur la montagne ; il répand la corbeille de la Flore de nos jardins dans les prairies ; l'églantier d'une haie sauvage porte la rose de nos parterres, couronne trop pesante pour lui.

L'étude de la botanique me semble utile au paysagiste, quand ce ne serait que pour apprendre le *feuillé*, et ne pas donner aux feuilles de tous les arbres le même limbe et la même forme. Si le peintre qui doit exprimer sur la toile les tristes passions des hommes est obligé d'en rechercher les organes à l'aide de l'anatomie, plus heureux que lui, le peintre de paysage ne doit s'occuper que des générations innocentes des fleurs, des inclinations des plantes, et les mœurs paisibles des animaux rustiques.

Lorsque l'élève aura franchi les premières barrières, quand son pinceau plus hardi pourra errer sans guide avec ses pensées, il faudra qu'il s'enfonce dans la solitude, qu'il quitte ces plaines déshonorées par le voisinage de nos villes. Son imagination, plus grande que cette petite nature, finirait par lui donner du mépris pour la nature même ; il croirait faire mieux que la création : erreur dangereuse par laquelle il serait entraîné loin du vrai dans des productions bizarres, qu'il prendrait pour du génie.

Gardons-nous de croire que notre imagination est plus féconde et plus riche que la nature. Ce que nous appelons *grand* dans notre tête est presque toujours du désordre. Ainsi, dans l'art qui fait le sujet de cette lettre, pour nous représenter le *grand*, nous nous figurons des montagnes entassées jusqu'aux cieux, des torrents, des précipices, la mer agitée, des flots si vastes que nous ne les voyons que dans le vague de nos pensées, des vents, des tonnerres ; que sais-je ? un million de choses incohérentes et presque ridicules, si nous voulions être de bonne foi, et nous rendre un compte net et clair de nos idées.

Cela ne serait-il point une preuve du penchant que l'homme a pour détruire ? Il nous est bien plus facile de nous faire des notions du chaos que des justes proportions de l'univers. Nous avons toutes les peines du monde à nous peindre le calme des flots, à moins que nous n'y mêlions des souvenirs de terreur : c'est ce dont on se peut convaincre par la description de ces calmes où l'on trouve presque toujours les mots de *menaçant*, de *profond silence*, etc. Que, rempli de ces folles idées du sublime, un paysagiste arrive pendant un orage au bord de la mer qu'il n'a jamais vue, il est tout étonné d'apercevoir des vagues qui s'enflent, s'approchent et se déroulent avec ordre et majesté l'une après l'autre, au lieu de ce choc et de ce bouleversement qu'il s'était représenté. Un bruit sourd, mêlé de quelques sons rauques et clairs entrecoupés de quelques courts silences, a succédé au tintamarre que notre peintre entendait dans son

cerveau. Partout des couleurs tranchantes, mais conservant des harmonies jusque dans leurs disparates. L'écume éblouissante des flots jaillit sur les rochers noirs ; dans un horizon sombre roulent de vastes nuages, mais qui sont poussés du même côté : ce ne sont plus mille vents déchainés qui se combattent, des couleurs brouillées, des cieux escaladés par les flots, la lumière épouvantant les morts à travers les abîmes creusés entre les vagues.

Notre jeune poète ou notre jeune peintre s'écrie : « J'imaginai mieux que cela ; » et il tourne le dos avec dédain. Mais, si son esprit est bon, il reviendra bientôt de ses notions exagérées : il rectifiera son imagination ; rien ne lui paraîtra plus grand désormais que les ouvrages formés par une puissance première. Il renversera ces montagnes entassées dans sa tête, où tous les sites, tous les accidents, tous les végétaux étaient confondus. Ces montagnes idéales ne s'élèveront plus jusqu'aux étoiles, mais les neiges couvriront la tête des Alpes, les torrents s'écouleront de leur cime ; les mélèzes, dans une région moins élevée, commenceront à décorer le flanc des rochers ; des végétaux moins robustes, quittant le séjour des tempêtes, descendront par degrés dans la vallée ; et la cabane du Suisse agricole et guerrier sourira sous les saules grisâtres au bord du ruisseau.

Fort alors de ses études et de son goût épuré, l'élève se livrera à son génie. Tantôt il égarera les yeux de l'amateur sous des pins où peut-être un tombeau couvert de lierre appellera en vain l'amitié ; tantôt, dans un vallon étroit, entouré de rochers nus, il placera les restes d'un vieux château : à travers les crevasses des tours, on apercevra le tronc de l'arbre solitaire qui a envahi la demeure du bruit et des combats ; le perce-pierre couvrira de ses croix blanches les débris écroulés, et les capillaires tapisseront les pans de murs encore debout. Peut-être un petit pâtre gardera dans ce lieu ses chèvres, qui sauteront de ruines en ruines.

Les paysages riants auront leur tour, quoique en général ils soient moins attachants dans leur composition ; soit que l'image du bonheur convienne peu aux hommes, soit que l'art ne trouve que de faibles ressources dans la peinture des plaisirs champêtres, réduits pour la plupart à des danses et à des chants. Il y a pourtant certains caractères généraux propres à ces sortes de vues : le feuillé doit être léger et mobile ; le lointain, indéterminé sans être vaporeux ; l'ombre, peu prononcée ; et il doit régner sur toute la scène une clarté suave qui veloute la surface des objets.

Le paysagiste apprendra l'influence des divers horizons sur la couleur des tableaux : si vous supposez deux vallons parfaitement identiques, dont l'un regarde le midi et l'autre le nord, les tons, la physionomie, l'expression morale de ces deux vues semblables seront dissemblables.

La perspective aérienne est d'une difficulté prodigieuse ; cependant il y faut savoir placer la perspective linéaire des plans de la terre, et détacher sur les parties fuyantes les nuages, si différents aux différentes heures du jour. La nuit même a ses couleurs ; il ne suffit pas de faire la lune pâle

pour la faire belle ; la chaste Diane a aussi ses amours, et la pureté de ses rayons ne doit rien ôter à l'inspiration de sa lumière.

Cette lettre est déjà d'une extrême longueur, et je n'ai encore qu'effleuré un sujet inépuisable. Tout ce que j'ai voulu dire aujourd'hui, c'est que le paysage doit être *dessiné* sur le *nu*, si on le veut faire ressemblant, et en accuser pour ainsi dire les muscles, les formes. Des études de cabinet, des copies sur des copies, ne remplaceront jamais un travail d'après nature. *Atticæ plurimam salutem.*



## PENSÉES

### RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

La misère de l'homme ne consiste pas seulement dans la faiblesse de sa raison, l'inquiétude de son esprit, le trouble de son cœur ; elle se voit encore dans un certain foud de ridicule des affaires humaines. Les révolutions surtout découvrent cette insuffisance de notre nature : si vous les considérez dans l'ensemble, elles sont imposantes, si vous pénétrez dans le détail, vous apercevez tant d'ineptie et de bassesse, tant d'hommes renommés qui n'étaient rien, tant de choses dites l'œuvre du génie, qui furent l'œuvre du hasard, que vous êtes également étonné et de la grandeur des conséquences, et de la petitesse des causes.

Lorsqu'on est placé à distance des faits, qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est guère frappé que du côté grave et douloureux des événements ; il n'en est pas ainsi quand on a été soi-même acteur, ou spectateur compromis, dans des scènes sanglantes. Tacite, que la nature avait formé poète, eût peut-être crayonné la satire de Pétrone, s'il eût siégé au sénat de Néron : il peignit la tyrannie de ce prince, parce qu'il vécut après lui : Butler, doué d'un génie observateur, eût peut-être écrit l'histoire de Charles I<sup>er</sup>, s'il fût né sous la reine Anne ; il se contenta de rimer *Hudibras*, parce qu'il avait vu les personnages de la révolution de Cromwell ; il les avait vus, toujours parlant de vertu, de sainteté, d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et, après avoir immolé le père, se courber sous le joug méprisable du fils.

Il y a des iniquités politiques qui ne peuvent plus être impunément commises, à cause de la civilisation avancée des peuples. Que l'on ne croie pas que ces peuples puissent dire, sans résultat, à leurs gouvernements : « Tel crime, tel malheur est arrivé par votre faute. » Les bases du pouvoir même sont ébranlées par ces reproches ; le respect des nations venant à manquer au pouvoir, ce pouvoir est en péril.

Chez une nation qui conserve encore l'innocence primitive, le vice

apporté par des étrangers fait des progrès plus rapides que dans une société déjà corrompue, comme un homme sain meurt de l'air pestiféré où vit un homme habitué à cet air.

On peut arriver à la liberté par deux chemins : par les mœurs et par les lumières. Mais quand les mœurs et les lumières manquent à la fois, quand on ne peut être ni un républicain à la manière de Sparte, ni un républicain à la manière des États-Unis, on peut encore conquérir la liberté, on ne la peut garder.

La postérité se souvient des hommes qui ont changé les empires, très peu de ceux qui les ont rétablis, à moins que ce rétablissement n'ait été durable. On admire ce qui crée, on estime à peine ce qui conserve : une grande gloire couvre de ténèbres tout ce qui la suit.

Tourmentez-vous pour rétablir la vertu chez un peuple qui l'a perdue, vous n'y réussirez pas. Il y a un principe de destruction en tout. A quelle fin Dieu l'a-t-il établi ? C'est son secret.

On s'étonne du succès de la médiocrité ; on a tort. La médiocrité n'est pas forte par ce qu'elle est en elle-même, mais par les médiocrités qu'elle représente ; et dans ce sens sa puissance est formidable. Plus l'homme en pouvoir est petit, plus il convient à toutes les petites gens. Chacun en se comparant à lui se dit : « Pourquoi n'arriverai-je pas à mon tour ? » Il n'excite aucune jalousie : les courtisans le préfèrent, parce qu'ils peuvent le mépriser ; les rois le gardent comme une manifestation de leur toute-puissance. Non-seulement la médiocrité a tous ces avantages pour rester en place, mais elle a encore un bien plus grand mérite ; elle exclut du pouvoir la capacité. Le député des sots et des imbéciles au ministère caresse deux passions du cœur humain : l'ambition et l'envie.

La médiocrité est assez souvent secondée par des circonstances qui donnent à ses desseins un air de profondeur. Ces hommes impuissants qui, pour la foule, paraissent diriger la fortune, sont tout simplement conduits par elle : comme ils lui donnent la main, on croit qu'ils la mènent.

Les hommes de génie sont ordinairement enfants de leur siècle ; ils en sont comme l'abrégé ; ils en représentent les lumières, les opinions et l'esprit ; mais quelquefois aussi ils naissent ou trop tôt ou trop tard. S'ils naissent trop tôt, *avant leur siècle naturel*, ils passent ignorés ; leur gloire ne commence qu'après eux, lorsque le siècle auquel ils doivent appartenir est éclos ; s'ils naissent trop tard, *après leur siècle naturel*, ils ne peuvent rien, et ils n'arrivent point à une renommée durable. On les regarde un moment par curiosité, comme on regarderait les vieillards se promenant sur les places publiques avec les habits de leur temps. Ces hommes de génie qui arrivent *trop tard* sont donc méconnus comme les hommes de génie qui arrivent *trop tôt* ; mais ils n'ont pas comme

ces derniers un avenir, une postérité, des descendants pour établir leur gloire : ils ne pourraient être admirés que du passé, que de leurs devanciers, que des morts, public silencieux.

Après des temps de malheur et de gloire, un peuple est enclin au repos ; et pour peu qu'il soit régi par des institutions tolérables, il se laisse facilement conduire par les plus petits ministres du monde ; cela le délasse et l'amuse : il compare ces pygmées aux géants qu'il a vus, et il rit. Il y a des exemples de lions attachés à un char et menés par des enfants ; mais ils ont toujours fini par dévorer leurs conducteurs.

Pour les véritables saints et les hommes supérieurs, la religion est un admoniteur sévère qui leur apprend à s'humilier et leur enseigne la vraie vertu ; pour les hommes passionnés et vulgaires, ses leçons ne servent qu'à nourrir l'orgueil humain et à donner des apparences de vertu. « Je marche sur la tête de mes amis et de mes ennemis ; qui peut dire ce pendant que je manque d'humilité ? ne me suis-je pas mis à genoux ? »

Ecoutez cet homme qu'on appelle monseigneur : il vous dira qu'il n'est qu'un vilain, qu'il veut rester un vilain ; qu'il n'est pas fait pour occuper la place qu'il occupe ; que la révolution ne sera finie que quand un vilain comme lui cessera d'être un des premiers personnages de l'État. Monseigneur a cependant porté le bonnet rouge pour cesser d'être un vilain, comme il porte un habit brodé et un titre pour sortir de la classe des vilains. Fiez-vous à l'humilité de monseigneur, et croyez au paysan du Danube.

Les mendiants vivent de leurs plaies : il y a des hommes qui profitent de tout, même du mépris.

Point de politique sentimentale, disent les ministres. Bon Dieu ! qu'ils se tranquillisent ! Il n'y a aucun péril de ce côté : je ne sache pas beaucoup d'hommes qui aient conservé leur vieille passion. Vous ne voulez pas qu'on vous aime : eh ! que vous avez raison ! Mais puisque vous préférez la politique du fait à celle du droit, acceptez-en toutes les conséquences. Le fait nous donnera le droit d'examiner si vous autres ministres êtes bons à quelque chose, et s'il n'y a pas un autre fait qui vaille mieux que le vôtre.

Si l'on vous donne un soufflet, rendez-en quatre, n'importe la joue.

Il est bon de se prosterner dans la poussière quand on a commis une faute, mais il n'est pas bon d'y rester.

Voyez cet homme ; son ressentiment est extrême. « Comment, Théodule se plaint d'avoir été offensé par moi ? quelle insolence ! » Mais, homme puissant, si Théodule a aussi sa puissance ; s'il ne croit à personne le droit de l'outrager, qu'avez-vous à répliquer ? Le temps où un courtisan faisait trembler n'est plus ; il n'y a plus de faveur possible, excepté pour les valets de chambre ; tout est réduit à la valeur person-

nelle. Celui qui peut dire : « Vous avez eu besoin de moi, je n'ai pas besoin de vous, » est aujourd'hui le véritable supérieur. C'était peut-être mieux autrefois : mais c'est comme cela maintenant. Ce que l'*homme* a perdu en pouvoir, les *hommes* l'ont gagné.

Le vice, le bonheur, l'infortune, tiennent à un souffle. Vous mourez : deux heures après on ne pense plus à vous. Vous vivez, on n'y pense pas davantage. Qu'importent vos joies, vos peines, votre existence, non-seulement à votre voisin qui ne vous a jamais vu, mais encore à cette tourbe qu'on appelle vos amis ? Pourquoi donc se faire une affaire de la vie ? elle ne mérite pas la moindre attention.

Quelquefois on oublie un moment ses douleurs, puis on les reprend comme un fardeau qu'on aurait déposé un moment pour se délasser.

On finit par transformer en réalité les craintes de la tendresse : une mère voit sur le visage de son fils des marques d'une maladie qui n'y sont pas. Les autres chimères de la vie, au moral et au physique, produisent les mêmes illusions pour la peine ou le plaisir.

On se réconcilie avec un ennemi qui nous est inférieur pour les qualités du cœur ou de l'esprit ; on ne pardonne jamais à celui qui nous surpasse par l'âme et le génie.

Votre ami vient de partir, vous vous croyez fort contre l'absence : allez visiter la demeure de votre ami, elle vous apprendra ce que vous avez perdu et ce qui vous manque.

Celui qui commet le crime, dans le danger qu'il y court et dans le tumulte de ses passions, n'a pas le temps d'écouter le remords ; mais celui qui n'est que le complice et le confident du crime, sans y avoir une part active, celui-là entend la voix vengeresse de la conscience. Il compte dans sa retraite les minutes qui s'écoulent, « A présent il se passe telle chose ; à présent on frappe ! » Oui, malheureux, on frappe ! et c'est la main de Dieu qui s'appesantit sur toi.

Le ver de la tombe commence à ronger la conscience du méchant avant de lui dévorer le cœur.

La cause la plus juste pourrait-elle, par des circonstances fatales, paraître la plus injuste ? Se peut-il présenter un cas où l'innocence ne se puisse prouver, et où la victime qui périt et le juge qui prononcé soient également innocents ? Que serait-ce alors que la justice humaine ?

Si l'on a le droit de tuer un tyran, ce tyran peut être votre père, le parricide est donc autorisé dans certains cas ? Qui pourrait soutenir une pareille proposition ?

Un charme est au fond des souffrances comme une douleur au fond des plaisirs : la nature de l'homme est la misère.

Celui qui souffre pour Dieu a l'avantage d'être toujours préparé à sa dernière heure, avantage qui n'est pas donné à tous les infortunés.

Les grandes afflictions semblent raccourcir les heures, comme les grandes joies : tout ce qui préoccupe fortement l'âme empêche de compter les instants.

Il faut avoir le cœur placé haut pour verser certaines larmes : la sources des grands fleuves se trouve sur le sommet des monts qui avoisinent le ciel.

L'âme de l'homme est transparente comme l'eau de fontaine, tant que les chagrins qui sont au fond n'ont point été remués.

La simplicité vient du cœur, la naïveté, de l'esprit. Un homme simple est presque toujours un bon homme; un homme naïf peut être un fripon; et pourtant la naïveté est toujours naturelle, tandis que la simplicité peut être l'effet de l'art.

Il y a des hommes qui ne sont point éloquents, parce que leur cœur parle trop haut, et les empêche d'entendre ce qu'ils disent.

Redemande au repentir la robe de l'innocence : c'est lui qui l'a trouvée, et qui la rend à ceux qui l'ont perdue.

Caresser la vertu sans être capable de l'aimer, c'est presser les deux belles mains d'une jeune femme dans les mains ridées de la vieillesse.

Aussitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.

Les sentiments d'un certain ordre s'accroissent en proportion des malheurs de l'objet aimé : c'est la flamme qui se propage plus rapidement au souffle de la tempête.

La vertu est quelquefois oubliée dans son passage ici-bas, mais elle revit tôt ou tard ; on la retire des tombeaux comme on retire du sein de la terre une statue antique qui fait l'admiration des hommes.

Souvent les gens de bien pleurent à la même heure où les pervers se réjouissent : le même moment voit s'accomplir une action honnête et une action coupable. Le vice et la vertu sont frère et sœur ; ils ont été engendrés par l'homme : Abel et Caïn étaient enfants du même père.

Il y a des hommes pour lesquels la vertu n'est point la vertu reconnue par les autres hommes ; ils n'appellent point de ce nom toutes les choses régulières, mais inférieures, de l'existence, cette honnêteté vulgaire qui remplit exactement ses devoirs : la vertu pour eux est un élan de l'âme qui nous porte vers le bien aux dépens de notre bonheur et de notre vie, ou une force qui nous fait dompter nos passions les plus fougueuses. Ces



hommes-là s'élèvent au-dessus des autres hommes ; mais à quoi sont-ils bons dans la société ? Comme les montagnes dans la nature, comme les monuments gigantesques dans les arts, ils sortent des proportions communes : on les regarde, et on en a peur.

Les caractères exaltés dans les gens vulgaires sont insupportables ; unis à une grande âme ou à un beau génie, ils entraînent tout. Ces caractères ne veulent pas séduire, et ils séduisent ; ils ignorent eux-mêmes leur force, et sont tout étonnés d'avoir fait tant d'heureux ou tant de victimes.

Le malheur agit sur nous selon notre caractère. Un homme pourrait se sauver en s'expliquant, et il ne le veut pas ; un autre croit réparer tout en parlant, et il se perd.

Il serait étrange que l'homme prétendît à une constance inaltérable, lorsque toute la nature change autour de lui : l'arbre perd ses feuilles ; l'oiseau, ses plumes ; le cerf, ses rameaux. L'homme seul dirait : « Mon âme est inébranlable ; telle elle est aujourd'hui, telle elle sera demain ; » l'homme, dont les sentiments sont plus inconstants que les nuages ! l'homme, qui veut et ne veut plus ! l'homme, qui se dégoûte même de ses plaisirs, comme l'enfant de ses jouets !

Souvent des personnes qui s'aiment se jurent, au commencement de leur bonheur, de quitter ensemble la vie ; mais il arrive qu'elles ne marchent pas avec la même vitesse, et quand l'une est prête à atteindre le but, l'autre ne l'est pas, ou ne l'est plus.

La méchanceté est de tous les esprits le plus facile. Rien n'est si aisé que d'apercevoir un ridicule ou un vice, et de s'en moquer ! il faut des qualités supérieures pour comprendre le génie et la vertu.

Quand on parle des vices d'un homme, si on vous dit : « Tout le monde le dit, » ne le croyez pas ; si l'on parle de ses vertus en vous disant encore : « Tout le monde le dit, » croyez-le.

Avez-vous des chagrins, attachez vos yeux sur un enfant qui dort, qu'aucun souci ne trouble, qu'aucun songe n'alarme : vous emprunterez quelque chose de son innocence ; vous vous sentirez tout apaisé.

Deux amis qui souffrent sont quelquefois des heures entières sans se parler. Quelle conversation vaudrait ce commerce de la pensée dans la langue muette du malheur ?

Les autres nous semblent toujours plus heureux que nous ; et pourtant ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'homme qui changerait volontiers sa position ne consentirait presque jamais à changer sa personne. Il voudrait bien peut-être se rajeunir un peu, pas trop encore, et marcher droit s'il était boiteux ; mais il se conserverait tout l'ensemble de sa personne, dans laquelle il trouve mille agréments et un je ne sais quoi qui le charme. Quant à son esprit, il n'en altérerait pas la moindre parcelle ; nous nous habituons à nous-mêmes, et nous tenons à notre vieille société.

Revoyez au jour de l'infortune le lieu que vous habitiez au temps du bonheur : il s'en exhale quelque chose de triste, formé du souvenir des joies passées et du sentiment des maux présents. N'est-ce pas là qu'à telle époque vous aviez été si heureux? et maintenant? Ces lieux sont pourtant les mêmes : qu'y a-t-il donc de changé? l'homme.

Ceux qui ont jamais eu quelque chose d'important à communiquer à un ami savent la peine qu'on éprouve lorsqu'en arrivant le cœur ému, on ne trouve point cet ami ; que personne ne peut vous dire où il est. Si c'est la mort qui l'a emmené?

Il faut des secrets pour réparer la beauté du corps : il n'en faut point pour maintenir celle de l'âme.

Chaque homme a un lieu particulier dans le monde, où il peut dire qu'il a joui de la plus grande somme de bonheur : le calcul est bientôt fait.

Une passion dominante éteint les autres dans notre âme, comme le soleil fait disparaître les astres dans l'éclat de ses rayons.

Tels hommes voyagent ensemble, et se parlent peu ou point sur la route. Quoique du même pays, ils ne s'entendent point et ne sont point de la même nature : les uns sont nés blancs, et les autres noirs.

La conversation des esprits supérieurs est inintelligible aux esprits médiocres, parce qu'il y a une grande partie du sujet sous-entendue et devinée.

Une certaine étendue d'esprit fait qu'on s'accoutume sur-le-champ aux usages étrangers, et qu'on a l'air de les avoir pratiqués toute sa vie, à un embarras près, qui n'est pas sans grâce ou sans noblesse.

La célébrité peut-elle faire illusion au point d'inspirer une passion pour ce que la nature a rendu désagréable? je ne le crois pas : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamants pour une vieille femme : ils la parent, et ne peuvent l'embellir.

Les plaisirs de notre jeunesse, reproduits par notre mémoire, ressemblent à des ruines vues au flambeau.

Il est un âge où quelques mois ajoutés à la vie suffisent pour développer des facultés jusqu'alors ensevelies dans un cœur à demi fermé : on se couche enfant, on se réveille homme.

Si quelques heures font une grande différence dans le cœur de l'homme, faut-il s'en étonner? il n'y a qu'une minute de la vie à la mort.

Les peines sont dans l'ordre des destinées : ceux qui, cherchant à les oublier, s'occupent de l'avenir, ne songent pas qu'ils ne verront point cet avenir. Chacun, en mourant, remet le poids de la vie à un autre ; à chaque sépulture, il y a un homme qui reçoit le fardeau de la main de

l'homme qui se va reposer : le nouveau messager porte à son tour ce fardeau jusqu'à la tombe prochaine.

Tous les hommes se flattent ; nous avons tous à la bouche cette phrase banale : Il y a bien loin d'aujourd'hui à telle époque. — Bien loin ! et la vie, combien dure-t-elle ?

L'arbre tombe feuille à feuille : si les hommes contemplaient chaque matin ce qu'ils ont perdu la veille, ils s'apercevraient bien de leur pauvreté.

L'homme n'a au fond de l'âme aucune aversion contre la mort ; il y a même du plaisir à mourir. La lampe qui s'éteint ne souffre pas.

La Mort, selon les Sauvages, est une grande femme fort belle, à laquelle il ne manque que le cœur.

La cendre d'un mort, quel que fût de son vivant le décédé, est sacrée. La poussière des tyrans donne d'aussi grandes leçons que celle des bons rois.

Il y a deux points de vue d'où la mort se montre bien différente. De l'un de ces points vous apercevez la mort au bout de la vie, comme un fantôme à l'extrémité d'une longue avenue : elle vous semble petite dans l'éloignement ; mais à mesure que vous en approchez elle grandit ; le spectre démesuré finit par étendre sur vous ses mains froides et par vous étouffer.

De l'autre point de vue la mort paraît énorme au fond de la vie, mais à mesure que vous marchez sur elle, elle diminue, et quand vous êtes au moment de la toucher, elle s'évanouit. L'insensé et le sage, le poltron et le brave, l'esprit impie et l'esprit religieux, l'homme de plaisir et l'homme de vertu, voient ainsi différemment la mort dans la perspective.

La voix de l'homme ne se ranime pas comme celle de l'écho : l'écho peut dormir dix siècles au fond d'un désert, et répondre ensuite au voyageur qui l'interroge ; la tombe ne répond jamais.

Toi qui donnes ta vie et ta mort aux hommes, toi qui aimes ceux qui pleurent, exauce la prière de l'infortuné qui souffre à ton exemple ! soutiens le fardeau qui l'écrase ! sois pour lui le Cyrénéen qui t'aida à porter la croix sur le Golgotha.

1

